DES ERREURS

ET

DES PRÉJUGÉS

RÉPANDUS DANS LA SOCIÉTÉ.



DES ERREURS

ET

DES PRÉJUGÉS

RÉPANDUS DANS LA SOCIÉTÉ:

PAR J. B. SALGUES.

Bene adhibita ratio cernit quid optimum sit;
Neglecta, multis implicatur erroribus.
CIC. *Tuscul.*



A PARIS,

CHEZ F. BUISSON, Libraire, rue Gilles-Cœur, n°. 10.

1810.

PRÉFACE.

Pourquoi mille Erreurs si faciles à détruire se propagent-elles de générations en générations, de siècles en siècles? Pourquoi entendons-nous tous les jours des personnes bien élevées, des femmes qui d'ailleurs annoncent de l'étendue dans les idées, de la force dans l'esprit, répéter mille Contes ridicules dont elles riroient les premières si elles prenoient la peine de les examiner avec quelque attention?

C'est que notre Education et nos Livres élémentaires sont encore très-imparfaits; c'est qu'on charge la mémoire des enfans, sans éclairer leur raison; c'est que la plupart de ceux qui dirigent notre première instruction, sont eux-mêmes très-peu instruits; c'est qu'ils transmettent à leurs élèves les Préjugés dont ils sont imbus; qu'ils se traînent servilement sur le Livre qui leur sert de guide, et que le *Magister dixit* est pour eux la première autorité.

Lisez les extraits des Auteurs latins, des Historiens ou des Philosophes grecs et romains, vous y trouverez toutes les Fables dont ces Histoires sont chargées, toutes les erreurs que l'antiquité a professées. Aucune note n'avertira le maître ou l'élève qu'alors les sciences n'étoient pas aussi avancées qu'aujourd'hui; que des études plus suivies, des observations plus exactes, des découvertes modernes nous ont mis à portée de redresser les torts des Anciens. Les ouvrages du sage Rollin, et presque tous nos Livres élémentaires sont remplis de fautes de ce genre. Coste a commenté les Fables de La Fontaine, d'autres les ont commentées après lui, mais elles n'en sont pas moins restées défectueuses sous le rapport des connoissances de Physique et d'Histoire naturelle. On a composé, il y a quelques années, des livres classiques. Les Hommes de Lettres chargés de ce travail ont suivi la routine; le texte est éclairé avec soin, tout ce qui ne s'éloigne pas des notions vulgaires y est traité d'une manière

satisfaisante ; mais ils n'ont rien fait pour réformer de vieilles erreurs et mettre leur travail au niveau des connoissances actuelles.

Supposez qu'un maître fasse traduire à son élève un passage d'Elien ou de Pline sur l'Histoire naturelle des Poissons, il y trouvera qu'il existe une espèce de Lamproie nommée *Remora*, dont les dents sont si aiguës et les muscles si vigoureux, qu'elle peut elle seule arrêter un navire ; et que le vaisseau qui portoit Antoine à la bataille d'Actium, fut arrêté tout court par une de ces Lamproies ; que pareille aventure arriva à Périandre et à Caligula ; de sorte que les navigateurs qui veulent filer promptement, doivent bien prendre garde de se brouiller avec les Lamproies.

Un Maître un peu instruit doit dire alors à son Elève que le docte Pline étoit trop crédule ; que l'on connoît aujourd'hui toutes les espèces de Lamproies, qu'on les accommode à diverses sauces dans nos cuisines ; et loin que ces espèces de poissons

soient capables d'arrêter un navire, elles ne savent pas même se sauver de la main du cuisinier qui les empoigne. On pourra ajouter qu'il faut de la proportion entre la cause et l'effet, et qu'il est absurde de penser qu'un bâtiment poussé par un bon vent n'emporte pas la Lamproie avec lui.

Mille autres erreurs ont été enseignées par les Ecrivains grecs et romains, et se sont soutenues jusqu'à nos jours. C'est ainsi que beaucoup de personnes croient encore que le Lion a peur du chant du Coq et qu'il fuit dès qu'il apperçoit ce sultan de nos basses cours; il faut répondre à ces Savans de l'antiquité que nous avons des Lions dans nos ménageries, qu'on leur a présenté des Coqs; que ces Coqs ont chanté, et que les Lions loin d'avoir eu peur n'ont témoigné d'autre desir que de croquer l'oiseau chanteur; que toutes les fois qu'on a mis un Coq dans la cage d'un Lion, loin que le Coq ait tué le Lion, c'est au contraire le Lion qui a mangé le Coq.

Il n'y a pas un homme à la campagne, qui ne vous assure que les Moutons devinent à l'odorat la présence du Loup ; qu'un Troupeau ne franchira jamais le lieu où l'on aura enterré quelque portion des entrailles d'un Loup ; qu'un violon monté avec des cordes de Loup mettroit en fuite tout un bercail. Des hommes instruits et sans préjugés ont vérifié toutes ces croyances et en ont reconnu l'absurdité. Le célèbre père Kircher a répété à ce sujet des expériences démonstratives ; il a même poussé l'épreuve jusqu'à suspendre un cœur de Loup au cou d'un Mouton, et le pacifique animal n'en a pas moins brouté son herbe fraîche.

Les Fables de Phèdre, vous parleront des greniers de la Fourmi, de sa prévoyance et de son économie ; vous apprendrez en étudiant Hérodote, Xénophon, Plutarque, Tite-Live, Elien, Suétone, Pline, Aristote, saint Augustin, Pomponius Méla, etc., qu'il existe des contrées où les hommes ont une tête de dogne

ou de bichon, des pays où ils n'ont qu'un œil, d'autres où ils n'ont qu'un pied sur lequel ils sautent, de sorte que quand ils veulent courir, ils sont obligés de se mettre deux, et de se tenir par le bras; d'autres enfin où ils n'ont point de tête : vous saurez que le Linx voit à travers les murailles, que la Taupe et le Colimaçon borgne sont aveugles, que les Corbeaux, les Cerfs, les Carpes et les Perroquets vivent autant que le patriarche Mathusalem; que le Cigne chante mélodieusement avant de mourir; que le Crocodile contrefait le cri des enfans, pour attirer les hommes et les dévorer : qu'Annibal a fondu les Alpes avec du vinaigre, que le Pélican se perce la poitrine pour nourrir ses petits; que les cadavres des hommes flottent sur le dos et ceux des dames sur le ventre, attendu que les dames ont bien plus de pudeur que les hommes; que l'Autruche poursuivie par le chasseur cache sa tête derrière un arbre, persuadée que si elle ne voit pas son ennemi, son ennemi ne la voit pas.

Plusieurs de nos Livres modernes sont à-peu-près aussi raisonnables. Vous trouverez dans la Botanique historique et littéraire de madame de Genlis, que la feuille de persil casse les verres ! que le *Balawa* ou *arbre au vernis de la Chine*, porte des pierres à l'extrémité de ses branches ; que les *Hylophages*, ancien peuple décrit par Diodore de Sicile, vivoient de feuilles d'arbres, qu'ils grimpoient au sommet des rameaux pour y manger les jeunes bourgeons ; qu'ils sautoient d'arbres en arbres comme les écureuils, et que les branches les plus foibles ne plioient pas sous le poids de leur corps ?

Le savant Ritter en Allemagne, et M. Thouvenel en France, n'ont-ils pas cherché tout récemment à remettre en crédit les merveilles de la baguette divinatoire? Les Ouvrages de quelques médecins modernes renouvellent une partie des idées de l'ancienne école, sur l'influence des Astres, la Philosophie corpusculaire, les effets de la Sympathie, etc., car il est fort

difficile de bannir entièrement les préjugés du cœur de l'homme. Les gens bien élevés ne croient plus, dit-on, aux Sorciers, aux Revenans, aux Esprits follets : voyez néanmoins ce qui est arrivé quand quelques luttins se sont emparés de la cave de M. Swebach ; tous les salons n'étoient-ils pas en rumeur ? Quels étoient les sectateurs, les cliens, les zélateurs les plus animés de Cagliostro ? n'étoit-ce pas encore l'élite de la cour et de la ville ; et lorsque je vois une longue file de voitures à la porte de la célèbre demoiselle L. R. ne puis-je pas me dire d'avance : ces voitures sont celles des plus riches, des plus aimables, et des plus jolies femmes de Paris, qui viennent se faire dire *leur bonne aventure* ? Ainsi l'erreur est de toutes les conditions, de tous les âges ; mais parmi le peuple, elle est le produit de l'ignorance ; dans les classes élevées, elle est l'effet de l'imagination. Les uns n'étendent pas assez le domaine de la pensée, les autres l'étendent au-delà de ses justes bornes ; on s'égare

parce qu'on ne veut pas se renfermer dans le cercle modeste de la raison et du jugement.

En rassemblant quelques observations sur les Préjugés les plus généralement répandus dans le monde, mon dessein a été d'écrire pour les diverses classes de la société ; si, en combattant l'erreur, je me suis moi-même trompé quelquefois, j'espère que la critique voudra bien m'indiquer mes fautes. C'est ici sur-tout que loin de redouter ses jugemens, je dois les invoquer. J'ai pris soin, néanmoins, de consulter les sources les plus sures, et je ne dois pas laisser ignorer que dans les articles relatifs à la Médecine et aux Sciences naturelles, je me suis aidé des secours de M. A. J. Salgues, mon neveu, jeune médecin aussi éclairé que studieux.

Nous avons déjà plusieurs ouvrages sur les Erreurs populaires ; Laurent Joubert, Médecin du Roi de France au seizième siècle, Jacques Primerose, Médecin de Bordeaux, le docteur Bienville, le docteur

d'Hiarce, et tout récemment M. Richerand ont attaqué celles qui regardent la Médecine.

Le P. Lebrun, et le savant curé Thiers ont fait une guerre fort vive aux Superstitions. Le Médecin Wier a poursuivi les Sorciers avec assez de courage, et relevé en homme habile toutes les Sottises des Bodin, des Sprenger, des Boguet, des Delancre, des Delrio qui ont écrit de gros traités en faveur du Démon, des Revenans, et des Loups-Garous. Nous avons contre les Spectres un très-bon Ouvrage de Lavater, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre physiognomoniste du même nom. Le Médecin Saint-André s'est aussi distingué par ses intrépides attaques contre les Maléfices, le Sabbat et les Possédés. Mais l'Ouvrage le plus complet est celui de Thomas Brown, sur les *Erreurs populaires*, il est savant et judicieux, et mérite d'être lu.

Ces productions sont d'autant plus estimables qu'elles ont été écrites dans un

temps où l'on avoit quelques motifs de ménager les intérêts du Démon. Aussi les Ecrivains que je viens de citer n'en parlent-ils jamais qu'avec égard et considération ; ils n'osent pas attaquer de front sa souveraineté ; mais ils essayent de lui rogner les ongles, ce qui est toujours quelque chose. Aujourd'hui on peut être plus hardi, S. M. Stygienne a beaucoup perdu de son ancienne grandeur, et tout annonce qu'elle sera bientôt réduite à rentrer dans les limites de son ancien empire. Quels regrets pour ceux qui chérissent encore les douceurs de l'obscurité !

ERRATA.

Pages 6, lignes 18, *ne dévorassent*, lisez : *ne dévorent.*

60, 23, *le septile*, lisez : *le sextile.*

77, 26, *sans comètes*, lisez : *sans comète.*

86, 24, *expulsent son atmosphère en sens contraire, et la chassent en sens contraire*, lisez simplement : *chassent son atmosphère en sens contraire.*

105, 16, *du directeur*, lisez : *du docteur.*

142, 20, *M. Thouvenet*, lisez : *M. Thouvenel.*

184, 12, *à quel plaisir*, lisez : *à quel usage.*

247, (note), lig. 1re. *Forcatur. de imper. et etc.*, lisez : *Forcatel. de imper. et.*

248, lig. 28, *dans ses récits*, lisez : *dans ses écrits.*

257, 1, *Remi et Avitus, évêques de Vienne*, lisez : *Remi, et Avitus évêque de Vienne.*

296, 7, *Kaer-Merlin*, lisez : *Kaer-Merlin.*

324, 7, *aspertus fuerit*, lisez : *aspersus.*

342, 22, *Willès l'accuse*, lisez : *Willis.*

343, 13, *morceau de bonbons*, lisez : *monceau.*

350, 25, *Santonini*, lisez : *Santorini.*

401, 28, *buto gignitur*, lisez : *bufo.*

414, 7, *afin d'observer*, lisez : *de garder.*

439, 13, *prendront partie*, lisez : *prendront parti.*

445, 2, *Baslin*, lisez : *Solin.*

491, 9, *la vie hermitique*, lisez : *érémitique.*

497, 3, *lui rendre tous les secours*, lisez : *tous les services.*

DES ERREURS

ET

DES PRÉJUGÉS

RÉPANDUS DANS LA SOCIÉTÉ.

CORRUPTION, PUTRÉFACTION.

Engendre-t-elle quelque chose ?

Je trouve dans Aulu-Gelle ou dans Macrobe une question en apparence fort frivole, mais plus curieuse qu'on ne pense. *L'œuf est-il avant la poule, ou la poule avant l'œuf ?* Si l'œuf est avant la poule, il y avoit donc une poule avant l'œuf; mais si la poule est avant l'œuf, il y avoit donc un œuf avant la poule. La question est assez embarrassante. Admettez la création, toute la difficulté cesse. Mais la création est elle-même un très-grand mystère; car il est fort difficile de concevoir comment de rien il peut naître quelque chose. On peut même proposer ici un dilemme aussi épineux que celui de la poule et de l'œuf : ou la matière étoit en Dieu, ou elle n'y étoit pas. Si elle étoit en Dieu, Dieu est donc matériel;

si elle n'y étoit pas, comment Dieu a-t-il créé la matière? On comprend aisément qu'un être immatériel peut produire des choses immatérielles : ainsi l'ame produit la pensée, reçoit des sensations; mais l'ame ne produira jamais un être matériel, parce que la matière et l'esprit n'ont rien d'analogue et de commun.

Les anciens philosophes ont été fort embarrassés sur ce point : ceux qui ne croyoient point à la création avoient recours à l'éternité de la matière; mais c'étoit reculer la difficulté sans la résoudre, car il est aussi impossible de comprendre l'éternité de la matière, que les merveilles de la création. C'étoit d'ailleurs attribuer à la matière une sorte de création; n'est-ce pas en effet créer réellement que de transformer en créatures vivantes, sensibles, intelligentes, des atomes bruts, grossiers et condamnés à l'inertie?

Démocrite et Anaximandre, qui n'admettoient pas l'intervention de Dieu, prétendirent tout expliquer par le mouvement et la fermentation. Le premier enseigna que les hommes étoient nés d'abord comme des vers; qu'ils grossirent ensuite, et prirent peu à peu la figure humaine : c'étoit nous donner une origine un peu rampante. Anaximandre nous fit sortir d'une capsule comme une châtaigne ou une noix; la chaleur fit ouvrir cette capsule,

et il en sortit un homme et une femme qui se chargèrent de propager leur espèce. C'est à-peu-près le miracle des œufs de Léda.

Epicure prit un autre parti : il soutint que la terre renfermoit dans son origine des embryons de toute espèce. Ces fœtus primitifs étoient enveloppés d'une tunique membraneuse, et dormoient en attendant un moment favorable. Une pluie survint, le soleil échauffa les embryons, ils rompirent leur enveloppe, et voilà la terre toute peuplée. D'autres nous ont fait venir d'un poisson, comme les grenouilles viennent d'un têtard. Le consul Maillet s'est fortement attaché à cette doctrine ; et, suivant lui, les Tritons et les Syrènes qu'on voit quelquefois dans nos mers, ne sont que des hommes et des femmes de notre espèce, qui n'ont pas encore déposé leur queue (1).

On a fort long-temps enseigné dans les écoles, que la matière fermentée, le fumier, la boue, et toutes les substances corrompues, engendroient des insectes. Aristote répandit ces idées parmi les Péripatéticiens ; les Philosophes grecs et romains les admirent presque unanimement ; et dans nos siècles modernes, on a long-temps regardé comme un fait incontestable, que les insectes étoient produits

(1) Voyez HOMMES MARINS.

par la matière en fermentation. Le P. Kirker est celui qui a le plus accrédité ce préjugé; il assure, dans vingt passages de son *Monde souterrain*, qu'il est parvenu plusieurs fois à créer des animaux par le seul moyen de la fermentation. Il s'énonce même si affirmativement, qu'on seroit tenté de le croire.

« Prenez, dit-il, des mouches mortes; faites-» les tremper, quelque temps, dans une eau de » miel; étendez-les sur une lame de métal que » vous ferez chauffer lentement sur un bain » de sable ou dans du fumier de cheval, et » vous verrez peu de temps après, à l'aide » d'un microscope, de petits vers naître, » croître, et se transformer en mouches ».

On peut produire des serpens par un procédé semblable. « Prenez des serpens, coupez-les en » tronçons, faites-les griller; enterrez ces tron-» çons dans une terre onctueuse; ayez soin » de les arroser avec de l'eau de pluie; faites » cette opération au printemps, et exposez ce » mélange aux rayons du soleil, au bout de » huit jours vous verrez toute cette masse se » remplir de vers, qui grossiront rapidement » si vous avez soin d'humecter leur terre na-» tale d'eau tiède mêlée avec du lait. Bientôt » ils se transformeront en vrais serpens, qui » se reproduiront comme ceux de nos cam-» pagnes ».

Voulez-vous des grenouilles? Le P. Kirker va vous en faire tout aussi facilement. « Prenez de la terre dans un marais fréquenté » par les grenouilles; déposez-la dans un vase; » ayez soin de l'arroser, de crainte qu'elle ne » se dessèche; exposez-la à un beau soleil » d'été, au bout de quelques jours, vous apercevrez de petites vésicules, qui crèveront et » laisseront sortir des grenouilles. Ces grenouilles n'ont d'abord que deux pattes, les » deux autres restant enveloppées dans une » membrane. Mais à mesure qu'elles croissent, » elles se dégagent de leur enveloppe, et deviennent des grenouilles parfaites ».

Le P. Kirker étoit un des plus grands hommes de son siècle; nous lui devons la lanterne magique, les miroirs ardens, et les plus curieuses découvertes de la gnomonique, de l'optique, de la catoptrique, etc. Mais le plus bel astre a ses éclipses, et Sénéque a eu raison de dire: *nullum magnum ingenium sine mixtura dementiæ fuit*. Ce même Kirker ne nous a-t-il pas dit, dans *son Monde souterrain*, que la terre renferme dans ses entrailles des hommes verts, qui vivent comme les taupes, et ne sortent jamais de leurs régions ténébreuses?

Quand des savans soutiennent des opinions bizarres, on pourroit, sans façon, leur rire au nez; mais le mieux est de leur prouver

qu'ils ont tort. Si l'on pouvoit faire produire des êtres organisés à la matière fermentée, la Nature n'auroit plus de mystères ni de secrêts. Montrez-moi seulement le plus chétif insecte engendré de la corruption, et je vous abandonne toute la création de l'univers. Les matérialistes et les athées ont senti la force de ce raisonnement, et l'auteur du *Système de la Nature* n'a rien négligé pour prouver la puissance créatrice de la matière (1).

---

(1) N'est-il pas un peu humiliant pour des philosophes que le plus ancien des poètes ait été meilleur physicien qu'eux. Homère savoit, il y a trois mille ans, que la corruption ne produisoit rien d'elle-même, que c'étoient les mouches et non la fermentation qui engendroient les vers dans les corps morts. Quand Achille quitte sa tente pour aller combattre Hector, il craint qu'en son absence, les vers ne dévorassent le corps de son ami Patrocle, auquel il n'avoit pu rendre encore les devoirs de la sépulture. Il s'adresse à la déesse Thétis, sa mère :

« J'appréhende, dit-il, qu'en mon absence, ces insectes « ailés qui voltigent autour des corps privés de chaleur et de « vie, ne pénètrent dans les blessures du fils de Ménécée, « et n'y déposent le germe de ces vers, signe cruel de la « corruption. O ma mère, daignez écarter ce fléau des « restes précieux de mon ami ». *Iliad. Liv. XIX.*

Vers le milieu du siècle dernier un anglais, nommé Needham, crut avoir démontré la génération spontanée des animaux. Il avoit, à l'aide de plusieurs microscopes, découvert dans de la farine de blé ergoté, mise au four et déposée dans un vase purgé d'air et bien bouché, une multi-

Malheureusement pour eux, l'expérience leur donne un démenti formel, et bon gré, mal gré, il faut reconnoître une puissance suprême et première. Le savant Redi a vérifié avec une exactitude extrême tous les phénomènes cités par les anciens, et voici un résultat abrégé de ses expériences.

Il prit au mois de juin, des tronçons de serpens qu'il déposa dans un bocal de verre. Peu de temps après, il observa une foule de vermisseaux d'une forme conique et de couleur blanche, occupés à dévorer la chair des serpens. Au bout de dix-neuf jours ces vers s'engourdirent et restèrent sans mouvemens, leur forme changea peu à peu, et prit insensiblement la figure d'un œuf. Le vingt-unième jour l'œuf étoit bien formé. Il étoit d'abord blanc, il

---

tude de petites anguilles qui se mouvaient avec une grande vivacité. L'expérience fut répétée, le résultat parut constant, et l'on ne douta plus que les anciens n'eussent connu la nature mieux que nous, lorsqu'ils enseignèrent que la fermentation seule engendroit des animaux. Mais le savant et exact Spallanzani a démontré que Needham s'étoit trompé. Que ses anguilles étoient des vers nés dans le blé lui-même, et doués de la faculté de se ranimer dans l'eau après avoir été desséchés. Ils avoient donc comme tous les autres leur germe primitif, ils avoient un père et une mère qui les avoit mis au monde, et l'observation la plus exacte confirma de nouveau que le poëte Homère avoit mieux raisonné que le philosophe Aristote.

devint jaune ; quelques uns se teignirent d'une couleur rouge, d'autres prirent une livrée presque noire ; leur enveloppe, auparavant foible et délicate, acquit de la consistance et de la solidité. Redi sépara ces divers cocons et les déposa dans des vases de verre bien fermés. Au bout de huit jours les cocons rouges donnèrent une mouche de couleur cendrée. Elle resta quelque temps foible, engourdie et les ailes pliées ; mais sept à huit minutes après, elle s'anima, ses ailes se développèrent, elle déposa sa tunique grise, et se montra parée d'une robe verte très-éclatante. Les cocons noirs n'enfantèrent qu'au bout de quinze jours, et donnèrent naissance à une grosse mouche noire, semblable à celles qui s'attachent à la viande dans nos boucheries. Quelques-uns de ces œufs plus petits que les autres ne s'ouvrirent qu'au vingtième jour, et produisirent une jolie mouche de couleur grisâtre, avec des ailes argentées, des antennes et six pattes, dont les deux dernières étoient sensiblement plus longues que les premières.

Cette expérience étoit curieuse, mais ne décidoit rien; car on pouvoit dire à Redi que ces mouches étoient sorties de la chair des serpens. Pour résoudre le problême, il prit quatre bouteilles de verre, et y mit des morceaux de poisson, d'anguille, de serpent et

de veau; il les ferma exactement, de sorte qu'aucun insecte ne pût y pénétrer. Il en prépara quatre autres de la même manière; et en laissa l'ouverture libre. Dès que la putréfaction fut établie, il vit tous les morceaux de chair contenus dans les bouteilles ouvertes se couvrir d'une multitude infinie de vers de différentes formes; il n'en vit aucun dans les bouteilles fermées, quoiqu'il y eût déjà un mois que les chairs fusssent déposées dans ces vases. Mais il reconnut sur les enveloppes qui en fermoient l'ouverture, de petits vers qui fesoient effort pour pénétrer dans la bouteille, et moururent faute d'alimens. Redi ne se contenta pas d'une expérience, il la répeta sous toutes les formes possibles, et obtint toujours le même résultat. Il poussa la curiosité jusqu'à renfermer des mouches mortes dans deux bouteilles, l'une fermée et l'autre ouverte. Le vase ouvert produisit des vers et ensuite des mouches, le vase fermé ne put jamais rien produire.

Mais on disoit encore à Redi, il n'est point étonnant que vos vases fermés ne nous aient rien donné; car l'air n'y pénétrant pas, le développement des insectes n'a pu avoir lieu. Pour répondre à cette objection, il prit des vaisseaux dont l'ouverture étoit fort large, et ne les ferma qu'avec une gaze d'Italie, dont

le tissu laissoit un libre cours à l'air, sans permettre aux mouches de s'introduire dans l'intérieur. Quand la fermentation fut commencée il vit ces mères inquiètes et agitées, voltiger autour de la bouteille qui renfermoit un aliment précieux pour leurs chers nourrissons, s'efforcer de percer le réseau pour introduire leurs œufs dans le vase, et enfin les déposer à la surface, où ils ne tardèrent pas à se convertir en vers. Mais l'intérieur resta constamment intact, et l'on n'aperçut pas le plus petit vermisseau dans les lambeaux de chair que contenoit la bouteille (1).

Redi satisfait de ces premières recherches, les étendit à tous les insectes qui naissent dans l'intérieur des plantes, des bois pourris, des étoffes, des corps morts, et même des corps animés, et partout il se convainquit que la matière n'engendroit rien, et que le plus chétif insecte avoit, comme l'éléphant et la baleine, ses chers parens qui lui donnoient le jour et prenoient soin de son enfance.

(1) Il pourroit arriver néanmoins que l'on en découvrît, et l'expérience de Redi n'en seroit pas moins sure. Les mouches ne choisissent pas toujours des chairs corrompues pour y laisser leurs œufs, elles les déposent très-souvent sur des individus animés. J'ai vu des petits lapins vivans, rongés, dans leur nid, par des vers, dont les œufs avoient été implantés dans leurs chairs presque au moment de leur naissance.

De semblables expériences ont été faites par Lœuwenhoeck, Malpighi et Réaumur. Le premier a démontré que le fromage bien renfermé ne produira jamais de mites; le second, que les insectes contenus dans les galles des arbres y sont nés d'un œuf qu'une mouche y a déposé, en perçant les feuilles ou le bois à l'aide d'une tarière. M. de Reaumur observe avec raison qu'on ne trouve jamais de chenilles dans la viande, parce que ce n'est pas sur la viande que les papillons déposent leurs œufs; il remarque ingénieusement que nous sommes dupes des idées de grandeur et de petitesse: que nous méprisons une mouche parce qu'elle frappe à peine notre œil, tandis que la contemplation des astres nous paroît une spéculation sublime parce que leur lumière nous éblouit; et néanmoins, tout bien considéré, il y a plus de caractères de grandeur et de puissance dans l'organisation d'un insecte, que dans tout le mouvement des planètes, qui n'est à proprement parler qu'un sublime jeu de boule.

IMAGINATION DES DAMES.

Influe-t-elle sur la perfection ou la difformité de leurs enfans ?

SECTION PREMIÈRE.

Il est constant que la nature ne procède pas toujours régulièrement dans ses œuvres. Je demande au ciel de me rendre père d'une jolie fille qui ait la fraîcheur d'Hébé, la grace de Vénus, la dignité de Minerve, et ma compagne chérie me met au monde un petit monstre qui a des pattes de canard, un bec de lièvre et une peau de singe. Les auteurs anciens et modernes citent mille exemples de ce désordre.

Il n'est pas de sujet sur lesquels la prévention, l'ignorance et la crédulité se soient exercées davantage. Quelques ames simples, pénétrées de la crainte salutaire du démon, ont fait honneur de ces prodiges à l'enfer. Des astrologues les ont attribués à l'influence des constellations, à la malignité des comètes. Mais comme il ne passe pas toujours des comètes quand les enfans mal tournés viennent au monde, il a bien fallu chercher une autre cause.

Des personnes plus raisonnables ont fait intervenir la puissance de l'imagination. Les dames ont naturellement l'esprit vif, le desir

ardent, la volonté un peu rebelle; sont-elles grosses? c'est bien une autre chose : elles savent qu'on a peur de les contrarier, elles profitent de leurs avantages, et deviennent plus opiniâtres qu'à l'ordinaire (1). C'est une chose convenue dans le ménage, qu'il faut tout passer à une femme enceinte, et qu'on ne sauroit la contrarier sans exposer l'enfant, qui doit naître, à porter les marques visibles de cette contrariété. Madame éprouve-t-elle le desir vif et poignant d'aller au bal masqué? hâtez-vous de lui procurer un domino, un masque et tout l'attirail du bal; car, sans cela, qui sait si votre chère progéniture ne viendroit pas au monde avec un nez de carton et un menton de taffetas? Vous demande-t-on un riche cachemire, une robe de mérinos? courez chez le marchand, sans cela, peut-être, monsieur votre fils auroit l'humeur d'un mouton et de la laine sur la tête, au lieu de cheveux.

Si l'on peut accuser nos siècles modernes

(1) « En un village non guères loin d'Andernac, ville « assise sur le Rhin, dit Goulard, une païsanne enceinte « et dégoutée eut fantaisie de manger de la chair de son « mari. Son appétit s'enflamma si furieusement qu'elle le « mit à mort, mangea la moitié du corps, sala le reste, « puis tôt après, la rage de l'appétit passée, confessa « franchement le tout aux amis qui cherchoient le mort ». (*Hist. admirable de Goulard*, p. 66.)

d'avoir été à cet égard d'une crédulité et d'une bonhomie excessives, la grave antiquité n'a guère été plus raisonnable que nous. « Une » femme grosse, dit le sage Hippocrate, qui » souhaite ardemment manger du chevreau » ou du bœuf, court risque, si elle est con» trariée dans son envie, de mettre au monde » un enfant, dont la tête sera chargée des em» blêmes qui correspondent à ses desirs ».

Gallien professoit la même doctrine, et voici ce qu'il raconte. « Il étoit, de son temps, un » petit homme laid, bossu et dessiné sur le » modèle du bon Esope. Ce petit homme, crai» gnant de devenir le chef d'une postérité tour» née comme lui, fit faire le portrait d'un » enfant de taille, de forme et de figure élé» gante. Il eut soin de le faire placer dans » l'intérieur de son lit de manière qu'en cer» taines circonstances les yeux de sa chère » moitié pussent se fixer sur lui; et quand » ces circonstances arrivoient, il invitoit ma» dame à tenir les yeux ouverts, à considérer » attentivement ce tableau, et à se pénétrer » de l'idée de sa beauté. Ce procédé réussit. » Cette dame, ajoute Gallien, accoucha d'un » enfant parfaitement beau, et qui ressem» bloit au portrait qu'elle avoit fixé ».

Le patriarche Jacob n'avoit lu ni Gallien ni le divin Hippocrate, et néanmoins on voit

qu'il en savoit autant qu'eux, et qu'il faisoit faire à ses brebis des agneaux alternativement blancs et noirs, en leur mettant sous les yeux de petits bâtons noirs ou blancs. Pline prétend qu'une dame de sa connoissance accoucha d'un éléphant, pour avoir regardé trop attentivement un de ces animaux : les couches durent être laborieuses. Une autre, pour même cause, devint mère d'un lionceau. Enfin on trouve dans les chroniques helvétiques de Shempt, que sous le pontificat de Martin IV, une illustre Romaine qui avoit d'intimes liaisons avec ce prince de l'Eglise, donna le jour à un fils, velu comme un ours, et armé d'ongles et de griffes comme une bête féroce. Ce n'étoit point que le pape Martin IV fût un ours, ou qu'il eût des inclinations féroces, mais il aimoit beaucoup les tableaux d'animaux, et en avoit un grand nombre dans son palais. Il les fit aussitôt retirer, de crainte que la belle descendante des Scipions ne mît encore au monde un fils indigne de ses aïeux.

Ces sortes d'accouchemens sont devenues plus rares aujourd'hui. L'esprit philosophique qui fait la guerre au merveilleux a singulièrement affoibli le sceptre des Circé et des Médée. Quand on a examiné avec attention ces sortes de prodiges, on a reconnu qu'ils n'avoient rien de réel, ou que la crédulité et

l'imagination les avoient singulièrement grossis ; qu'on avoit cherché dans des formes incomplètes des ressemblances idéales et très-éloignées ; ou que s'il existoit quelque chose de certain, c'étoit à d'autres causes qu'à celle de l'imagination qu'il falloit en attribuer l'origine.

Parmi les hommes de mérite qui ont sacrifié aux opinions du vulgaire, il faut citer surtout le savant médecin Lecat (1), Voltaire et le célèbre père Mallebranche.« Cette imagination » passive des cerveaux aisés à ébranler, dit Voltaire, fait quelquefois passer dans les enfans » les marques évidentes de l'impression qu'une » mère a reçue. Les exemples en sont innombrables ; et celui qui écrit cet article en a » vu de si frappans, qu'il démentiroit ses » yeux s'il en doutoit (2) ».

Nul philosophe n'a donné une plus grande extension que Mallebranche au pouvoir de l'imagination ; et il est si pénétré de la certitude de sa métaphysique, qu'il trouve extrêmement simples les phénomènes les plus extraordinaires. Son tort vient de ce qu'il a mal analysé les faits. En cherchant la vérité, il a souvent rencontré l'erreur. Un spasme

(1) Traité de la couleur de la peau humaine.

(2) Dict. philosoph. Art. *Imagination.*

occasionné par de violentes passions telles que la colère, la crainte, pourra contrarier l'accroissement du fœtus ; l'impression subite qu'éprouvera l'utérus empêchera la rectitude de ses mouvemens, réagira sur l'enfant, troublera le travail de la nature ; rien n'est plus conforme aux lois de la physique. Une forte contraction musculaire peut altérer, rompre, déformer des os encore mous, flexibles et disposés à céder à toute puissance extraordinaire qui s'oppose à leur développement ; c'est au moins un des moyens probables d'expliquer toutes les imperfections organiques.

Mallebranche (1) cite l'exemple d'une femme qui, ayant assisté à l'exécution d'un malheureux condamné à la roue, fut si frappée de l'horreur de ce supplice, qu'elle mit au monde un enfant dont les bras, les jambes et les cuisses étoient rompus précisément à l'endroit où la barre de l'exécuteur avoit frappé le criminel. Il ajoute que cet enfant resta stupide. Cet exemple n'est pas le seul de ce genre. En 1744, on voyoit aux Incurables un jeune homme frappé de manie, dont le corps étoit rompu aux mêmes endroits où l'on rompt les criminels, et l'on attribuoit ce phénomène à la même cause qu'a citée Mallebranche. Ce fait

(1) Recherche de la vérité. *Liv. II.*

très-extraordinaire est néanmoins plus facile à expliquer que d'autres qui le paroissent beaucoup moins. Il n'a rien de contraire aux lois de la physique et de l'histoire naturelle, et trouve sa solution dans les causes que nous venons de rapporter.

Il n'en est pas de même des figures empreintes sur le corps, des formes étrangères que l'on a remarquées dans quelques individus monstrueux. On ne peut raisonnablement les attribuer aux mouvemens produits par l'imagination, parce que l'imagination ne renferme pas en elle le germe d'une cerise, d'un raisin; que les formes physiques appartiennent à un ordre purement matériel, qui ne peut jamais avoir rien de commun avec les facultés morales et intellectuelles. La peur qu'une femme peut avoir d'un singe, d'un lion, d'un taureau furieux, fera plutôt périr son enfant, ou le fera naître avec de grandes difformités, qu'elle ne lui donnera une figure de singe, de taureau ou de lion. L'enfant qui naquit roué est bien moins un prodige que celui qui naîtroit avec l'empreinte d'une cerise, parce que la mère auroit voulu manger des bigarreaux ou des griotes : car le desir qu'éprouve une femme à la vue d'un fruit, n'a point d'analogie physique avec l'objet qui l'excite.

J'ai vu beaucoup de ces productions informes, et je n'y ai jamais trouvé les ressemblances qu'on prétendoit y reconnoître. Il y a vingt ans qu'un tailleur d'une ville de Bourgogne m'assura que sa femme venoit de mettre au monde un petit cochon de lait. Je desirai voir cette singulière créature, et je ne trouvai qu'une masse informe presque entièrement dénuée d'organisation. On m'a montré mille signes différens sur le corps de plusieurs messieurs et de plusieurs dames. L'un m'assuroit que telle tache étoit un raisin, l'autre que c'étoit une fraise, une cerise, une feuille de rosier, une lentille; un troisième me montroit une grappe de groseille ou une petite poire qui pendoit à son oreille; celui-ci me faisoit remarquer à sa tempe gauche une excroissance charnue qu'il appeloit une mûre. Eh bien, je suis réduit à confesser que mes foibles yeux n'ont pu trouver aucune ressemblance entre ces signes et les objets qu'on veut qu'ils représentent.

Ce seroit une souveraine bien puissante que l'imagination, si elle contenoit en elle-même les élémens de toutes les productions, et pouvoit les faire germer au gré de ses desirs. Le sein d'une femme seroit un palais magique, un séjour de prodiges et de miracles, où la nature auroit mis en réserve tout ce qu'il faut

pour les plaisirs de cette reine capricieuse et fantasque. Au premier signal de l'imagination, les trois règnes de la nature s'offriroient avec toutes leurs richesses pour satisfaire ses desirs. Rêveroit-elle un éléphant, une syrène, un brochet ou un canard? aussitôt le règne animal déposeroit dans le fœtus les germes convenables, et le petit embryon humain deviendroit un quadrupède, un poisson ou un oiseau. S'il s'agissoit d'une cerise, d'une grappe de raisin, d'une poire ou d'une lentille, le règne végétal accourroit avec ses graines; et mêlant ses élémens aux élémens de notre nature humaine, couvriroit notre poitrine, nos cuisses et nos bras de feuillages, de légumes, de fleurs et de fruits. Qui sait même si l'on ne verroit pas se renouveler la métamorphose de Narcisse et de Daphné?

Mais à quelle heure, à quel instant l'imagination seroit-elle obligée de déployer son énergie? seroit-ce au moment de la conception? Il faudroit, en ce cas, un miracle de précision pour faire coïncider la force des desirs avec cette action de la nature si fugitive et si rapide. Seroit-ce après la conception? Mais déjà l'ouvrage est achevé, les élémens sont réunis, le mouvement vital s'opère. Et comment penser que l'imagination soit douée d'une puissance suffisante pour troubler ce

travail, en altérer les principes et mêler des élémens étrangers aux élémens propres et constitutifs de notre nature? Il faudroit alors supposer que l'imagination pût créer dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral; la puissance de Dieu ne seroit pas plus étonnante.

Ceux qui ont quelque connoissance d'anatomie savent très-bien qu'il n'existe aucune communication immédiate entre le système nerveux de la mère et celui de l'enfant, entre la circulation du sang dans l'individu maternel et la circulation du sang dans le fœtus; que tout se fait par contiguité et juxta-position; que la membrane dans laquelle dort et nage l'embryon ne fait point corps avec le sein de la mère, puisqu'on le détache sans déchirement; mais par leur position, les veines de cette membrane, semblables aux racines des végétaux, sucent les fluides qui transpirent des extrémités des artères utérines, tandis qu'à leur tour, les petites veines de l'utérus résorbent le sang que leur portent les artères ombilicales du placenta. Ainsi point de continuité entre les vaisseaux sanguins de la mère et ceux de l'enfant; point de circulation du sang, commune entre l'un et l'autre. Dans cet état, quel effet physique une imagination de la mère pourroit-elle produire sur le fœtus?

M. de Buffon a décrit, et j'ai vu une jeune

fille dont le corps étoit parsemé de taches velues : ses parens, qui la montroient pour de l'argent, prétendoient que la mère de cette jeune fille, née aux Deux-Ponts, avoit eu, étant grosse, une envie démesurée de manger du gibier; qu'elle étoit entrée chez un garde-chasse; qu'elle y avoit enlevé plusieurs pièces de venaison; que le garde étoit survenu et l'avoit poursuivie; que cette femme avoit été fort effrayée, et que par un effet violent de son imagination, elle avoit mis au monde une petite fille couverte de poils fauves. Mais si la petite fille étoit alors formée dans son sein; si sa peau fine et délicate n'étoit couverte d'aucune tache, par quels moyens naturels l'imagination de cette femme a-t-elle pu produire ces poils fauves? Toute substance a ses principes constitutifs qui lui appartiennent essentiellement, et n'ont rien de commun avec les autres. Me persuadera-t-on qu'aussitôt après la peur de cette femme, il s'est formé dans le fœtus une substance nouvelle et étrangère, et que la force de l'imagination en a créé les germes? N'est-il pas plus naturel de penser que dans la conception de cet enfant, les élémens de la matière propre à former les cheveux se sont trouvés surabondans et se sont répandus sur la surface de son corps. C'est ainsi, peut-être, qu'on peut expliquer la nais-

sance d'Esaü et celle de quelques autres personnages que la nature s'est amusée quelquesfois à traiter comme des faunes.

On cite comme un des exemples les plus frappans, les plus connus, les plus avérés, la naissance d'un enfant qui vint au monde avec un moignon, parce que sa mère avoit été saisie d'une horreur extrême à la vue d'un mendiant qui montroit aux passans la hideuse difformité d'un moignon semblable.

J'appliquerai à ce prétendu phénomène le raisonnement que j'ai fait pour la petite fille velue. Ce n'étoit pas au moment de la conception que le mendiant s'étoit offert à la vue de cette femme. Le fœtus étoit donc formé. Mais si son organisation étoit complète, s'il avoit un bras entier au lieu d'un moignon, par quel effort extraordinaire l'imagination de sa mère sera-t-elle parvenue à rompre ce bras, à détacher subitement les muscles, les nerfs, les os et tous les organes qui le composoient, pour n'en former qu'un moignon? Si cet incroyable prodige s'est opéré, quel chirurgien a pénétré dans le sein de la mère pour arrêter le sang; car un bras ne se détache pas violemment de l'épaule sans faire couler du sang? Je veux encore que la puissance de la nature ait absorbé ce sang, qu'elle ait cicatrisé la plaie; mais les deux os du bras,

ceux du carpe et du métacarpe, les phalanges des doigts, les ongles, toutes les parties solides ont dû se conserver dans le sein de la mère : l'accoucheur n'a pu manquer de les retrouver, et cependant personne ne parle de cette circonstance, personne n'a vu ces os; l'accouchement n'a différé en rien de tous les autres. Il est donc constant que le mendiant n'est pour rien dans cette aventure; que cette femme portoit un enfant destiné à être manchot, accident qui arrive fréquemment; mais elle avoit par hasard vu un mendiant manchot, son enfant naissoit avec cette difformité, donc c'étoit le mendiant qui en étoit la cause. *Post hoc, ergo propter hoc : ceci arrive après cela, donc cela est cause de ceci.* C'est un des sophismes les plus communs dans le monde.

Il n'est pas rare de voir des enfans naître avec un bec de lièvre; il ne faut, pour cela, qu'une légère solution de continuité dans les muscles de la lèvre supérieure : on en a vu aussi venir au monde sans pieds, sans bras, sans jambes, sans cuisses; de simples mouvemens mécaniques suffisent pour expliquer ces phénomènes.

Ce qu'il faudroit constater, ce seroit des naissances du genre de celle du Minotaure, un être moitié homme, moitié animal, une jolie

fille avec des pattes d'oie comme la reine Pédauque, ou une queue de poisson comme la mère du roi Mérovée. Il faudroit ensuite prouver, pour la gloire du beau sexe, que ces productions extraordinaires n'ont d'autre cause que la puissance et la vivacité de l'imagination. Alors on auroit fait un grand pas dans l'histoire de la nature ; alors on pourroit combiner des créatures nouvelles et employer l'imagination à des spéculations intéressantes : car si l'imagination suffit pour donner à un individu humain une tête de chat ou des pattes de lièvre, comment ne suffiroit-elle pas pour produire des effets plus simples, et changer, par exemple, le sexe des enfans ? Combien de mères desirent vivement un garçon de préférence à une fille, ou une fille de préférence à un garçon ? M. Millot leur a indiqué à cet égard des procédés curieux et intéressans (1). Mais pourquoi recourir à M. Millot, si un simple acte de l'imagination suffit pour satisfaire le vœu des mères ? Pourquoi l'activité des desirs est-elle impuissante dans ce cas, si féconde dans d'autres ?

Mais ce qui brise sans retour le sceptre de

(1) L'Art de procréer les sexes à volonté, par M. Millot, 1 vol. in-8°.

l'imagination, c'est que les prodiges qu'on lui attribue se reproduisent également parmi les animaux, les plantes et les corps inanimés. On peut assurer, sans crainte de se tromper, qu'il naît en une année plus de poulets que d'enfans défectueux. En 1681, on ouvrit à Avignon un œuf dans lequel se trouva une petite figure humaine. On distinguoit parfaitement le front, la cavité des deux yeux, les deux lèvres, la bouche fort fendue, et enfin le menton, au-dessous duquel il n'existoit plus rien. Cette tête n'étoit point en bosse, mais simplement en relief; elle a été examinée par plusieurs Médecins, disséquée par un Chirurgien, gravée dans le journal des Savans. Nul fait ne paroît plus constant. Dira-t-on que l'imagination de la poule a produit ce phénomène; que, fortement touchée de la beauté du maître de basse-cour, elle a imprimé à la substance intérieure de son œuf le portrait de ce galant métayer? Mais si son œuf étoit formé quand elle devint éprise pour la première fois des charmes du métayer, par quelle influence extraordinaire lui a-t-elle imprimé cette figure? Toute la maternité d'une poule, quand l'œuf est formé, se borne à l'incubation. Si le germe de l'œuf est intérieurement régulier, quelle que soit l'imagination de la poule tandis

qu'elle couve, de quelque nature que soient les rêveries auxquelles elle se livre pour se distraire, il est évident que les pensées qui se forment dans son esprit de poule, ne sauroient passer dans l'œuf et se faire jour à travers la coque qui enveloppe l'embryon. Mais la difficulté est bien plus grande encore, s'il arrive qu'un petit poulet monstrueux naisse d'un œuf couvé dans un four ou dans du fumier, comme on le fait dans quelques provinces : il faudra alors accuser l'imagination du four. Et l'on voit à quoi l'on s'expose quand on raisonne mal et qu'on soutient un faux systême.

J'ai vu des chats, des agneaux, des veaux monstrueux. Etoit-ce l'imagination de la chatte, de la brebis, de la vache qui avoient produit ce désordre? On a publié en 1677 la description d'un navet qui offroit la ressemblance parfaite d'une jeune femme assise. « Les » feuilles formoient un panache des plus beaux » et des mieux garnis; au-dessous de ce pa- » nache, la nature avoit formé une tête avec » des yeux, un nez, une bouche, des lèvres, » un menton; on y voyoit même un sein et » une poitrine entière, et les racines étoient » tellement séparées et disposées, qu'on croyoit » voir des bras et des pieds; si bien que tout » le navet représentoit une femme nue assise

» sur ses pieds, ayant les bras croisés au-des-
» sous de la poitrine (1) ».

Faudra-t-il recourir à l'imagination du navet pour expliquer cette singularité? Enfin, dans quelque lieu du monde que ce soit, on observe les mêmes caprices de la nature, les mêmes signes extérieurs, les mêmes formes étrangères. On voit naître des enfans avec des taches de vin dans des contrées où l'on ne boit pas de vin, avec des grappes de groseilles et de raisin dans des pays où l'on ne mange ni groseilles ni raisin. Il faut donc imputer ces phénomènes à d'autres causes qu'à l'imagination; et s'il n'est pas toujours possible de les expliquer d'une manière satisfaisante par les simples lois de la physique, ce n'est pas une raison pour les atttribuer à une cause évidemment puérile et chimérique.

SECTION II.

Au moment où je m'occupois de ces considérations sur les effets de l'imagination des dames, une pauvre femme de Melun s'avisa de mettre au monde une petite personne d'une forme très-irrégulière. Si j'en crois l'observateur qui nous a transmis ce fait dans les journaux, cette singulière créature étoit loin d'avoir été

(1) Journal des Savans, février 1677.

pétrie de la main des Graces. Elle n'avoit ni palais, ni gencives, ni langue; son nez avoit la forme d'un escargot; sa bouche étoit un bec-de-lièvre; ses mains et ses pieds ressembloient à des pattes de taupe; et pour comble d'inadvertance, la nature avoit oublié de lui creuser, à l'extrémité du rectum, une issue convenable pour le service de la place.

L'observateur convient franchement que la mère de cette petite personne n'étoit pas citée à Melun comme un prodige de génie, que son imagination étoit habituellement calme et peu féconde; mais il n'en paroît pas moins convaincu que la naissance de ce petit monstre est un effet nécessaire de l'imagination. Car, dit-il, par quelle action mécanique, par quelles contractions musculaires, par quelles causes purement physiques peut-on expliquer ce phénomène? Je lui réponds d'abord que s'il est impossible d'assigner toutes les causes physiques d'un phénomène, ce n'est pas une raison pour nier leur intervention; que les spasmes, les contractions musculaires de l'utérus, ne peuvent rendre compte que d'un petit nombre d'effets, tels que les déplacemens de membres, les solutions de continuité, les développemens incomplets; que le reste est encore un mystère dont la sagacité de l'homme n'a pu percer le voile. Mais je demande à mon tour, aux zéla-

teurs de l'imagination, s'ils pensent que les seules forces de cette faculté soient suffisantes pour expliquer la naissance de notre petit monstre! Soutiendront-ils que sa mère a desiré vivement manger du levreau, et qu'aussitôt la bouche de sa fille s'est transformée en bec-de-lièvre? qu'un autre jour elle s'est amusée à tuer les colimaçons de son jardin, et qu'au même instant un colimaçon est venu s'implanter sur le nez de la petite demoiselle? qu'une troisième fois, tourmentée d'un violent mal de dents, elle a desiré qu'on les lui arrachât toutes, et qu'au moment même sa triste progéniture a cessé d'avoir des gencives? qu'au printemps, encouragée par les belliqueuses proclamations de M. C. de V. elle s'est mise à poursuivre les taupes jusques dans leur sombre manoir, et qu'il en est résulté ces pattes de taupe, avec lesquelles son enfant est venu au monde? Mais comment expliqueront-ils le défaut de langue? cette femme de Melun aura-t-elle renoncé au privilége de son sexe? se sera-t-elle condamnée, contre nature, à un silence de plusieurs mois? Quelle femme seroit capable d'un si étrange sacrifice? Je crains bien qu'il n'y ait beaucoup de merveilleux dans le récit qu'on a fait à mon savant observateur, et que l'imagination de la sage-femme n'ait enrichi son petit monstre pour le rendre plus

recommandable. S'il étoit vrai qu'à l'aide d'un peu d'imagination une femme pût produire tout ce qu'elle désireroit, rien ne seroit plus facile que de former un peuple d'une beauté accomplie ; il ne s'agiroit que d'établir une école pour les femmes grosses, et de leur donner des directeurs et professeurs d'impressions heureuses ; on leur mettroit sous les yeux les plus beaux modèles vivans. On peupleroit l'intérieur de l'école des plus parfaites copies de l'Apollon du Belvédère, de l'Hercule Farnèse, de la Vénus Callipige. Qui sait même si à la beauté physique on ne pourroit joindre la beauté morale ? Une mère auroit-elle l'intention de communiquer à son fils les dons de l'esprit et du génie, elle se rendroit à l'Institut, et considéreroit attentivement tous les membres de cette illustre compagnie. S'agiroit-il de procréer un historien ? elle contempleroit le buste de Vertot ou de Rhulières ; un géomètre ? ses regards se porteroient sur celui de Paschal ; un géographe ? elle se pénétreroit de la lecture des annales de M. Maltebrun, et lacéreroit impitoyablement les Guthrie et Pinkerton ; un Musicien ? elle feroit sa société habituelle des Méhul, des Chérubini, des Paër, des Paësiello, des Kreutzer, des Rhode, etc. On feroit la même chose pour perfectionner les races de toutes les classes ; et, puisque le

patriarche Jacob faisoit faire à ses brebis des moutons noirs ou blancs en leur mettant sous les yeux des petites baguettes noires ou blanches, on pourroit, avec la plus grande facilité, se procurer des mérinos : il ne s'agiroit que de faire regarder, en certaines circonstances, un bélier d'Espagne à une brebis de France.

Mon observateur de Melun me certifie qu'il a vu sur le front d'une jeune personne l'empreinte bien marquée d'une branche de rosier; je dois le croire puisqu'il l'a vue. Mais cette branche de rosier étoit-elle parée de ses feuilles, de ses épines, de ses boutons? Portoit-elle les couleurs qui lui sont propres? Car, si l'imagination est assez puissante pour créer les formes, que lui en coûteroit-il pour créer aussi les couleurs?

Le P. Mallebranche que j'ai déjà cité, ne se contente pas de son enfant aux bras et aux cuisses rompues; il rapporte encore qu'une femme grosse et d'une piété exemplaire, ayant contemplé avec une trop affectueuse dévotion le tableau de *Saint-Pie*, accoucha d'un enfant mort qui ressembloit parfaitement à ce Saint. Il avoit le visage d'un vieillard, les bras croisés sur la poitrine, les yeux tournés vers le ciel, et très-peu de front, parce que l'image de Saint-Pie étant dessinée de bas en haut ne pré-

sentoit qu'un front très-étroit. Sur ses épaules étoit une espèce de mître avec des empreintes rondes dans les endroits où les mîtres sont enrichies de pierreries. Enfin, c'étoit un petit Pie tout prêt à entrer dans le ciel.

Le P. Mallebranche observe cependant qu'il n'avoit pas de barbe, parce qu'il ne convenoit point à son âge de porter une barbe. Mais si la nature avoit l'intention de former un véritable petit Pie, que lui en coûtoit-il pour lui faire la barbe? Si l'imagination a pu créer une mître et des points charnus ressemblans à des pierreries, pourquoi n'a-t-elle pas complété son ouvrage ? Convient-il mieux à un embrion de sept à huit mois de se donner des tons d'évêque et de porter une mître, que de porter une barbe ? J'ai vu beaucoup d'enfans nés avec une tête difforme, un front étroit, et une partie des tégumens de la tête rejetés en arrière, et cependant leur mère n'avoit jamais vu l'image de Saint-Pie. Si le père Mallebranche eût examiné lui-même la prétendue copie de ce Saint, et qu'il l'eût comparée avec le modèle, il est vraisemblable qu'il n'eût pas si facilement adopté cette historiette ; mais il s'en rapporta à des bruits populaires, et l'on sait combien, dans ce cas, l'esprit des nourrices et des sages-femmes est fécond et poétique.

SECTION III.

Il ne manquoit plus pour compléter le triomphe de l'imagination, que de trouver des hommes sur lesquels elle régnât comme elle règne sur les femmes. Un médecin de Lyon nommé le docteur Panthot, est parvenu à faire cette belle découverte : il rapporte qu'en 1680, un Religieux observantin âgé de 45 ans, d'une constitution forte et robuste, d'un tempéramment atrabilaire et extrêmement échauffé, le consulta sur les pressantes douleurs que lui occasionnoit la présence d'un ver solitaire. Le docteur le traita, lui fit rendre plusieurs aunes de son ver, et parvint même à tuer l'animal, de manière que sa tête, principe de son organisation, arriva par les selles. Mais six mois après un autre ver du même genre travailla de nouveau le pauvre Observantin. Le médecin reprit ses procédés curatifs, obtint le même succès ; et néanmoins après un intervalle de six autres mois, l'implacable ennemi reparut dans la place.

» Frappé de cet étrange phénomène, dit » le docteur, j'interrogeai le bon Religieux, et » lui demandai à quelle cause il croyoit pou- » voir attribuer une si surprenante incommo- » dité. Il me répondit qu'il n'en connoissoit » point d'autre que l'effroi qu'il eut d'avoir vu

» un semblable monstre qu'un de ses frères » Observantins avoit rendu, et que depuis ce » temps, il n'avoit cessé, tous les six mois, » d'en évacuer de semblables (1). »

Tout doit être égal dans ce monde. Si l'imagination d'une Dame peut produire une branche de rosier, une grappe de raisin, une fraise, pourquoi l'imagination d'un Cénobite ne produiroit-elle pas un ver solitaire ?

Jusqu'à quel point n'a-t-on pas étendu le domaine de l'imagination ? On a prétendu qu'une chaste épouse, par la force d'une imagination vive, pouvoit concevoir sans le concours de son époux, et l'on a des arrêts de Chambres souveraines qui ont jugé conformément à cette doctrine.

---

(1) Journal des Savans, tom. VIII. p. 351.

SONGES.

Ont-ils une vertu prophétique ?

QUAND *Néarque* veut décider Polyeucte à se faire baptiser sans délai, Corneille lui fait dire :

Quoi vous vous arrêtez au songe d'une femme !
De si foibles sujets troublent votre grande ame !
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé,
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

Et Polyeucte lui répond :

Je sais ce qu'est un songe et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains dessins que le réveil détruit.

Les idées de Polyeucte sont elles-mêmes un peu confuses et embrouillées, et quoiqu'il fasse le fanfaron, on voit bien qu'au fond de l'ame, il a plus peur des rêves qu'il ne le dit. Toutes les nations de l'antiquité ont eu beaucoup de respect pour les songes ; on les regardoit comme des communications mystérieuses entre le ciel et la terre. Homère dit formellement que les rêves viennent de Dieu.

Καὶ γαρ τ' ὄναρ εκ Διός ἐστιν.

C'est du grand Jupiter que les songes nous viennent.

Abraham, Jacob et leurs enfans, eurent en songe des visions prophétiques ; ce fut un songe qui apprit à Joseph qu'il régneroit sur ses frères, et ce fut l'explication d'un songe qui l'éleva jusqu'au rang de premier ministre du roi d'Egypte. La plupart des monarques d'Orient, avoient à leur cour des devins chargés de leur expliquer leurs rêves. N'étoit-ce pas un assez mauvais Prince que ce roi Nabuchodonosor, qui vouloit non-seulement qu'on lui interprétât ses songes, mais qu'on lui retrouvât ceux que sa mémoire avoit perdus? ce seul trait méritoit bien la métamorphose qu'il subit.

Presque tous les hommes qui ont voulu jouer un rôle dans le monde, ont prétendu que le ciel leur envoyoit des songes, et leur dictoit en dormant ses volontés suprêmes. Le pieux Enée veut-il quitter la belle Didon, il lui parle de ses rêves, il lui dit que chaque nuit son père Anchise revient l'effrayer de sa pâle figure.

Me patris Anchisæ quoties, humentibus umbris,
Nox aperit terras, quoties astra ignea surgunt,
Admonet in somnis et turbida terret imago.

Quand la nuit d'un long crêpe enveloppe les cieux,
L'ombre pâle d'Anchise apparoit à mes yeux,
Et de songes affreux épouvante mon ame.

Si l'implacable Athalie conçoit le projet de

faire périr son petit fils, c'est pour satisfaire aux terreurs d'un songe. Tous les héros de tragédie, Atrée, Agamemnon, Idoménée, etc., ne manquent guères d'avoir des rêves qui leur révèlent les volontés des Dieux, et guident leurs ames royales dans leurs nobles entreprises. Les rêves sont d'une ressource merveilleuse pour les poètes; ils leur fournissent une foule d'images qui frappent la multitude, et produisent toujours une belle scène.

Qui croiroit que le subtil et judicieux Aristote ait admis la vertu des songes? Frappé de leurs étonnantes combinaisons, il voyoit en eux des effets d'un ordre supérieur et divin; l'ingénieux Platon dont les idées ont toujours quelque chose de riant, d'élevé, de gracieux, regardoit aussi les rêves comme un heureux moyen d'allier les cieux avec la terre; il supposoit que dans le calme des nuits, les génies répandus dans les régions éthérées, venoient se reposer auprès de nous, imprimer à nos ames des idées dégagées des sens, et nous transmettre les ordres de Dieu. Si cette opinion est un rêve, c'est au moins un rêve aimable et brillant; et je l'aime mieux que celui de saint Thomas, qui place Satan à notre chevet et lui impute toutes les folies de notre sommeil.

La plupart des médecins de l'antiquité régloient leurs procédés curatifs sur les rêves de

leurs malades. Hippocrate était si persuadé de l'influence des rêves, et de leur analogie avec notre état physique, qu'il prescrit dans ses ouvrages, divers spécifiques pour se mettre à l'abri de leur malignité. Par exemple, si l'on a vu, en rêvant, pâlir les étoiles, il veut qu'on se hâte de courir en rond; si c'est la lune, de courir en long; si, le soleil, de courir tant en long qu'en rond (1). Ah, divin Hippocrate! votre raison couroit-elle en long ou en rond, quand vous écriviez ces sottises?

Gallien avoue qu'il s'est appliqué à la médecine sur un songe de son père, et qu'il se fit saigner lui-même au doigt index, pour se guérir d'un point de côté, parce qu'il avait rêvé que cette saignée étoit à propos. Le temple d'Esculape étoit rempli toutes les nuits, de songes-creux et d'hypocondriaques, qui venoient dormir aux pieds des autels, dans l'espoir que le Dieu leur indiqueroit, en dormant, les remèdes qui leur convenoient. Les magistrats de Sparte alloient aussi coucher dans le temple de Phasiphaé, pour être instruits en rêvant des intérêts de la république (2).

(1) Hippocrate. *De Insomniis, chap.* 4 *et* 5.

(2) Cette Pasiphaë n'étoit pas celle de Crète, qui eut un si étrange amour pour un taureau; mais une des Atlantides, filles de Jupiter, qui rendoit des oracles dans la Laconie.

Les anciens ne sont pas les seuls qui aient attaché de l'importance aux songes. Ils ont eu d'illustres imitateurs dans nos siècles modernes. Le savant Franklin n'avoit pu garantir sa tête forte et pensante, d'une confiance superstitieuse dans les songes ; il croyoit fermement que le ciel l'avoit plusieurs fois instruit, en dormant, de l'issue des affaires dont il étoit occupé (1).

Que de contes n'a-t-on pas faits sur l'accomplissement des songes? Valère Maxime leur a consacré un chapitre entier où il a recueilli avec un soin extrême les anecdotes de ce genre les plus curieuses : en voici une qui est également rapportée par Cicéron.

« Deux amis voyageant ensemble, arrivèrent « à Mégare : l'un d'eux alla loger dans une hôtellerie, et l'autre chez un Mégarien de sa « connoissance. Pendant la nuit, celui-ci crut « voir, en songe, son compagnon de voyage « qui le supplioit de venir à son secours, attendu « que son hôte vouloit le tuer. L'impression « que lui fit ce rêve, l'éveilla d'abord ; mais il se « rendormit aussitôt, persuadé que ce n'étoit « qu'une vaine illusion. Quelques instans « après, son ami lui apparut de nouveau ; lui

(1) *Cabanis, Rapports du physique et du moral de l'homme. Tom. II, p.* 479.

« annonça que le crime étoit consommé, et « que son hôte après l'avoir assasiné avoit ca- « ché son cadavre sous du fumier ; le mort le « prioit instammment de se rendre de grand « matin à la porte de l'hôtellerie, avant qu'on « eût emporté son corps hors de la ville. Trou- « blé de cette vision terrible, l'ami se leva, « courut à l'hôtellerie, et trouva un charretier « prêt à emmener un charriot ; il lui demanda « ce qu'il y avoit dedans ; le charretier troublé « prit la fuite, le mort fut retiré de dessous le « fumier, et le maître de l'hôtellerie, con- « damné au dernier supplice (1).

(1) Val. Max. liv. I. chap. 7.

S. Clément d'Alexandrie rapporte une histoire plus gaie.

« Un jeune égyptien étoit convenu d'une certaine somme « pour obtenir les faveurs d'une courtisanne; les condi- « tions étoient acceptées de part et d'autre, et il ne s'a- « gissoit plus que de fixer l'heure et le jour du rendez- « vous. Dans l'intervalle, le jeune homme rêva qu'il avoit « obtenu de la courtisanne ce qu'il desiroit, et se trouva « si satisfait, qu'il ne voulut plus tenir l'engagement qu'il « avoit contracté avec elle. La courtisanne le fit assigner, « et l'affaire fut portée devant le roi Bocchoris. Ce prince « étoit sage et judicieux ; il auroit pu rivaliser avec Sa- « lomon. Il décida que la courtisanne seroit payée, comme « le jeune homme avoit joui, en imagination, qu'il vide- « roit sa bourse au soleil, et que son amante se con- « tenteroit de l'ombre des écus ».

S. Clém. d'Alex. Stromat. liv. IV.

Platon rapporte que Socrate ayant entendu en songe ce vers d'Homère :

Ἤματί κεν τριτάτῳ φθίην ἐρίβωλον ἵκοιο

Tu verras, dans trois jours, ces fertiles contrées;

se persuada qu'il mourroit dans trois jours, et que sa prédiction se vérifia (1).

Sylla ayant également rêvé que la Parque l'appeloit, communiqua le lendemain ce songe à ses amis, et fit son testament. La fièvre le prit en effet, le soir même, et il mourut dans la journée.

Pline le jeune fait un récit fort singulier, comme témoin oculaire. « Un de mes jeunes » esclaves dormoit avec ses compagnons dans » le lieu qui leur est destiné : deux hommes, » vêtus de blanc, vinrent par les fenêtres, lui » rasèrent la tête pendant qu'il étoit couché, » et s'en retournèrent comme ils étoient venus. » Le lendemain, lorsque le jour parut, on le » trouva rasé, et les cheveux qu'on lui avoit » coupés épars sur le plancher (2) ».

Saint Jérôme assure qu'un ange vint, en songe, le fouetter vigoureusement pour s'être trop appliqué à imiter le style de Cicéron, ce qui étoit assurément une grande injustice. A

(1) *Plat. in crit.*

(2) Pline, *liv. VII*, *lettre* 27.

son réveil, Saint Jérôme porta la main sur le lieu de l'exécution, et y trouva les traces visibles des verges angéliques.

« Une marque de la faveur des Dieux pour » moi, disoit le sage Marc-Aurèle, c'est que » dans mes songes ils m'ont enseigné des re» mèdes pour mes maux, et particulièrement » pour mes étourdissemens et mon crache» ment de sang (1) ».

Il n'est pas étonnant qu'on ait attaché quelque chose de mystérieux aux songes, puisqu'ils sont eux-mêmes des mystères si incompréhensibles. Je me couche l'esprit frappé de quelque objet qui m'intéresse vivement; mes

(1) On pourroit citer mille exemples de ce genre. J'ai moi-même connu une personne fortement persuadée qu'elle avoit été guérie en songe d'une ankilose. C'étoit une demoiselle très-pieuse, qui trouvant les remèdes des médecins trop lents, s'étoit adressée à la Sainte-Vierge, et avoit commencé une neuvaine. Pendant la nuit elle rêva qu'elle étoit transportée dans une chapelle, au pied d'une statue de sa patrone; la Vierge l'ayant vue, lui fit signe d'approcher, la toucha au genou, et lui dit : *soyez guérie.* Sa parole opéra sur-le-champ, la demoiselle s'éveilla et se trouva parfaitement délivrée de son ankilose. Il est constant que pendant le sommeil il s'étoit fait un déplacement ou *métastase*, et que l'ankilose avoit disparu. Le médecin, homme instruit, se garda bien de nier le miracle; mais il n'en continua pas moins de traiter la malade, et parvint à lui rendre la santé.

yeux se ferment, mes oreilles s'assoupissent, tous mes sens tombent dans l'inertie et s'engourdissent; et néanmoins, au milieu de la nuit, mon ame se retrace toutes les idées qui l'ont frappée le jour. Je vois sans yeux, j'entends sans oreilles, j'éprouve des sentimens de peine et de plaisir sans l'intervention de mes sens, sans le concours de ma volonté. Je suis mort, et je vis; j'ai des idées et point d'organes pour les produire; je raisonne, je compose; et si mon imagination est exaltée, je marche, je combine des actions, des mouvemens; j'exécute, sans le savoir, tout ce que j'exécuterois avec le sentiment de mon existence. Quelle puissance secrète et merveilleuse produit ces effets? Est-ce un reste d'impressions, de vibrations dans les organes de mes sens? est-ce une action libre et indépendante de mon ame?

Si c'est une suite d'impressions faites sur mes sens, mon sommeil ne doit m'offrir que des images connues et familières; ce sera la répétition de la pièce que j'aurai jouée pendant le jour. Mais les images de la nuit n'ont souvent aucune analogie avec celles du jour: je vois des objets, j'ai des idées, des pensées, des sensations d'une nature singulière, neuve, originale. C'est donc une force différente de celle de mes sens qui les produit.

Cette force, est-ce mon ame? Hélas! mon ame, libre, indépendante, dégagée de l'action de mon corps, seroit-elle condamnée à n'enfanter que des productions monstrueuses et chimériques? Une portion de la divinité, un écoulement de la lumière sacrée pourroit-elle se montrer si indigne de son origine? Pourquoi, si mon ame est rendue à sa liberté native, raisonne-t-elle si mal, assemble-t-elle, presque toujours des idées si incohérentes? Pourquoi, lorsque le calme le plus profond règne dans mon organisation matérielle, cette ame reste-t-elle dans l'indolence et l'inaction? Supposez, en effet, des sens paisibles, une digestion facile, un esprit libre de tous soins, le sommeil sera doux, tranquille et profond; mon ame, endormie comme mon corps, partagera son repos et son immobilité, je n'aurai aucun songe. C'est donc une puissance physique qui produit mes rêves, c'est à l'action d'un principe matériel que mon ame obéit. La partie la plus noble est soumise à la partie la plus grossière: que de mystères et d'obscurités!

J'admire Sydenham lorsqu'il dit que l'homme est composé de deux hommes, l'un intérieur, l'autre extérieur (1). C'est à la puissance inté-

(1) Cet homme double indiqué par Saint-Paul, est peut-

rieure qu'appartiennent les desirs, l'instinct, le jugement; elle est douée, comme la puissance extérieure, de la faculté de me donner des sensations, des idées; c'est elle qui me fait voir sans yeux, entendre sans oreilles, éprouver le plaisir ou la douleur sans la participation de mes sens. Cette puissance réside-t-elle dans l'organe cérébral ou dans le système nerveux? on l'ignore. Mais en quelque lieu qu'elle soit, elle n'existe pas moins; et c'est de l'accord et du concours de ces deux hommes que résulte l'homme sage, intelligent, raisonnable: que leurs forces, leurs directions se confondent ou se heurtent; il ne reste plus que désordre et folie.

Ces deux hommes peuvent s'entendre, même dans le sommeil. On a vu souvent des rêves produire des idées justes et lumineuses; on a entendu des Avocats préparer, en dormant, la cause qu'ils devoient plaider le lendemain; des Prédicateurs disposer les points de leurs sermons; des Géomètres s'occuper de problêmes ardus, et les résoudre habilement. Vol-

---

être une des plus belle conceptions de l'esprit humain. Tout homme qui se replie sur lui-même, trouve cet homme intérieur qui pense, qui réfléchit, qui parle, qui dirige une partie de nos actions, et néanmoins combien son existence est incompréhensible; combien d'objections on pourroit faire contre elle!

taire rapporte quatre vers qu'il fit dans un rêve. Il avoit soupé avec M. Touron, qui faisoit des couplets et les chantoit agréablement. Voltaire, charmé de son aimable convive, composa en dormant le quatrain suivant :

Mon cher Touron, que tu m'enchantes
Par la douceur de tes accens !
Que tes vers sont doux et coulans :
Tu les fais comme tu les chantes.

Le médecin Avicenne s'occupoit dans son sommeil des questions les plus épineuses, et il trouva souvent en songe la solution des plus hautes difficultés.

Condillac, en travaillant à son Cours d'Études, étoit souvent forcé de quitter, pour dormir, un travail tout préparé, mais incomplet. Il lui arriva plus d'une fois, qu'à son réveil, il le trouva terminé dans sa tête (1).

Est-il étonnant que ces miracles aient persuadé aux anciens que les Dieux ne pouvoient être étrangers aux opérations de notre sommeil? On se disoit : j'ai des sensations, des idées étrangères à ma volonté; je pense sans avoir l'intention de penser; je vois sans avoir

(1) Cabanis. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, tom. 2.

l'intention de voir ; j'agis sans vouloir agir ; c'est donc un Dieu qui agit en moi.

Est Deus in nobis. . . . .

On essaya de pénétrer la volonté des Dieux : on chercha dans les songes des rapports avec les objets qui nous intéressoient ; on créa des méthodes pour les interpréter , et comme l'industrie est toujours éveillée quand il y a quelque profit à faire , on vit naître par tout des nuées de devins qui , pour quelque argent , se chargèrent de vous indiquer la volonté du Ciel. Un grand nombre d'auteurs anciens avoient autrefois recueilli ces méthodes ; mais nous ne possédons plus guères aujourd'hui que les mémoires d'Artémidore et de Synésius. Artémidore vivoit sous Antonin le pieux , et se fit par sa science une haute réputation. Voici quelques-uns de ses adages :

Rêver qu'on est accablé par une montagne , c'est le présage d'une proscription.

Rêver qu'on perd la vue , c'est être sur le point de perdre quelqu'un de ses enfans.

Songer à la mort est mariage. Car , combien de plaisir et de bonheur le mariage n'enterre-t-il pas ?

Les fleurs indiquent de la prospérité. Les trésors , des peines et des soucis ; les compo-

sitions monstrueuses, la perte de la fortune ou de la santé.

Suivant Gallien, tout ce qui concerne la santé est réglé par les songes. Le feu est signe d'une bile jaune, la fumée d'une bile noire; l'eau et la glace, de glaires et de pituites. Hippocrate a aussi ses pronostics et ses interprétations.

Le malheur est que la plupart des interprètes ne sont pas d'accord entre eux. Les uns prétendent qu'on doit expliquer les rêves conformément aux images qu'ils représentent; les autres qu'il les faut prendre en sens contraire. On varie aussi sur les circonstances de temps, de lieu, de saisons. Plutarque croit que les rêves d'automne ne méritent aucune considération, parce que l'automne est le temps de la bonne chère, et qu'alors, presque tous les rêves sont le produit d'une indigestion. Un docteur allemand, nommé *Adrien Jonghe*, a réuni, en quelques strophes latines, toutes les manières d'interpréter les songes. On y apprend que la vue d'une belle eau limpide annonce le repos de l'esprit et la sérénité du cœur; que le débordement d'un fleuve est le signe d'une proscription prochaine; que l'on doit s'attendre à des peines amères, si l'on a rêvé des bonbons, des gâteaux sucrés, des crêmes, des massepains, et généralement tout

ce qui est doux et agréable au goût ; mais si l'on est assez heureux pour pleurer en dormant, on aura de la joie à son réveil. Les laitues ne valent rien pendant la nuit ; c'est le présage d'une maladie grave ; l'or, l'argent, les trésors indiquent misère et pauvreté, etc.

Personne ne s'est moqué des songes plus spirituellement que Cicéron, Xénophane et les Épicuriens ; ils comparent l'homme qui rêve à l'homme ivre ou en démence. Ils demandent ce qu'on feroit des rêveurs, s'ils conservoient à leur réveil les idées burlesques de leurs songes ? N'est-il pas vrai qu'il faudroit convertir tout l'Univers en petites maisons ? On suppose que Dieu choisit l'heure de notre repos pour nous parler à l'oreille ; mais quelle fonction pour le maître de l'Univers, que de venir toutes les nuits visiter nos grabats pour nous donner des conseils ! Si Dieu vouloit nous entretenir en secret, auroit-il besoin de la nuit ? Ne pourroit-il pas aussi bien nous parler en plein jour (1) ?

(1) Le Lévitique et le Deutéronome défendent positivement l'interprétation des songes. *Non augurabimini nec observabitis somnia.* Salomon les compare aux imaginations des femmes grosses. Les conciles de Paris, en 829, de Milan, en 1565, les regardent comme un reste de paganisme et d'idolâtrie. Les capitulaires de nos rois condamnoient à des peines graves les interprètes des songes.

Si c'étoit lui qui se mêlât d'arranger nos songes, ne les combineroit-il pas avec un peu plus d'ordre et de méthode? Est-ce Dieu qui vient s'implanter sur notre estomac, nous accabler du poids de son corps, nous effrayer de la figure hideuse d'un ours qui nous étouffe, ou d'un chat qui nous étrangle? Ce redoutable cauchemar qui nous ôte la respiration et le mouvement, est-ce Dieu qui le produit? N'est-il pas prouvé que nous n'avons jamais de rêves quand notre esprit est calme, et notre estomac libre et dispos? C'est du désordre d'une mauvaise digestion, des tourmentes d'une ame agitée que procèdent ces sommeils laborieux qui fatiguent notre esprit d'une foule d'images incohérentes et pénibles. Enfin, si c'étoient ou les génies célestes ou Dieu lui-même qui nous inspirassent nos rêves pour nous donner d'utiles avertissemens, il faudroit donc supposer qu'ils ont aussi des avis à donner aux chiens, aux chats et aux oiseaux qui rêvent comme nous?

N'est-il pas humiliant pour la raison humaine qu'il existe encore parmi nous des tireurs de cartes et des devins qui interprètent les rêves? N'est-il pas ridicule qu'on vende dans les rues et dans les bureaux de loterie des livrets pour expliquer les songes et indiquer les numéros de la loterie qui doivent

sortir? Et n'est-il pas plus humiliant et plus ridicule encore qu'il se trouve des gens assez simples pour acheter ces livres, et payer les tireurs de cartes?

Il peut arriver quelquefois qu'un rêve s'accomplisse. Une femme simple et crédule dont le mari est malade, rêve la fumée, les ténèbres, un cimetière; elle consulte deux devins: l'un lui dit que son mari mourra, l'autre qu'il ne mourra pas. Il est évident que l'un des deux aura raison. Quand Socrate, entendoit en rêve le vers d'Homère qu'on a cité, il étoit en prison et condamné; son arrêt pouvoit s'exécuter d'un instant à l'autre; il ne le fut que trois jours après, c'est un cas très-indépendant de l'Iliade.

Sylla étoit mourant quand il rêva que la Parque l'appelloit. Ce ne fut pas le rêve qui fut cause de la mort, mais la crainte de la mort qui fut cause du rêve.

En supposant que l'histoire des deux amis de Mégare ne soit pas un conte fait à plaisir, on peut encore l'expliquer aisément: l'un des deux voyageurs, inquiet sur le sort de son camarade, rêve que l'aubergiste l'assassine et le cache sous du fumier; cette crainte étoit raisonnable, puisqu'on peut être en effet assassiné dans une auberge. Son imagination exaltée lui fait voir cet ami implorant son se-

cours ; il s'éveille, se rendort, voit la même image, et trouve à son réveil son ami égorgé. Au premier coup-d'œil ce rapprochement a quelque chose de frappant ; mais en réfléchissant un peu, il n'a rien que de très-naturel. Pour un songe qui se réalise, cent mille sont sans effets ; mais les esprits timides et superstitieux ne tiennent compte que de ceux qui ont été accomplis. Je ne connois pas de plus belle pensée sur les songes que celle qui a été rendue en vers harmonieux et brillans par M. Delille :

Des songes, je le sais, la peinture bizarre,
Souvent brouille, déplait, ou confond, ou sépare.
Ne croyez pas pourtant qu'envoyés sans dessein,
Tous les songes ne soient qu'un simulacre vain.
Par eux déjà le Ciel exerce la justice :
Le rêve du méchant est son premier supplice.
Sous ses lambris pompeux, dans son alcove d'or,
D'un peuple que son nom fait tressaillir encor,
L'affreux dévastateur, au milieu des nuits sombres,
Des riches égorgés croit voir encor les ombres.
Un songe les lui montre un poignard dans le flanc,
Le poursuit de leurs cris, le couvre de leur sang.
Leur dépouille l'accuse ; en vain son cœur rappèle
La pauvreté paisible : il n'est plus digne d'elle.
Le Ciel, pour le punir, lui laisse ses trésors ;
En proie à sa richesse, en proie à ses remords,
Comme un énorme poids, son or sur lui retombe,
Et des spectres sanglans l'entraînent dans la tombe.

Poëme de l'Imagination, Chant I.

ASTRES, ASTROLOGUES,

ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

Les astres influent-ils sur notre fortune et nos humeurs ?

Vous dites, madame, que monsieur votre époux est né sous la constellation du Capricorne, que son cher père avoit été créé et mis au monde sous le signe du Bélier, et son illustre aïeul sous celui du Taureau, et qu'ainsi leur noble front avoit été prédestiné de toute antiquité à porter les emblêmes de ces honorables constellations. Vous ajoutez que monsieur votre père et madame votre mère se sont amusés à vous donner l'existence, au moment où les poissons brilloient sur le Zodiaque, ce qui fait que vous aimez singulièremant la lamproie, l'anguille, le brochet, le goujon, et tout ce qui ressemble à ces poissons vifs et frétillans. Vous en concluez que s'il se trouve quelque mécompte dans le ménage, c'est aux astres et non pas à vous qu'il faut s'en prendre. Vous me représentez que les poëtes, les philosophes, les savans et tous les grands hommes des âges anciens et modernes, ont également reconnu l'influence du ciel sur nos humeurs terrestres,

nos penchans et notre destinée. Vous me citez ce sage et sévère Boileau, qui a dit :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrète,
Si *son astre*, en naissant, ne l'a formé poëte.

Vous m'alléguez l'autorité du grand Hippocrate, qui consultoit la lune pour purger ses malades, celle d'Horace, de Virgile, de Tibère, de Richelieu, de Mazarin, du pape Paul III et de Mathieu Laensberg; car vous êtes non-seulement savante en astrologie, mais très-docte en histoire et en littérature.

Je sais en effet que tous ceux qui, comme vous, prétendent lire dans le ciel les destins de la terre, s'appuient des noms les plus augustes. Suidas et Justin m'assurent que l'astrologie tire son origine de Zoroastre et d'Ostanès le babylonien. Eupolème et Bérose, cités par Eusèbe, en font honneur au patriarche Abraham, et l'historien Josephe remonte jusqu'à mon premier père Adam, qui prédit à ses enfans le déluge universel et le jugement dernier (1).

Un des sept sages de la Grèce, Chilon le lacédémonien, fut, dit-on, le premier qui initia

(1) Josephe. *Antiquit. jud. Liv.* 2.

les Grecs aux secrets de l'astrologie. Il se vantoit d'avoir découvert dans le ciel le germe et le principe de nos divers tempéramens; et comme nos tempéramens forment presque toujours nos humeurs et nos inclinations, il s'ensuivoit, selon lui, que c'étoient les astres qui arrangeoient ici bas toutes nos affaires.

Les Romains ne manquèrent pas d'adopter les idées des Grecs, et assignèrent à chaque constellation une vertu analogue à son nom. On trouve dans Pétrone un passage qui contient presque tous les secrets de l'art :

« Le ciel, dit-il, est habité par douze divi-
« nités qui se plaisent à se déguiser sous di-
« verses figures. La première est le Bélier.
« Quiconque naît sous son influence, est riche
« en troupeaux et en toisons ; mais il a la tête
« dure et le regard effronté. La seconde est le
« Taureau. Il inspire l'humeur farouche et
« sauvage, l'amour des querelles, et toutes
« les inclinations des bêtes à cornes. Sous le
« Lion naissent les gourmands, les appétits
« voraces, les gens fiers et hautains. La Vierge
« domine sur les petits maîtres et les poltrons ;
« la Balance sur les marchands, le Capricorne
« sur les époux malheureux, etc. Ainsi, la
« face du ciel change sans cesse et nous envoie,
« à son gré, tantôt le bien, tantôt le mal. »

Le poète Manilius parle comme Pétrone, et

m'avertit que si mon fils vient au monde sous la constellation du Verseau, il aimera infailliblement les fontaines, les jets d'eau, les ricochets et les sarbacanes : j'en pourrai faire un apothicaire; mais s'il vient sous la constellation des Poissons, je ne dois point hésiter à le faire pilote, amiral, pêcheur ou commis du coche, car il se plaira également sur l'eau douce et sur l'eau salée (1).

De si belles idées méritoient bien d'être répandues. Les Arabes se chargèrent de les étendre et de les perfectionner. Ils attribuèrent à chaque astre un département dans le corps humain. Le Soleil, comme le plus chaud, eut la tête, le cœur, la moëlle allongée et l'œil droit; Mercure, la langue, les mains, les jambes, le systême nerveux et l'imagination; Saturne fut chargé du foie, de la rate et de l'oreille droite; Jupiter, de la région ombilicale, des intestins et de la poitrine; Mars, du chyle, du sang et des narines; Vénus veilla sur

(1) *Ille quoque inflexâ fontem qui projicit urnâ,*
Cognatas tribuit juvenilis aquarius artes;
Cernere sub terris, undas inducere terris,
Ipsâque conversis aspergere fluctibus astra.
At quibus in lucem pisces venientibus adsunt,
His non una manet semper sententia cordi;
Commutant animos interdùm; etc.
Manil. astron. liv. 4.

les alcoves, la bonne chère et l'embonpoint ; la Lune eut pour elle l'œil gauche, l'oreille gauche, les poumons et l'estomac.

Hermès avoit avant eux établi que comme il y a sept trous à la tête, il y a aussi sept planètes qui président à ces trous, savoir : Saturne et Jupiter aux deux oreilles, Mars et Vénus aux deux narines, le Soleil et la Lune aux deux yeux, et Mercure à la bouche. On ne voit pas qu'Hermès se soit occupé des autres trous.

Les disciples de ce grand philosophe avoient aussi assigné à chaque planète un département moral, comme ils leur avoient attribué un département physique. Ainsi, le Soleil présidoit à la Gloire, Vénus à l'Amour, Mercure à l'Éloquence, Saturne à la Tristesse, la Lune à l'Économie domestique. Les couleurs même avoient chacune leur astre privilégié. Le bleu appartenoit à Jupiter, le jaune au Soleil, le vert à Vénus, le rouge à Mars, le blanc à la Lune, le noir à Saturne, le mélange à Mercure. — Voulez-vous savoir comment s'opère l'influence des planètes? D'abord, l'enfant est placé au centre d'un cercle sur l'étendue duquel les astres occupent diverses positions ; au moment de sa conception ou de sa naissance, leurs influences se réunissent sur lui, le pénètrent, le magnétisent et impriment à ses fonctions une direction fixe et inaltérable. Le vice et la

vertu, le bonheur et le malheur dépendent de la nature de chaque planète et de leurs aspects.

Le Soleil est bienfaisant et favorable; Saturne triste, morose et froid; la Lune humide et mélancolique; Jupiter tempéré; ses influences sont toujours bénignes; Mars sec, ardent; Vénus féconde et bienveillante; Mercure inconstant et variable : c'est l'astre des coquettes et des petits maîtres.

Chaque planète à son domicile favori qu'on appelle *maison*. Il y a dans le zodiaque douze maisons qu'elles se partagent à l'amiable; la première est destinée à l'organisation de la vie et à la constitution du corps; c'est-là que s'élaborent les noirs et les blancs, les géans et les nains, les hommes de génie et les sots; la seconde est consacrée aux intérêts de la société, aux biens mobiliers et de conquet; la troisième aux relations de famille; aux frères et sœurs, oncles et tantes, cousins et cousines; la quatrième aux testamens, aux patrimoines, aux biens immeubles; la cinquième aux plaisirs, à la joie, aux jeux d'enfans; la sixième aux serviteurs, valets et femmes de chambres, aux gens malingres et cacochymes, c'est l'hôpital du zodiaque; la septième aux jolies femmes, aux haines, aux jalousies, aux inimitiés déclarées; la huitième aux morts, convois, enterremens et successions; la neu-

vième aux messages, processions et voyages; la dixième aux dignités de l'état, c'est la constellation des marquis, comtes, barons, juges, préfets, maires et présiden s des cantons; la onzième à la fortune, aux richesses, aux jouissances de l'esprit et de l'amitié. La douzième est le rabat-joie de la vie humaine. Elle ne promet que misère, opprobre, trahison, cachots, minuties sourde et cachées. C'est celle qui a dirigé notre destinée pendant nos dix années de proscriptions et de calamités révolutionnaires.

Les aspects sont au nombre de six : la *conjonction*, quand deux planètes sont réunies dans le même signe; l'*opposition*, quand elles se trouvent à deux points *opposés;* le *trine*, quand elles sont séparées d'un tiers de cercle; le *quadrat*, quand, d'un quart; le *sextile*, quand, d'un sixième, et l'*antisce*, quand elles sont sur deux points parallèles, également éloignés de l'équinoxe.

L'*opposition* et l'*antisce* sont toujours sinistres; le *quadrat*, est moins fâcheux; le *trine*, est bon; le *septile* assez bon; mais il ne vaut pas le *trine*.

Les signes du zodiaque ont comme les planètes leurs défauts et leurs qualités; le *Lion*, engendre la chaleur et la sécheresse; la *Vierge*, la stérilité; la *Balance*, la pluie et l'humidité; le *Scorpion*, les frimats et la gelée. Ces in-

fluences sont toujours supérieures aux autres. Êtes-vous né sous les regards du vautour? de la *queue de la poule*, de l'*épaule du cheval?* Hermès d'Alexandrie, vous promet richesse, beauté, courage, vertu, en dépit même de toutes les planètes. Le Soleil vous fera beau, franc, généreux; Vénus, riche et amoureux; Mars, fier, brave et fortuné. Mais malheur à vous, si vous naissez sous l'influence d'une constellation, qui porte plume ou aîles, telles la Vierge, la Poule, ou le Sagittaire; c'en est fait de votre basse-cour; poulets, dindons, canards et pintades, tout périra.

Voilà ce que les anciens et les modernes ont également reconnu et vérifié. Chez les Grecs, Lycurgue étoit tellement convaincu de l'efficacité des astres, qu'il défendit à ses Lacédémoniens de combattre avant la pleine lune. Chez les Romains, César et Pompée ne dédaignoient pas de consulter les Astrologues, et quand ils négligèrent leurs avis, ils s'en trouvèrent assez mal.

Auguste fit frapper une médaille en honneur du Capricorne, sous lequel il avoit eu l'honneur de naître; Caracalla faisoit tirer l'horoscope de tous ceux qu'il vouloit employer, et régloit sur les astres sa politique, ses défiances, sa haine et sa faveur; quand l'horoscope d'un grand de Rome étoit mau-

vais, il le faisoit, sans scrupule, mettre à mort.

Marie de Médicis appella des Astrologues de toutes les parties du monde, et en remplit la Cour de France. Chaque dame avoit son devin qu'elle nommoit *son baron*, et qu'elle ne manquoit jamais de consulter dans les occasions importantes. On vit même jusqu'à des Papes et des Cardinaux, donner dans les revêries de l'astrologie judiciaire. Le Pape Paul III, gratifia un Astrologue de l'évêché de *Civitta-Ducale*, pour lui avoir dit sa bonne aventure. Les Cardinaux d'Ailly et de Cusa, travaillèrent à l'horoscope de Jésus-Christ, et trouvèrent sa naissance, sa vie, ses miracles et sa mort, dans l'aspect de Mars et de Jupiter. Le bon, le sage, le spirituel Henri IV (triste exemple de la foiblesse du cœur humain!) crut à la science et au pouvoir des Astrologues, et chargea son médecin Larivière de faire l'horoscope du Dauphin.

Que le sombre et fier Cardinal de Richelieu ait eu recours aux Astrologues, rien d'extraordinaire. N'a-t-il pas composé des ouvrages théologiques où il croit aux sorciers et aux diables? n'a-t-il pas fait brûler le curé Grandier, comme convaincu de magie! Ce Cardinal d'une ame si haute, si indépendante, courboit le front devant un tireur d'horos-

cope, et consultoit son devin toutes les fois qu'il vouloit entreprendre quelque chose de sérieux. Le Cardinal Mazarin, faisoit deux mille francs de pension à l'Astrologue Jean-Baptiste Morin, pour ses consultations astrologiques. Cette folie dura jusqu'à la régence, et Voltaire nous apprend que dans sa jeunesse, le célèbre comte de *Boulainvilliers*, et un italien, nommé *Colonne*, qui avoit beaucoup de réputation à Paris, lui prédirent l'un et l'autre qu'il mourroit infailliblement à l'âge de trente deux ans. « J'ai eu la malice, dit-il, de les « tromper déjà de près de trente années, de « quoi, je leur demande humblement par- « don. » Voltaire écrivoit cela, en 1757, et les trompa de plus de vingt ans encore.

Quand les progrès de la navigation nous eurent ouvert les mers de l'Inde, et fait connoître de nouveaux empires, on retrouva chez eux toutes les superstitions de l'astrologie. Les Persans sont pleins de confiance et de zèle dans leurs astrologues. L'empereur de la Chine ne manque guères de se faire tirer son thème natal, et si l'on en croit quelques voyageurs, il a toutes les nuits quatre ou cinq astrologues postés sur une montagne voisine, pour voir dans les astres ce qui concerne les intérêts de sa majesté Chinoise. Les Japonois professent la même vénération pour les étoiles. Un architecte ne bâtirait

pas une maison, un marchand ne ferait pas une affaire de bourse, un dévot n'entreprendrait pas un pélerinage sans consulter son astrologue.

Dans le temps où la science de l'astrologie étoit dans sa plus grande prospérité, on a vu des fous se tuer de sang froid, parce que leurs astres leur indiquoient qu'ils avoient asssez vécu ; qui ne sait que Cardan ayant prophétisé le jour et l'heure de sa mort, et voyant que les astres lui jouoient le mauvais tour de le laisser vivre, s'expédia de sa propre main pour l'honneur de l'astrologie ?

Combien d'exemples ne raconte-t-on pas d'astrologues qui furent mieux avisés que Cardan, et firent des prédictions que l'évènement réalisa ? On prétend qu'Alexandre ayant pris la ville de Babylone, les Chaldéens l'avertirent qu'il mourroit s'il entroit dans la place; le héros se tint d'abord à quelque distance, mais les Grecs ayant paru rire de sa peur, il se décida à entrer, et vint mourir dans les murs de cette superbe ville (1).

Suétone qui a ramassé toutes les anecdotes populaires, assure que l'astrologue *Spurina*, prédit à César que les ides de Mars lui seroient funestes. César se moqua de lui, et fut assassiné

(1) *Diodore de Sicile*, *liv.* 17. *Arrien*, *liv.* 7.

dans la journée; un autre astrologue déclara que Néron s'éleveroit au trône, et qu'il feroit périr sa mère : *qu'il me tue pourvu qu'il règne*, répondit Agrippine.

Mezeray et le président de Thou, certifient que Luc-Gauric annonça positivement que le roi Henri II, seroit tué dans un duel, et mourroit d'une blessure à l'œil. N'a-t-on pas écrit aussi que le médecin Morin, prévit le sort de Gustave-Adolphe, et du jeune Saint-Mars, et qu'il fixa à quelques légères différences près, le jour et l'heure où moururent le cardinal de Richelieu, et le Connétable de Lesdiguières? On connoît la réponse adroite de cet astrologue qui, interrogé par un Souverain s'il connoissoit lui-même l'heure de sa propre mort, répondit ingénieusement : *oui*, *Prince*, *deux heures avant la vôtre*.

Il arrive quelquefois qu'un astrologue prédit juste, comme il arrive que Mathieu Laensberg en répétant tous les jours, *pluie et beau temps*, rencontre en effet de la pluie et du beau temps; mais pour un horoscope qui se réalise, cinq cents donnent un démenti à l'astrologue.

Vers la fin du quinzième siècle, un célèbre mathématicien d'Allemagne, nommé *Stoffler*, annonça, sans respect pour la Genèse, et l'arc-en-ciel, qu'il y auroit un déluge universel, au

mois de février 1524 ; car Saturne, Jupiter, Mars et les poissons, devoient être en conjonction ; or le moyen d'échapper à un déluge universel, quand Mars, Jupiter, Saturne et les poissons, se mêlent de nos affaires? La prédiction de Stoffler porta l'alarme dans toute l'Europe ; tous les charpentiers furent mis en réquisition pour construire des galiotes, des bateaux, des arches semblables à celle de Noé; tout le monde faisoit ses provisions, et cuisoit son biscuit, lorsqu'enfin le mois de février 1524 arriva. O vanité des vanités! Saturne, les poissons et Mars, se mocquèrent complétement de l'astrologie; il ne tomba pas une goutte d'eau, jamais mois ne fut plus sec. Le péril passé, les plus poltrons se moquèrent de Stoffler ; mais on n'en fut pas plus raisonnable; on continua de croire aux charlatans, et Stoffler continua de prophétiser. Il annonça que le monde ne passeroit pas 1588 ; Etienne *Muller*, que nous appelons *Regio-montan* se joignit à lui, l'un fit ses prédictions en prose, l'autre les fit en vers, et tous les pauvres d'esprit crurent encore que le monde finiroit infailliblement en 1588 ; cependant déjà plus de deux cents ans se sont écoulés depuis, et notre petite terre paroît encore assez bien constituée (1).

(1) Au commencement de la révolution Françoise, on

Un autre prophète, nommé *Avenar*, avoit promis aux juifs sur la foi des astres, que le Messie arriveroit sans faute en 1444, ou tout au plus tard en 1464; il donnait pour ses garans, Saturne, Jupiter, l'Ecrevisse, et les Poissons. Tous les Juifs tinrent leurs fenêtres ouvertes pour recevoir l'envoyé de Dieu; mais l'envoyé de Dieu n'arriva pas, soit que l'Ecrevisse eût reculé, soit que les Poissons *d'Avenar* ne fussent que des poissons d'avril.

L'empereur Manuel avoit beaucoup de foi

---

essaya d'adapter la prédiction de Regio-Montan aux événemens qui se passoient alors. On prétendit avoir découvert son tombeau à Liska en Hongrie, et on assura y avoir trouvé ces vers latins, qui furent publiés dans plusieurs journaux.

Post mille expletos a partu Virginis annos
Septingentenos *rursùs ab inde datos*
Octuagesimus octavus mirabilis annus
Ingruet et secum tristia multa feret.
Si non hoc anno totus malus occidet orbis
Si non in nihilum terra fretumque ruent,
Cuncta tamen mundi sursùm ibunt atque deorsùm
Imperia, et luctus undique grandis erit.

Cette prédiction étoit connue et imprimée depuis longtemps, et se trouve dans un grand nombre de recueils. Ceux qui la publièrent en 1789, commirent une petite infidélité. Le texte porte au second vers, *et post quingentos.* Mais on mit *septingentenos*, pour trouver l'année dont on avoit besoin.

aux astres; lui-même se donnoit pour grand astrologue. Dans une circonstance où il s'agissoit de ne rien confier au hasard, il fit sur la foi des étoiles sortir une flotte, dans laquelle consistoit la principale force de l'empire; il se croyoit assuré du succès; à peine fut-elle en mer, qu'elle fut attaquée, vaincue, brûlée ou coulée bas.

Un seigneur Portugais forma une conjuration contre le roi Jean II; les astrologues lui promettoient la couronne. Sur leur parole, il se rendit auprès du Roi qui lui avoit ordonné de venir le trouver. Jean II profita de l'occasion, et le poignarda de sa propre main.

Cardan avoit promis un règne glorieux, et une longue vie à Edouard VI, roi d'Angleterre; ce jeune prince mourut à seize ans.

Toutes ces bévues dégoutèrent enfin de l'astrologie; on appliqua aux astrologues la fable de la Fontaine:

> . . . . Pauvre bête,
> Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
> Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

On joignit le raisonnement à l'observation, et l'on dit aux tireurs d'horoscope: toute votre science n'est fondée que sur l'ignorance et la sottise, vous connoissez si peu le ciel dans lequel vous prétendez lire nos destins, que

vous continuez de régler vos prophéties sur l'ancien ordre des signes du Zodiaque; vous ignorez que cet ordre est changé, et que le Taureau remplace aujourd'hui le Bélier, de sorte que vous imputez au Bélier ce qui appartient au Taureau.

Vous attribuez à chaque planète des vertus analogues à son nom, et vous ne savez pas que ces noms sont une invention purement arbitraire et capricieuse. La constellation que vous nommez *la Lyre* s'appeloit autrefois *le Vautour*. Chez les Arabes, *les deux Paons* tiennent lieu des *Jumeaux*, *la Gerbe*, de *la Vierge*, et *le Veau marin*, d'*Andromède*. Or, quelle analogie trouverez-vous entre *la Vierge*, qui est l'emblême de la stérilité, et *la Gerbe*, qui est le signe de la fécondité? Le ciel des Chinois ne ressemble nullement au nôtre; les astres y sont désignés par des noms et des figures qui n'ont aucun rapport avec notre astrologie.

Vous ignorez encore que depuis la découverte des lunettes, le ciel s'est enrichi d'une foule de constellations inconnues qui doivent avoir leurs influences et leurs vertus, et dont néanmoins vous ne tenez aucun compte.

S'il est vrai que l'espèce des étoiles règle le sort de chacun, dites-nous comment il se fait que de deux individus nés le même jour et à

la même heure, l'un soit pape ou grand-visir, l'autre, sacristain de paroisse, capucin, janissaire ou Derviche? Quand Charles Martel écrasoit des milliers de Sarrasins dans les plaines du Poitou, tous ces Sarrasins étoient-ils nés à la même heure et sous la même étoile? Vous nous dites que le Zodiaque est si occupé de ce qui nous concerne, qu'il règle jusqu'à la couleur de nos cheveux et la blancheur de notre peau. Mais si le bélier, par exemple, fait des blonds et des sanguins en France, pourquoi un Ethiopien, transporté sous le même ciel, vient-il au monde avec une peau noire, un nez épaté et de la laine au lieu de cheveux? N'arrive-t-il pas d'ailleurs mille événemens imprévus qui changent, dénaturent et déconcertent toute la science des Astrologues? Un Moine, en pilant du charbon et du salpêtre, découvre la poudre à canon. Cette belle invention coûte la vie à cent millions d'hommes, ensevelit sous les ruines et les décombres, des villes, des citadelles, des forts réputés inexpugnables, engloutit dans les mers des flottes innombrables. Mars, Jupiter ou Mercure avoient-ils prévu cette révolution? Les signes du Zodiaque s'étoient-ils arrangés pour faire mourir par le canon des gens qui devoient vivre sous leur chaumière et labourer paisiblement leur champ?

Un Prince bon, vertueux, mais foible, laisse administrer ses finances par des gens inhabiles, et s'endette annuellement d'une cinquantaine de millions : un Parlement qui craint de supporter quelques impôts, empêche le Prince de remédier au mal ; un ambitieux saisit l'occasion, et tente de ravir la couronne au Monarque son parent. Les factions s'élèvent, se heurtent, se combattent ; les villes et les campagnes se couvrent de prisons et d'échafauds ; l'élite des citoyens, destinée à vivre au sein des dignités, des honneurs et de la paix, est traînée dans les prisons, et subit le supplice réservé au crime. Les planètes ont-elles changé tout-à-coup de vertu ? Et celui que son étoile appeloit à la fortune et au bonheur a-t-il été subitement frappé par une influence nouvelle qui l'a conduit à la mort ?

Vous nous citez une foule d'hommes de génie, de Princes, de Souverains qui ont cru aux mystères de votre astrologie. Mais ne savez-vous pas que les hommes de génie ont, comme les astres, leurs momens d'aberration, et que les Princes, tout Princes qu'ils sont, ne partagent que trop souvent les erreurs, les préjugés, les superstitions de la multitude qu'ils gouvernent ?

Quand votre doctrine ne seroit pas démentie par les faits, ne mériteroit-elle pas d'être

honnie et conspuée pour l'absurdité de ses conséquences. Si les astres régloient invinciblement nos destins, que diriez-vous au voleur qui vous déroberoit votre bourse, à l'assassin qui s'embusqueroit sur les routes pour vous égorger? Ne seroit-il pas autorisé à vous répondre : prenez-vous-en aux signes du Zodiaque; c'est mon étoile qui me force à vous débarrasser du superflu de votre argent; c'est le *Sagittaire* qui a dirigé le stylet effilé avec lequel j'ai atteint votre cœur, à travers vos côtes. Est-ce ma faute à moi si mon père a mal pris son temps quand il m'a mis au monde? Vos potences et vos carcans sont des inventions absurdes et ridicules, puisqu'elles tendent à mettre à mort et à livrer à l'opprobre un pauvre innocent que l'influence de son astre a poussé au crime malgré lui. De quelle peine pouvez-vous me punir, quand il n'existe entre le vice et la vertu d'autre différence que la scintillation d'une étoile? Renoncez donc à me poursuivre, ou dites comme Horace :

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem mihi quem tibi
Finem Dî dederint : nec Babylonios
Tentaris numeros. . . . .
Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus.

Crédule à l'art trompeur de l'augure et du mage,
Gardez-vous de chercher à lire dans les cieux

Le terme qu'à nos jours ont assigné les Dieux,
Sous le voile épais d'un nuage,
Jupiter aussi bon que sage
Nous a dérobé l'avenir,
Et rit du mortel téméraire,
Qui veut en sonder le mystère.
Le mieux est de savoir jouir. (*Daru.*)

COMETES.

Présagent-elles des malheurs ?

SECTION PREMIÈRE.

Quelle révolution s'est-il donc fait dans les esprits ? Il y a à peine un demi-siécle que l'apparition d'une comète faisoit fermenter toutes les têtes. Les philosophes et les astronomes étoient obligés d'écrire pour rassurer les ames méticuleuses ; les journaux dissertoient tous les jours sur les singularités de ces astres extraordinaires. En 1740, une comète occupa toutes les marchandes de modes, et pendant plusieurs mois on ne vit que des coiffures à la comète. Aujourd'hui ces astres errans ont perdu tout leur crédit. Il n'est pas un chétif commissionnaire du coin qui ne les regarde effrontément, sans s'inquiéter de leur influence ; pas un paysan qui récite une patenotre pour se préserver de leur malignité. Il faut avouer que nous sommes tombés dans un siécle bien pervers, et que l'on a bien sujet de proclamer tous les jours la décadence de la raison et des lumières.

Autrefois il n'en étoit pas ainsi, les comètes étoient un objet d'effroi pour les grands et

pour les peuples. On étoit convaincu quelles annonçoient la mort des Rois, le bouleversement des Empires, la peste, la guerre, les épidémies. Homère dit formellement qu'elles n'apportent que désastres et catastrophes aux malheureux humains. Virgile parle des comètes comme Homère, et Silius nous atteste que jamais comète ne se montra impunément sur notre horison.

Et nunquam terris spectatum impunè cometem (1).

En 1680, toute l'Europe trembla à la vue de la comète qui vint nous montrer sa grande queue et sa barbe rouge. Il est vrai que de savans astronomes assuroient que cette comète étoit la même qui, seize cent cinquante-six après la création du monde, avoit amené le déluge universel, et les personnes qui n'aiment

(1) Une comète qui parut du temps de Catherine de Médicis inspira de grandes alarmes à cette princesse, qui pouvoit en effet n'être pas sans inquiétude sur le châtiment que le ciel lui devoit. On fit à ce sujet cette épigramme latine, assez piquante :

Spargeret audaces cum tristis in æthere crines,
Venturique daret signa cometa mali;
Ecce suæ regina timens malè conscia vitæ,
Credidit invisum poscere fata caput.
Quid regina times? Namque hic mala, si qua minatur,
Longa timenda tua est, non tibi vita brevis.

pas l'eau étoient autorisées à avoir quelque inquiétude. Aussi, la consternation fut-elle générale, et quoiqu'il soit depuis long-temps démontré que l'arc-en-ciel est un gage infaillible contre les inondations, personne ne vouloit se rassurer.

» Nous avons ici une comète, écrivoit madame de Sévigné, qui est bien étendue ; » c'est la plus belle queue qu'il est possible » de voir. Tous les grands personnages sont » alarmés et croient que le ciel bien occupé » de leur perte en donne des avertissemens » par cette comète. On dit que le cardinal » Mazarin étant désespéré des médecins, ses » courtisans crurent qu'ils falloit honorer son » agonie d'un prodige, et lui dirent qu'il paroissoit une grande comète qui leur faisoit » peur. Il eut la force de se moquer d'eux, » et leur dit plaisamment que la comète lui » faisoit trop d'honneur. En vérité on devroit » en dire autant que lui, et l'orgueil humain » se fait aussi trop d'honneur de croire qu'il y » ait de grandes affaires dans les astres quand » on doit mourir. »

Les pressentimens de madame de Sévigné se vérifièrent : la comète passa ; berger ni roi, personne ne mourut, et l'on en fut quitte pour la peur.

Bayle est celui qui a combattu avec le plus

de force les vaines terreurs inspirées par les comètes. Son livre est plein d'argumens irrésistibles ; mais avant lui, il s'étoit déjà trouvé des esprits libres et indépendans qui s'étoient affranchis de ces craintes puériles. Un de nos plus anciens poètes, dont le nom est presque inconnu, *Christophle de Gamon*, dans sa critique de la Semaine de *Du Bartas*, se moque fort spirituellement de ce poète qui avoit sacrifié à l'opinion vulgaire :

Cesse, je te supplie, cesse donc un instant,
D'aller de ce brandon le vulgaire étonnant;
Contente-toi, Bartas, du mal qui le tourmente,
Quitte aux Ethniques vains (1) cette vaine épouvante.
C'est se rendre complice à l'erreur monstreux
De donner du présage à l'astre aux longs cheveux.
Plus encor de penser que son crin porte-flamme
Par son branle incertain doive ébranler les ames ;
Causer perte aux pasteurs, porter la grêle aux bleds,
L'orage à la marine et le trouble aux cités.
Puis où voit-on que Dieu nous ait prescrit cet astre
Pour prédire aux humains quelque inhumain désastre ?
Veut-il que nous lisions dans les airs agités,
Non dans les saints feuillets ses saintes volontés ?
Combien voit-on de fois que le Tout-Puissant jette,
Les comètes sans maux, et les maux sans comètes.

Un auteur Espagnol a traité les comètes en-

(1) Aux Payens.

core plus cavalièrement que Christophle Gamon :

» La comète, dit-il, est une fanfaronade » du ciel contre la terre. On a peut-être voulu » en faire un épouvantail pour les Souverains » afin de réprimer leur orgueil, en considé» ration de ce qu'ils ont moins à craindre sur » la terre que les autres hommes. Mais les Mo» narques ont ici bas assez d'ennemis à redou» ter sans qu'il soit nécessaire, pour les con» tenir, que les brillantes agitations du ciel » concourent avec les vapeurs de la terre. » L'ambition des voisins, les plaintes des vas» saux, les tourmentes du gouvernement, » telles sont les comètes que les Souverains » doivent appréhender (1). »

Voilà assurément de la philosophie très-gaie et peut-être un peu libre pour un écrivain si voisin des familiers du Saint-Office ; mais il ne paroît pas très-effrayé du *San-Benito*. Il continue avec la même hilarité à examiner si les comètes font réellement beaucoup de mal à notre petite terre. Il prétend d'abord que nous occupons trop peu de place dans le monde pour qu'une comète daigne s'occuper de nos affaires. Il

(1) Théâtre critique, par le R. P. Dom Benoit-Jérôme Feyjoo, bénédictin. *tom.* 2.

observe ensuite qu'il n'est pas nécessaire pour nous rendre malheureux dans cette triste vallée de larmes que Dieu prenne la peine de nous envoyer des comètes ; que nous avons assez de nos infirmités naturelles, et qu'en prenant le temps comme il vient, bon an, mal an, nous avons plus de mal que de bien. Il examine ensuite s'il est vrai qu'il soit mort plus de Rois dans les années à comètes que dans les années sans comètes, et il prouve très-bien que les Rois, comme les bergers, meurent dans tous les temps. Il est vrai qu'Aristote, Kepler et quelques vieux péripatéticiens croyent que les comètes sont des amas de vapeurs malfaisantes lesquelles se rassemblent au sommet de l'atmosphère, et nous envoient de là les maladies et le mauvais temps. Ils en concluent que les princes étant d'une complexion moins robuste, d'un tempérament plus délicat, ils doivent mourir les premiers. Mais notre auteur Espagnol leur démontre clairement que les comètes sont des planètes semblables en tout à celles de notre système ; que leur cours est réglé et assujéti à des lois fixes et positives ; que si elles ne se montrent qu'à de longs intervalles, c'est qu'elles décrivent des courbes très-vastes et très-excentriques, et dont les points les plus éloignés se dérobent à la foiblesse de nos regards ; que leurs vapeurs, si elles y sont su-

jettes, sont trop loin de nous pour être contagieuses; qu'enfin, si les petits tempéramens devoient céder les premiers à leurs malignes influences, les jolies femmes de nos salons, nos aimables petits maîtres et les enfans auroient droit de réclamer la préférence sur les Monarques.

Tout cela est écrit d'une manière fort raisonnable et fort piquante, et je ne sais ce que l'on pourroit répondre à ces argumens. Les esprits pusillanimes et méticuleux qui veulent nous faire partager leur effroi pour les comètes, ne manquent pas d'étaler des listes effrayantes de catastrophes, d'épidémies, de morts subites qui ont affligé notre malheureuse terre après l'apparition des comètes; mais on leur répond qu'une mort subite et une épidémie peuvent arriver après une comète, sans que la comète en soit cause; que c'est un très-mauvais raisonnement que de dire *post hoc, ergo propter hoc. Après cela, donc à cause de cela.* On a déjà observé près de six cents comètes, et ceux qui se sont amusés à tenir registre de leurs bonnes et mauvaises qualités, n'en comptent que trente de décidément fâcheuses; c'est une sur vingt. Quel est, sur terre, l'ordre de choses qui présente des chances plus heureuses? Un docte allemand, nommé *J. Zahno*, s'est amusé à dresser un long catalogue de tous les événe-

mens connus qui se sont passés dans les années à comètes depuis l'origine du monde, jusqu'à l'an 1682, et il a constamment trouvé que la somme des bons et des mauvais événemens a toujours été à-peu-près égale, comme il arrive dans tous les temps de la vie.

Loin que les comètes soient toujours des présages fâcheux, on les a souvent reconnues pour des astres pacifiques et bienveillans. Lorsque César mourut, on découvrit une comète dans les cieux; les Romains, au lieu d'en avoir peur, la regardèrent comme un heureux présage, et ne doutèrent pas que ce ne fût l'ame du héros qui venoit de prendre sa place dans les cieux. Pline rapporte qu'on lui éleva un temple en reconnoissance de son bon naturel.

C'est notre vanité qui nous fait trembler à l'aspect d'une comète. Nous voulons, à toute force, être des personnages importans; nous faisons les fiers sur notre petit grain de poussière, et nous imaginons que ce point imperceptible jeté dans l'espace, est l'objet exclusif des affections de Dieu et le centre de toutes les opérations; nous oublions notre misère et notre petitesse, et ne songeons pas que l'apparition des comètes, n'est pas moins importante pour les autres mondes que pour le nôtre.

On a prétendu que vingt-neuf ans avant le déluge, le genre humain avoit eu le loisir de

contempler une comète qui, pendant tout ce temps, menaça la terre de la triste catastrophe qui devoit lui arriver. Mais quel historien nous a transmis ce fait? Noë tenait-il un journal dans son arche? s'amusoit-on de son temps à dresser des almanachs? avoit-il précédé Cadmus dans la découverte de l'écriture? et puisque la Bible, le plus ancien de nos livres, ne fait aucune mention de ce phénomène, dans quelle source nos astrologues modernes ont-ils puisé cette anecdote?

Laissons donc aux songes creux, aux hommes infatués d'astrologie judiciaire, leurs rêves sur la malignité des comètes, et contentons-nous de nous mettre à l'abri des malins d'ici bas.

SECTION II.

Il y a trois ans qu'il parut au mois de septembre une très-belle comète. La beauté de sa queue ne manqua pas de devenir l'objet de toutes les conversations. Il est vrai que c'étoit un des plus beaux ornemens que jamais comète eût porté, puisqu'on estimoit sa dimension à plusieurs millions de lieues. Ce bel astre approchoit-il de la terre ou s'en éloignoit-il? étoit-ce une vieille comète déjà observée par nos doctes aïeux, ou une comète toute jeune qui faisoit sa première entrée dans le monde?

C'étoit-là le sujet de plusieurs questions, sur lesquelles les astronomes n'étoient pas d'accord, comme il arrive presque toujours.

Le célèbre conseiller aulique, M. *Seyfer*, eut alors l'honneur de faire une démonstration astronomique devant la famille royale de Bavière. La lunette dont il se servit, étoit de Ramsdem, et grossissoit quatre-vingt fois les objets : c'étoit en apparence un instrument d'une autorité infaillible. Monsieur le conseiller reconnut que la comète augmentoit en lumière et en grosseur apparente; que sa queue s'alongeoit sensiblement, et prenoit tous les jours une dimension plus honorable : il en conclut que l'astre approchoit du Soleil, qu'il gagnoit tous les jours son périhélie, et que nous n'avions nullement à craindre qu'il vînt nous rendre visite de trop près.

Mais tandis que M. Seyfer faisoit des démonstrations astronomiques en Bavière, des astronomes Bataves en faisoient, de leur côté, en Hollande, et leurs résultats se trouvèrent tout-à-fait différens. Suivant eux, la comète au lieu de s'éloigner, se rapprochoit tous les jours de la terre; elle avoit commencé ce mouvement fraternel au 25 septembre, devoit le continuer pendant tout le mois d'octobre, et nous venir visiter de plus près encore au mois de novembre; mais ensuite elle avoit le projet

de s'éloigner tout doucement en se tenant à une distance respecteuse, que l'on a estimée à dix-huit millions de milles d'Allemagne, ce qui est un éloignement fort raisonnable.

Dans un autre temps ce conflit d'opinion, auroit inquiété beaucoup d'ames timorées. Cette longue queue auroit été un grave sujet de conjectures et de discussions. Il n'y a pas cent ans encore, comme je l'ai dit précédemment, que les comètes faisoient beaucoup de peur. Les philosophes et les astronomes étoient obligés d'écrire pour rassurer les esprits timides et méticuleux. Les gazettes publioient des bulletins très-exacts sur la marche, la figure, le diamètre, la queue et la barbe de la comète.

La philosophie d'Aristote régloit alors la plupart des consciences. Or, Aristote a établi que ces comètes ne sont que des amas de vapeurs, des exhalaisons élevées dans les plus hautes régions de l'air, et enflammées par l'action contraire des vents. Des hommes très-habiles, tels que Bacon, Galilée, Kepler, Cassini, Lahire ont partagé cette opinion. Ce qui l'appuyoit, c'est que le corps de ces comètes paroît souvent avoir fort peu de consistance, et que leur complexion est quelquefois si grêle, qu'on aperçoit les étoiles à travers. Les médecins sur-tout étoient de l'avis d'Aristote, et s'étoient emparé des comètes comme de choses à eux apparte-

nans, vu leurs qualités pernicieuses et morbifiques : ils tiroient même de leur aspect des signes physiologiques et pathognomoniques. La comète avoit-elle le teint pâle, sa figure tiroit-elle sur le blafard ? c'étoit des léthargies, des pleurésies, des péripneumonies ; étoit-elle haute en couleur, rougeâtre, échauffée ? c'étoit des fièvres ardentes, la rougeole, le pourpre, la luette et le millet ; étoit-elle bleue ? signe de peste, de gangrène, de scrofules, de vices psoriques ; enfin sa couleur approchoit-elle de l'or ? c'étoit la jaunisse, le spleen, la mélancolie, l'atrabile, la manie, etc.

De plus jeunes médecins et de nouveaux astronomes ont succédé aux anciens, et il a fallu changer toutes ces idées. On a reconnu que les comètes étoient des corps solides et très-innocens. On a calculé leurs distances, on a fixé leur aphélie et leur perihélie ; on a décrit les vastes ellipses, les immenses paraboles qu'elles décrivent : on est même parvenu à prédire leur retour. Celle de 1607 est la plus connue. Il est évident, malgré l'autorité de quelques astronomes, qu'elle n'a rien de commun avec celle qu'on a observée il y a trois ans, au mois de septembre 1807. Son cours périodique est de 75 à 76 ans. Elle parut en 1531. On la vit depuis le 6 août jusqu'au 3 septembre ; elle revint en 1607, et se montra

depuis le 26 septembre jusqu'au 26 octobre. Le 26 du mois d'août 1682, elle reparut au-dessus de la tête des Jumeaux ; elle paroissoit à la vue simple comme une étoile de seconde grandeur ; sa queue portoit environ 30 degrés. Halley la reconnut, et annonça qu'elle reviendroit en 1758 ou 1759, ce qui ne manqua pas d'arriver. Si elle ne change pas d'habitude, elle reviendra nous voir en 1835. Ce ne peut donc pas être la comète observée en 1807, et les Savans qui ont alors émis cette opinion, sont évidemment de pauvres Savans.

Quant à la barbe, à la queue, à la chevelure, les Astronomes ne sont pas bien d'accord sur les causes qui produisent ces sortes d'ornemens. Suivant les uns, la comète a une queue lorsqu'elle suit le Soleil ; parce qu'alors l'action des rayons du Soleil chasse son atmosphère derrière elle, l'échauffe, l'alonge et lui donne ces dimensions et cette couleur rubiconde que nous admirons. La comète a une barbe, quand elle précède le Soleil ; parce que les mêmes rayons expulsent son atmosphère en sens contraire, et la chassent en sens contraire, ce qui lui donne une barbe large et touffue comme celle d'un Druide ou d'un Derviche. Enfin si l'œil de l'observateur est placé entre le Soleil et la comète, les rayons agissant avec une égale influence sur l'atmosphère,

l'astre doit paroître environné d'une chevelure de Chérubin très-lumineuse.

Mais d'autres Astronomes n'admettent point cette explication. Cette barbe, cette queue, cette chevelure, ne proviennent, suivant eux, que de l'extrême proximité de la comète vers le Soleil ; et c'est ici qu'il faut vraiment déplorer le sort de ces pauvres astres qui sont condamnés, tantôt à être consumés par les ardeurs d'un feu dévorant, tantôt à être réduits en blocs de glace, à une distance inouie de leur foyer de chaleur. La fameuse comète de 1680 s'approcha si imprudemment du Soleil, que dans son périhélie elle ne s'en trouva qu'à 200,000 lieues, et Newton a calculé qu'à cette position, elle eut deux ou trois mille fois plus chaud qu'un fer rouge. On sent bien qu'elle ne dût point se trouver à l'aise, et ce fut là sans doute ce qui produisit cette queue immense dont elle paroissoit décorée, et qui eut en certain temps jusqu'à 90 degrés d'étendue. Les modernes Astronomes estiment en effet qu'à cette distance, les pauvres comètes sont mises en fusion et presque réduites en vapeurs ; de sorteque cette vaporisation produit une apparence de barbe, de chevelure et de queue ; c'est encore elle qui fait que les comètes deviennent quelquefois si tenues, et tellement diaphanes, qu'on voit les étoiles à travers leur substance.

C'est donc bien plutôt pour elles qu'il convient d'avoir des sentimens d'intérêt et de pitié, que pour nous qui sommes trop loin de ces infortunées planètes, pour qu'elles puissent jamais nous communiquer leurs calamités. Comme dans tous les Etats, les malheureux sont toujours en plus grand nombre que les riches et les fortunés, il y a aussi beaucoup plus de comètes que d'autres planètes : on en a observé plus de cinq cents ; et qui sait combien l'on en découvrira encore ? Mais c'est une justice à leur rendre, qu'elles se sont toujours conduites très-pacifiquement, et l'on n'a aucun reproche à faire aux plus grandes comme aux plus petites ; on en vu d'aussi grosses que Jupiter, que Vénus, que le Soleil même, et toutes ont paisiblement continué leur route sans nous incommoder. Il n'est pas à présumer qu'elles changent de conduite, et qu'elles viennent traverser malicieusement notre système pour y porter le désordre, le déluge ou l'incendie ; mais dans ce cas nous sommes assez heureux pour avoir des védettes sur tous les Observatoires de l'Europe ; on peut s'en rapporter à leur vigilance, et croire qu'ils nous préviendroient assez promptement pour nous donner le temps de mettre ordre à nos affaires.

On accuse la comète de 1680 d'avoir autrefois produit le déluge universel ; mais c'est une

calomnie dont il est facile de la justifier. Halley a calculé le cours périodique de cette planète, et l'a fixé à 575 ans, de sorte qu'elle a paru en 1106, en 530, et 44 ans avant notre ère vulgaire. Ces apparitions sont fixées par des monumens historiques, incontestables, et les annales de la Chine sont, à cet égard, parfaitement d'accord avec les nôtres ; mais en remontant successivement de 575 en 575 ans, on ne retrouvera jamais l'époque du déluge qui eut lieu 1656 ans après la création du monde. D'ailleurs, depuis que cette comète est connue, on n'a aucun reproche notable à lui faire ; nul incendie, nul déluge, nulle peste, pas seulement une petite épidémie, une mort de Pape ou de Souverain. On doit donc présumer qu'elle ne changera pas de caractère, et que quand elle reparoîtra en 2255, ce sera avec la même bénignité.

Il faut cependant tout dire. On a calculé que vers le 11 novembre 1680, lorsqu'elle descendoit vers le Soleil, elle passa si près de notre orbite, qu'elle n'en étoit éloignée que d'un demi-diamètre du Soleil, c'est-à-dire d'environ 144 mille lieues. Or, on a fait ce raisonnement : Si la terre se fut trouvée alors dans le point de son orbite voisin de la comète, il est constant qu'elle auroit été engagée dans la colonne de vapeurs qui formoit sa queue ; et dans ce

cas que seroit-il arrivé ? j'avoue que je n'en sais rien ; mais il y a tant de chances pour éviter cette mauvaise rencontre, et nous avons près de nous tant de causes de mort et de désastres plus efficaces et plus voisins, que nous pouvons je crois dormir tranquilles, et laisser à nos neveux le soin de s'occuper de la comète l'an 2255.

Qui sait même si, quelque jour, le cours des comètes n'enrichira pas notre globe d'un nouveau satellite ? M. de Lalande prétendoit connoître huit comètes qui pouvoient approcher de la terre bien plus près que celle de 1680. N'est-il pas possible que l'une de ces comètes, en cherchant fortune dans le monde, s'attache à la notre, et partage avec la lune l'honneur de nous éclairer pendant la nuit? Il est vrai qu'il faudroit, pour cela, qu'elle fût d'une dimension subordonnée à la notre ; car, dans le cas contraire nous deviendrions, nous-même, un satellite, ce qui seroit fort humiliant pour une planète souveraine.

ANNÉES CLIMATÉRIQUES.

Sont-elles plus redoutables que les autres ?

On sait combien les vieillards appréhendent les années *climatériques*. C'est d'un mot grec que nous avons tiré ce nom ; car presque toutes nos connoissances nous viennent des Grecs ou des Latins. *Climax* signifie *échelle*, *intervalle gradué*. Les années climatériques sont donc celles qui reviennent après un temps donné, comme de sept ans en sept ans, de neuf ans en neuf ans; mais les années septennaires sont bien plus en renom que les années novennaires. On est assez généralement persuadé que notre tempérament, nos humeurs, notre caractère et notre corps même, subissent une révolution complète de sept ans en sept ans. Voltaire, dont la superstition n'étoit pas le défaut capital, a discuté cette thèse, et l'a soutenue avec sa gaîté ordinaire ; il a poussé les conséquences jusqu'à prétendre que de sept ans en sept ans notre corps est tellement renouvelé, qu'il ne lui reste pas un atome de ce qu'il avoit précédemment, ce ne sont plus, ni les mêmes yeux, ni les mêmes mains, ni les mêmes os, ni le même cerveau ; de sorte qu'après cet intervalle de sept ans, chacun pourroit dire comme Sosie :

C'est moi, et si ce n'est pas moi. Nous ressemblons, dans ce cas, à la robe de saint François ou à celle de Rabelais, qu'on a conservées avec le plus grand soin, qu'on a raccommodées à mesure qu'elles s'usoient, et auxquelles on a substitué tant de morceaux, qu'il est fort douteux qu'il reste une seule fibre de la première étoffe; et néanmoins c'est toujours la robe de saint François ou celle de Rabelais. Voltaire, qui n'aime point à rester en chemin, quand une fois il a pris son essor, et qui d'ailleurs se plaît à jouer avec son sujet, tire de cette doctrine une conséquence fort commode pour certaines gens. Si notre corps change totalement dans l'espace de sept ans, il est évident que le cerveau change comme tous les autres organes. Or, c'est dans le cerveau que s'élaborent toutes les idées, tous les sentimens, toutes les déterminations. Un homme a mis la main dans ma poche, il y a sept ans, et en a tiré ma tabatière; il la vendue, a recommencé cette expérience sur d'autres poches, et pendant sept ans il a vécu assez commodément et sans être inquiété par la police. Au bout de sept ans, un officier de sûreté lui applique la main sur la poitrine, et le conduisant, d'un bras vigoureux, devant le commissaire interrogateur, le fait questionner vivement sur le vol de ma tabatière. Que doit faire, dans ce cas, le voleur

s'il a lu son traité des climatériques ? il doit répondre : « Il est vrai qu'il y a sept ans, un in-
« dividu de la même forme, de la même taille,
« de la même couleur, du même nom que moi,
« s'est approprié la tabatière dont vous me
« parlez : mais alors il avoit un cerveau très-
« différent de celui que je possède ; c'est dans
« ce cerveau là que s'est formée la résolution
« de se procurer, sans frais, une boîte à tabac.
« Ce sont les mains, les bras, les doigts de ce
« temps-là qui ont exécuté cette résolution ;
« retrouvez-moi mon cerveau septennaire, mes
« mains septennaires, et alors vous pourrez
« exercer sur moi la plénitude de vos fonc-
« tions ; mais je vous déclare que je suis un
« homme nouveau, un homme tout-à-fait ré-
« généré, et que ma tête, mes mains, mes
« pieds d'aujourd'hui sont les plus honnêtes
« gens du monde. Veuillez donc, Monsieur,
« rendre hommage au mérite, et remettre en
« liberté un homme d'une délicatesse et d'une
« probité sans pareille ».

Supposez maintenant que l'Officier de sûreté et le Commissaire interrogateur soient également imbus de la doctrine climatérique, voilà des gens terrassés par la dialectique de mon fripon, convaincus de son innocence et fort disposés à respecter la liberté d'un si honnête homme.

Heureusement tout le monde n'a pas porté aussi loin les prérogatives de la climatérique; et comme les Officiers de police s'amusent rarement à philosopher, on termine ordinairement la discussion par un argument en *celarent*, ce qui diminue beaucoup les inconvéniens de la climatérique. Mais il reste encore dans la société beaucoup d'esprits superstitieux que les années septennaires effraient, et qu'on entend souvent répéter : *Je suis dans ma climatérique, cette année sera malheureuse pour moi.* « Voyez, disoit un Normand, encore *un* » *de mes compatriotes* pendu à quarante-neuf » ans ! Et que l'on dise maintenant qu'il ne » faut pas se méfier des années climatériques» !

Le Bénédictin espagnol, que j'ai cité à l'article des comètes, et qui a fait un livre assez curieux sous le titre de *Théâtre critique*, s'est aussi proposé de rassurer, au sujet des climatériques, les ames foibles et craintives. Il examine d'abord l'origine du préjugé sur le danger de ces sortes d'années ; il démontre fort bien qu'elle vient des dogmes de Pythagore, qui attribuoit une grande influence aux nombres.

Or, la doctrine de Pythagore sur la puissance des nombres, n'est qu'une brillante rêverie. Pour s'en convaincre, il ne s'agit que d'examiner les argumens sur lesquels elle

se fonde. Pythagore attribue une grande influence au nombre sept, parce qu'il y a sept planètes, sept métaux, que la taille humaine est bornée à sept pieds, et qu'il faut sept mois pour former le fœtus dans le sein de sa mère. Le docte Varron, qui avoit embrassé la philosophie pythagoricienne (car les plus beaux esprits sont sujets à payer le tribut à la foiblesse humaine) ajoutoit à ces considérations qu'il y avoit sept Sages de la Grèce, sept merveilles du monde, sept solennités des jeux du Cirque, et sept Généraux devant Thèbes. Voilà assurément des argumens péremptoires.

Malheureusement les esprits hardis peuvent y opposer quelques observations. D'abord nos Astronomes ont fort dérangé le systême des sept planètes depuis qu'ils se sont avisés d'inventer et de perfectionner les télescopes; depuis qu'Herschel a donné le signal de l'insurrection en découvrant la planète qui porte son nom; depuis qu'Olbers, Piazza, etc. ont osé répondre à ce signal en faisant de nouvelles découvertes; depuis qu'on est persuadé qu'avec des instrumens plus forts, le diamètre de notre systême pourroit s'agrandir encore. Les Chimistes ont aussi fortement dérangé la théorie des sept métaux, en fouillant avec plus de soin les entrailles de la terre, en étudiant les minéraux avec plus d'exactitude, en décom-

posant tant de substances qui s'étoient attribué des priviléges abusifs et des titres usurpés. Quant à la taille de l'homme, on a vu des géans s'élever impunément au-dessus des sept pieds de Pythagore ; et depuis que les mesures ont changé, il est encore plus difficile de se targuer de ces argumens. Enfin Pythagore étoit un mauvais physicien, quand il assuroit que le développement du fœtus s'accomplissoit en sept mois dans le sein de sa mère.

Mon père Bénédictin, homme expert et consommé, le combat victorieusement ; il assure qu'il s'est soigneusement occupé de cette matière, et que le résultat de ses expériences est qu'il faut neuf mois bien révolus pour que l'enfant vienne à bien ; de sorte qu'on peut supposer que ceux de ce bon Père ne sont pas arrivés avant ce terme. La plupart des Médecins sont d'accord sur ce point avec le R. P. Feijoo ; et quand ils veulent nous mettre dans leur confidence, ils avouent que si quelques-uns de leurs confrères ont établi qu'une femme de bien pouvoit, en tout honneur, accoucher au septième mois, c'étoit par condescendance pour les maris et par courtoisie pour les dames ; de sorte, qu'à les en croire, il y auroit, à cet égard, un peu de connivence entre elles et leurs docteurs.

Le P. Dom Benoist-Jérôme Feijoo ne prend

pas la peine de réfuter Varron ; car les argumens de ce Savant sont si futiles, qu'ils se réfutent d'eux-mêmes. Mais il examine avec plus de soin s'il est vrai qu'il meure plus d'individus dans les années septennaires que dans les autres ; et ici il établit son opinion sur des faits auxquels il n'y a rien à répliquer. Pour s'assurer si les années septennaires sont plus funestes que les autres, il ne faut que consulter les registres de sépultures, et comparer entre eux les âges de ceux qui sont morts ; ce moyen est de toute certitude. Or, le P. Feijoo a pris la peine de calculer la durée de la vie de trois cents personnes dont l'histoire a fixé d'une manière positive l'année de la naissance et l'année de la mort. « Après avoir fait, dit- » il, la règle de proportion, je n'ai pas trouvé, » à beaucoup près, autant de morts dans les » septennaires que dans les autres années. A » Palerme, un P. Jésuite a fait, sur les re- » gistres des paroisses, un relevé semblable » pour plusieurs milliers d'hommes, et a re- » connu la même chose que moi ».

Ces expériences réussiront partout où on les fera. Je les ai répétées moi-même, et le résultat a été parfaitement conforme aux recherches du R. P. Dom Feijoo.

Il faut donc se moquer et du savant *Baptiste Condronchus* et du docte *Ranzovius* et de

l'érudit *Levius Lemnius*, qui ont écrit de fort belles choses en faveur des années climatériques : on peut rire aussi des terreurs de l'empereur Auguste, qui écrivoit à son neveu Caius pour l'engager à célébrer le jour de sa naissance, attendu qu'il avoit passé la soixante-troisième année, *cette grande climatérique, si redoutable pour les humains*.

Il suffit d'ailleurs d'un raisonnement fort simple pour détruire tout l'édifice du système septennaire; c'est que les tempéramens ne sont point tous égaux, que le développement et l'accroissement des individus varient suivant la nature de leur constitution, leur force ou leur foiblesse réciproque, et les circonstances extérieures et étrangères qui influent sur notre santé.

Il reste un dernier argument que le P. Feijoo attaque intrépidement, mais qui pourra trouver encore beaucoup de défenseurs parmi les Médecins. On est généralement persuadé que certaines maladies ont des périodes climatériques; que l'état du malade change de sept en sept jours, et que les impairs lui sont surtout préjudiciables. Gallien avoit établi un mois médical de vingt-six jours et vingt-deux heures, avec lequel il prétendoit expliquer toutes les variations des maladies. Mon père Bénédictin ne craint point de traiter toutes

ces institutions de vieux préjugés, qui ne doivent plus trouver d'asile que sous les perruques à trois marteaux des Docteurs *à codex*, mais que les jeunes Médecins doivent se hâter de secouer (1).

(1) Il ne faut pourtant pas porter trop loin le mépris pour la période septennaire. Il est constant que les progrès du développement et de l'accroissement du corps humain s'opèrent par des intervalles septennaires. Ainsi les dents de l'enfance tombent à sept ans, la puberté se manifeste à quatorze, et le corps cesse de croître à vingt-un ans. Les crises des maladies observent aussi des intervalles réglés par le nombre sept, et le mouvement général de nos humeurs s'accomplit en vingt-huit jours. Mais tout cela peut avoir lieu sans admettre un système d'années climatériques. On n'a d'ailleurs rien à opposer aux faits; et les faits prouvent que les années climatériques n'ont rien de plus fâcheux que les autres.

MAIN DROITE ET MAIN GAUCHE.

La Main droite est-elle préférable à la Main gauche?

J'AI un fils âgé de sept ans, à qui j'ai donné un précepteur fort érudit; car il sait non seulement le grec et le latin, mais il est encore imbu et pénétré de toutes les doctrines d'Aristote, de Pline, de Solin, de Julius Obsequens, et de plusieurs autres savans personnages de l'antiquité. J'ai déjà eu lieu de m'apercevoir jusqu'à quel point un si docte instituteur est capable de donner des idées justes à ses élèves. Il y a quelques jours que mon fils s'étant mis à table auprès de moi, prit sa fourchette de la main gauche, et se disposa à porter à sa bouche ce qu'on lui avoit servi ; mais j'eus la satisfaction de voir son précepteur l'arrêter aussitôt, et l'obliger de se servir de la *belle Main*, qui est selon lui la main droite.

J'avois cru, jusqu'à ce jour, qu'il étoit indifférent de se servir de l'une ou l'autre main, et j'en fis d'abord l'observation à mon savant instituteur ; mais il me démontra aussitôt que la religion et la philosophie exigeoient également qu'on renonçât à l'usage de la main gauche ; et pour ne me laisser aucun doute

à cet égard, il me cita l'écriture sainte, Aristote, Tite-Live, Sénèque, Diodore de Sicile, etc. L'écriture sainte, dit en termes formels que la main droite est destinée à bénir et que la gauche a, sur ce point, beaucoup moins de crédit et de vertu. Car Jacob ayant voulu bénir les deux enfans de Joseph, Ephraïm et Manassé, et ayant mis par erreur la main droite sur la tête du premier qui étoit le cadet, Joseph la lui prit, et la porta sur la tête de Manassé qui étoit l'aîné. Il me représenta, que suivant toutes les traditions, et l'autorité du roi David, le Messie est assis à la droite et non pas à la gauche de son Père, et me cita le Pseaume : *Dixit Dominus Domino meo*, où cette vérité est exprimée en termes formels. Enfin, il me rappella, qu'il étoit de foi, qu'au dernier jour du jugement, les élus seroient à la droite de Dieu, et les réprouvés à sa gauche.

Les Perses et les Médes tenoient, à ce sujet, la même doctrine que les Chrétiens et les enfans d'Abraham. Diodore de Sicile remarque, que chez ces peuples on faisoit, de temps immémorial, serment de la main droite. Les Romains donnoient une si haute préférence à la main droite, que lorsqu'ils se mettoient à table, ils se couchoient sur le côté gauche, pour avoir l'autre entièrement libre.

Ils se défioient même tellement de la main gauche, que lorsqu'ils vouloient représenter l'amitié, ils la figuroient par deux mains droites réunies. Aristote qui a examiné la question en naturaliste, cite à ce sujet les écrevisses, et assure que la patte droite des écrevisses est toujours plus forte que la patte gauche; or, puisque les écrevisses ont une patte privilégiée, n'est-il pas naturel que nous les prenions pour modèles, et que nous, qui valons beaucoup mieux que les écrevisses, ayons aussi notre main d'honneur et de préférence. J'avoue que j'ai admiré l'érudition de mon précepteur, et que je n'ai pu me refuser à l'évidence d'aussi belles preuves. J'ai donc ordonné à mon fils de suivre exactement les préceptes de Monsieur l'abbé, et de s'abstenir dorénavant de la gauche, sous peine de ne pas obtenir ma bénédiction de la main droite.

Mais, voyez comme il est difficile de savoir au juste à quoi s'en tenir dans ce monde-ci. Il m'est arrivé hier un docteur qui a presque détruit en un instant, tout mon ouvrage. Il a prétendu, que M. l'abbé ne savoit ce qu'il disoit; que c'étoit une grande sottise quand on n'avoit que deux mains d'en interdire une de gaîté de cœur; il a établi en principe que la nature ne connoissoit ni droite ni gauche; que ce qui est à droite pour nous, est évi-

demment à gauche pour ceux qui nous sont opposés, et que nous-mêmes, suivant la position que nous occupons, nous avons les mêmes objets tantôt à droite, tantôt à gauche; qu'il ne s'agit pour cela que de se retourner.

Il a soutenu que toutes ces préventions sur la main droite et sur la main gauche, ne tenoient qu'à des idées de routine et tout au plus à quelques vieilles et ridicules superstitions; et mon savant précepteur l'ayant interrompu en cet endroit pour lui rappeller que c'étoit un dogme fondamental parmi les augures, que la main gauche étoit malheureuse, il lui a aussitôt repliqué que c'étoit aussi un dogme fondamental parmi ces augures, qu'un coup de tonnerre entendu a gauche étoit d'un heureux présage.

Il s'est ensuite appuyé de considérations prises dans l'histoire de la nature, c'est que l'homme naît avec deux oreilles, deux yeux, deux narines, deux jambes, et que jamais personne ne s'est avisé de s'interdire l'usage de l'un de ces organes; que si la main gauche étoit réellement proscrite par la nature, elle auroit beaucoup mieux fait de nous rendre tout de suite manchots; qu'il est absurde, puisqu'elle nous a fait *bimanes* de lui donner un démenti et de frapper d'anathême, un côté plutôt qu'un autre. Que ces ridicules pré-

jugés n'existoient point parmi les animaux, et que les singes qui ont des mains comme nous se gardent bien de donner des précepteurs à leurs petits pour leur apprendre à ne pas se servir de la main gauche.

Il a ensuite examiné l'opinion de quelques anciens qui ont cru que la nature, en nous organisant, avoit donné à la main droite une plus grande aptitude à l'exercice de quelques fonctions. Il a cité Fallope, qui attribue cette disposition à la veine *azygos*, laquelle sort de la veine cave, avant que celle-ci pénètre dans le ventricule droit du cœur, et ne se trouve qu'au côté droit. Mais mon docteur a remarqué que cette veine *azygos* n'avoit de ramifications ni aux bras, ni aux jambes, et que par conséquent, elle ne sauroit augmenter leur force ou diminuer leur foiblesse.

Il a ajouté, que si l'opinion de M. l'abbé étoit vraie il n'y auroit pas de raison pour la restreindre au bras ou à la main, et qu'il seroit tout aussi raisonnable, de se priver d'une jambe, et d'aller à cloche-pied sur le pied droit.

Il a cité des peuples entiers, chez lesquels on avoit exercé les enfans à se servir également des deux mains, avantage inappréciable, qui leur donnoit une extrême supériorité sur les autres, et pour ne pas le céder en érudition à M. l'abbé, il a rapporté des passages d'Homère,

de Stace et de plusieurs grands auteurs, d'où il résulte qu'Antéropée, héros grec, et Parthénopée officier Thébain, étoient ambidextres.

Enfin, pour achever sa démonstration, il a déclaré que la nature est si peu ennemie des mains gauches, qu'on a vu des enfans naître sans bras droit, et se servir si bien de l'autre, qu'ils auroient pu défier en dextérité les escamoteurs les plus habiles. Il a prié notre érudit précepteur, de considérer qu'un accident, une maladie, pouvoient nous priver de l'usage d'un bras, et que dans ce cas c'étoit fort bien fait d'en avoir un tout prêt à remplacer celui qui manque.

M. l'abbé a paru un peu embarrassé des argumens du directeur, mais pour se tirer d'affaire, il lui a répliqué que c'étoient là des idées philosophiques, des opinions nouvelles, dangereuses et mal sonnantes, auxquelles il étoit bien éloigné de vouloir se livrer.

Comme nous étions occupés de cette discussion, mon fils laissa tomber une petite bague que sa mère lui avoit donnée quelques jours auparavant, il se baissa pour la ramasser, et se disposa à la mettre au troisième doigt de la main droite, en prétendant qu'elle étoit trop grande pour le quatrième; mais Monsieur l'abbé lui prescrivit aussitôt de mettre la bague, (nonobstant toute opposition et appellation

quelconque), au quatrième doigt de la main gauche, en lui représentant avec autorité, que ce n'étoit pas sans motif, que les anciens avoient nommé ce doigt *annullaris*, vu qu'en tous lieux et chez tous les peuples, et notamment chez les Assyriens, les Mèdes, les Parthes, les Egyptiens, les Babyloniens, les Grecs et les Romains, il avoit été consacré à l'usage exclusif de porter l'anneau; et en même temps il cita Berose, Manethon, Aulugelle, Macrobe, Piérius et Lermius. Ce dernier sur-tout ne laisse aucun doute sur la question, car il assure qu'il part du cœur, un vaisseau, une artère, une veine qui se rendent directement au doigt annulaire, et lui communiquent une vertu cardiaque.

Mais mon docteur a de nouveau entrepris mon obstiné précepteur, il a contesté les autorités de Macrobe et d'Aulugelle; il a rapporté des passages qui prouvent que l'usage des anneaux, et la manière de les placer a beaucoup varié chez les anciens; que d'abord, ils les portoient indifféremment à tous les doigts, que suivant le témoignage de Pline, on voyoit des statues des Dieux, qui portoient l'anneau à *l'index*; que les Romains, les Gaulois et les Bretons, le portoient presque toujours au second doigt; il a ensuite réfuté l'opinion qui attribue au doigt annulaire une communica-

tion plus particulière avec le cœur ; il a prétendu qu'il falloit être dénué de toute connaissance anatomique, pour soutenir cette opinion, il a démontré que les diverses ramifications qui se rendent aux doigts, partent de la veine *basilique*, et que sous ce rapport le doigt annulaire n'est pas mieux partagé que les autres ; enfin, il a opposé à M. l'abbé les autorités même qu'il avoit citées. Il a rapporté un passage de Macrobe qui prouve que si les anciens portoient les anneaux à la main gauche, c'étoit pour les mieux conserver, la main gauche étant habituellement moins employée que la droite. Il s'est aussi appuyé des témoignages du Docte Kirchmannus, qui a composé un volume entier sur la manière de courir la bague, et de la mettre au doigt.

Il n'a pas épargné davantage mon abbé sur les passages de l'écriture sainte ; il a soutenu que Dieu daignoit s'accommoder aux foiblesses de l'esprit humain ; qu'étant lui même un pur esprit, il ne pouvoit avoir ni droite ni gauche ; qu'enfin on ne pouvoit tirer aucune preuve de la disposition qui devoit avoir lieu au jugement dernier, puisque pour détruire l'argument du savant abbé, il suffisoit que Dieu se retournât, et qu'alors les élus seroient à sa gauche, et les réprouvés à sa droite.

Voilà ce que mon docteur a répliqué à mon érudit précepteur ; je ne saurois disconvenir que ses opinions ne me semblent préférables à celles de M. l'abbé, mais il est des savans qui sont si rétifs, il est si difficile d'introduire des idées neuves, que malgré la justesse de ces observations, je ne doute pas qu'il n'y ait encore long-temps des instituteurs, des abbés et des gouverneurs qui se feront un devoir d'obliger leurs élèves à tenir leur cuiller de la main droite, et à mettre leur bague au doigt annulaire de la main gauche.

LUNE.

La Lune mange-t-elle les pierres ?

PREMIÈRE SECTION.

Beaucoup de gens prétendent que la Lune ressemble à Saturne, qu'elle est douée d'un extraordinaire appétit ; que son estomac est un véritable estomac d'autruche qui digère les pierres. Il y a peu d'hommes dans les classes vulgaires de la société, qui en voyant le frontispice, les assises, ou les colonnes d'un bâtiment vermoulus, ne vous disent que c'est la Lune qui s'est amusée à déchiqueter ce pauvre édifice, et que ses rayons sont pourvus d'une faim si active, qu'il n'est grès ni marbre qui puisse y résister. Je savois bien que la Lune vomissoit des pierres, que de temps en temps, elle les envoyoit sur notre petit globe; de savans mathématiciens ont pris la peine de nous démontrer cette vérité par $A+B$. ; mais je ne savois pas que ce fût une restitution qu'elle nous fît, une espèce de *capitulation de conscience* qui l'engageoit à nous rendre ce qu'elle nous avoit pris. Néanmoins, comme en toute chose, il est bon d'examiner avant de croire, et que la foi éclairée est toujours la meilleure, j'ai voulu

m'assurer, si vraiment la Lune étoit coupable de cet excès de gourmandise; s'il étoit vrai qu'elle s'amusât tous les soirs à collationner aux dépens des portiques et des piliers de nos bâtimens.

J'ai d'abord remarqué qu'en effet les pierres de plusieurs édifices sont sillonnées, dévorées, corrodées par quelque cause avide et destructrice qui se plaît à excorier leur épiderme; qu'on y reconnoît des tranchées profondes, qui, semblables aux tristes rides de nos visages, attestent la décrépitude et la vétusté.

J'étois tenté de m'en prendre à la constitution des pierres elles-mêmes; je les accusois d'être d'un tempérament trop délicat pour résister aux injures des siècles; je me disois: C'est le Temps qui, de sa faulx, a creusé ces rides ennemies de la beauté de nos maisons. C'est l'haleine des vents, l'action des pluies et de l'air qui a dépouillé ces bâtimens de leur fraîcheur primitive; j'acquittois la Lune, et je condamnois les élémens; mais en observant de plus près, j'ai bientôt acquitté les élémens à leur tour.

Il n'est personne qui n'ait remarqué combien les plus petites causes ont souvent d'influence et de pouvoir sur les objets de la plus haute importance. *La Fontaine* nous a montré le Roi des déserts, le Lion désolé par un

moucheron ; une puce à l'oreille seroit capable de mettre au désespoir un Hercule, un Thésée, un Alexandre, et tous ces héros qui d'un mouvement de leur sourcil, peuvent faire trembler tout le globe terraqué. Qui croiroit qu'un des plus petits insectes qui existent, puisse, avec le temps, faire tomber ces monumens, objets de notre respect et de notre orgueil, que la main des hommes a élevés avec tant de peines et de dépenses ? et cependant les pyramides d'Egypte elles-mêmes n'y tiendroient pas.

Combien de fois n'a-t-on pas remarqué que l'écaille des huîtres est quelquefois percée d'une infinité de petits trous, semblables à ceux que nous observons dans les substances tendres et pénétrables, telles que les bois, les étoffes, le papier ? Qui n'a pas vu des branches de corail forées de toutes parts, et comme vermoulues ? or, ces branches de corail, ces écailles d'huître par qui sont-elles ainsi creusées, si ce n'est par des insectes ? Les naturalistes les ont vus, étudiés, décrits : c'est un fait tellement constant et public, qu'il seroit superflu de s'y arrêter. Pourquoi donc les pierres qui sont beaucoup plus tendres que le corail, n'auroient-elles pas aussi leurs insectes qui travailleroient à leur destruction ?

Ce monde est un singulier ouvrage ; il semble

qu'il soit le produit de deux causes, dont l'une s'occupe à détruire ce que l'autre à créé. Voyez au printemps ce bourgeon qui s'arrondit comme une perle à l'extrémité d'une jeune branche d'arbre. Il renferme une fleur, des fruits; si rien ne s'oppose à son accroissement, il se chargera de dons succulens, dont votre table s'enrichira dans l'automne; mais à peine est-il prêt à éclore, qu'un ennemi impitoyable pénètre dans son sein et dévore vos espérances. Que de temps ne faut-il pas pour conduire un homme à son développement complet? Ce développement est-il arrivé, l'homme décline rapidement et prépare de nouveaux élémens à la terre : une suite de siècles suffit à peine pour la formation de ces immenses couches de pierres que l'industrie humaine arrache avec tant d'efforts des entrailles de la terre, pour en construire ses maisons et ses temples; mais à peine sont-elles élevées, unies, disposées avec un travail infini, que la nature semble prendre autant de soins pour les détruire, qu'elle s'en étoit donnés pour les former.

Avec quel art n'a-t-elle pas construit les ressorts de ces petits insectes qui s'attachent aux édifices, et travaillent à leur ruine avec une merveilleuse activité! Une des plus anciennes observations qui aient été faites à ce sujet, est celle d'un physicien nommé *de Lavoye*, qui

la communiqua au célèbre *Auzout*, en 1666; il avoit remarqué qu'un grand mur de pierres de taille, situé au midi, et faisant partie de l'abbaye des Bénédictins de Caen, étoit si mutilé, si rempli de cavités, qu'on pouvoit promener la main dans ses sinuosités longues et profondes. Il voulut examiner la cause de ce phénomène, et découvrit qu'il provenoit du travail d'une quantité considérable d'insectes qui logeoient dans ces cavités, et les creusoient tous les jours.

Pour s'assurer du fait d'une manière constante et irrécusable, il détacha une de ces pierres et la déposa dans une boîte, avec un certain nombre de ces petits vers qu'il venoit de découvrir : il garda la pierre pendant huit jours, après avoir bien constaté l'état où elle se trouvoit; au bout des huit jours, les petits vers se portoient à merveille et avoient grassement vécu aux dépens de la pierre, qui se trouvoit très-dégradée; il envoya le tout à M. Auzout, qui continua les expériences et obtint les mêmes résultats.

Mais quelles sont les mœurs, les habitudes, la figure de ces petits insectes? C'est ce qu'on a pris soin d'examiner à la vue simple et au microscope. Figurez-vous une espèce d'ermite qui vit renfermé dans sa coque; cette coque est à peu près de la grosseur d'un grain d'orge,

plus large à sa partie antérieure, plus étroite à sa partie inférieure, ouverte à ses deux extrémités, à l'une, pour laisser passer la tête de l'insecte, à l'autre, pour faciliter le jeu des évacuations.

Quoique cet insecte reste habituellement dans sa maison, à l'abri des vents et de la pluie, il arrive quelquefois pourtant qu'il se donne le plaisir de la promenade; alors on peut l'examiner à l'aise; sa taille est d'environ deux lignes de longueur et de trois quarts de ligne de largeur; son teint est noir et basanné; son corps est divisé en anneaux; il se meut sur six pattes implantées près de la tête, et divisées en deux phalanges. Quand il marche, il s'attache d'abord à la pierre; à l'aide de ses pattes, soulève le corps, le replie et s'avance ainsi graduellement, comme le font quelques espèces de chenilles; la tête est fort grosse, en proportion du corps; elle est un peu applatie et marquée de plusieurs taches, comme l'écaille de la tortue; l'ouverture de la bouche est grande et armée de quatre mandibules placées en croix, et qui s'ouvrent et se ferment alternativement, comme feroit un compas qui auroit quatre branches. Les mandibules latérales sont noires, la supérieure et l'inférieure sont d'une couleur grisâtre mêlée de rouge; mais l'inférieure est en outre terminée par une pointe

lisse, semblable à l'aiguillon d'une abeille : cette pointe n'est pas une arme, mais un outil ; elle sert à la construction de la coquille. L'insecte est doué de la faculté de produire une matière glutineuse qu'il tire de sa bouche à l'aide de ses petites pattes. A mesure que cette matière file, ce vermisseau la reçoit sur l'aiguille de la mâchoire inférieure, et la roule artistement pour en faire sa coque : il a dix yeux noirs et ronds disposés sur les parties latérales de la tête, où ils forment un angle très-obtus.

C'est principalement dans les édifices exposés au midi que ces insectes sont plus communs; il est présumable aussi qu'ils affectent quelques espèces de pierres de préférence aux autres ; ils vivent long-temps, et subissent, suivant toute apparence, un genre de métamorphose. Qui sait, si après avoir rampé long-temps, ils ne parviennent pas comme tant d'autres, à prendre un vol élevé, et à dédaigner la terre qui les a vus naître ?

On a remarqué que le mortier a aussi ses ennemis qui le dévorent ; mais ceux-là n'ont pas de maison, ils vivent en plein air, et ressemblent aux mites du fromage. Leur peau est d'un brun foncé ; leur tête n'est pourvue que de deux yeux ; mais ils ont huit pattes, et leur museau est aigu comme celui des musaraignes.

Le cours de leur vie paroit très-borné : si l'on en croit quelques observateurs, il n'excède pas huit jours ; mais ils sont d'une extrême fécondité, et leurs générations croissent et se multiplient très-rapidement.

Que dis-je ? Le verre lui-même a ses insectes rongeurs. On a trouvé des morceaux de verre corrodés et vermoulus comme du bois. On a saisi dans leur retraite les coupables, et leur délit est devenu aussi clair que le verre dans lequel ils ont été surpris.

J'avais à cœur de découvrir les véritables ennemis de nos édifices, de justifier la Lune des torts que le préjugé et l'erreur se plaisent à lui imputer, de faire briller son innocence et de la venger de tant de calomnies. Si mes recherches n'apprennent rien aux Savans, elles pourront du moins redresser les idées de beaucoup de juges qui se préviennent facilement et leur rappeller qu'il ne faut jamais condamner sans entendre.

SECTION II.

La Lune influe-t-elle sur la santé des dames et le sexe des enfans ?

Il est constant que l'homme est une espèce de thermomètre animé qui reçoit l'influence

de tous les corps qui l'environnent; que mille causes inconnues modifient son organisation, et constituent sa santé, ses maladies, son humeur, son caractère, et peut-être même sa pensée (1). L'homme d'un esprit vulgaire, uniquement attaché aux jouissances des sens, qui, le matin, contemple le soleil inondant la terre de ses rayons, et les retirant le soir pour les porter à un nouveau monde, ne voit dans ce mouvement que la course périodique d'un astre qui lui apporte alternativement le jour et la nuit. Il se couche le soir, il se lève le matin, sans soupçonner seulement que la lumière et l'obscurité puissent avoir le moindre rapport avec son existence. L'homme éclairé, dont la pensée est accoutumée à la méditation, reconnoît facilement que tout est lié dans la nature, et qu'il n'est pas d'atome, sur le petit globe que nous habitons, qui n'ait un rapport intime avec le grand œuvre de l'Univers. Telle est la différence de l'homme observateur à l'homme matériel et presque automate; celui-ci jouit, sans jamais se demander compte de ses jouissances; celui-là suit la nature dans

(1) Il ne s'agit point ici d'une influence physique, mais d'une cause occasionelle. Il est évident pour tout homme qui raisonne, que la combinaison des causes matérielles ne sauroit jamais produire la pensée.

toutes ses opérations, il l'épie sans cesse, il cherche la cause de tout ce qui l'entoure.

Que les Astres influent sur l'état physique de notre planète et la température de notre atmosphère; c'est une vérité attestée par le fait. A qui pouvons-nous attribuer ce flux et reflux de nos mers, qui pousse les flots vers le rivage, et les ramène quatre fois en vingt-quatre heures? sinon à l'action combinée de la Lune et du Soleil. Les changemens et les vicissitudes des saisons sont évidemment l'ouvrage du grand astre autour duquel les lois du Ciel nous font mouvoir. Il est reconnu que les variations du tems sont réglées sur les lunaisons. Des observateurs du premier ordre ont tenu des tables fidèles de ces variations, et l'abbé Toaldo en a constaté la cause par une suite d'expériences et d'observations si décisives, qu'il n'est plus permis d'avoir aucun doute à cet égard.

Il a démontré que, sur onze cent six nouvelles Lunes, neuf cent cinquante ont été suivies de changemens notables; reste cent cinquante six qui n'en ont amené aucun. Il y a donc neuf cent cinquante à parier contre cent cinquante six, ou (ce qui revient au même) six contre un, qu'une nouvelle Lune produira un changement de tems: les autres phases ont moins d'influence. La pleine Lune ne donne

que cinq contre un, les premiers et derniers quartiers que deux et demi.

Mais cette influence peut s'accroître par diverses circonstances. La Lune est-elle plus près de la terre ? la probabilité est alors comme sept à un. La nouvelle Lune, jointe au périgée, augmente encore les chances d'une manière remarquable ; car les tables les plus exactes donnent, dans ce cas, la proportion de trente-trois à un. Ainsi, toutes les fois que la Lune est nouvelle et plus près de la terre, on peut parier trente trois contre un qu'il surviendra un changement de temps.

Ce n'est donc pas un préjugé ni une erreur populaire, que de tenir compte des lunaisons pour établir des conjectures sur le temps. C'est sur cette théorie qu'est calculé l'almanach de Thomas Moult, dans lequel tant de personnes ont mis leur confiance.

Si la Lune influe sur les mers ; si elle fait alternativement succéder la pluie au beau temps et le beau temps à la pluie, n'est-il pas vraisemblable qu'elle étend son empire sur tous les corps sublunaires ? Les médecins ont remarqué que quelques maladies ont des rapports frappans avec les phases de la Lune. Hippocrate et Gallien attribuoient à ses influences les retours périodiques de l'épilepsie ; le peuple appelle vulgairement *lunatiques* les têtes

sujettes à se déranger. Bertholon a observé pendant un an les crises d'un maniaque, et il a cru y reconnoître l'action évidente de l'astre des nuits. On a prétendu également que sur les bords de la mer les maladies suivoient dans leurs périodes les alternatives du flux et du reflux, et que personne ne mouroit quand les flots commençoient à s'élever. Aristote et Pline avoient établi cette doctrine, et elle a été long-temps suivie par les médecins modernes dans tous les ports de France, d'Angleterre et de Hollande. Un jardinier ne planteroit pas un oignon, ne semeroit pas une graine dans le décours de la Lune; c'est aussi une opinion vulgaire qu'une femme qui conçoit dans la nouvelle Lune, met au monde un garçon, et qu'elle n'accouche que d'une fille si elle reçoit les hommages de son époux dans le dernier quartier. Combien de personnes craignent de couper leurs cheveux dans le décours de la Lune? Les dames ne paroissent-elles pas invinciblement soumises à son empire dans le retour périodique de ces signes officieux qui fixent le cours et la durée de leur fécondité? Enfin tous les médecins sont d'accord sur un fait de physiologie, c'est que le mouvement et le cours de nos humeurs est assujéti dans l'un et l'autre sexe à une période régulière de vingt-huit jours.

Personne n'a donné plus de crédit à l'influence de la Lune que le célèbre docteur Mead, dans un ouvrage intitulé : *De l'action du Soleil et de la Lune sur le corps humain, et les maladies qui en dérivent.* Il a prétendu démontrer que le système vital est soumis comme les flots de la mer aux vicissitudes du flux et du reflux. Il établit que la lune élève et déprime notre atmosphère, comme elle élève et déprime les eaux de l'océan ; que l'air qui nous environne devient, par ce mouvement alternatif, tantôt plus pesant et tantôt plus léger, que dans les premiers cas les fluides se retirent vers le centre ; que dans le second, ils se portent vers la circonférence, étendent et dilatent les vaisseaux, et les forcent quelquefois de s'ouvrir. De-là les apoplexies sanguines, les vertiges et ces retours réguliers auxquels le beau sexe est assujéti ; de-là beaucoup d'autres maladies dont le docteur Méad décrit les symptomes, les crises et les périodes avec beaucoup d'étendue.

Mais il est évident que le docteur Méad se trompe ; loin que les dames soient soumises à l'action régulière de la Lune, les caprices de leur santé varient au contraire suivant les personnes, les temps, l'âge, les occasions et mille circonstances locales. Si c'étoit la Lune qui réglât les signes de leur fécondité, ces

signes auroient un cours et des époques invariables, réparoîtroient au même jour, à la même heure; il ne faudroit qu'un bon almanach pour connoître l'instant précis où le beau sexe seroit marqué du même sceau. L'expérience prouve le contraire, puisque chaque dame a ses époques libres et indépendantes.

La Lune n'a pas plus d'influence sur la naissance et le sexe des enfans. Qu'importe la position d'un astre, quand un homme se livre aux travaux mystérieux de Lucine? Si le germe qui doit former le roi de l'univers est mâle, l'aspect de la Lune changera-t-il sa nature? et s'il est femelle, le transformera-t-il en mâle? Le savant chirurgien Mauriceau a réfuté victorieusement ce préjugé dans son Traité des maladies des femmes grosses. Il a remarqué que d'onze femmes qu'il avoit accouchées le même jour à l'Hôtel-Dieu, cinq eurent des garçons, et les six autres eurent des filles. Or toutes ces femmes étoient accouchées à terme, elles avaient donc conçu dans le même temps sous le même aspect, la même position de la Lune, elles devoient donc mettre au monde onze petits rois ou autant de petites reines de l'univers. La Lune reçut ici un furieux démenti.

Il en est de même des maniaques, des épileptiques et de toutes les crises des maladies:

c'est aux variations de l'air, aux révolutions subites de la température qu'il faut attribuer les changemens qui s'opèrent dans l'état des malades. Si ces changemens paroissent coïncider avec les phases de la Lune, c'est qu'elles sont ordinairement accompagnées ou suivies de quelques vicissitudes dans l'atmosphère. Si la Lune pouvoit agir sur les malades, ce seroit ou par sa chaleur ou par sa lumière. Mais des expériences décisives démontrent que les rayons qu'elle nous envoie, sont totalement dénués de chaleur, puisque réunis au foyer d'un miroir ardent de trente-six pouces de diamètre, et resserrés dans un espace 306 fois plus petit que celui qu'ils occupoient auparavant, ils n'ont pu produire la moindre apparence de chaleur sur le thermomètre le plus sensible de l'Observatoire.

Il n'y a guère que les dames qui redoutent le clair de Lune, quoique si favorable aux amours, parce qu'elles prétendent qu'il brunit le teint. Mais il est encore démontré que cette lumière n'a aucun empire sur notre constitution. Le savant jésuite *Belgrado* a judicieusement observé que si la lumière de la Lune avoit quelque influence sur nous, elle agiroit en raison directe des rayons qu'elle nous réfléchit: ainsi la pleine Lune seroit plus puissante que la nouvelle Lune. Mais ceux qui at-

tribuent quelque influence à ses phases n'ont égard ni à la pleine Lune, ni à la nouvelle Lune ; ce n'est donc point encore à sa lumière qu'il faut imputer les crises des malades. Zimmermann a connu une femme attaquée du *tœnia*, et qui rendoit deux ou trois aunes de ce grand ver solitaire quand la Lune se couchoit. Faut-il en conclure que ce tænia observoit religieusenent les phases de la Lune, et qu'il s'arrangeoit avec le calendrier pour ne détacher les portions de son individu qu'à l'heure précise où la Lune alloit remplacer son frère Phœbus dans le palais d'Amphitrite ? Kerkring parle d'une femme dont la figure suivoit régulièrement les mouvemens de la Lune, s'alongeoit, se rétrécissoit, s'épanouissoit selon que la déesse des nuits étoit dans son plein ou dans son quartier ; mais Kerkring a voulu sans doute faire une plaisanterie. On cite un R. P. Capucin qui se sentoit, à toutes les phases de la Lune, tourmenté vivement de ce démon de la chair qui donnoit des soufflets si vifs à Saint Paul : on eut la bonté de vérifier le fait, et l'on s'assura que le P. Capucin recevoit des visites du même démon dans tous les temps, et que son accusation contre la Lune étoit une pure calomnie. MM. de Buffon, Réaumur et la Quintinie ont soumis à de nombreuses expériences l'action de la Lune sur les végétaux,

et leurs observations ont prouvé jusqu'à l'évidence qu'il est indifférent de planter un arbre ou de semer une graine pendant la pleine Lune ou la nouvelle Lune.

Enfin, pour ne laisser planer aucun soupçon sur cet astre si paisible, un Commissaire de la Marine, membre de l'Académie des Sciences de Paris, a prié les Religieux de la Charité, chargés de l'hôpital de Brest, de marquer exactement l'heure précise où mourroient les malades; et par les registres qu'ils ont tenus pendant les années 1727, 1728 et les six premiers mois de 1729, il est mort pendant le flux deux hommes de plus que pendant le reflux. Les mêmes recherches ont eu lieu à Rochefort, à Saint-Malo, à Quimper, etc. et ont donné le même résultat. Voilà donc la doctrine d'Aristote renversée de fond en comble. Je suis bien aise d'avoir pu justifier de tant d'injustes accusations un astre bienfaisant et pacifique, dont la douce lumière, la marche silencieuse nous rendent tant de services. J'examinerai ailleurs s'il est vrai qu'elle soit sujette à des accès de colère contre nous, et qu'elle porte l'animosité jusqu'à nous jeter des pierres.

COUDRIER,

BAGUETTE DIVINATOIRE.

La baguette de coudrier a-t-elle la vertu d'indiquer les sources, les trésors, les bornes cachées et les meurtriers ?

La baguette est le signe le plus ancien de la puissance et de la supériorité. C'étoit à l'aide d'une baguette que Médée, Circé et les magiciens d'Egypte opéroient leurs merveilles. Si Minerve donne à Ulysse tantôt la fleur de la jeunesse, tantôt la caducité d'un vieillard; c'est en le touchant de sa baguette qu'elle opère ce prodige. On a toujours représenté Mercure, Bacchus, Zoroastre et Pythagore avec une baguette : Moïse lui-même et son frère Aaron ne dédaignèrent pas la baguette; avant eux, le petit bâton de Jacob étoit déjà en haute considération. Le sceptre des Rois, le bâton des Augures, la houlette des Bergers, la crosse des Evêques sont-ils autre chose que des baguettes d'un diamètre un peu fort? *Mener à la baguette* est une expression proverbiale, encore usitée pour indiquer le peu de cas que l'on fait de ceux que l'on gouverne.

Les Scythes, les Alains, les Esclavons, les

Germains et les Gaulois, nos aïeux, ont été long-temps dans l'usage de consulter la baguette pour savoir l'avenir. On trouve aujourd'hui, dans quelques-unes de nos provinces, des paysans, des jardiniers et des Curés de campagne qui se vantent de découvrir les sources, les métaux, les bornes des champs à l'aide d'une baguette de coudrier qu'ils font tourner dans leurs mains. Cette pratique étoit fort en vogue au commencement du siècle dernier; et l'on étoit si généralement persuadé de son efficacité, que des Théologiens, des Médecins et des Docteurs de tous les rangs ne craignirent pas d'en prendre la défense. On supposa même qu'avec une branche de coudrier on pouvoit suivre les voleurs, découvrir les meurtriers, et reconnoître les dames infidèles à leur époux. Une aventure singulière arrivée à Lyon mit en grand honneur les vertus de la baguette.

En 1692, on avoit assassiné dans une cave un marchand de vin et sa femme pour leur voler quelque argent. Toutes les recherches de la Justice, pour découvrir les coupables, avoient été infructueuses; les monitoires et les excommunications n'avoient pas produit plus d'effet. Dans cet embarras, ont eut recours à un riche paysan du Dauphiné, dont les talens merveilleux faisoient beaucoup de bruit; il se nommoit Jacques Aimar, et se

vantoit, à l'aide d'une baguette de coudrier, de découvrir les maléfices, les voleurs et les assassins. Il lui suffisoit de s'imprégner suffisamment des miasmes du coupable ; il le suivoit à la piste, et le livroit incontinent aux mains de la Justice. Arrivé à Lyon, le paysan se fit conduire dans la cave, s'arma de sa baguette ; et lorsqu'il fut sur le lieu où l'on avoit trouvé les cadavres, son pouls s'éleva, et la baguette tourna rapidement.

Dès qu'il se sentit suffisamment électrisé, il se mit en chemin, parcourut quelques rues, et arriva à l'une des portes de la ville qui se trouva fermée, car il faisoit son expérience de nuit. Le lendemain, il reprit le cours de ses recherches, suivit la rive droite du Rhône, et s'arrêta dans la maison d'un jardinier. On trouva sur une table trois bouteilles. Aimar soutint que les voleurs s'étoient reposés dans cette maison, et que des trois bouteilles ils en avoient vidé une sur laquelle sa baguette tournoit visiblement. Le fait fut confirmé par l'aveu de deux enfans de neuf à dix ans, qui déclarèrent qu'en effet trois hommes de fort mauvaise mine étoient entrés chez leur père, et avoient vidé la bouteille désignée.

Cette première découverte inspira aux Commissaires une grande confiance pour Aimar. On le suivit avec un nouvel intérêt, et peu de

temps après, on reconnut, à une demi-lieue au-dessous du pont, la trace de trois scélérats, imprimée sur le sable. Le docte paysan jugea qu'ils s'étoient embarqués, prit un bateau, et les suivit aussi activement sur l'eau que sur la terre. Il fit passer sa barque dans des routes et sous une arche du pont de Vienne, où l'on ne passoit jamais ; ce qui lui fit croire que les coupables s'étoient conduits eux-mêmes et n'avoient point pris de batelier.

Dans le cours de sa navigation, Aimar relâchoit tantôt à un port, tantôt à un autre ; il parcouroit les villages, visitoit les cabarets, et reconnoissoit les lieux où les assassins s'étoient arrêtés, les lits où ils avoient couché, les verres dans lesquels ils avoient bu. Chaque découverte étoit un nouveau sujet d'admiration pour ceux qui l'accompagnoient. Enfin, il arrive au camp de Sablon ; sa baguette tourne plus vivement, le battement de son pouls augmente ; il est fortement convaincu que les meurtriers sont au camp, mais il n'ose s'expliquer devant une si nombreuse compagnie, et revient à Lyon. Les Magistrats, émerveillés, lui donnent des lettres de recommandation ; il revient au camp ; ses voleurs étoient déjà partis : il les suit jusqu'à Beaucaire ; sa baguette le conduit à la porte de la prison : on la lui ouvre, et le gardien lui présente douze

à quinze prisonniers. Il essaye sur eux son redoutable instrument ; il ne tourne que sur un petit bossu qu'on venoit d'arrêter pour un délit commis à la foire.

Le bossu soutient en vain que la baguette ment, qu'il n'a aucune connoissance du crime dont on parle, Jacques Aimar persiste à l'accuser, et les commissaires le font saisir ; on le confronte dans tous les lieux qu'Aimar a indiqués ; il est reconnu partout, enfin il confesse son crime, et déclare qu'il a servi dans cette malheureuse affaire comme espion et domestique, que ses complices se sont embarqués avec lui sur le Rhône, qu'il a bu dans la maison du jardinier, s'est rendu au camp de Sablon, et de là, à la foire de Beaucaire. Aimar reprend aussitôt la piste de ses coquins, les suit jusqu'à Toulon, arrive à une hôtellerie où ils avoient dîné la veille, s'embarque pour les poursuivre sur mer, s'aperçoit qu'ils avoient relâché de temps en temps sur nos côtes, et ne renonce à ses recherches que quand il est arrivé aux dernières frontières du royaume.

La prise du petit bossu, ses aveux, l'exactitude des renseignemens fournis par Jacques Aimar, la prodigieuse sagacité de sa baguette excitèrent une surprise universelle ; ce n'étoit pas là un conte populaire, une vaine historiette imaginée à plaisir pour se jouer de la crédulité

publique ; c'étoient des faits notoires et positifs, constatés par des actes authentiques, attestés par des magistrats incapables de corruption ; une nouvelle circonstance accrut encore l'admiration générale. En faisant des recherches dans la maison où le crime avoit été commis, on avoit découvert trois serpes, dont l'une étoit ensanglantée ; on les cacha soigneusement, on banda les yeux à Aimar, et on lui fit chercher l'instrument homicide. La vertu de sa baguette ne se démentit point, elle tourna sur la serpe sanglante, et resta parfaitement tranquille sur les deux autres. De nouvelles épreuves préparèrent à Aimar de nouveaux triomphes; on avoit volé quelque argent au lieutenant général du bailliage de Lyon, il proposa au docte paysan de découvrir les auteurs du larcin. Aimar prit sa baguette, se dirigea vers un cabinet, désigna jusqu'au tiroir du secrétaire où étoit l'argent, et reconnut parfaitement le voleur. Madame la lieutenante générale voulut aussi expérimenter la vertu de l'habile devin; elle prit à dessein la bourse d'une personne de ses amis, et pria Aimar de consulter sa baguette; la baguette resta muette; on soutint inutilement qu'il y avoit eu une bourse volée, Aimar répondit qu'apparemment c'étoit une plaisanterie.

La sagesse de Salomon ne parut rien au prix

de celle du paysan de Grenoble. Trente juges convaincus de son infaillibilité, instruisirent le procès du petit bossu ; il expia son crime sur l'échaffaud, et le reconnut encore avant de mourir.

Le bruit de tant de prodiges se répandit dans toute la France. On ne parloit plus que de la baguette merveilleuse, et de la puissance de Jacques Aimar. On savoit bien que quelques gens employoient une branche de coudrier pour indiquer les sources et les trésors, mais les voleurs, les meurtriers ! quelle étonnante découverte (1). Elle pouvoit avoir les suites les plus heureuses ; car s'il suffisoit d'une branche de noisetier, pour reconnoître les malfaiteurs, rien ne devoit être plus facile que de purger la société des mauvais sujets ; il ne s'agissoit que de se promener la baguette à la main, et d'envoyer sans autre forme de procès au gibet ou au carcan, tous ceux sur lesquels elle tourneroit.

Cette conséquence fut adoptée par quelques

(1) On élevoit autrefois, en Angleterre, des chiens pour aller à la découverte des voleurs et des meurtriers ; on les menoit sur le lieu où le délit s'étoit commis ; ils prenoient les traces du malfaiteur, et le suivoient à la piste jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé. *Lettres sur la mag. et les malef. par S. André.*

tribunaux. On vit des juges donner des ordres, expédier des commissions en forme pour arrêter comme voleurs ou meurtriers, des gens dénoncés par le seul mouvement de la baguette; des jeunes gens parcouroient les villes et les promenades, le coudrier à la main, prétendant éprouver la fidélité des dames, et la sagesse des jeunes demoiselles. La terreur étoit dans le beau sexe; et la renommée de Jacques Aimar tiroit un nouvel éclat de ces marques de confiance et d'admiration. Mais quel étoit le principe, la cause, l'origine des merveilles qu'il opéroit? Des philosophes prétendirent n'y voir qu'un effet naturel, une suite nécessaire des lois du mouvement et de la théorie des émanations corpusculaires, c'étoit suivant eux, une espèce de magnétisme établi entre la baguette et les courans de matière subtile qui s'échappoient des fontaines, des métaux et du corps des voleurs.

Mais on leur disoit : comment voulez-vous que les vapeurs d'un filet d'eau enseveli à trente pieds sous un rocher, que celles d'une once de cuivre ou de fer caché dans les entrailles de la terre, que la transpiration d'un assassin ou d'un voleur éloigné de quarante ou cinquante lieues, fassent tourner une baguette de coudrier dans la main d'un paysan robuste ? On leur représentoit que le vol étoit un acte moral qui

ne changeoit rien à la constitution physique de celui qui le commettoit ; que les émanations d'un homme étoient les mêmes soit qu'il eût volé, soit qu'il n'eût pas volé ; enfin, on les accabloit de tant d'argumens, qu'il fallut bien renoncer à la doctrine des corpuscules.

Effrayés de tant de difficultés, ne voyant rien dans la physique qui pût expliquer la propriété de la baguette et le savoir du paysan de Grenoble, le P. Lebrun de l'oratoire, et le savant P. Mallebranche, prirent le parti de renvoyer au diable l'explication de tous ces prodiges. C'étoit tomber dans une autre difficulté, car est-il à présumer que le démon fasse la guerre à ses propres sujets, qu'il les poursuive par terre et par mer, pour les livrer au bras séculier? Il est de son devoir au contraire de les protéger, de les secourir, et de les sauver des mains de la justice, attendu que ce sont les suppôts de son empire, des gens destinés à entretenir un jour les brasiers de l'enfer, à peupler ses cuisines, à chauffer ses fourneaux. Mais le P. Lebrun disoit : « les voies des hommes « ne sont pas les voies de Satan ; il est constant « que le malin esprit masque souvent son jeu « pour mieux nous surprendre : la baguette « divinatoire est évidemment animée d'un « esprit de prophétie et d'intelligence, puis- « qu'elle distingue à merveille l'argent volé de

« celui qui ne l'est pas, le coupable de l'inno-
« cent, l'homme de bien du fripon. L'auteur
« de ces merveilles ne peut-être qu'un ange ou
« un démon ; or les anges ont des soins plus
« nobles que ceux de courir après les voleurs ;
« c'est les ravaler que d'en faire des gendarmes,
« et de les attacher à nos affaires de ménage ;
« c'est donc indubitablement un diable qui se
« niche dans la baguette de Jacques Aimar pour
« la faire tourner. »

Le P. Lebrun et le P. Mallebranche, appuyoient leurs argumens de citations tirées de Porphyre, de saint Augustin, de Lactance et plusieurs autres graves docteurs qui ont écrit les plus belles choses du monde sur Satan, et sur l'enfer. Enfin ils citoient des expériences qu'ils avoient faites eux-mêmes.

Il y avoit à Grenoble une demoiselle Olivet, qui possédoit à un degré éminent l'art de faire mouvoir la baguette dans ses doigts ; mais elle craignoit que ce don ne vînt du malin esprit, elle alla donc consulter le P. Lebrun; il lui conseilla de se mettre en prière et de conjurer Dieu de ne pas permettre que la baguette tournât dans le cas où le démon auroit quelque part à ce prodige. La demoiselle suivit ses conseils, jeûna au pain et à l'eau, vint se confesser et communier et se mit en oraison, tandis que le P. Lebrun faisoit sa prière de son côté. Après

dîner, on plaça quelques pièces de métal dans une allée du jardin; la demoiselle prit la baguette, passa plusieurs fois sur les pièces de métal, et le miracle n'eut pas lieu; elle se dirigea ensuite vers un puits où elle avoit coutume de répéter ses expériences, et la baguette qui se trémoussoit ordinairement avec beaucoup de pétulance sous les doigts de la demoiselle, resta muette et insensible. Cette épreuve parut décisive, et le P. Lebrun en conclut que c'étoit le démon qui se mêloit habituellement de fouiller nos mines, de creuser nos puits, et d'arrêter nos voleurs.

Tous ces débats amusoient le public, et le nom d'Aimar voloit de bouche en bouche; enfin, l'heure arriva où tous ces prestiges devoient s'évanouir comme un vain songe.

Le prince de Condé frappé des récits qui lui venoient de toutes parts, voulut voir l'auteur de tant de prodiges, et le fit venir à Paris. On le logea chez le concierge, on le laissa reposer quelques jours, puis on se disposa à mettre sa vertu à l'épreuve. On le conduisit d'abord dans un cabinet doré d'où l'on avoit soustrait quelque chose. La baguette étonnée de se trouver en si noble lieu, se déconcerta tout-à-coup, et tourna si mal-adroitement qu'on ne put en tirer aucun secours. Aimar, un peu confus, s'excusa d'abord en disant que sa

baguette étoit d'un naturel timide et indécis; que cette multitude de dorures dont elle étoit entourée avoit troublé son intelligence, et qu'attirée dans tous les sens, elle n'avoit pu suivre une direction certaine. On se contenta de cette raison, et l'on procéda à une nouvelle expérience. On fit creuser cinq trous dans un jardin, et l'on y mit de l'or, de l'argent, du cuivre, des pierres et d'autres matières. On proposa ensuite à Jacques Aimar d'en faire la découverte. Mais la timide baguette se trouva encore si embarrassée qu'elle ne put rien distinguer. Elle prit des pierres pour de l'argent; elle indiqua de l'argent dans un lieu où il n'y en avoit point, et opéra avec une telle confusion, que sa perspicacité commença à devenir fort suspecte.

On avoit volé à mademoiselle de Condé deux petits flambeaux d'argent. Aimar fit tourner la baguette, parcourut quelques rues, et s'arrêta à la boutique d'un orfèvre, qui nia le vol et se trouva fort offensé de l'accusation. Mais le lendemain, on reçut à l'hôtel le prix des flambeaux. Ils avoient coûté vingt-huit francs, et l'on rapporta trente-six livres. Cette différence fit penser que c'étoit Aimar lui-même qui avoit renvoyé cet argent, pour se mettre en crédit.

On avoit pris et mangé les truites d'un bas-

sin de Chantilly, M. le prince desiroit connoître le gourmand. On invoqua le secours d'Aimar. Il fit tourner la baguette, mais si mal-adroitement, qu'elle désigna pour voleur un jeune garçon qui n'étoit arrivé à Chantilly que long-temps après le vol commis.

On voulut éprouver s'il seroit plus habile à découvrir les sources et les fontaines. On le fit passer plusieurs fois sur une petite rivière couverte d'une voûte de pierres chargée de terre et d'arbres. La malheureuse baguette resta immobile.

Un des hommes d'affaires du prince feignit qu'on avoit commis un vol chez lui, et fit casser à dessein un panneau de vîtres. Aimar arriva avec sa branche de coudrier, déclara que le voleur s'étoit évadé par la fenêtre, le suivit dans la rue, et probablement en auroit trouvé un, si quelque ame charitable ne l'eût averti qu'on se moquoit de lui.

On avoit dérobé réellement huit cents livres chez un maréchal-de-logis du régiment des gardes. On y mena Jacques Aimar; il craignit une nouvelle mistification, et la baguette ne tourna pas.

Un jeune homme qui vouloit se marier avoit des doutes sur la vertu de sa future; il invoqua les lumières d'Aimar et lui donna une pistole; Aimar qui trouvoit la somme modique,

fit dire secrètement à la demoiselle qu'il donneroit de ses nouvelles, si elle oublioit de lui donner de l'argent.

Un marchand à qui l'on avoit pris une pièce de drap, lui fit couper un habit et lui donna cinquante francs pour courir après le voleur. Aimar se mit en quête, ne trouva rien, et garda l'habit complet et les cinquante francs.

Enfin, pour achever sa défaite, le procureur du roi au Châtelet le fit conduire dans une rue où l'on avoit assassiné un archer du guet. Les meurtriers étoient arrêtés; on connoissoit les rues qu'ils avoient parcourues, les lieux où ils s'étoient cachés; jamais plus belle occasion ne s'étoit offerte de faire éclater la vertu de la baguette. Hélas! son illustre interprète eut encore la douleur de la voir sourde à ses vœux. Il s'excusa néanmoins, et soutint que le meurtre avoit été fait sans préméditation; que les coupables avoient avoué leur crime: or, sa baguette ne révéloit, disoit-il, que les délits prémédités, et se taisoit quand le crime étoit avoué. On le mena dans la rue de la Harpe où l'on avoit saisi un voleur en flagrant délit; il étoit en prison et nioit obstinément. On pria Aimar d'indiquer le lieu du vol; la perfide baguette trahit encore toutes ses espérances. D'autres épreuves eurent la même issue, et l'on se convainquit enfin qu'Ai-

mar n'étoit qu'un imposteur adroit qui avoit trompé la bonne foi des juges de Lyon et du parlement de Grenoble. On s'assura qu'il avoit dans sa province des compères nombreux qui le servoient avec beaucoup d'intelligence; on le chassa et il ne fut plus question de lui.

Faut-il maintenant rassembler des argumens pour prouver l'impuissance de la baguette divinatoire? Que l'on me dise quel rapport il peut y avoir entre un voleur, une source d'eau, une pièce de métal, et un bâton de coudrier? On prétend qu'il existe entre ces substances là même affinité qu'entre le fer et l'aimant; que la baguette tourne en vertu de l'attraction. Mais les premières lois de l'attraction ne sont-elles pas d'agir en raison de la masse et des distances? Par quelle puissance surnaturelle les émanations qui s'exhalent d'une fontaine, qui s'échappent d'une pièce d'argent, ou du corps d'un meurtrier, peuvent-elles tordre une branche de coudrier qu'un paysan robuste tient fortement entre ses mains? Une aiguille aimantée attireroit-elle la flèche d'un clocher? Un docteur allemand (1) qui a soutenu tout récemment les merveilles de la baguette divinatoire, a prétendu s'autoriser

(1) M. Ritter, savant professeur de Munich. Il vient de mourir après avoir abjuré solennellement sa doctrine.

des phénomènes du galvanisme ; mais ces phénomènes sont attestés, reconnus par tout le monde savant. Ils agissent d'une manière uniforme et constante ; leur effet est conforme à toutes les lois de la physique. Ceux de la baguette sont, au contraire, équivoques, variables, incertains. Tantôt ils se manifestent, tantôt ils se cachent. Le même homme trouve des fontaines, des métaux, des assassins et des voleurs dans son pays, et ne trouve plus rien quand il est à Paris. Je puis assurer que j'ai pris plusieurs fois une baguette de coudrier, que je l'ai présentée à la surface de l'eau, et sur mon petit coffre-fort ; que je l'ai passée vingt fois sur la tête de mon tailleur, et que jamais elle n'a donné d'elle-même le moindre signe de sensibilité. Enfin, ce qui détruit totalement le merveilleux de la baguette divinatoire, c'est qu'on parvient à la faire tourner avec un peu d'adresse ; il suffit pour cela de tenir ses extrêmités de manière à faire ressort. C'est alors la force d'élasticité qui opère le prodige.

J'ai vu tout récemment un curé de campagne offrir à un ancien officier de cavalerie de répéter les expériences de la baguette ; l'officier se soumit à recevoir cinquante coups d'étrivières sur la place publique, si le pasteur réussissoit, mais à condition aussi que M. le curé

en recevroit autant, si l'expérience manquoit. Mais le discret prélat n'osa pas compromettre la dignité de sa personne (1).

(1) Comment imaginer qu'il se trouve encore aujourd'hui des hommes instruits qui osent défendre les merveilles de la baguette ? comment concevoir que des médecins soient assez étrangers à toutes les règles du bon sens et de la physique, pour se faire les apologistes de Jacques Aimar et de Bleton ? cependant leur cause n'est pas encore abandonnée. On peut voir dans le journal de Paris, du mois de novembre 1807, une lettre du docteur *Ginetz*, qui prétend que la vertu des hydroscopes n'est pas plus contestée dans le Dauphiné, sa province, que leur existence.

« J'ai été moi-même, dit-il, bien souvent à portée d'observer les effets de la baguette, et de les constater par « des expériences personnelles, dans la recherche des « sources, des mines, des métaux ».

En Italie, MM. Amoretti et Aretin ; à Paris, M. Thouvenet, se sont également faits les défenseurs de la rabdomancie et des hydroscopes. M. Thouvenet étoit désolé de la rétractation du docteur Ritter ; mais heureusement le docteur Friedlander vient de déclarer à l'Europe savante, que ce scandale n'a pas eu lieu. On ne doit point oublier que dans le temps des premiers miracles de Bleton, le physicien Charles, construisit un mannequin, qui, par le moyen de quelques ressorts, faisoit tourner la baguette aussi bien que Bleton lui-même. Jusqu'à quand serons-nous dupes des charlatans et des mannequins ?

AIGUILLETTE.

Les dames ont-elles quelque chose à craindre des noueurs d'aiguillette?

On trouve par-tout des gens malins qui se font un jeu cruel de tourmenter les jeunes mariés et de troubler les joies du ménage. On trouve par-tout des amans transis, très-peu propres aux jeux d'Amathonte et de Cythère, et toujours prêts à faire naufrage au port. On trouve par-tout des gens crédules et superstitieux, qui s'imaginent qu'à l'aide de quelques préparations magiques on peut éteindre le flambeau de l'amour, et briser ses flèches à la porte même de son temple.

On a cru très-anciennement à la puissance des noueurs d'aiguillette: les plus célèbres historiens en font mention, et le divin Platon, lui-même, n'hésite pas à reconnoître leur vertu. Hérodote, raconte que le grand roi Amasis, malgré sa toute puissance, ne put accomplir ses vœux les plus doux auprès de la princesse Laodicée, parce qu'un malicieux berger du Nil lui avoit noué l'aiguillette. Tacite nous apprend, que la vindicative Numantine fut accusée devant le Sénat d'avoir méchamment noué l'aiguillette au prêteur Silvanus

son premier mari ; mais qu'elle sut adroitement s'en justifier. Sérène, femme de Stilicon, noua l'aiguillette à l'empereur Honorius, parce qu'il vouloit épouser la jeune princesse Marie qui n'étoit pas encore nubile.

L'art de nouer l'aiguillette étoit fort connu dans la Grèce et l'Italie, et suivant Théocrite et Virgile, les vieux bergers de Sicile et de Mantoue se plaisoient à nouer l'aiguillette des jeunes bergers pour les mettre en mauvais renom auprès de leurs bergères. L'usage de nouer l'aiguillette passa des payens aux Chrétiens, et l'abbé Guibert de Nogent, nous assure que M. Guibert le père et Madame Guibert la mère, eurent l'aiguillette nouée pendant sept ans ; mais qu'une vieille femme ayant pris pitié d'eux, rompit le maléfice ; ce qui fit, que Monsieur et Madame Guibert mirent au monde Monsieur l'abbé Guibert de qui nous tenons cette histoire.

Les Rabbins dont les rêveries vont quelquefois jusqu'à l'impertinence, font remonter jusqu'à Cham l'art de nouer l'aiguillette ; et prétendent qu'il ne se contenta pas de rire de la nudité de son père, mais qu'il poussa la malice jusqu'à lui nouer l'aiguillette.

L'église a toujours reconnu le pouvoir des noueurs d'aiguillette ; les Conciles provinciaux de Milan, de Tours ; les Synodes du Mont-

Cassin, et de Ferrare et le Clergé de France assemblé à Melun en 1579, les ont frappés d'anathême. On trouve dans un grand nombre de Rituels la manière dont il faut s'y prendre pour se garantir des maléfices des noueurs d'aiguillettes, et le Cardinal du Perron, prélat expert et bien intentionné, fit insérer dans le Rituel d'Evreux, de fort sages avis pour sauver son aiguillette. On remarque avec plaisir la même prévoyance dans les statuts Synodaux de Lyon, de Tours, de Sens, de Narbonne, de Bourges, de Troyes, d'Orléans et de plusieurs autres églises célèbres. Saint Augustin, Saint Thomas, et Pierre Lombard, le maître des sentences, reconnoissent positivement qu'on peut lier l'aiguillette, et troubler les époux dans leurs plaisirs les plus chers. *Certum est*, dit saint Augustin, *corporis vires incantationibus et carminibus vinciri*. Jacques Ier., roi d'Angleterre, qui au lieu de gouverner ses états s'amusoit à faire des livres de théologie, déclare positivement, que les sorciers et sorcières sont pourvus de la faculté de nouer l'aiguillette.

L'usage de nouer l'aiguillette étoit autrefois si répandu que les princes et les princesses en faisoient leur passe-temps les plus doux. Louis Sforce ayant vu la jeune princesse Isa-

belle fille d'Alphonse, roi d'Aragon, laquelle se disposoit à épouser Galéas duc de Milan, fut tellement épris de sa beauté qu'il lia pendant plusieurs mois l'aiguillette à Galéas. Aimoin accuse la reine Brunehaut d'avoir malicieusement noué l'aiguillette au roi Théodoric pour soustraire à son ardeur les charmes d'une belle princesse espagnole. Voilà un délit que l'auteur de la tragédie de Brunehaut a oublié dans sa pièce. Marie de Padille, concubine de Pierre, Roi de Castille et de Léon, lui lia si bien l'aiguillette, qu'il fut incapable de donner la moindre marque de tendresse à la Reine Blanche, sa femme. Les Dieux de l'antiquité s'amusoient quelquefois aussi à nouer l'aiguillette. Le P. Delrio, jésuite, nous assure que la déesse Vénus ayant eu quelque mécontentement des dames de Paros, imprima à leur haleine, une vertu répulsive si énergique, qu'il fut impossible à leurs maris d'approcher d'elles.

Les anciens parlemens ont généralement reconnu la puissance des noueurs d'aiguillette. En 1582, le parlement de Paris condamna à être pendu et brûlé, un nommé Abel de la Rue, pour avoir méchamment et à dessein prémédité, noué l'aiguillette à Jean Moreau de Coulommiers. Pareil arrêt fut rendu, en 1597, contre N. Chamouillard, pour avoir également

maléficié et lié une demoiselle de la Barrière qui s'apprêtoit à jouir des doux mystères de l'hymenée. Les juges de Riom condamnèrent à faire amende honorable, à être pendu, étranglé, brûlé et réduit en cendres, le R. F. Vidal de la Porte, lequel par enchantemens, paroles malicieuses et sacriléges, avoit noué l'aiguillette, tant aux jeunes garçons de son endroit, qu'aux chiens, chats et autres animaux domestiques, de sorte que la propagation de ces espèces avoit été sur le point de manquer absolument dans le canton.

On brûla également, par ordre du parlement de Bordeaux, en 1618, un fameux noueur d'aiguillette, atteint et convaincu d'avoir lié non-seulement un Seigneur de fort bonne maison et la dame son épouse, mais leurs valets, femmes-de-chambre et servantes, ce qui produisoit une désolation complète dans la maison.

Ovide et Virgile nous ont conservé les procédés dont les noueurs d'aiguillette se servoient de leur tems. On prenoit une petite figure de cire, on l'entouroit de rubans ou de cordons qu'on serroit successivement; on prononçoit sur sa tête des conjurations, on lui enfonçoit dans le foie des aiguilles ou des clous, et le charme étoit censé achevé.

Les modernes se sont perfectionnés et pro-

cèdent différemment. Bodin nous assure qu'il y a maintenant plus de cinquante moyens de nouer l'aiguillette ; mais le plus efficace est de se pourvoir d'une petite cordelette de cuir, de soie, de laine, de fil ou de coton, de faire un premier nœud et un signe de croix, en disant, *Ribald;* de faire un second nœud et un second signe de croix, en disant, *Nobal;* enfin de faire un troisième nœud et un troisième signe de croix, en prononçant, *Vanarbi.* Tout cela doit être fait pendant la cérémonie du mariage. On peut aussi, pour varier, réciter à rebours un des versets du pseaume *Miserere mei Deus;* et répéter trois fois les noms et surnoms des mariés. La première fois on serrera un peu le nœud, la seconde fois, on le serrera davantage, la troisième on le serrera tout à fait. Il y a quelques amateurs qui préfèrent à l'aiguillette de soie ou de laine, l'aiguillette d'un loup jeune et dispos ; mais comme il n'est pas toujours facile de tuer un jeune loup pour lui enlever son aiguillette, ce procédé est réservé pour les opérations en grand, pour les sujets qui méritent une distinction particulière et honorable. Les opérateurs vulgaires, les noueurs d'aiguillette en sous-ordre se contentent de prononcer quelques paroles mystiques pendant la célébration du mariage, de faire de la main gauche ou du pied droit quelques figures mystérieuses,

et d'attacher aux habits du marié ou de la mariée des billets chargés de caractères magiques. On trouve tous ces moyens discutés avec l'étendue et le soin convenable dans les ouvrages du R. P. Jacques Sprenger, inquisiteur de la foi, du P. Crespet, célestin de Sens; de Delrio, de la compagnie de Jésus, et de Bodin, Wier, De Lancre, et autres savans démonologues.

On lioit autrefois, non-seulement l'aiguillette des jeunes mariés, et des maris jaloux, mais on pouvoit lier l'Air, l'Eau, le Feu et tous les élémens. On lioit les moulins pour les empêcher de tourner, les armées pour les empêcher de marcher (1), les Marchands pour les

(1) Grégoire de Tours rapporte que Sigebert, roi des François, fut vaincu par les opérations magiques des Huns, qui lièrent son armée, et le forcèrent lui-même à demander la paix.

Pétrarque rapporte que Charlemagne fut tellement lié par des enchanteurs au cadavre d'uue femme d'Aix-la-Chapelle, qu'il avoit aimée passionnément, qu'il ne pouvoit le quitter. L'archevêque Turpin ayant profité d'un moment où le prince avoit été obligé de s'éloigner, visita le cadavre, et lui trouva sous la langue un anneau qui opéroit ce charme. L'Empereur de retour, fut fort étonné de se trouver auprès d'une carcasse infecte, et ordonna qu'on l'enterrât promptement. Mais le charme de l'anneau opérant toujours, Charlemagne se mit à suivre l'archevêque Turpin, sans pouvoir se détacher de lui. Ce prélat s'en étant aperçu, jeta l'anneau dans une rivière. Alors

empêcher de vendre, les Avocats pour les empêcher de parler, les lièvres pour les empêcher de courir, les oiseaux pour les empêcher de voler, le feu pour l'empêcher de brûler, les vents pour les empêcher de souffler. Sozomène rapporte qu'un Empereur de Constantinople fit mettre à mort le philosophe Sopatre, parce qu'il avait lié les vents qui amenoient les provisions à la capitale. Olaus Magnus fait mention d'un Roi de Suède nommé Eric, et surnommé *Chapeau venteux*, qui étoit si habile à lier les vents, qu'il les faisoit souffler à son gré, en tournant seulement son bonnet. Suivant Hérodote, une tempête horrible ayant fait périr quatre cents vaisseaux de la flotte de Xerxès, un magicien persan lia aussitôt l'aiguillette à Eole, et l'empêcha de submerger le reste. On lit dans la vie de saint Hilarion, par saint Jérôme, qu'un magicien de Thrace ayant jeté un charme sur les chevaux d'un jeune Grec, qui se proposoit de disputer le prix à la course Olympique, saint Hilarion souffla sur le char et les coursiers, et au moyen d'une eau préparée, dissipa les crampes et le charme qui les empêchoient de courir.

Charlemagne se trouva si épris de l'amour du lieu, qu'il en fit son séjour habituel, et y fit bâtir un palais et un monastère.

Il est quelquefois arrivé que le diable, au lieu de s'en rapporter à ses substituts, s'est mêlé de lier lui-même. Saint Grégoire-le-Grand et saint Jérôme, assurent qu'il lia et serra de sa queue les bras et les jambes d'un saint homme nommé Théodore, qui avoit douté de sa puissance et mal parlé de lui. L'auteur de la Légende dorée nous atteste qu'il lia également la seringue d'un pauvre apothicaire, en s'insinuant dans le canon, et empêchant malignement l'eau de couler.

Mais les saints prenoient aussi fort souvent leur revanche. Tout le monde sait que l'archange Raphaël lia le démon Asmodée, et le riva sur un rocher dans les déserts de la Thébaïde. Saint Loup, archevêque de Sens, lia le diable dans un verre d'eau fraîche, sans autre cérémonial qu'un signe de croix, et ne le lâcha que tout transi et bien mouillé.

Comme rien n'est plus à propos que de sauver son aiguillette quand on le peut, et de la mettre à l'abri des charmes et entreprises des méchans, il est à propos de connoître les principaux moyens qu'on peut opposer aux noueurs d'aiguillette.

Les anciens, suivant le docte *Condronchus*, regardoient comme un spécifique souverain le fiel de corbeau, dont on se frottoit, après l'avoir détrempé dans de l'huile de Se-

zame. *Isaac* l'arabe, recommande aux mêmes fins les entrailles et le fiel d'un poisson qu'il nomme *Zangami*, et qu'on n'a plus le bonheur de connoître aujourd'hui. Nicolas Florentin recommande la thériaque prise avec le jus *d'hypericum* ou *millepertuis*. Pline assure que *l'Abrotanum* combiné avec de l'huile et du vin, est aussi d'un merveilleux usage. On délia l'impératrice Justine, femme de Marc Aurèle, laquelle étoit devenue éperdûment amoureuse d'un gladiateur, en lui faisant boire du sang d'un autre gladiateur qu'on avoit tué exprès.

Le curé Thiers, qui a écrit très-pertinemment sur cette matière, compte vingt-deux autres moyens adoptés par les modernes, et dont les plus efficaces sont les suivans :

1°. Mettre du sel dans sa poche, ou des sous marqués dans ses souliers, avant que d'aller à l'église pour épouser ;

2°. Passer trois fois sous le crucifix de l'église sans le saluer ;

3°. Prendre sur soi, le jour des noces, deux chemises à l'envers l'une sur l'autre, et tenir cachée dans la main gauche, pendant la bénédiction nuptiale, une petite croix de bois ;

4°. Etendre les nouveaux mariés tous nus sur le pavé et sur la terre ; faire baiser au marié le gros doigt du pied gauche de la mariée, et

à la mariée le gros doigt du pied droit du marié ; leur faire faire un signe de croix du talon, et un autre de la main droite ou de la main gauche ;

4°. Prendre l'aiguillette du haut-de-chausse du mari, la faire passer par l'anneau nuptial, la nouer en tenant les doigts dans l'anneau, couper ensuite le nœud en disant : *Dieu détache ce que le diable a fait ;*

5°. Quand les mariés sont près de se coucher, leur attacher sur la cuisse un petit billet avec ces mots : *Omnia ossa mea arida*, etc. *Domine quis similis tibi ?*

6°. Percer un tonneau de vin blanc, dont on n'a encore rien tiré, et faire passer le premier vin qui en sort dans la bague de la mariée ;

7°. Frotter avec la graisse de loup les jambages de la porte par laquelle les mariés doivent se rendre au lit nuptial ;

8°. Ecrire sur du parchemin neuf, avant le soleil levé, et pendant neuf jours, ce mot : *Arigazirtor ;*

9°. Dire trois fois *temon* lorsque le soleil se lève, et qu'il promet un beau jour.

Il est constant pour tout homme de bon sens, que le soleil et le diable se mêlent très-peu des affaires de nos alcoves ; et que ses prétendues ligatures tiennent toutes à des vices de conformation, à la foiblesse du tempérament,

à la pusillanimité de l'esprit, et quelquefois à l'effet d'une imagination ardente, à un desir vif et exagéré qui porte l'action des forces vitales à la tête, et les dérive de leur direction principale. Supprimez ces circonstances, et supposez un homme de cœur, d'une constitution jeune et vigoureuse, incapable de se laisser effrayer par de vaines terreurs; sachant modérer l'excès de ses desirs, et tout le charme des noueurs d'aiguillette cessera aussitôt. Qui eût osé se flatter, par exemple, de nouer l'aiguillette à ce héros de la Grèce, fameux par ses douze travaux, et dont le plus brillant exploit fut de transformer, en une seule nuit, cinquante demoiselles en cinquante dames?

Telle est la puissance des affections de l'ame sur le corps, qu'on a vu des gens bien portans, réduits tout à coup à une humiliante nullité, parce qu'un charlatan, un magicien de village, un diseur de bonne aventure, les avoient menacés de leur nouer l'aiguillette. Le médecin Saint-André rapporte qu'un pauvre tisserand ayant négligé de rapporter de la toile à madame Saint-André, elle le menaça de lui faire nouer l'aiguillette par M. le docteur. Le pauvre homme fut tellement effrayé, que le charme opéra comme s'il eût été réel, et ce ne fut que quand la toile fut achevée, et que la dame eut con-

senti à le rendre à son premier état, qu'il put reprendre le cours de ses exercices conjugaux. On peut citer mille faits de ce genre, et les curés de campagne les connoissent si bien, qu'ils feignent très-souvent de dénouer l'aiguillette à leurs paroissiens, pour tranquilliser leur imagination égarée.

Bodin rapporte qu'il a connu à Bordeaux une femme d'un moyen âge, encore vive et fraîche, qui se chargeoit de guérir radicalement toutes les ligatures d'aiguillette : elle couchoit avec les malades, et par les ressources de son art savoit si bien les remettre en humeur, que leurs femmes étoient bientôt réconciliées et satisfaites. Sa fille se livra aux mêmes exercices, et y gagna beaucoup d'argent et de renommée.

On sait d'ailleurs qu'il existe des moyens physiques et naturels de calmer, adoucir et réprimer les ardeurs de la chair. Quel pieux cénobite ne connoît les vertus sédatives du nénuphar, et des quatre semences froides? Qui ne sait que l'opium pris à petite dose, le camphre, le nître, et les purgatifs atténuans, peuvent rappeler à la modestie et réduire au silence l'orgueil du plus fier chevalier?

Ces secrets ne sont pas ignorés des nones qui, dans la solitude du cloître, ont tant de

combats à livrer au démon de la chair. Forcées de prévenir ses attaques, elles cherchent dans le règne végétal, ce que la rigueur de leur institution leur refuse, dans un règne plus assorti à la nature et à leurs besoins.

RAGE.

Saint Hubert et ses chevaliers la guérissent-ils?

SECTION PREMIERE.

Je ne sais si le docte Aristote a raison, et si le sage Plutarque est plus judicieux qu'Aristote. Le philosophe de Stagyre assure que la rage atteint particulièrement les chiens; que les chiens la communiquent aux autres animaux; mais que l'homme, par un privilége digne du roi de l'Univers, en est parfaitement exempt. Suivant Plutarque, ce n'a été que deux cents ans après Aristote, que les hommes ont commencé à devenir enragés. Si j'interroge le divin Hippocrate, je ne trouve rien dans ses ouvrages qui se rapporte à la rage. Seroit-il vrai que dans des temps éloignés de nous, il eût existé un ordre de choses meilleur que celui de nos jours de misère et de décadence? En vérité, il y a dans la nature des mystères bien difficiles à expliquer. Du temps de Gallien, la rage avoit fait des ravages effrayans; nul n'en étoit exempt; rois ou bergers mordus d'un chien malade, eussent mordu à leur tour leurs sujets et leurs moutons : quelle triste révolution! Alors on eut recours à divers remèdes; les gens crédules,

les pauvres d'esprit, s'adressèrent aux devins, aux sorciers du lieu, et pour se préserver de la rage, portèrent au cou de petites amulettes, récitèrent des prières, ou se livrèrent à quelques conjurations magiques. Les gens d'un esprit plus libre, ces méchans qu'on a appelés dans tous les temps des philosophes, s'adressèrent aux médecins, et les médecins leur appliquèrent les ventouses, scarifièrent leurs plaies, y portèrent le feu, et parvinrent presque toujours à les guérir; mais il est dur de se faire brûler les chairs avec un fer ardent, quand on peut faire mieux : les ames tendres et sensibles cherchèrent des remèdes plus doux.

En 670, ou environ, naquit, pour le salut des enragés, Saint Hubert, fils de Bertrand, duc d'Aquitaine. Il prit les ordres, alla à Rome, et s'y distingua par son savoir, ses bonnes œuvres et sa piété. Saint Lambert étoit alors évêque de Maëstricht; des misérables assassinèrent le vertueux prélat; il en mourut, et un ange porta aussitôt la nouvelle de son trépas au pape saint Sergius, avec un ordre exprès, de la part de Dieu, de sacrer Hubert à la place de saint Lambert : le Pape hésitoit. Que fit alors l'ange? Pour prouver au Saint Père la légitimité de sa mission, il transporta en quelques heures le

bâton pastoral de saint Lambert, de Maëstricht à Rome, et le déposa au chevet du lit de sa Sainteté. Alors Sergius ne résista plus, et se disposa à donner l'onction épiscopale à saint Hubert; mais il falloit vaincre l'humilité du vertueux Lévite, car Hubert se refusoit absolument à l'honneur qu'on vouloit lui faire. Les Anges revinrent, et pour le décider, lui apportèrent au milieu de l'ordination les vêtemens pontificaux de son prédécesseur. Ce miracle devoit applanir toutes les difficultés; mais saint Hubert avoit du caractère; il refusa de nouveau, et refuseroit peut-être encore, si pour dompter sa pieuse et sainte obstination, un jeune Séraphin n'eût pris le parti de retourner en Paradis, et d'intéresser à sa cause la Vierge et saint Pierre. La Vierge, dit-on, se hâta de broder une étole, et de l'envoyer à Hubert. L'Ange revint aussitôt, et dit au prélat: «Hubert, la Vierge vous envoie cette « étole, elle vous sera un signe que votre « prière a été exaucée, et elle ne défaudra « jamais. Vous aurez une parfaite science de « tout ce qui regarde votre ministère».

Hubert alors ne fit plus de difficulté; il accepta l'étole, et se laissa sacrer. Au milieu de la cérémonie, saint Pierre arriva, et lui remettant une clé d'or, il le prévint que dorénavant il pourroit se moquer des démons et des chiens

malades, et que, moyennant la vertu de cette clé, il n'y auroit plus, grace au Ciel, ni possédés ni enragés.

Depuis, ce temps l'étole et la clé de saint Hubert sont devenus fort célèbres. L'auteur de sa vie assure que, depuis l'an 825, on a détaché de l'étole une infinité de parcelles qui, réunies, suffiroient pour faire plus de cinquante mille étoles d'une dimension fort raisonnable, et néanmoins la première n'a rien perdu de son ampleur; au point que l'œil le plus subtil n'y trouveroit pas une fibre de moins.

Ces fibres servent à prévenir le danger de la possession et de l'hydrophobie. Avez-vous peur d'être obsédé par les démons, ou mordu par votre épagneul? Allez à l'abbaye de Saint-Hubert des Ardennes; le sacristain prendra un petit couteau, vous lèvera légèrement sur le front une petite portion de l'épiderme, vous y greffera, en écusson, une fibrille de la sainte étole, et vous voilà en mesure contre Satan et les chiens malades.

Que si vous avez négligé de faire le pélerinage, et qu'un diable ou un chien se soient emparés de votre personne, vous prenez la poste, vous arrivez au monastère, le sacristain fait chauffer la clé de saint Hubert, vous l'applique sur le front, et vous voilà guéri. Il est vrai qu'il faut donner quelque chose au

couvent; mais vous auriez donné aussi quelque chose au chirurgien, quelque chose au médecin, à l'apothicaire, et tout bien compté, le sacristain ne vous prend pas plus que n'auroient fait les trois suppôts d'Esculape.

Il faudroit un volume in-folio pour décrire toutes les neuvaines qui ont été faites depuis le neuvième siècle, au monastère de Saint-Hubert : il en faudroit mille pour inscrire les noms de toutes les personnes qui sont allées y porter leurs offrandes. Ce qui donne un relief particulier à l'étole de saint Hubert, c'est que l'on peut, dès qu'on a subi l'inoculation, suspendre à son gré les accès des gens enragés, cela s'appelle *le répit*. Votre tante ou votre filleule ont-elles été mordues par un chien malade? en vertu de la petite parcelle d'étoffe qu'on vous a mise au front, vous suspendez pour quarante jours les effets de la Rage, mais vous avez soin de leur faire promettre qu'elles se rendront en pélerinage à l'Abbaye, et qu'elles porteront quelque argent au sacristain. Les quarante jours écoulés, si elles ne sont pas parties, et qu'elles aient, pour s'excuser, des raisons valables, vous leur donnez encore *le répit* pour quarante jours et ainsi de suite, de quarantaine en quarantaine, jusqu'à ce que leurs fonds soient faits. Mais il faut qu'elles procèdent de bonne foi, car

si elles avoient l'intention de se moquer de vous et du sacristain, alors il n'y auroit plus à hésiter ; il faudroit les abandonner à leur mauvais sort, et les laisser impitoyablement devenir enragés.

Comme il seroit fort difficile que tous les possédés et enragés du monde chrétien se rendissent à l'abbaye de Saint-Hubert-des-Ardennes, pour obvier à cet inconvénient, les bons Religieux ont établi des succursales en plusieurs endroits de l'Europe ; de sorte que, sans faire de grands voyages, on peut, pour quelque argent, se garantir parfaitement de la rage, en se faisant toucher par les personnes indiquées.

Celles qui ont les pouvoirs les plus efficaces se nomment *Chevaliers de Saint-Hubert;* elles se prétendent issues de ce pieux Evêque, qui apparemment reçut les saints Ordres après le mariage. Ces Chevaliers et Chevalières sont très-nombreux; on en trouve au pays de Liége, en Picardie, dans le Sénonois et dans la Brie. En 1649, un d'entre eux nommé *Georges Hubert*, Gentilhomme de la Maison du Roi, fit ses preuves devant la Cour et la Ville ; il se prétendoit issu en droite ligne du saint Evêque de Liége, et se vantoit de guérir les enragés par la seule imposition des mains. Il obtint des lettres patentes à l'effet d'exercer libre-

ment son art dans toute l'étendue du Royaume. Ces lettres portent que Louis XIII s'étoit fait toucher, ainsi que Louis XIV, le Duc d'Orléans son oncle, les Princes d'Orléans et de Conti, tous les Officiers de la Couronne, et que, par le seul attouchement du chevalier *Georges Hubert,* ils avoient été préservés de toutes bêtes enragées. Ce brevet d'invention est du 30 décembre 1649, l'an septième du règne de Louis XIV ; il est signé Louis, et plus bas : *la Reine régente étant présente.* Il y est dit expressément que : *le chevalier Georges a le privilége de guérir toutes les personnes mordues de loups ou chiens enragés et autres animaux atteints de la rage, en touchant au chef, sans aucune application de remèdes ni médicamens.*

Le Chevalier n'avoit alors qu'une sœur qui jouissoit du même privilége. Il est à présumer qu'ils se marièrent l'un et l'autre, et qu'il provint de leur chef une glorieuse lignée qui donna des Chevaliers à toute la France ; car il n'est pas aujourd'hui une province où l'on ne trouve quelques descendans de saint Hubert, qui se glorifient de guérir la rage et de chasser les esprits malins.

Ce qui diminue pourtant l'éclat de leurs miracles et l'honneur de leur généalogie, c'est que l'histoire de saint Hubert paroît elle-même

fort suspecte. Son historien assure qu'il fut sacré à Rome, de l'ordre exprès d'un ange, par le pape saint Sergius, pour succéder à saint Lambert, évêque de Maëstricht : or, on a constaté que saint Sergius mourut sept ans avant saint Lambert ; de sorte qu'il est fort difficile qu'il ait sacré saint Hubert, à moins qu'on ne suppose qu'il soit ressuscité exprès pour cela.

D'un autre côté, un jésuite, renommé pour sa science, le P. Lecointe, prétend que saint Hubert n'alla jamais à Rome, et que tout ce qu'on sait de sa vie, se réduit à fort peu de choses. Quant au miracle de l'étole, il s'est trouvé des esprits hardis et mécréans qui ont osé l'attaquer, et notamment un chanoine de Reims, qui a publié à ce sujet une fort docte dissertation, où il réfute presque toutes ces merveilles attribuées à saint Hubert.

Il nie d'abord la conservation miraculeuse de l'étole, et donne clairement à entendre que les bons cénobites de saint Hubert des Ardennes, sont plus fins que ceux qui viennent les consulter. Il ne doute pas qu'ils ne fassent, de temps en temps, fabriquer une nouvelle étole, qu'ils montrent au peuple comme si c'étoit toujours la même. Il a soin de faire remarquer que ces bons religieux se gardent bien de la déployer, et qu'ils n'en montrent jamais qu'une portion pour tromper la surveillance des gens curieux et défians.

On lui répond, à la vérité, que cette précaution est l'effet d'un ordre exprès de Dieu; que tous ceux qui ont voulu dérouler l'étole en ont été punis d'une manière exemplaire; et qu'un Nonce du Pape ayant osé tenter cet acte sacrilége, fut aussitôt saisi d'un tremblement dans tous ses membres, qui l'empêcha de continuer.

Mais mon chanoine n'est pas homme à se déconcerter si facilement; il s'obstine dans son incrédulité, et pousse sa mécréance jusqu'à nier la vertu des fibres de l'étole greffées dans le front des gens enragés : il cite des personnes qui, ayant fait la neuvaine de saint Hubert, et s'étant fait inoculer avec toutes les cérémonies prescrites, n'en ont pas moins contracté la rage quand elles ont été mordues par des animaux réellement malades. Il invoque l'autorité du savant théologien Thiers, qui affirme la même chose (1); mais ce qui lui inspire une grande confiance, c'est que le

(1) En 1687, au mois de mars, j'assistai à la mort d'un de mes paroissiens, qui ayant été mordu d'un chien enragé, mourut de la rage. Cependant il avoit fait le voyage de Saint-Hubert; il avoit été taillé de l'étole de ce Saint évêque et avoit rempli toutes les pratiques prescrites pour la neuvaine; il étoit porteur d'une attestation ainsi conçue:

« Je soussigné, religieux de Saint-Hubert, certifie « d'avoir taillé Damien Montaudoin, demeurant à Cham-

célèbre Gerson, l'honneur de la Sorbone, a déclaré l'usage de l'étole, de la neuvaine et de la clef, superstitieux et indigne de toute personne éclairée. *Hæc omnia non aliud sunt quam vana religio : Toutes ces pratiques ne sont qu'une dévotion puérile et mal entendue.*

Enfin, un conseil de médecins et de docteurs en théologie de l'Université de Paris, ayant décidé sur ce point, comme le savant Gerson, mon chanoine en conclut qu'il est ridicule et déraisonnable de s'attacher à de semblables superstitions ; qu'elles tiennent au charlatanisme, qu'elles n'ont été inventées que pour faire des dupes et leur tirer de l'argent ; que leur effet le plus sûr, est de tromper les gens crédules et de leur inspirer une fausse sécurité, qui peut compromettre leur vie et celle de beaucoup d'autres.

Il répond à tous les miracles consignés dans les légendes du couvent, qu'aucune de ces prétendues guérisons n'a été constatée d'une manière légale et authentique, et qu'il est à présumer qu'elles n'auroient jamais soutenu l'examen d'une personne éclairée ; et pour donner une idée de la judiciaire de ces bons religieux,

« prond, évêché de Chartres. Fait à Saint-Hubert, ce « 10 février 1687.

« D. Luc. Crahée, Trésorier. »

Trait. des Superst., *tom. I*, *chap.* 4.

il cite un miracle qu'ils ont rapporté fort sérieusement : il ne s'agit pas d'un enragé, mais d'un possédé. Ce malheureux, disent-ils, ayant été plongé subitement dans une cuve d'eau bénite, le démon fut tellement surpris de cette immersion inattendue, qu'il n'eut que le temps de s'évader par les voies inférieures ; ce qu'il fit avec une telle détonation, que les douves de la cuve en furent brisées et jetées de côté et d'autre. *Coactus daemon per posteriora egredi, talem dedit crepitum ut omne dolium à compage suâ solveretur.*

Quant aux chevaliers de saint Hubert, leurs titres paroissent un peu suspects ; il faut remarquer d'abord qu'il y a plus de mille ans que saint Hubert est passé de ce monde-ci dans l'autre : or, les plus grands maîtres de l'art héraldique reconnoissent qu'il est impossible qu'une famille de simples particuliers, établisse sa généalogie depuis mille ans. A cette époque, les noms n'étoient point fixes, ni les fiefs héréditaires ; ce ne fut qu'au temps de Pepin le bref que l'on commença à prendre des surnoms ; les actes de naissance n'étoient point consignés dans des registres publics, et comme presque personne ne savoit écrire, souvent les notaires se contentoient de la lettre initiale du nom au lieu de la signature toute entière ; nul dépôt juridique, nulles formes

légales ; c'étoit un chaos impénétrable : aussi les auteurs de la vie de saint Hubert sont-ils fort peu d'accord entre eux : les uns le font naître d'un duc d'Aquitaine, et les autres en font seulement son neveu ; ceux-ci veulent qu'il ait été sacré en 701 par le pape saint Sergius, et les autres en 708 par le pape Constantin: nul ne parle ni de ses frères, ni de ses enfans ; de sorte qu'il est aussi difficile d'établir sa descendance, que de fixer la généalogie de l'empereur Charles-Quint, qui vouloit absolument qu'on lui trouvât des ancêtres jusqu'à Japhet.

Ces argumens sont forts ; mais rien de tout cela n'intimide les moines ni les chevaliers. Les premiers vous répondent que si quelques malades n'ont pas été guéris, c'est qu'ils n'ont pas eu la foi suffisante, qu'ils ont négligé quelques pratiques essentielles ; car il y a dix pratiques à observer, sans lesquelles il est impossible d'espérer son salut : les plus importantes sont de renvoyer son perruquier, de rester quarante jours sans se peigner, de coucher seul dans des draps blancs, de se confesser neuf fois, de manger des harengs sorets et du cochon froid, et de chomer scrupuleusement la fête de saint Hubert : la moindre infraction à quelqu'une de ces pratiques vous rend enragé irrémissiblement.

Les chevaliers vous disent : Si les titres nous

manquent, nos œuvres parlent pour nous; nous avons la possession, et de temps immémorial nous jouissons de la faculté de guérir de la rage sans trouble ni empêchement quelconque; notre généalogie a été reconnue, non-seulement par Louis XIV et la Reine régente, mais par nombre d'archevêques, d'évêques et de prélats de tous les genres. Jean-François de Gondi nous a fait toucher ses valets, ses chiens et ses chevaux pour les garantir de la rage; Henri de Gondrin, archevêque de Sens, en a fait autant à Provins et à Bray sur Seine, en présence de maître Rollet, son grand vicaire; nous avons des approbations d'Antoine de Noailles, Hardouin de Péréfixe, H. Arnaud, évêque d'Angers, J. de la Salle, évêque de Tournai, N. de Rochechouart, évêque d'Arras, et de plusieurs autres qui se sont convaincus par leur propre expérience de notre vertu miraculeuse.

Voilà ce que disent les chevaliers errans de saint Hubert; mais les gens raisonnables n'en soutiennent pas moins que l'usage de se faire toucher par ces chevaliers, est une pratique vaine, puérile et superstitieuse; que jamais aucun d'eux n'a guéri personne, et que le plus sûr, quand on a été mordu, est de s'adresser aux médecins, et de se faire promptement, fortement et profondément cautériser; c'est

jusqu'à ce jour le seul remède dont l'efficacité ait été reconnue et constatée.

Dans quelques provinces on applique aux malades un fer rouge, qu'on appelle tantôt clef de saint Pierre, tantôt clef de saint Hubert. Si cette clef étoit appliquée aussitôt sur la plaie, elle opéreroit une guérison réelle; mais alors ce ne seroit plus un miracle, ce seroit une cure naturelle dans laquelle saint Hubert et saint Pierre n'auroient rien à réclamer. Il est probable que l'industrie des prêtres à devancé les découvertes des médecins, et que pour donner plus de crédit à leurs remèdes, ils leur ont supposé un caractère religieux: c'étoit assez pour le peuple.

SECTION II.

L'excès de la faim et de la soif produit-il la rage?

J'ai lu sur la Rage une petite brochure écrite avec beaucoup d'ordre, de justesse et de clarté par le docteur Bourriat, médecin à Tours. C'est la production d'un homme instruit et ami de l'humanité. Il y combat avec succès plusieurs erreurs accréditées autrefois parmi les médecins.

On a cru qu'on pouvoit combattre le virus de la Rage, par des remèdes internes; on a

épuisé tous les secrets du règne végétal et minéral ; on a multiplié les spécifiques, prôné sans réflexion des remèdes incertains, vanté les frictions mercurielles (1) ; tous ces moyens ont trahi l'espoir de la médecine, et les docteurs modernes ne sont pas plus avancés que les anciens. C'est au feu seul qu'il est réservé de faire justice de cette cruelle maladie ; c'est la cautérisation qui peut exclusivement détruire dans nos veines ce venin redoutable, et pour lequel nous éprouvons une si juste horreur.

On a cru aussi que l'hydrophobie et la Rage ne constituoient qu'une seule et unique maladie. Cette erreur fait commettre des fautes énormes et des actes d'une cruauté révoltante.

Il est facile de prouver que l'hydrophobie se manifeste souvent sans que l'individu qui l'éprouve soit atteint de la Rage. Le Dictionnaire des Merveilles de la Nature en cite un exemple frappant, et le fait est garanti par le témoignage d'un médecin connu.

---

(1) On trouve dans toutes les villes, dans toutes les campagnes, des personnes qui traitent les enragés; qui se vantent de posséder des remèdes secrets, de connoître des simples propres à guérir la rage. On a vanté, il y a un an, dans quelques journaux l'efficacité du *Mouron rouge* (*anagallis*) ; tous ces prétendus spécifiques sont des inventions de l'ignorance et du charlatanisme.

« Une femme de Bédarieux (petite ville du « Languedoc) éprouvoit constamment dans « le cours de ses grossesses, une hydrophobie « spontanée : cette maladie se manifestoit aus- « sitôt après la conception, par une répu- « gnance pour les liquides ; cette répugnance « augmentoit successivement, et se terminoit « par une horreur invincible. La vue et le mou- « vement de l'eau lui causoient des spasmes, « des convulsions, des évanouissemens. Mais « dans ces accès les plus violens, elle ne cher- « choit point à mordre. Le dépérissement dans « lequel la jetoit cette funeste aversion, la « crainte qu'elle inspiroit aux autres, l'engagè- « rent à faire tous ses efforts pour se tromper » elle-même, et se contraindre à boire. Mais « la nature dépravée triompha constamment « de la nature raisonnable, et cette malheureuse « femme ne trouva jamais de soulagement que « dans les travaux même de l'enfantement. La « grossesse passée, elle reprenoit ses goûts « ordinaires, et n'éprouvoit plus le moindre « éloignement pour les liquides. Elle étoit ar- « rivée à l'âge de cinquante - cinq ans, lorsque « son médecin se décida à publier cette sin- « gulière observation. »

Il est donc constant que l'horreur de l'eau n'est point un symptome infaillible de la Rage, on a vu aussi des malheureux atteints de cette

terrible maladie, manger et boire (quoique difficilement) peu d'heures avant leur mort.

Cette observation n'est-elle pas d'une haute importance? C'étoit, il y a quelques années, un usage barbare, mais établi dans toute l'Europe, d'étouffer sous des matelas, de saigner de tous leurs membres, ou d'étrangler les infortunés qu'on croyoit atteints de la rage, et le signe sur lequel on se décidoit ordinairement, étoit l'horreur de l'eau; mais si cette horreur peut n'être que l'effet d'une maladie de nerfs, combien de victimes cette terrible erreur n'a-t-elle pas faites depuis tant de siècles?

Sans doute, il faut espérer que des lois positives interdiront aux chirurgiens le droit de saigner un hydrophobe pour lui donner la mort, et à ses parens celui de le faire périr plus cruellement encore. Qui croiroit qu'il s'est trouvé, dans des familles, des individus dénaturés, qui, ravis de trouver des symptômes d'hydrophobie dans des malades dont ils étoient les héritiers, se sont empressés de les étrangler.

« Je sais, dit le docteur Bourriat, que pen-
« dant la révolution, un nouveau Caïn voyant
« son frère atteint de convulsions, d'autorité
« privée, le déclara enragé, et qu'aidé de
« quelques complices, il étouffa ce malheu-
« reux entre deux matelas. »

Mais par quelles causes, par quelles fatales

combinaisons des humeurs, par quelle action des causes extérieures, ce cruel virus se forme-t-il? Quels êtres malheureux sont susceptibles de le contracter spontanément? On a pensé qu'une soif extraordinaire, une faim ardente pouvoit l'occasionner. M. Bourriat oppose à cette opinion des faits positifs.

Dans le cours de l'hiver de 1789, le froid fut extrême, l'eau étoit par-tout transformée en corps solides. Les animaux errans ne trouvoient nulle part les moyens de se désaltérer, et cependant la Rage fut très-rare parmi eux. Le même phénomène se répéta pendant les chaleurs excessives de 1802. On a vu une lice enfermée avec ses petits, sans aucuns moyens d'apaiser sa soif et sa faim; elle dévora la laine des matelas, elle dévora ses petits même, et ne fut point attaquée de la Rage. Ainsi l'art de la médecine est forcé de reconnoître l'impuissance de ses recherches; ce secret s'est constamment dérobé à tous ses efforts.

D'autres points ont été plus faciles à éclaircir. On sait aujourd'hui que la Rage ne se forme spontanément que dans un petit nombre d'espèces carnivores. Les plus suspectes sont le loup, le chien, le renard. Quelques personnes y ajoutent le chat, mais on ne cite aucun exemple qui puisse appuyer cette opinion. Il est donc juste de l'absoudre de ce re-

proche, car on ne doit pas même calomnier les chats. Les carnivores susceptibles de contracter la Rage, sont aussi les seuls capables de la communiquer. Les espèces innocentes qui vivent de fruits, d'herbes, de grains, peuvent la recevoir, mais ne la transmettent pas, comme si la nature eût voulu, par cette heureuse exception, les récompenser de leurs vertus pacifiques. Ce fait est aujourd'hui constant, de sorte qu'il seroit peut-être possible de trouver sur ces animaux un virus plus doux, et de le transporter aux espèces carnivores, comme on transmet le virus vaccin aux espèces susceptibles de la petite vérole.

C'est à M. Huzard, membre de l'institut, que l'histoire naturelle et la science médicale sont redevables de cette connoissance. En parlant des espèces qui se nourrissent de grains, j'aurois dû sans doute excepter, la classe des volatiles, qui ne paroissent pas susceptibles de recevoir la rage; mais malheureusement pour leur gloire, on cite un Coq qui d'un coup de bec transmit la rage à un homme, cet exemple auroit besoin de preuves péremptoires; mais on est forcé d'avouer qu'il laisse des doutes.

Ne seroit-ce pas un point de la plus haute importance de savoir au juste si l'homme atteint de la rage la communique à son semblable? En lisant le petit ouvrage du docteur

Bourriat, je desirois qu'il me donnât quelques éclaircissemens à ce sujet, c'est ce qu'il a fait en homme judicieux et éclairé; il commence par rassurer ses lecteurs sur le danger de communiquer avec les malades atteints de la rage. On redoute leur écume, le sang qui jaillit de leurs veines, on redoute bien davantage leurs morsures. Le docteur Bourriat établit que le virus de la rage n'exerce son action que d'une manière locale; il infecte si peu la masse des humeurs, que l'on a mangé sans accident la chair des bœufs, et bu le lait des vaches mordus par des animaux évidemment attaqués de la rage; des femelles ont mis bas leurs petits un jour avant de périr de cette cruelle maladie, et ces jeunes animaux n'en ont éprouvé aucun mal. Des époux dont l'un avoit été mordu par un animal enragé, ont continué de se donner des preuves conjugales de leur tendresse, sans qu'il en soit résulté aucun inconvénient; des chirurgiens ont saigné des personnes atteintes de cette funeste contagion, leur visage et leurs mains ont été teints du sang de leurs malades, ils ont disséqué les cadavres, et n'ont éprouvé aucunes suites fâcheuses.

Si l'on rapporte des faits opposés, c'est qu'ils ont été mal examinés; on peut même affirmer d'après les observations avérées et recueillies avec soin que les hommes mordus par d'autres

hommes affectés de la rage ne meurent point de cet accident, et cela peut justifier jusqu'à un certain point, le courage d'un docteur qui plusieurs fois, a tenté d'extraire avec sa main la salive de quelques victimes de ce terrible fléau.

Je crois néanmoins qu'il est plus sage de s'éloigner du danger et de renoncer à des actes de bravoure qui sont à peu-près inutiles pour la science.

SECTION III.

D'une opinion de M. Bosquillon.

C'est un homme bien courageux, bien ami de son siècle, que M. Bosquillon; il ne veut voir d'enragés nulle part ; il déclare la guerre à toute l'antiquité qui a cru aux enragés, à saint Hubert qui les a guéris, à ses héritiers qui les guérissent encore, à tous les médecins et chirurgiens modernes, qui nous prescrivent de fuir les chiens malades, et de brûler nos plaies quand ils nous ont mordus.

Il nous traite de visionnaires, d'esprits méticuleux, de poltrons qui nous rendons malades par excès de frayeur. Il prétend qu'un homme brave ne sauroit jamais contracter la rage; que dans les trois quarts et demi du globe où l'on n'a peur ni des épagneuls, ni des bichons,

cette cruelle maladie est tout à fait inconnue. Il cite des malades (véritables héros de l'hygiène) qui ayant bravé les terreurs populaires, se sont tirés sans accident des blessures les plus sanglantes. Il se cite lui-même, car il a plusieurs fois, osé mettre le doigt dans la bouche d'hommes atteints de la rage, ils l'ont vivement serré et l'auroient mordu jusqu'au sang, si les spectateurs moins confians que M. Bosquillon, ne l'eussent empêché de consommer sa périlleuse expérience. J'avoue que l'on ne sauroit trop louer la sage prévoyance de ces spectateurs, car le courage seul de M. Bosquillon suffiroit pour inspirer un grand intérêt, quand son mérite personnel ne lui donneroit pas des titres particuliers à l'estime et à la considération publique.

Que cet intrépide docteur se livre à une généreuse indignation contre les traitemens cruels qu'on fait subir aux malheureux hydrophobes; qu'il s'élève avec énergie contre l'usage atroce, de les étouffer entre des matelas, ou de les saigner de tous les membres, rien de mieux; mais il est facheux, qu'en faisant la guerre aux écarts de notre imagination, il s'abandonne lui-même si aveuglément aux aberrations de la sienne.

On a essayé, dit-il, d'inoculer le virus de la rage à des animaux; on a même donné la

préférence à des chiens maigres, décharnés, et dont la constitution annonçoit déja un état de maladie; on a poussé l'expérience jusqu'à leur faire avaler la salive d'animaux morts dans les accès de la rage. Eh bien! ces chiens ne s'en sont que mieux portés; de pelés, galeux, efflanqués qu'ils étoient, ils sont devenus, gras, polis, luisans, dignes de figurer sur le sopha d'une petite maîtresse.

Mais comment un homme aussi habile que M. Bosquillon ne s'est-il pas rappelé que ces sortes d'expériences ne prouvent absolument rien? qu'il existe des maladies d'une nature évidemment contagieuse, et que l'on ne sauroit néanmoins communiquer par l'inoculation? Faut-il lui citer cette funeste ennemie dont les voyages d'Améric-Vespuce ont enrichi le catalogue des misères humaines? niera-t-il, que ce redoutable fléau n'ait produit en Europe des ravages horribles? Et cependant elle met en défaut toutes les théories de l'inoculation.

Ce n'étoit point la salive d'un animal mort de la rage, mais d'un animal vivant qu'il falloit faire avaler à un autre animal. Pour obtenir des preuves concluantes, il falloit exposer l'individu bien portant aux morsures de l'individu malade, le tenir enfermé, et observer avec soin les résultats. Il paroît constant que le virus pris sur un animal mort, est presque

toujours sans danger; il est constant du moins que la manière dont les virus agissent, est encore un secret qui a échappé à la sagacité de tous les savans. On a reconnu d'ailleurs que le travail de la digestion altère et dénature presque tous les virus; on a fait avaler à des animaux le virus des serpens les plus redoutables, et ils n'en ont éprouvé aucun accident.

Pour appuyer son opinion, M. Bosquillon cite un médecin anglois qui pense exactement comme lui; mais combien pourroit-on lui en citer d'autres qui professent une opinion diamétralement opposée? Le docteur Hamilton soutient qu'on ne sauroit apporter aucune preuve certaine que la morsure d'un animal atteint de la rage, ait produit plus de mal que celui qui résulte de toute autre blessure; il assure que cette redoutable maladie ne sauroit se communiquer du quadrupède à l'homme, ni même de quadrupède à quadrupède, si ce n'est du chien au chat.

Voilà donc le docteur Hamilton déja forcé de reconnoître qu'un chien peut rendre un chat enragé. Est-il bien sûr maintenant que le chat ne puisse produire le même effet sur un autre chat! Je n'ai vu dans ma vie qu'un seul individu attaqué du mal terrible que combat M. Bosquillon; c'étoit une femme qui avait été mordue par un chat, et qui périt, en dépit de

toutes les idées du docteur Hamilton et de M. Bosquillon.

Le professeur françois assure que c'est l'imagination seule, l'unique action de la peur qui produit la rage. J'affirme que la pauvre femme que j'ai vue avoit très-peu d'imagination, et qu'elle se souvenoit à peine de la morsure du chat. D'ailleurs si la peur seule est capable de nous imprimer tous les symptomes, tous les effets de la rage, pourquoi, toutes les fois que nous éprouvons un vif sentiment de terreur, ne devenons nous pas enragés? M. de Saint-Méard a soutenu dans les prisons une agonie de trente-six heures, c'étoit au deux septembre 1792; il étoit permis alors d'éprouver toutes les angoisses de la terreur, jamais il n'y eut plus belle occasion de devenir enragé, et pourtant M. de Saint-Méard a conservé toute sa raison, n'a jamais tenté de mordre personne, de frémir à la vue des liquides. On a vu des personnes dont les cheveux ont blanchi dans les pénibles épreuves de la crainte ou de la douleur, aucune d'elles n'a vérifié la théorie de M. Bosquillon.

Que des animaux atteints de la rage communiquent ce mal à d'autres animaux, c'est un fait tellement avéré, que tous les Médecins d'Angleterre ne sauroient en atténuer l'autorité. J'ai vu des animaux très-pacifiques, d'un

sens très-rassis et modéré, contracter tous les symptomes de la rage. Accusera-t-on un mouton, une génisse de se livrer aux écarts d'une imagination errante et vagabonde, d'entretenir de vaines terreurs, de nourrir des pensées mélancoliques, de dépraver le systême nerveux par un exercice abusif de la pensée? Et quoique le chat ait plus d'intelligence qu'un mouton, croit-on pour cela qu'il soit bien riche en imagination? Supposera-t-on qu'il connoisse les rapports de la cause et de l'effet? Je doute que le docteur Hamilton veuille lui accorder cette prérogative.

Mais qu'opposera-t-il à une foule de faits irrécusables qui prouvent que des individus, après avoir été mordus par des animaux malades, sont restés des semaines, des mois, des années entières sans éprouver aucun symptôme fâcheux? Assurément leur imagination avoit eu tout le tems de se reposer. D'autres ont été atteints sans se douter à peine qu'ils eussent été mordus; d'autres avoient été mordus par des animaux qu'on ne soupçonnoit point malades.

M. Bosquillon et le Dr. Hamilton nieront tous ces faits; mais ils conviennent pourtant que tous les malades qu'ils ont vus avoient été précédemment mordus; que cette circonstance est nécessaire, et que jamais la terreur,

produite par une autre cause, n'a occasionné de semblables effets. Or, je leur demanderai de de quelle importance peut être la circonstance de la morsure s'il n'existe pas de virus, si le malade n'a pas subi une véritable inoculation? Les forces de l'imagination ne sont-elles pas les mêmes, soit qu'il y ait eu, soit qu'il n'y ait pas eu de morsure ? Par quelle cause la Rage se manifeste-t-elle spontanément dans la race du loup et du chien ? Est-ce la peur qui les réduit à ce funeste état ! Mais les moutons ont plus peur du loup que le loup n'a peur du berger. Ce seroit donc aux moutons à contracter la rage de préférence, et si l'on prend toutes les races poltrones, il faudra encore placer au premier rang les cerfs, le lièvre et tant d'autres espèces qui passent leur vie en tremblant.

Je conclus de là que la Rage a une cause physique, que les médecins la connoissent fort peu, que M. Bosquillon est plus brave qu'il ne convient, et que si vous et moi sommes jamais mordus par quelque enragé, nous ferons bien d'abord de cautériser la plaie, et de calmer ensuite notre imagination.

SAINT-AMABLE, OU VIPERES.

La dent de saint Amable guérit-elle de la morsure des Vipères ?

Après le virus de la rage, il n'en est pas de plus redoutable que celui de la peste et des serpens. Quel motif a déterminé la nature à peupler nos campagnes, nos forêts, nos jardins, de tant d'animaux pernicieux? Ceux qui sont persuadés que tout est fait pour les besoins et les plaisirs de l'homme, seroient peut-être un peu embarrassés, si je leur demandois à quel plaisir on peut employer le *coluber aspis* de Linnée ; la dipsade ou vipère noire, remarquable par sa couleur et son aspect sinistre ; la vipère d'Egypte, l'aspic des anciens ; le céraste cornu, le naja féroce, la grande vipère à langue en fer de lance, le *coluber atrox*, le *coluber atropos*, et tant d'autres dont la morsure porte la douleur ou la mort dans notre sein ?

L'abbé Fontana a procédé à plus de six mille expériences sur le venin de la vipère. Redi a devoilé une multitude de phénomènes inconnus aux anciens, et malgré toutes ces recherches, nous avons encore bien peu de remèdes contre le poison de ce cruel reptile. La vipère

commune est petite, et a tout au plus deux pieds de longueur. On a constaté que son venin est recelé dans une double vésicule située aux deux côtés de sa tête, au-dessous du muscle de la machoire supérieure. Il n'y a absolument que ce virus qui soit pernicieux, et l'on n'a rien à craindre de la bave qui couvre la mâchoire du reptile lorsqu'il est en colère. Le venin de la vipère est actif et souvent mortel. Son effet est en raison inverse de la grosseur de la personne mordue; c'est-à-dire, que plus l'individu est gros, moins le poison est dangereux. Il feroit moins de mal à l'éléphant qu'à l'homme, moins à l'homme qu'au chien ou au mouton, moins à ceux-ci qu'à des grenouilles ou à de petits oiseaux. Le poison de la vipère dément l'axiome vulgaire : *morte la bête, mort le venin;* il conserve encore son énergie, lorsque l'animal n'est plus. On a vu des personnes grièvement blessées pour avoir manié sans précaution des vipères desséchées ou conservées dans l'esprit-de-vin. La tête d'une vipère séparée du corps, conserve très-long-temps l'action vitale : elle s'irrite, suit de l'œil son ennemi, et mord avec colère.

Heureux les habitans de Riom qui possèdent la dent de saint Amable avec laquelle on guérit toutes les morsures de vipère ! Le P, Lebrun de l'Oratoire, qui rapporte ce miracle, assure

qu'on n'en sauroit douter. La cérémonie se fait au son de la cloche ; on assemble le peuple, on récite des prières et l'on apporte le malade. Un prêtre approche, pose sur la plaie la dent de saint Amable, et la cure s'opère aussitôt.

Heureux encore les habitans de Malte ; ils foulent aux pieds la terre bénie par saint Paul (1), et cette terre suffit pour guérir toutes les morsures de serpens. J'ai vu des personnes raisonnables conserver soigneusement des morceaux de cette terre, et regretter de ne pas trouver des gens mordus par les vipères, pour faire l'essai de sa vertu merveilleuse. On trouve en Espagne et en Italie de prétendus parens de saint Paul, qui se vantent de charmer les serpens et de guérir les morsures de vipères. Mais tout le monde ne peut pas avoir l'honneur d'être Auvergnat et d'habiter la ville de Riom ; tout le monde ne peut pas se procurer de la terre de Malte, et s'il étoit permis à tout le monde d'en enlever, l'île seroit bientôt détruite ; les parens de Saint-Paul ne sont pas non plus répandus par toute la terre ; il faut donc nous résigner à employer les remèdes humains que l'imperfection de nos médecins nous a indiqués.

(1) Tout le monde sait que Saint-Paul s'étant rendu à Malte fut mordu par une vipère, et qu'il n'éprouva aucun accident.

Le plus sûr paroît être la cautérisation. On recommande en outre de frotter le membre blessé avec de l'huile d'olive, et l'on prescrit l'usage de l'ammoniac à l'intérieur. Fontana indique comme moyen le plus sûr, le plus efficace, la pierre à cautère combinée avec le venin même du reptile. Mais ce remède demande beaucoup d'adresse de la part de celui qui l'emploie ; car les trous que fait la dent de la vipère sont si petits qu'il est très-difficile de les apercevoir tous.

M. Guyton de Morveaux, qui s'est aussi livré à d'utiles et savantes recherches sur ces poisons, prescrit la préparation suivante : elle consiste à faire fondre dans une cuillerée d'eau fraîche, quatre grammes de muriate d'ammoniac en poudre, et d'une autre part, à faire dissoudre deux grammes de tartrite de potasse dans une pareille quantité d'eau. On verse les deux liqueurs dans la même phiole, et l'on administre au malade une cuillerée à café de ce mélange dans une boisson fortifiante. Les morsures de vipères sont si communes à la campagne, les chirurgiens sont quelquefois si peu instruits, il est souvent si difficile de se procurer leur secours quand on en a besoin, qu'on ne peut savoir mauvais gré à ceux qui répandent la connoissance de ce remède.

Ce qui diminue singulièrement le mérite de la dent de saint Amable, de la terre de Malte, et des autres remèdes employés par la piété des fidèles, c'est qu'il est démontré aujourd'hui que le venin de la vipère n'est pas mortel : il cause de grandes douleurs, il produit l'inflammation, il jette le malade dans un état voisin de la mort ; mais il ne le fait pas périr. L'action des forces vitales suffit pour surmonter l'action du venin. Ces expériences ont été répétées cent fois à Paris et à Londres.

En 1734, un paysan anglois, nommé Guillaume Olivier, qui gagnoit sa vie à prendre des vipères pour les vendre aux apothicaires, se vanta de posséder un remède propre à guérir la morsure de ces reptiles. Il essaya d'abord de vendre son spécifique fort cher, mais personne ne s'étant présenté pour l'acheter, il se détermina à faire des expériences publiques. Le premier juin 1734, il se fit mordre au poignet et au pouce de la main droite, par une vipère, en présence d'un grand nombre de personnes. Sa blessure fut si profonde qu'il en sortit des gouttes de sang. Il éprouva sur-le-champ une violente douleur et des élancemens dans toute l'étendue du bras depuis l'extrémité du pouce jusqu'au coude. Au bout de quelques minutes, ses yeux devinrent rouges et enflammés. Il sentit un picotement accom-

pagné d'une grande oppression et d'un grand abattement ; il fut saisi d'une sueur froide, son ventre se gonfla ; il eut de violentes tranchées, une douleur aigüe dans les reins, suivie d'une évacuation copieuse par haut et par bas. Sa vue s'obscurcit, et deux fois de suite, il resta quelques minutes sans voir. Alors on lui appliqua son remède. Peu de temps après, sa femme fit apporter un réchaud bien allumé, et frotta le bras du malade avec de l'huile d'olive, en le retournant sur le réchaud comme si elle eût voulu le faire rôtir. Son pouls devint alors si foible et si intermittent, que les médecins qui assistoient à l'expérience, jugèrent à propos de lui faire prendre quelques cordiaux de quart-d'heure en quart-d'heure. Ce remède le soulageoit peu ; on lui fit boire un verre ou deux d'huile d'olive, et il se trouva un peu mieux. On le mit au lit, on continua à lui bassiner le bras avec de l'huile, mais il étoit toujours mal. Le docteur Mortimer, membre de la société royale de Londres, ordonna à la femme du malade de lui frotter aussi le dos et les reins avec de l'huile chaude, il sentit sur-le-champ un grand soulagement ; il n'eut plus que deux ou trois évacuations ; son urine reprit sa couleur ; il s'endormit profondément, et se trouva parfaitement bien à son réveil. Cette expérience fut répétée plusieurs fois, on obtint les mêmes symptômes et les

mêmes résultats. L'huile sembloit donc un remède éprouvé contre la morsure des vipères. Mais de nouvelles épreuves dissipèrent bientôt ces espérances. On fit mordre un poulet par une vipère; puis on lui appliqua le remède; le malheureux animal mourut au bout de dix minutes. Sa chair étoit devenue extrêmement noire; il y avoit entre la chair et la peau beaucoup de limphe extravasée, qui répandoit une odeur fétide. On fit mordre un autre poulet; on lui appliqua le remède; il parut d'abord assez bien et mangea; mais il mourut au bout de quatorze heures. On fit la même expérience sur deux jeunes coqs qui moururent en peu de temps. On fit mordre deux pigeons. On appliqua à l'un de l'huile de vipère, à l'autre de l'huile d'olive; le premier mourut, l'autre se rétablit. On fit mordre un jeune chien par trois fois, et l'on appliqua le remède; cependant il mourut au bout d'une heure (1). On conçut alors que le venin agissoit en raison inverse de la grosseur de l'individu et directe du nombre des morsures; les expériences répétées depuis ont confirmé cette conjecture, et rien n'est plus commun aujourd'hui que de guérir les morsures des vipères, sans recourir à la dent de saint Amable et à la terre de Malte.

(1) Abrégé des Transact. philosoph. mat. médicales et pharmacie, tom. I, p. 241.

SALIVE.

La salive de l'homme fait-elle mourir les Vipères.

Si vous avez des serpens ou des vipères dans votre jardin, consultez Aristote et Gallien, ils vous diront que rien n'est plus facile que de vous en délivrer. Il suffit de cracher dessus avant déjeûner; Gallien prétend en avoir fait l'expérience à la satisfaction d'un grand nombre de personnes qui en furent témoins. Suivant Avicenne, la salive de l'homme tue non-seulement les reptiles mais tous les animaux qui portent aiguillon. Varron et Pline attestent que de leur tems on a vu des hommes qui faisoient mourir des vipères avec leur salive; Voltaire rapporte un certificat de son chirurgien *Figuier*, lequel dit :

« Je certifie que j'ai tué, en diverses fois, « plusieurs serpens, en mouillant un peu avec « ma salive un bâton ou une pierre, et en « donnant sur le milieu du corps du serpent « un petit coup qui pouvoit à peine occasion- « ner une légère contusion. »

Le poëte Lucrèce est du même avis que le

chirurgien *Figuier*; Il dit dans son quatrième livre :

Est utique ut serpens hominis contacta Salivâ
Disperit ac se se mandendo conficit ipsa.

Crachez sur un serpent ; en sa douleur extrême
Il se roule, s'agite et se mange lui-même.

Personne avant Lucrèce n'avoit dit que les serpens se mangeassent eux-mêmes ; mais tout est permis aux poëtes.

Voltaire observe à ce sujet qu'il est triste que notre mère Eve n'eût pas eu connoissance de ce secret ; que de peines elle auroit épargné au pauvre genre humain, si au lieu d'écouter les mauvais propos du serpent, elle lui eût craché au nez.

Tout le monde sait que Régulus fut obligé de faire en règle le siége d'un gros serpent, qui menaçoit son armée. S'il eût seulement ordonné à ses soldats de cracher dessus, il n'auroit eu besoin ni de balistes, ni de catapultes, ni de toutes les machines de guerre qu'il employa pour le réduire.

Le savant Redi a voulu vérifier les expériences, d'Aristote, de Gallien et du chirurgien Figuier. Il a craché à jeun et dans un temps de rhume, sur une multitude de vipères que le grand Duc de Toscane avoit fait rassembler pour composer la Thériaque ; mais à la grande

confusion de ce savant, toutes les vipères se sont moquées de ses crachats, et pas une seule n'a fait semblant de s'en apercevoir.

Je crois néanmoins qu'on peut tuer les vipères avec un peu de salive, pourvu qu'on ait soin d'y ajouter un bon coup de bâton.

Ce qu'on a dit de la salive de l'homme, on l'a dit aussi de sa transpiration. C'est une opinion répandue dans le peuple, qu'un morceau de pain placé sous l'aisselle d'une personne en sueur devient un poison mortel, et que si on le donne à manger à un chien, il devient aussitôt enragé. C'est avoir bien mauvaise opinion du roi de la nature. Il est bien vrai que nos secrétions ne sont pas la chose la plus agréable du monde ; mais c'est trop les décrier que d'en faire des poisons. La sueur de l'homme ne tue personne, pas plus que sa salive.

SAINT-MÉDARD.

Se mêle-t-il de la pluie et du beau temps ?

J'AIME beaucoup saint Médard. Il s'est occupé de régénérer les mœurs de son diocèse, nous lui devons l'aimable institution de la rosière de Salency; il a excité une généreuse émulation parmi les riches et les nobles, et depuis lui, nombre de belles dames, qui n'eussent peut-être pas obtenu elles-mêmes la couronne de roses, n'en ont pas moins établi, dans leurs terres, des fêtes à l'innocence, la jeunesse et la vertu ; aussi la fête de saint Médard se célèbre-t-elle dans la saison la plus digne de lui : c'est au commencement de juin, époque où les roses sont dans leur pompe la plus éclatante.

Je n'aimerois point saint Médard, s'il falloit lui imputer les pluies longues et désastreuses qui tombent quelquefois dans les mois de juin et de juillet. Ces pluies sont très-mal placées, elles viennent à l'époque où il faut recueillir les herbages qui nourrissent nos coursiers, et moissonner les dons de Cérès qui nourrissent nos élégans écuyers, c'est encore le temps où la vigne se couvre de fleurs, et s'apprête à réaliser les espérances qu'elle a données. De longues pluies la dépouillent de toutes ses ri-

chesses, enlèvent à ses grappes leurs poussières fécondantes, et n'y laissent que quelques grains solitaires et étiques.

Les habitans de la campagne ne font point comme nos savans, ils ne bâtissent point de systèmes, ne créent point de théories; ils se contentent d'observer la nature et de recueillir des faits, ils se forment ainsi une doctrine expérimentale, qui vaut souvent beaucoup mieux que les plus brillantes théories de nos docteurs. *Quand il pleut*, disent-ils, *à la saint Médard, il pleut quarante jours plus tard*. Cet axiome est de tout les pays, mais dans quelques provinces on y associe saint Gervais et saint Protais dont la fête arrive au 19 de juin; *s'il pleut à la saint Gervais, il pleut quarante jours après*. La rime est moins riche, et l'axiome plus sûr. J'ai quelquefois vérifié l'imputation faite à saint Médard, et je me suis presque toujours convaincu de son innocence. La fête arrive au sept de juin, c'est un temps qui n'a rien de suspect, la nature ne songe pas encore à être variable et inconstante. Il n'en est pas de même du 19 juin, c'est l'époque du solstice d'été.

Demandez à votre métayer pourquoi il pleut un mois ou six semaines de suite quand le temps est pluvieux à la saint Médard et à la saint Gervais; il vous répondra qu'il n'en sait rien, mais que le fait n'en est pas moins sûr,

qu'il tient cela des anciens, et que cette croyance est de temps immémorial. D'autres nous diront que ce n'est ni saint Médard, ni saint Gervais qui règlent les saisons; que leurs variations tiennent à la distribution des *quatre-temps*, qu'on voit par l'office des *quatre-temps*, quelle sera la température des quatre saisons, de sorte que si les quatre-temps d'hiver qui tombent au milieu de décembre, sont pluvieux, on peut prévoir un hiver humide, que si ceux du printems qui arrivent au mois de mars sont froids et secs, on peut prédire un printems sec et froid. Mais ces métayers-là sont les savans de l'ordre; ils répètent ce qu'ils ont appris de leur curé, ils affectent une sorte de dédain pour les fauteurs et partisans de saint Médard; au fond ils ne sont pas plus savans les uns que les autres, ils expriment un fait vrai sans savoir pourquoi.

On a inventé beaucoup de systêmes pour expliquer la pluie et le beau temps. Outre l'almanach de Thomas Moult, qui est fondé sur une idée astronomique, nous avons les observations d'un Savant illustre établies sur les constitutions australes et boréales, mais ces observations sont encore si imparfaites, qu'il arrive presque toujours qu'il fait beau quand le Savant annonce de la pluie, et qu'il pleut quand il nous promet du beau temps.

Il faudra donc s'en tenir encore quelque temps aux axiomes de nos gens de campagnes.

La plupart de nos sciences se réduisent à la connoissance des effets, celle des causes est fort difficile à acquérir ; il nous faudroit de meilleurs yeux et peut-être deux ou trois sens, ou quelques onces de cerveau de plus. Il est constant, par exemple, que le changement de saisons amène un changement dans l'atmosphère ; il est constant que les vents, dont la cause nous est si peu connue, se règlent à-peu-près quatre fois par an ; qu'ils se fixent surtout aux équinoxes du printemps et de l'automne ; ils se fixent aussi presque toujours aux solstices d'hiver et d'été ; ainsi, en observant l'état de l'atmosphère à ces quatre époques différentes, on a des données générales sur la température de l'année. Les savans qui s'occupent de météorologie, les navigateurs, entre autres, ont si bien constaté ce fait, qu'il est impossible de le nier ; en comparant, avec quelque soin, les tableaux météorologiques de diverses années, on se convaincra que chacune d'elles a un caractère particulier qu'elle suit régulièrement, et dont elle ne s'écarte que par des causes extraordinaires et pendant de très-courts intervalles. Ainsi, l'équinoxe du printemps de l'année 1809 ayant été froid et sec, on a dû présumer raison-

nablement que le mois d'avril seroit sec et froid, et que le vent d'est régneroit habituellement depuis le 21 de mars jusqu'au 21 de juin; mais le 21 juin ayant été humide et froid, on a dû s'attendre à un été humide et et dénué de chaleur. Les pluies du mois de septembre ont déterminé le caractère de la saison suivante, et nous ont privé de recueillir, par un beau temps, les dons vermeils du Dieu des vendanges.

Beaucoup de personnes veulent pousser plus loin la prévoyance et perfectionner l'art de la divination. Nous voyons depuis quatre à cinq ans un médecin nous annoncer constamment dans la gazette de santé un hiver sec et rigoureux, et nous avons toujours eu un hiver doux et pluvieux. Le seul motif raisonnable qui puisse nous faire craindre prochainement un hiver long et rigoureux, c'est que depuis 1795 tous les hivers ont été d'une température modérée. Il en est du temps comme des billets de loterie; plus un numéro est en retard, plus il est probable qu'il sortira prochainement. Mais les calculs les plus simples ne sont pas toujours les plus suivis. Combien de personnes prétendent indiquer le caractère des saisons à l'inspection d'un légume bulbeux ou de la fourrure d'un lièvre. Voyez-vous, diront-elles, comme les pellicules qui couvrent

cet oignon sont épaisses et multipliées ! Voyez-vous comme la peau de ce levreau est fourrée ! C'est un signe évident de froid pour cet hiver ; c'est une précaution que la nature a prise pour la conservation des individus, c'est un témoignage de son amour pour les oignons, de sa bienveillance pour les lièvres.

Si votre jardinier ou votre garde-chasse vous parloient ainsi, rien ne seroit plus naturel, mais ce sont souvent des gens du monde dont l'éducation est soignée, des hommes qui cultivent les lettres ou les sciences, ou dont les idées sont d'ailleurs remarquables par leur justesse, enfin des esprits qui affectent une incrédulité assez marquée pour beaucoup d'autres choses. Il sera toujours difficile de faire du genre humain une espèce vraiment raisonnable. L'imagination l'emportera sur le bon sens ; l'ignorance et les préjugés nous égareront, et l'intérêt des hommes adroits s'accordera avec l'ignorance et les préjugés pour laisser la pauvre humanité dans l'état où elle est.

O cœcas hominum mentes ! ô pectora vana.

HIRONDELLES.

Refont-elles les yeux de leurs petits avec de la chélidoine ? — Quittent-elles nos climats en automne pour aller jouir des beaux jours sous un autre ciel ?

Si j'avois eu l'honneur d'être au nombre des divinités mythologiques, j'aurois choisi l'hirondelle pour objet de ma prédilection ; elle annonce le printemps, elle poursuit les insectes, elle est le modèle et le précepteur des architectes. Une hirondelle ne vaut-elle pas bien le hibou que Minerve avoit élu pour son oiseau favori, et dont la figure est si laide, l'œil si louche, l'humeur si sauvage et si triste ! Les anciens respectoient les hirondelles ; elles étoient consacrées aux dieux pénates ; on les honoroit comme les messagères et les hérauts du printemps ; et quand elles reparoissoient dans l'île de Rhodes, les habitans célébroient leur retour par des cantiques. Qui n'a pas lu l'ode aimable d'Anacréon adressée à l'hirondelle ?

Les naturalistes, moins sensibles, moins reconnoissans, plus occupés de science que de sentimens moraux, se sont contentés d'étudier sa forme, son plumage, les variétés qui

en distinguent les espèces : quelques-uns d'eux les ont transformées en excellens oculistes, qui au moyen d'une petite pierre que nous ne connoissons pas, ou d'une feuille de chélidoine, savent refaire les yeux de leurs petits quand on les a crevés. Le savant père Kirker et le docte Redi, médecin du duc de Florence, ont examiné le fait, et ils affirment que les yeux des hirondelles se rétablissent en effet ; mais ils attribuent cette propriété à l'énergie de cet organe, et point du tout à la petite pierre dont il est question (1). N'est-il pas fâcheux qu'une de ces hirondelles, si habiles oculistes, ait eu autrefois le tort de priver de la vue l'honnête et bon Tobie, et qu'elle ait témoigné si peu de regret de sa faute, quand il lui étoit si facile de la réparer ?

Vous savez, mon cher lecteur, que l'on distingue au moins deux espèces d'hirondelles, celles qui font leur nid dans les cheminées et celles qui le font aux fenêtres de nos maisons. J'ai toujours été fâché qu'on en ait supprimé

---

(1) L'art de guérir la cécité n'est pas la seule vertu qu'on ait attribué à l'hirondelle. On a dit aussi qu'on pouvoit se faire aimer de tout le monde en portant sur soi le cœur d'une hirondelle. Qu'on pouvoit se faire aimer d'une femme en lui faisant présent d'un anneau d'or qu'on auroit laissé pendant neuf jours dans un nid d'hirondelle.

une troisième, qu'on appelloit *hirondelles de carême* (1); elles reparoissoient avec le printemps, dont l'une d'elles étoit toujours l'image; elles voyageoient par couples solitaires, leur nid étoit dans les abbayes, les prieurés, les presbytères; elles revenoient fidèlement au lieu qui les avoit accueillies; leur robe noire, leur collerette blanche, leur teint vermeil et leurs yeux piquans en faisoient un des plus jolis oiseaux de nos climats. Le vent de la révolution a détruit leurs asiles, et ce n'est pas une des moindres pertes que nous ayons à regretter. Quant aux autres, elles continuent de vivre parmi nous; mais elles ressemblent un peu aux faux amis; elles ne nous visitent que dans la belle saison; dès que l'hiver dépouille notre climat de ses richesses, elles disparoissent et justifient le mot d'Ovide:

Tempora si fuerint nubila solus eris.

J'ai toujours été étonné qu'on n'ait jamais pu découvrir ce que deviennent les hirondelles. Si l'on en croit l'opinion vulgaire et la plupart

---

(1) C'étoient des sœurs de Sainte-Claire, qui faisoient vœu de pauvreté et voyagoient tous les ans pour recueillir les aumones des fidèles. On les appelloit hirondelles de carême, parce qu'elles étoient, comme les hirondelles, vêtues de noir et de blanc, et qu'elles quittoient leurs couvens au commencement du carême.

de nos naturalistes, elles sont destinées à voyager, et je ne sais même si le docteur Gall ne leur a pas découvert une protubérance qui les condamne à mener une vie errante comme les Nomades ; mais où vont-elles (1)? S'il est vrai

---

(1) Un auteur anglois prétend qu'elles se rendent directement à la lune, et voici les raisons qu'il en donne. On a remarqué qu'au moment de leur départ, ces oiseaux s'élèvent verticalement dans les régions de l'atmosphère, et disparoissent presqu'aussitôt. Or, si leur dessein étoit de se rendre dans des contrées terrestres, n'est-il pas évident que leur vol devroit être horizontal au lieu d'être vertical? Il lui paroît donc démontré qu'elles franchissent la sphère d'activité de notre globe, et qu'entraînées par les lois de l'attraction, elles vont dans la lune passer la mauvaise saison; comme un grand Seigneur va pendant quelque temps visiter sa petite maison. Si vous dites à mon Anglois que le trajet est long, et que les hirondelles doivent avoir de la peine à respirer dans le vide qui sépare la terre de la lune, il vous dira qu'il n'en est pas des choses d'en haut comme des choses d'ici-bas; que si la terre peut parcourir cent millions de lieues par an autour du soleil, ce qui fait à-peu-près deux cent soixante-quinze mille lieues par jour, il n'en doit pas coûter beaucoup à une hirondelle pour faire lestement un voyage de quatre-vingt mille lieues : quant au vide, loin de contrarier ses idées, il ne fait que les servir merveilleusement; car puisqu'il ne faut à un rayon de lumière que sept minutes pour venir du soleil à la terre, une hirondelle, emportée avec la même rapidité, n'aura besoin que de deux secondes pour arriver à la lune, ce qui la dispensera de respirer seulement une fois. (*Mercure de France*, *octob.* 1738).

qu'elles quittent nos régions pour des régions plus douces, par quels moyens traversent-elles les mers? Qui prend, pour elles, la peine de fréter des bâtimens? et si elles sont réduites à n'avoir pour voiles et pour rames que leurs deux ailes, qui les soutient dans de longs trajets de mer, sans nourriture peut-être, au moins sans trouver un seul relais? On m'assure que les mâts des navires leur servent de points de repos, et qu'on en prend quelquefois une si grande quantité, que les matelots en font du feu; mais si la navigation venoit à cesser tout-à-coup, que deviendroient-elles? Il y avoit des hirondelles avant que l'audace de l'homme eût osé braver la fureur des mers; en quel lieu se reposoient-elles alors? d'ailleurs, ce feu de petits oiseaux n'est-il pas un peu suspect? Il me semble que les matelots seroient beaucoup mieux avisés de les faire cuire et de les manger. Une jeune hirondelle cuite à point, vaudroit bien un morceau de biscuit rongé de vers. Je connois des navigateurs qui ont souvent labouré les plaines liquides de l'Océan, et qui n'ont jamais été témoins de ces prodiges.

On a vu voyager les grues et les cigognes; leurs nombreux bataillons, l'ordre et la discipline qui régnent dans leurs rangs sont pour l'observateur un juste sujet d'admiration; mais on ne voit nulle part, en nos climats, voyager

les hirondelles. S'il est vrai qu'elles partent par milliers au commencement de l'automne, on devroit pouvoir suivre leur route ; on verroit des nuages d'hirondelles passer au-dessus des villes et des campagnes, comme on voit des nuages de sauterelles en Afrique. Je consens que l'hirondelle nous quitte en hiver, puisque les rigueurs de notre ciel les privent de toute nourriture, et qu'on ne peut guère exiger d'elles qu'elles meurent de faim par bienséance ; mais si elles vont ailleurs chercher un astre plus doux, si elles s'exposent à tant de fatigues pour y arriver, par quel esprit d'inquiétude et de vertige quittent-elles ce climat si favorable, ce climat qui leur offre tous les avantages d'une vie douce et heureuse, pour revenir vivre chez nous de quelques chétifs vermisseaux ? Avec un peu de sagesse, ne doit-on pas rester où l'on est bien ? Un voyageur m'assure que celles de la Guyane ont le bon esprit de demeurer fidèles au climat qui les a vu naître : voilà des oiseaux bien raisonnables. Songez qu'il y a des hirondelles jusqu'en Norvège et au Spitzberg : or, jugez quel trajet elles auroient à faire pour aller de là vers l'équateur : on ne fait pas deux fois de pareils voyages sans nécessité. Je crains bien que les naturalistes ne consultent plus souvent leur imagination que la réalité. Combien de fables les plus doctes d'entre eux ne

nous ont-ils pas rapportées ? Quand ils s'abandonnent à l'enthousiasme, rien ne sauroit plus les arrêter. Pline donne une garde d'honneur et des licteurs à la reine des abeilles ; Elien place des sentinelles dans son antichambre, et lui compose une maison digne d'une impératrice romaine, des dames du palais, des écuyers, des chambellans, etc. Ce qu'Aldrovande et Jonston ont écrit des fourmis est tout aussi raisonnable. Depuis qu'on a observé de plus près les fourmis et les abeilles, ces miracles sont singulièrement déchus. Je crois qu'il pourroit en être de même des voyages de l'hirondelle. Il est déjà constant que celles des contrées septentrionales ont le bon esprit de rester sédentaires ; qu'au lieu de perdre leur temps à voyager, elles ont pris le parti de se choisir sur les lieux même un asile contre les rigueurs de l'hiver, et comme il est démontré, suivant un axiome vulgaire, que *qui dort dîne*, elles ont pris le parti de dormir pour s'épargner le besoin de dîner. Leurs palais d'hiver sont des trous dans les montagnes, dans des creux d'arbres, sous des rochers ; comme elles savent très-bien bâtir, il est possible qu'elles en ferment assez exactement l'entrée pour n'y pas craindre le vent de bise. Si les hirondelles du nord se conduisent de cette manière (et l'on ne sauroit en douter), pouvons-nous croire que la nature

ait donné deux instincts à la même espèce, et que celles de notre climat, qui peuvent dormir comme les autres, soient assez dépourvues de sens pour aller courir le monde au risque de tous les dangers qu'on y trouve? Ce qui me fait croire au bon esprit de nos hirondelles, c'est qu'à peine les premiers beaux jours du printemps viennent-ils à luire, on les voit paroître aussitôt; quelquefois on en a vu se montrer au milieu d'un hiver doux : je les ai observées, il y a deux ans, au quatre d'avril, quoique notre printemps fût alors d'une température rigoureuse ; il est vrai qu'elles disparurent quelques jours après pour se remontrer dès que le soleil devint un peu plus clément. Or, comment feroient-elles pour paroître et disparoître à des intervalles si peu éloignés, si elles ne passoient pas l'hiver près de nous? comment se trouveroient-elles par tout à la fois dès que le printemps commence à renaître? Des savans du nord, qui partagent mes doutes, ont écrit qu'elles se plongeoient sous les eaux, et qu'elles y restoient en pelotons, accrochées les unes aux autres, sans mouvement et sans aucun signe de vie. Olaüs Magnus, évêque d'Upsal, assure que les pêcheurs du nord en retirent souvent dans leurs filets des masses considérables enchaînées par le bec, les ailes et les

pattes ; Pecklin, Kirker, Klein, Hevelius, Scheffer pensent comme Olaüs Magnus ; le dernier s'exprime même d'une manière très-affirmative : « Il est certain, dit-il, que les hiron-« delles se plongent, au commencement de « l'automne, dans les lacs, de même que les gre-« nouilles, et je tiens ce fait de plusieurs per-« sonnes qui en ont vu retirer avec des poissons « dans un filet, et qui les ont vu ressusciter « devant le feu. »

Mais il est évident qu'il ne faut s'en rapporter ni à Olaüs Magnus, ni à Pecklin, ni à Kircher, ni à Hevelius, ni à Scheffer. Autrement il faudroit renoncer à toutes les lois de la physique et de l'économie animale. Comment supposer que le même oiseau respire pendant six mois, et vive privé d'air pendant six autres mois ? Ou son organisation pulmonaire change, ou elle reste la même. Si elle change, par quel artifice extraordinaire s'opère cette mutation subite ! comment a-t-elle lieu trois fois par an dans un animal formé et adulte ; si le mécanisme reste le même, l'animal périt nécessairement sous l'eau, puisque la respiration se trouve forcément arrêtée, et que la mort est la suite de cette suspension si elle se prolonge. On a vu des hirondelles tomber dans l'eau, s'y débattre, s'y noyer, et périr irrévocablement ; mais si

elles ont la faculté de passer six mois sous l'eau sans en être incommodées, pourquoi périssent-elles quand elles y restent six heures? C'est un fait avéré, que les hirondelles meurent à la température de la glace; que Messieurs Klein, Scheffer, Hevelius, nous disent donc comment, elles conservent sous l'eau glacée, le degré de chaleur nécessaire à l'entretien de la vie; qu'ils nous disent aussi par quelle loi secrète, par quel singulier mystère la température de l'automne souvent très-douce, engourdiroit les hirondelles, tandis que celle du printems souvent plus froide, les tireroit de leur assoupissement; enfin pourquoi les eaux de la mer qui tendent sans cesse à rejetter sur leurs bords les corps étrangers, se feroient-elles un devoir religieux de conserver les hirondelles?

J'aime mieux m'en rapporter à ceux de leurs confrères, et au témoignage de quelque gens honnêtes, qui sans autre science que deux bons yeux, ont trouvé pendant l'hiver, des monceaux d'hirondelles entassées dans des creux d'arbres, assoupies comme des loirs, et accrochées les unes aux autres. Je puis certifier que j'ai vu moi-même au commencement de l'automne des hirondelles descendre dans des sablières, et s'enfoncer dans les trous que les taupes y avoient creusés. Y sont-elles restées? je l'ignore. Mais voici un fait qui me paroît

résoudre péremptoirement la question, c'est le savant M. Achard qui l'atteste (1).

« Je descendis le Rhin, à la fin de mars « 1762, pour aller à Rotterdam, un peu au- « dessus de Bâle; la rive méridionale du fleuve « est très-haute et escarpée, elle s'élève à « soixante ou quatre-vingt pieds au-dessus de « l'eau, et est composée d'un terrain sabloneux. « Je fus surpris de voir près du sommet de ce « précipice des enfans attachés par des cordes « qui paroissoient occupés contre le flanc « de la rive. La singularité de ce spectacle nous « fit suspendre notre navigation, pour savoir « ce que faisoient ces enfans si téméraires; les « bateliers nous dirent qu'ils étoient à chercher « dans des trous, les hirondelles ou martinets « qui s'y réfugioient et y demeuroient tout « l'hiver, jusqu'à ce que la belle saison les en « fît sortir; les enfans qui étoient descendus « par leurs camarades, jusqu'au devant des « trous, y introduisoient une longue baguette « avec un tire-bourre au bout, comme ceux « dont on se sert pour le fusil, et en le tour- « nant ils tiroient les oiseaux en dehors; avec « peu d'argent, je m'en procurai quelques- « uns; ils sembloient d'abord roides et sans

(1) Transactions philos. de la société royale de Londres, tom. 53.

« vie ; j'en mis un dans mon sein, entre ma « peau et ma chemise, et un autre sur une « planche au soleil qui étoit brillant et assez « chaud. Un ou deux de mes compagnons en « firent autant.

« Celui qui étoit dans mon sein ressuscita au « bout d'un quart d'heure, le sentant remuer, « je le pris pour l'examiner, je le vis s'étendre « sur ma main, mais trouvant qu'il n'étoit pas « suffisamment ranimé, je le remis sur moi ; « au bout d'un autre quart-d'heure, il remuoit « très-vivement : je le repris et me mis à le consi- « dérer. Comme il étoit alors parfaitement ré- « tabli, il me surprit et se sauva : la tente du « bateau m'empêcha de voir de quel côté il « dirigea son vol, l'oiseau qui étoit sur la plan- « che, quoiqu'exposé au soleil, ne put se « ranimer assez pour s'envoler, l'air étant ap- « paremment un peu trop froid. »

Voilà donc les voyages des hirondelles relégués dans la région des chimères. Cependant il ne faut pas se presser de décider, si M. Achard les a trouvées engourdies sur nos rivages ; un autre savant non moins digne de foi, M. Adanson, les a vues arriver au Sénégal le huit d'octobre ; comment donc concilier tant d'autorités contradictoires ? Ne faudra-t-il pas en revenir à celle d'Aristote et de Pline qui assurent que les hirondelles quittent en automne

les climats tempérés, pour passer dans les contrées méridionales quand elles n'en sont point éloignées; mais que celles des régions septentrionales se cachent dans les creux des montagnes et des arbres pour s'épargner les fatigues d'un trop long voyage; ou bien vous en rapporterez vous au sentiment de M. Colinson, qui prétend que quelques espèces d'hirondelles changent de climat, et que d'autres prennent leurs quartiers d'hiver, dans leur propre pays. Je vous laisse la liberté du choix, et ne décide point entre Rome et Genève.

DU PHÉNIX.

Ressuscite-t-il de ses cendres?

Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.

Ce seroit un beau privilége que d'être immortel; quelle sagesse on acquerroit par l'expérience! Que de progrès on feroit faire à la science et aux arts! Que de nombreuses histoires on auroit à raconter! Mais puisque, hélas! depuis la création du monde, tous nos tristes aïeux, à l'exception d'Hénoch et d'Elie, n'ont pu se soustraire au fâcheux cérémonial de la sépulture, c'est du moins une consolation que de pouvoir se flatter de ressusciter un jour.

Les anciens n'ont jamais désespéré qu'on ne parvînt à se procurer cet avantage, et que des savans bien intentionnés ne découvrissent par la suite quelque procédé pour sortir du tombeau et recommencer sur ce petit grain de boue un nouveau cours de douleurs et de calamités. Car, hélas! nous avons beau nous plaindre tous les jours, tandis que nous traînons notre chétive existence dans cette vallée de larmes, dès que l'heure du trépas arrive,

nous regrettons la perte de toutes ces misères qui nous désolent. Nous pleurons, comme les Hébreux, nos oignons d'Egypte.

Nos pères se réjouissoient de connoître le phénix; ils se flattoient qu'un jour ils pourroient imiter cet oiseau merveilleux qui vit douze ou quinze siècles, qui meurt ensuite, s'ensevelit et s'embaume lui-même, met le feu à son propre bûcher et ressuscite de ses cendres.

Les plus beaux génies de l'antiquité ne doutoient nullement de son existence. Tacite dit en termes formels que ce rare volatile se montra en Egypte sous le consulat de Paulus Fabius et de Lucius Vitellius, et que son apparition donna lieu à beaucoup de discussions parmi les savans de l'Egypte et de la Grèce. Il ajoute que le retour périodique du phénix est une vérité incontestable (1).

Solin qui rapporte le même fait, va plus loin que Tacite. Il cite à l'appui de son récit des actes solennels et authentiques. Ce fut l'an 800 de la fondation de Rome, dit-il, que le phénix fut pris en Egypte. Il fut transféré dans la capitale de l'empire et exposé aux regards du public par ordre de l'empereur Claude. Il ajoute que le fait fut constaté par des

(1) *Cœterum aspici aliquando in Egypto eum volucrem non ambigitur.* (Annal. lib. 6. cap. 28).

procès-verbaux, que l'on conservoit de son temps dans les archives de l'Etat (1).

Les pères de l'Eglise ont professé la même doctrine que Tacite et Solin. Saint Clément de Rome, saint Cyrille, saint Epiphane, saint Grégoire de Nazianze, Tertullien, Lactance, saint Ambroise, ont parlé très-affirmativement du phénix. Le miracle de sa résurrection leur a servi à prouver la résurrection du genre humain. « Considérez, dit saint Clément, qu'il « existe en Arabie un oiseau unique en son « genre. On l'appelle phénix ; il vit cent ans, « et lorsqu'il est près de mourir, il procède « lui-même à son embaumement. Il cueille de « la myrrhe, de l'encens et d'autres aromates, et « s'en compose un cercueil odorant dans lequel « il s'enferme au temps marqué, et meurt. « Lorsque ses chairs sont consumées, il naît un « ver qui vit aux dépens de la dépouille du « phénix, et se couvre de ses plumes. Dès qu'il « est assez fort pour prendre son vol dans les « airs, il enlève le tombeau où repose la dé-« pouille mortelle de son père et le transporte « de l'Arabie jusques dans la ville d'Héliopolis « en Egypte. Il traverse les airs en plein jour, « à la vue de tous les habitans, va déposer son

(1) *Quod gestum præter censuram quæ manet actu etiam urbis continetur.* (Solin. cap. 33).

« fardeau sacré sur l'autel du soleil, et s'envole.
« Les prêtres, en consultant leurs chroniques,
« ont calculé que ce phénomène se renouvelle
« tous les cinq cents ans (1) ».

Quelques lecteurs quinteux pourront trouver que saint Clément de Rome n'est pas bien expert en histoire naturelle ; que ses calculs sur la vie du phénix et son retour en Egypte sont un peu contradictoires ; mais il y a peu de faits sur lesquels la critique ne puisse s'exercer, et si saint Clément de Rome se trompe sur la reproduction du phénix, faut-il en conclure qu'il se trompe sur son existence ? Saint Cyrille de Jérusalem qui parle aussi du phénix, lui fait encore plus d'honneur que saint Clément. Il lui suppose des intentions morales et religieuses. « Ce merveilleux oiseau, dit-il,
« revient tous les cinq cents ans en Egypte, à
« dessein de prouver la résurrection ; et ce n'est
« point dans un désert qu'il va déposer le tom-
« beau de son père, car ce précieux mystère
« resteroit ignoré, mais dans une ville fameuse
« et peuplée, afin que l'on touche du doigt
« ce que l'on ne veut pas croire ».

On peut s'étonner que saint Clément et saint Cyrille ne donnent que cent ans d'existence au phénix. D'autres écrivains sont plus géné-

(1) *S. Clem. in epist. ad Corinth.*

reux. Solin lui accorde cinq cent quarante ans, et quelques auteurs poussent la libéralité jusqu'à lui donner douze mille neuf cents ans. C'est beaucoup. Hérodote est le plus ancien historien qui ait parlé du phénix, mais, contre son ordinaire, il est moins crédule que tous ceux qui en ont écrit après lui. « Il existe, « dit-il, un oiseau sacré qu'on nomme *phénix*. « Je ne l'ai jamais vu qu'en peinture, car il ne « vient que très-rarement en Egypte. Les Hé- « liopolitains assurent qu'il ne fait ce voyage « que tous les cinq cents ans, quand son père « est mort. Si les tableaux que j'ai vus sont fi- « dèles, sa dimension et sa forme ressemblent « beaucoup à celle de l'aigle; son plumage est « orné et entremêlé de rouge. Ils racontent à « ce sujet des choses peu vraisemblables. Ils « disent qu'il vient de l'Arabie; que quand son « père est mort, il lui compose un tombeau de « parfums et d'aromates, qu'il l'y enferme et « vient ensuite le déposer dans le temple du « Soleil (1) ».

Solin a donné une description du phénix, plus étendue que celle d'Hérodote. « Cet oi- « seau, dit-il, est grand comme un aigle; sa « tête est ornée de plumes qui s'élèvent en « forme de cône; sa gorge est entourée d'ai-

(1) *Herodot. liv.* 2.

« grettes, et son cou est brillant comme l'or; « le reste de son corps est couleur de pourpre; « excepté la queue où l'azur est mêlé à l'éclat « de la rose (2) ».

Pomponius Mela, Sénèque, Ovide, Lucain, Stace, Philostrate, font mention du phénix, et Claudien lui a consacré un poëme tout entier, où il vante, non-seulement sa beauté, mais sa ferveur et sa dévotion. Il prétend qu'avant de mourir, ce saint oiseau recommande son ame à Dieu et au soleil, et que, touché de ses sentimens religieux, l'astre du jour, après une réponse très-polie, secoue sa chevelure enflammée, et lui envoie un rayon qui met le feu au bûcher.

O senium positure rogo, falsis que sepulchris
Natales habiture vices, qui sœpe renasci
Exitio proprioque soles pubescere lecto,
Accipe principium rursus, corpusque coactum
Desere : mutatâ melior procede figurâ.

« Noble oiseau, qui viens sur ce bûcher, dé« poser tes dépouilles vieillies, qui, sous ce « tombeau fictif, aspires à une seconde exis« tence; qui sais puiser la vie au sein même de « la mort, reçois un nouveau principe d'action. « Laisse cette enveloppe flétrie, et montre-toi « brillant de jeunesse à l'univers étonné ».

---

(2) *Solin. cap.* 33.

Les théologiens chrétiens et les rabbins juifs ont prétendu s'autoriser du témoignage de l'Ecriture-Sainte, pour prouver l'existence du phénix. Ils citent entr'autres, ce passage du pseaume 91 : *le juste fleurira comme le phénix.* Mais on leur répond que le mot *phénix* est ici ambigu, qu'il signifie également un palmier ou l'oiseau révéré des Egyptiens, et qu'il est bien plus naturel que le juste fleurisse comme un palmier, que de fleurir comme un oiseau.

Plutarque qui a aussi parlé du phénix, assure que la cervelle de ce précieux volatile est un morceau délicat, dont les friands font beaucoup de cas. Mais Plutarque avoit-il mangé de la cervelle de Phénix? les Héliopolitains lui en avoient-ils envoyé? De quelle manière et à quelle sauce l'assaisonnoit-il? Le gourmand Héliogabale, qui mit toute la terre à contribution pour la satisfaction de son estomac et le luxe de sa table, ne put jamais parvenir à manger du phénix. Il auroit détruit l'espèce entière pour le plaisir d'un seul déjeûner.

Malgré l'autorité de Plutarque, du pseaume 91, de saint Clément, de saint Cyrille, de Tacite et de Solin, etc., personne aujourd'hui ne croit plus à l'existence du phénix. On objecte d'abord qu'Aristote, Strabon, Diodore de Sicile n'en ont jamais parlé ; que néanmoins ces écrivains ont fait les recherches les plus cu-

rieuses sur tout ce qui intéresse l'histoire civile, religieuse et naturelle des anciens, et qu'il n'est point à présumer qu'ils eussent manqué l'occasion de parler d'une singularité aussi étonnante. On observe que les écrivains qui ont vanté les merveilles du phénix ne sont nullement d'accord entr'eux; que les uns le font naître en Egypte, les autres en Arabie; que ceux-ci le font vivre cinq cents ans, ceux-là cent vingt siècles; que tantôt on veut qu'il se brûle lui-même pour renaître de ses cendres, tantôt on lui permet de s'enfermer dans un tombeau de parfums et de mourir paisiblement sur son lit de parade; que tous en parlent sur des ouï-dire, qu'aucun n'affirme l'avoir vu. Tacite dit, à la vérité, que l'existence du phénix n'est pas douteuse, mais il avoue en même tems que celui qui fut apporté à Rome étoit un faux phénix, et Pline l'assure positivement. Quant à Solin, c'est de Pline qu'il a tiré tout ce qu'il en rapporte; mais comme il étoit ami du merveilleux, il s'est bien gardé de copier ce qui pourroit rendre son histoire moins piquante.

Les Saints Pères n'ont parlé du phénix que parcequ'ils croyoient y trouver un argument en faveur de la résurrection. Ils écoutoient leur imagination plutôt que leur raison. Ils se laissoient séduire par le desir de faire une

belle comparaison. A l'exception de saint Clément, de saint Cyrille, de Ruffin et de Tertullien, tous les autres n'en parlent qu'en hésitant. Saint-Augustin exprime nettement son doute sur la résurrection du phénix. Que sera-ce, si l'on a recours seulement aux premières notions de l'histoire naturelle? Qui croira maintenant qu'un oiseau vive cinq cents ans? Quel homme a poussé sa carrière assez loin pour vérifier ce fait? Est-ce Mathusalem qui nous a garanti cette merveille? A-t-il eu la patience de tenir un phénix en cage pour calculer ses jours et fixer d'une manière précise sa naissance et sa mort?

Que dire encore de ce ver qui se forme dans le corps du phénix, qui se nourrit de ses chairs mortes, qui se couvre de plumes, qui ferme ensuite le tombeau de son père, et l'emporte religieusement dans le temple d'Héliopolis, pour lui faire rendre les derniers devoirs? Ces absurdités ont-elles besoin de réfutation? Ajoutez à cela que depuis qu'il existe des voyageurs, des curieux, des savans, personne n'a pu encore se procurer la satisfaction de voir un phénix. Nos armées ont occupé l'Egypte, les Musulmans en ont chassé les Grecs, les Grecs avoient succédé aux Egyptiens; mais ni Grecs, ni Musulmans, ni François, n'ont pu trouver la moindre trace du phénix. Les

habitans actuels du Nil seroient bien étonnés d'apprendre qu'ils possèdent sans le savoir une si rare merveille.

Voilà ce que disent les gens éclairés, les voyageurs véridiques, les naturalistes modernes. Ils prétendent qu'il faut voir avant de croire, et que l'autorité n'est rien quand l'expérience et la raison la désavouent.

DÉCADENCE, DÉGÉNÉRATION, VIEILLESSE PHYSIQUE ET MORALE DU GENRE HUMAIN.

L'espèce humaine est-elle dégénérée?

C'est encore le savant espagnol, dont j'ai parlé qui va me fournir la matière de cet article. On se livre souvent à de grandes doléances sur la dégénération de l'espèce humaine. Autrefois, dit-on, les hommes valoient beaucoup mieux, ils se portoient toujours bien, mangeoient de bon appétit, et vivoient long-temps; les hivers étoient moins rigoureux, les printems plus aimables, les étés moins brûlans, les automnes plus tempérés. Il est évident qu'il y a eu une révolution dans le globe, que les saisons sont changées et les tempéramens affoiblis. Le P. Feijoo est d'un avis tout opposé. Il prétend qu'on se porte aujourd'hui tout aussi bien qu'autrefois; que notre soleil vaut le soleil des anciens, et qu'on ne vivoit pas plus long-temps il y a trente siècles, qu'on ne vit dans nos âges modernes; et comme il convient qu'un Père bénédictin sache son ancien testament, il cite la bible, dont il espère

qu'on ne récusera pas l'autorité. Or le roi David, qui naquit 1,085 ans avant J. C., c'est-à-dire, il y a à peu-près trois mille ans (1), assure dans un de ses pseaumes, que l'homme ne passe guères ses soixante dix ans. *Dies annorum nostrorum in ipsis septuaginta anni* (2).

Sur quoi le P. Feijoo observe que David lui-même n'alla pas beaucoup plus loin, et qu'arrivé à soixante-dix ans, il étoit devenu si frileux, qu'on ne pouvoit plus le réchauffer, et qu'on eût beau l'envelopper d'étoffes soyeuses et de flanelle d'Angleterre, on fut obligé de recourir à une jeune et chaleureuse Sunamite pour l'empêcher de geler dans son lit.

Les choses n'allèrent guères mieux sous le nouveau testament; saint Jean qu'on appelle le Mathusalem de la nouvelle loi, ne franchit pas ses quatre-vingt treize ans, de sorte que M. le cardinal de Belloi que nous venons de voir mourir à cent ans, auroit fort bien pu lui contester son titre. Pline qui cite les vieillards de son temps, ne nomme guères que des octogénaires, et s'il rapporte les noms de quelques centenaires, ils sont en si petit nombre que c'est à peine le cas d'en parler. Il n'y a pas d'années que nos gazettes modernes ne nous

(1) 2885 ans.
(2) Psalm. 88.

rapportent des exemples de longévité beaucoup plus considérables. Car sans parler de Thomas Parck qui fut présenté à Charles XI, à l'âge de cent-cinquante-deux ans, on vit dans la province d'Hereford une contre-danse menée par douze vieillards, qui formoient ensemble plus de douze siècles. Quant à Nestor et quelques autres, qui suivant les poëtes, vécurent trois siècles et plus, le P. Feijoo croit qu'il y a un peu de mécompte, et pense qu'en fait d'exactitude et de véracité, ce n'est pas aux poëtes qu'il faut s'en rapporter. Il est vrai que des écrivains en prose affirment que Jean Destemples, écuyer de Charlemagne, vécut jusqu'à l'âge de trois cent soixante-dix ans; mais le P. bénédictin suppose que ces prosateurs avoient quelque affinité avec les poëtes, et d'ailleurs si le fait est vrai, dit-il, cela prouve que du tems de Charlemagne les générations n'étoient pas encore fort dégradées.

Quant à la force, les anciens citent Milon de Crotone, qui porta un bœuf sur ses épaules à la distance d'un stade (1), le tua d'un coup de poing et le mangea à son dîner; le fait est fort, aussi s'est-il trouvé des critiques qui ont prétendu qu'il s'étoit glissé quelque faute de copistes dans le passage, et qu'on devoit lire

(1) 150 toises.

ovem au lieu de *bovem*, ce qui rendoit le miracle fort explicable. Le P. Feijoo n'a point recours à ces interprétations; il oppose à Milon un brave espagnol nommé *Sotillo*, que tout Madrid a vu lancer à douze pas, une pierre pesant quatre cents livres; il est vrai qu'il ne la mangea pas, mais s'il se fût trouvé quelque saint assez puissant pour la convertir en pain, qui sait ce qui seroit arrivé? Les annales de la gastronomie contiennent plusieurs exemples d'une vigueur d'appétit et d'estomac, qui peuvent glorieusement rivaliser avec la prouesse de Milon de Crotone. D'ailleurs il peut se faire que l'histoire de ce célèbre Athlète ait été écrite par quelque savant rhéteur un peu trop passionné pour la figure de l'hyperbole.

De tout cela le bon père Espagnol conclut que les hommes sont aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois; qu'il est à présumer que les générations à venir ressembleront à la génération actuelle, et que c'est véritablement avoir des larmes de reste, que de les prodiguer à la prétendue décadence de l'espèce humaine.

Mais si le monde s'est assez bien conservé au physique, est-il aussi heureusement constitué au moral? Avons-nous des Socrates, des Catons comme autrefois? Nos femmes sont-elles aussi fidèles, nos enfans aussi dociles, nos prêtres aussi pieux, nos négocians aussi scru-

puleux, nos fournisseurs aussi délicats, nos filles aussi modestes? Horace a-t-il eu raison de dire que tous les siècles vont en déclinant; que nos pères valoient moins que leurs ayeux, que nous valions moins que nos pères, et que nos enfans vaudroient encore moins que nous? Est-il vrai qu'il y ait eu un âge d'or où toutes les épouses étoient des modèles de discrétion, de pudeur et d'amour conjugal; où tous les maris étoient prévenans, dispos et empressés; où l'on ne connoissoit ni médecins, ni avocats, ni cuisiniers, ni apothicaires, ni commis aux aides, ni percepteurs des contributions, ni gardes-chasse, ni gardes champêtres; où l'on se partageoit sans querelle tous les biens de la terre, où l'on se contentoit de manger du miel, de boire du lait? Est-il vrai qu'à cet âge d'or, ait succédé un âge d'argent, puis un siècle d'airain, et que nous vivions aujourd'hui dans le siècle de fer?

Si l'on en croit les bonnes gens qui ne peuvent plus ni manger, ni danser, ni faire la cour aux belles dames, de leur temps tout alloit beaucoup mieux : on étoit plus instruit, plus respectueux, plus économe, mieux vêtu, mieux logé, mieux nourri; le sang étoit plus pur, l'espèce plus belle, la constitution plus forte, l'esprit plus ouvert, le cœur plus franc; tout alloit mieux, jusqu'aux poires de beurré

qui étoient plus sucrées et plus douces ; mais mon bénédictin espagnol est loin de les croire sur parole : il a examiné attentivement toutes ces questions, et ses résultats sont que tout méchans que nous sommes, nos pères ne valoient pas mieux que nous. Il commence par Adam et Eve, qui, au lieu de vivre heureux et satisfaits dans un magnifique jardin qui leur fournissoit sans peine tout ce qui pouvoit flatter leurs desirs, aimèrent mieux pactiser avec Satan que de vivre en bonne intelligence avec Dieu, et se firent chasser honteusement du plus beau séjour que d'honnêtes gens pussent habiter. Il passe ensuite à Caïn, qui, par un damnable mouvement de haine ou de jalousie tua son frère, ou d'un coup de hoyau, ou d'un coup de mâchoire d'âne, car on n'est pas bien d'accord sur l'instrument qu'il employa : il décrit ensuite les excès et déréglemens de cette race de Caïn, qui passa tellement toutes les bornes de la justice et de la raison, que Dieu ne vit pas d'autre parti à prendre que de la noyer tout entière.

Il excepta cependant Noë et ses enfans, qui à peine sortis de l'arche, recommencèrent leur révolte contre Dieu, en élevant une tour énorme pour se moquer désormais du déluge. Le P. Bénédictin passe en revue les hauts faits de Nemrod qui réduisit ses égaux en servitude, et le

premier apprit aux hommes à attenter à la liberté de leurs semblables. Il rappelle les fâcheuses aventures de Sodome et de Gomorrhe, de Loth et de ses filles; la proscription de Joseph, les désastres de l'Egypte, l'idolâtrie d'Israël dans les déserts, les déportemens de Saül, les foiblesses du saint roi David, les désordres de ses enfans; la cruauté d'Adonibesec, roi de Jérusalem, qui fit ramper sous sa table soixante-dix petits rois auxquels il avoit fait couper les extrémités des pieds et des mains; celle de S. A. R. Abimelech, qui, pour monter sur le trône, fit, sans façon, descendre soixante-dix de ses frères dans l'empire des morts. Il parcourt la liste des augustes souverains d'Israël et de Juda, presque tous idolâtres, parjures, lâches et cruels. Il arrive au règne d'Aristobule qui fit mourir de faim sa propre mère; à celui d'Hérode qui fit couper le cou à tous les enfans au-dessous de deux ans, ce qui fit dire à Auguste qu'il aimeroit mieux être son cochon que son fils; et après cette énumération, mon auteur demande ce que durent faire les autres peuples, si le peuple de Dieu se conduisit de cette manière?

Il montre que la guerre de Troie fut causée par l'audace d'un jeune débauché et l'incontinence d'une belle princesse; qu'Hélène s'étoit déjà fait enlever par Thésée, et que sa belle-

sœur Clitemnestre n'étoit ni plus chaste, ni meilleure épouse qu'elle : il décrit toutes les frénésies des plus célèbres rois de Babylone et de Perse; c'est un Sardanapale passant sa vie dans le fond de son palais, environné d'une troupe de femmes dont il avoit pris les habits et les mœurs, maniant la quenouille et le fuseau avec elles, ne sachant faire autre chose que filer, manger, boire et se livrer aux plaisirs les plus infames ; c'est un Nabuchodonosor enivré d'orgueil, et réduit, en punition de ses excès, à paître l'herbe des champs et à vivre au milieu des bois, changé en bœuf suivant quelques-uns, et métamorphosé en pintade ou en oie suivant quelques autres; c'est un Xercès qui, dans l'excès de sa folie, fait fouetter la mer; un Artaxercès, prodige d'amour fraternel, qui dans une matinée fait égorger quatre-vingt de ses frères. Mon auteur cite ensuite l'autorité du philosophe Asclépiodore, lequel s'étant rendu dans la Syrie pour étendre ses connoissances et accroître ses vertus, confessa franchement que dans tout ce pays, il n'avoit trouvé que trois hommes qui ne fussent pas des fripons.

Veut-on de Syrie passer au Latium et examiner l'empire de Rome? Romulus commence par tuer son frère Remus ; les Tarquins commettent mille excès; Tullia fait passer son char

sur le cadavre de son propre père ; on chasse les rois ; et les consuls, pour amuser le peuple, dévastent toute l'Italie par les guerres les plus injustes et les plus cruelles ; les décemvirs ravissent Virginie à son père, et forcent cet infortuné à égorger sa fille pour la sauver du déshonneur. Toute l'histoire Romaine n'est qu'un tissu d'injustices, d'usurpations et de calamités pour le genre humain.

Enfin, arrivent les guerres de Sylla et de Marius, celles de César et de Pompée ; les proscriptions d'Antoine, d'Auguste et de Lépide ; les règnes des Tibère, des Caligula, des Néron, des Domitien ; l'humanité respire un moment sous les Trajan et les Antonin; mais bientôt viennent les Commode, les Héliogabale et tous les monstres qui désolèrent la terre pendant tant de siècles. On nous cite, il est vrai, Lucrèce et les Vestales ; mais pour un modèle de vertu, que d'exemples de vices et de débauches de tous les genres ! Chez les Grecs, Solon avoit établi des lieux de prostitution pour garantir l'honneur des femmes mariées ; chez les Babyloniens, chaque femme étoit, une fois au moins dans sa jeunesse, tenue de se remettre à la discrétion de ses galans compatriotes ; en Thrace, les jeunes filles étoient libres de disposer à leur gré des charmes dont la nature enrichit le beau sexe. A Rome, une femme pouvoit trafiquer

de son honneur, pourvu qu'elle en prévînt les Ediles, et les femmes nobles elles-mêmes ne dédaignoient pas d'user de ce privilége.

On sait jusqu'à quel point les Grecs et les Romains poussèrent la gourmandise. Nos friands du rocher de Cancale ne sont que des anachorètes en comparaison des Apicius, des Esopus, des Lucullus, et de tant d'autres qui avoient inventé des recettes pour vomir après dîner, et remanger ensuite.

Le Christianisme apporta quelque remède à la dépravation générale; on vit pendant un petit nombre d'années quelques hommes vertueux, qui pratiquoient dans toute la pureté de leur cœur les préceptes de l'évangile; mais cette ferveur ne dura pas long-temps. Saint-Chrysostome qui florissoit au IVe. siècle de l'Eglise, se livre aux plus amères lamentations sur le désordre et la décadence des mœurs. Suivant lui, il n'y avoit pas dans toute la ville d'Antioche, qui comptoit plus de six cents mille ames, cent personnes qu'on pût admettre en bonne compagnie; ce qui ne fait pas un homme de bien sur six mille.

Saint Augustin qui vivoit dans le même temps, ne nous donne pas une meilleure idée de l'occident, et si l'on en croit ce qu'il dit dans un commentaire sur le pseaume 48, il n'y avoit pas, dans tout ce qu'il connoissoit de

chrétiens, deux ou trois élus, du salut desquels il eût voulu répondre. Saint Grégoire, dont les talens et les vertus honorèrent le VIe. siècle, compare l'Eglise à l'arche de Noë, qui renfermoit beaucoup d'animaux et peu de créatures raisonnables. Que l'on consulte les Annales de la Monarchie françoise : que verra-t-on dans la première race? Des Princes féroces, ignorans, débauchés ou fainéans; des Frédégonde, des Brunéhaut et mille autres Princesses qui ne valoient pas mieux. Dans la seconde race, une foule de hordes barbares mêlant leurs vices sauvages à la corruption des descendans de Charlemagne ; le plus horrible despotisme d'un côté, la plus honteuse servitude de l'autre.

Sous la troisième race, des expéditions militaires qui ressembloient à des brigandages; la dissolution des mœurs dans les Cours, dans l'Eglise, chez les Grands et parmi le peuple. Des Reines enrôlant leurs augustes époux dans les confréries les plus exposées aux brocards du public ; des moines et des prêtres, la honte de leur état ; des femmes sans décence, des maris barbares, des fils armés contre leurs pères ; des sujets contre leurs Princes ; lisez les sermons de Menot, de Barlette, d'Olivier Maillard, et vous verrez si les dames de leur temps valoient mieux que les nôtres.

De tout cela que faut-il conclure ? que

nos éternelles et plaintives doléances sur la décadence du genre humain, sont des gémissemens inutiles; que nous sommes aujourd'hui ce qu'on étoit autrefois, et qu'il est possible que loin d'être dégradés, nous valions mieux que nos ancêtres. Les siècles ont comme les années de notre vie, leurs alternatives de bien et de mal; les Nations ont leur accès de santé et de maladie, de sagesse et de folie, mais il faut toujours en revenir au passage de Sénèque: « *Hoc majores nostri questi sunt; hoc nos querimur; hoc posteri nostri querentur. At ista stant loco eodem stabuntque, paulului duntaxat ultrà aut citrà ut fluctus.*

« Nos aïeux se sont plaints; nous nous plaignons après eux; nos descendans se plaindront également après nous; mais toutes choses n'en resteront pas moins au même point, un peu en-deçà, un peu en-delà comme les flots poussés par le flux et le reflux ».

MER MORTE. — POMMES DE SODOME. — FEMME DE LOTH.

Que faut-il croire des merveilles qu'on nous en raconte ?

DANS le temps où les mœurs n'étoient pas aussi dégénérées qu'aujourd'hui, il existoit, près des rives du Jourdain, cinq villes, d'une vertu renommée, dont les principales se nommoient Sodome et Gomorrhe. La pudeur, la religion et la bonne foi y étoient arrivées à un si haut degré de sainteté et d'édification, que Dieu lui-même se trouva fort empêché d'y trouver dix justes, et qu'irrité de tant de perfection, il prit sa foudre, brûla les cinq villes, et engloutit ce qui restoit dans un grand gouffre d'eaux noires, amères et bitumineuses, qu'on appelle aujourd'hui la *mer Morte* ou *le lac Asphaltite*.

Est-il vrai que les eaux de cet antique *Averne* soient si pesantes, que tout le monde puisse répéter le miracle de saint Pierre, et marcher sur leur surface comme sur le parquet de nos salons? Est-il vrai qu'elles soient d'une odeur si infecte, que les oiseaux ne sauroient planer au-dessus d'elles sans être subitement frappés d'apoplexie? Est-il vrai que les voyageurs qui

ont entrepris de pénétrer dans le sein de ces ondes infernales en soient sortis à moitié cuits? Est-il vrai que sur les bords de ce lac malheureux, il croisse des pommiers dont les fruits superbes en apparence, ne laissent dans la bouche de ceux qui les mangent que de la suie, des cendres et du charbon? Est-il vrai que l'on voie à quelque distance de ce triste cocyte, la statue de sel de la pauvre épouse de Loth, cette femme indiscrète qui retourna la tête par curiosité, et fut transformée en muriate de soude, c'est-à-dire en statue de sel, par ordre de Dieu? Est-il vrai enfin que les chèvres des environs s'amusent tous les jours à lécher cette pauvre femme, par pitié ou par plaisir, et que malgré leurs nombreux larcins, sa statue en pied ne soit pas diminuée d'une ligne depuis les quatre mille ans environ que sa métamorphose s'est opérée.

Voilà beaucoup de questions à résoudre. Nous sommes tombés, hélas! dans des jours un peu incrédules; les esprits sont devenus fiers, indociles et réfractaires, et par une suite de la dépravation de nos mœurs, et d'un penchant vicieux pour l'usage de la raison, les contes de vieilles ont beaucoup perdu de leur crédit. Voyons donc ce que les voyageurs les plus éclairés et les auteurs les plus judicieux ont écrit de *la mer Morte* ou du *lac Asphaltite*:

et d'abord pourquoi ce nom *d'Asphaltite* ; j'y reconnois une origine grecque, *asphaltos*, qui signifie bitume. Il y a donc du bitume dans ce lac? Oui, le fait est certain ; long-temps avant que nos voyageurs en fissent l'expérience, Strabon, l'un des plus doctes et des plus sages écrivains de l'antiquité s'en étoit assuré. « Le « lac, dit-il, est plein d'asphalte qui, à des « époques régulières, se détache du fond des « eaux, et jaillit en bouillons à leur surface ; « alors, les flots écumans s'élèvent en pyra- « mides, et présentent en se gonflant le spec- « tacle d'une colline ; leur sommet se couvre « de fumée et vomit des cendres ; ces cendres « et ces nuages ternissent l'argent, le cuivre et « tous les corps métalliques, excepté l'or ».

Tacite rapporte également que l'asphalte s'élève à la surface des flots, qu'il y nage pendant quelque temps, et que les habitans du pays emploient divers procédés pour le coaguler. Pline prétend qu'un des moyens les plus efficaces, est la présence des dames à l'époque où leurs charmes s'embellissent des roses de la fécondité ; mais Pline est crédule, et la présence des dames peut être plus agréablement employée qu'à faire cailler du bitume.

Tous les voyageurs confirment le récit de Strabon, et l'on peut regarder comme une vérité constante, qu'à certaines époques, il se

détache, du fond du lac, d'épais tourbillons de bitume qui viennent nager à la surface, et que les vents poussent vers les bords. Ce bitume se durcit au contact de l'air, et forme une substance brillante, solide, d'une couleur noirâtre, d'une odeur sulphureuse.

Les Arabes recueillent l'asphalte, en vendent une partie à Jérusalem, et se servent du reste pour calfater leurs canots et leurs navires. Les Egyptiens l'employoient pour embaumer leurs morts. et plusieurs Naturalistes assurent qu'il a la propriété de préserver de la putréfaction, et de résister aux vers. Les manufacturiers de Damas le recherchent pour enduire les étoffes, et en faire des toiles ou des draps imperméables. On regarde comme certain que l'asphalte est produit par un feu souterrain, qui lance au-dehors les matières qu'il a échauffées et liquefiées : voilà donc le nom de *lac asphaltite* bien établi. Quant à celui de *mer Morte*, il s'appuie sur d'autres titres. Il paroît constant que les poissons ne sauroient vivre dans ces eaux si souvent échauffées par l'action des feux souterrains ; ceux même que le Jourdain y entraîne périssent promptement, et on les ramasse morts sur le rivage. Cependant on trouve aussi, sur les bords du lac, des limaçons et des coquillages, ce qui feroit présumer que quelques espèces peuvent y vivre, ou du moins

qu'elles ne périssent qu'en certaines circonstances.

A l'époque des grandes fermentations, l'atmosphère se charge de brouillards épais et de vapeurs malfaisantes qui causent des maladies contagieuses ; alors les oiseaux qui essayent de traverser ces brouillards périssent soudainement. C'est là ce qui explique les contradictions des voyageurs, car les uns assurent qu'ils ont vu des oiseaux traverser impunément les régions atmosphériques du lac, et d'autres certifient qu'ils les ont vu tomber morts. Le nom de *mer Morte* peut donc, sous quelques rapports, convenir au lac *asphaltite*.

Mais ses eaux épaisses et stagnantes sont-elles assez pesantes pour soutenir le corps humain? D'une part, on nous assure que l'Empereur Vespasien y ayant fait jeter quelques prisonniers garottés, on les trouva le lendemain nageant sur la surface ; d'un autre côté, *Thevet* déclare qu'il y a vu jeter un âne avec son bât, et que le pauvre animal s'y noya. Les voyageurs éclairés qui ont examiné les eaux du lac asphaltite avec quelque attention, sont d'accord que leur poids est à celui de l'eau ordinaire, comme cinq est à quatre ; leur qualité est astringente comme une forte dissolution d'alun ; elles sont tellement salées et piquantes, qu'on ne peut en mettre une goutte sur les lèvres sans

éprouver une sensation douloureuse, suivie de gonflement. Cette abondance de matières hétérogènes qu'elles tiennent en dissolution, en augmente nécessairement le poids; aussi arrive-t-il qu'on peut y nager très-facilement, et les eaux du lac soutiennent tellement le voyageur qu'il peut y rester immobile, il lui faut même quelques efforts pour y enfoncer les jambes, et leur donner le jeu qu'exigent les principes de la natation. Voilà des faits constatés par l'expérience et l'accord de tous les voyageurs : le reste est fabuleux. Que penser, en effet, des récits de Tertullien qui, dans son poëme sur Sodome, prétend qu'une chandelle allumée surnage, et qu'elle enfonce quand elle est éteinte? Que dire de Pline, qui fait flotter des briques à la surface de l'eau, et de Jean de Motteville qui assure qu'un morceau de fer jeté dans le lac surnage, et qu'une plume descend au fond de l'eau? Il faut être bien tourmenté de la manie de mentir; et néanmoins Motteville ne donne point ce phénomène pour une croyance populaire, pour un propos de gens crédules, il affirme l'avoir vu, de ses propres yeux vu, ce qui s'appelle vu.

Quant à la chaleur des eaux, il faut s'entendre. Il est certain que des écrivains graves les accusent de bruler les nageurs qui veulent y pénétrer. Strabon dit positivement que ceux

qui sont allés bien avant dans le lac ont été brûlés jusqu'à la ceinture. Pokoke pense, comme Strabon, que l'on court risque de s'y échauder; et néanmoins des voyageurs s'y sont baigués impunément; c'est qu'ils ont mieux pris leur temps. Il est vraisemblable qu'à l'époque des éruptions souterraines, les eaux s'échauffent et deviennent innavigables; dans les temps ordinaires, elles reprennent leur température habituelle.

L'amour du merveilleux a fait penser que sur des bords si malheureux, il ne devoit croître aucune plante, ou que du moins elles devoient être d'une nature triste et malencontreuse; et c'est là ce qui a fait naître la fable des pommes de Sodome. On a prétendu qu'il croissoit sur les bords du lac des arbres dont les fruits offroient à l'œil l'aspect le plus séduisant, et dont l'intérieur ne renfermoit que des cendres, de la suie et du charbon d'une odeur infecte. Milton a consacré cette croyance dans son beau poëme.

Quand le prince des démons revient dans son empire pour annoncer à ses noirs sujets, sa victoire sur l'homme, les esprits réprouvés le suivent avec empressement; mais tout-à-coup ils sont changés en serpens; au sein de leur affreux séjour, s'élève un bois d'arbres touffus chargés des plus beaux fruits du

monde ; ils s'attachent au tronc, ils s'enlacent aux branches ; ils veulent en manger, mais ils ne trouvent que poussière, cendres et charbons.

Les voyageurs qui ont voulu vérifier, sur les bords du lac, ce phénomène merveilleux, ont en effet remarqué des fruits, qui sous une belle enveloppe ne contenoient qu'une poussière sèche ; mais ces fruits étoient des grenades gâtées dont l'intérieur s'étoit desséché, tandis que la surface avoit conservé l'éclat de ses couleurs. On a pris aussi pour un effet miraculeux, un autre phénomène qui se répète par-tout ; il arrive souvent que des insectes piquent la feuille ou l'écorce de quelques arbres ; il s'y forme alors une tumeur qui se charge souvent de couleurs éclatantes, tandis que l'intérieur ne renferme que des insectes ou quelques détrimens que l'amour du merveilleux a transformés en cendres.

La statue de l'épouse trop curieuse de Loth a quelque chose de plus reel en apparence. Il est certain que les Arabes offrent à tous les voyageurs de la leur faire voir. Mais si ce n'est pas une satue, c'est au moins une colonne de sel que les chèvres aiment beaucoup à lécher. Le peuple qui se plaît à attacher des idées religieuses à tout ce qui est extraordinaire, est persuadé que cette colonne a été autrefois un

être humain que Dieu a métamorphosé comme Niobé et ses enfans pour la punir de quelque faute grave.

Cette croyance a passé des Arabes chez les chrétiens; les Pères ont cité ce phénomène comme une preuve toujours existante des jugemens de Dieu, et l'auteur du poëme de Sodome que j'ai déjà cité, assure que cette statue est non-seulement la femme de Loth, mais que le miracle de sa métamorphose se renouvelle toujours; car si l'on en détache quelque partie, elle se répare aussitôt de ses propres forces; comme le polype, qui de ses membres coupés, forme plusieurs polypes. Enfin pour ne rien négliger de ce qui peut rendre ce miracle plus frappant, il rapporte que, l'épouse de Loth conserve sous sa nouvelle forme les signes primitifs de sa fécondité, et qu'ils se manifestent tous les mois, comme chez nos jeunes dames (1).

---

(1) *Durat adhuc etenim nudâ statione sub OEthram*
Nec pluviis dilapsa situ, nec diruta ventis.
Quin etiam si quis mutilaverit advena formam,
Protinùs ex se se, suggestu, vulnera complet.
Dicitur, et vivens alio jam corpore, sexûs
Munificos solito dispungere sanguine menses.

Il n'est pas bien constant que le poëme de Sodome soit de Tertullien : on le trouve peu digne de son beau génie; mais il a été jusqu'à ce jour inséré dans le recueil de ses

De tout cela on doit conclure que le lac Asphaltite mérite l'attention des savans. C'est évidemment le siége d'une ancienne et grande catastrophe. Les écrivains sacrés et profanes s'accordent sur un point commun ; c'est qu'il existoit autrefois des villes sur les bords de cette mer, et qu'elles ont été englouties par l'effet d'un grand désastre ; on en retrouve encore des débris sous les eaux.

œuvres. Il est certain au reste qu'il a été composé à Carthage, à-peu-près dans le temps où vivoit Tertullien.

ÉCROUELLES.

Nos Rois les guérissoient-ils du bout du doigt?

Il n'est guères de profession qui puisse se glorifier d'une origine plus illustre que la médecine ; sa gloire remonte jusqu'aux cieux. Apollon présidoit en même temps à l'astronomie, aux beaux arts et à la *thérapeutique*. Son fils Esculape fut admis sans difficulté parmi les Dieux ; presque tous les héros de l'antiquité voulurent être médecins. Le centaure Chiron docteur régent à l'université du mont Pélion, comptoit parmi ses élèves, Nestor, Thésée, Ulysse, Diomède, Castor et Pollux, Antiloque, Enée, et l'immortel Achille. Machaon et Podalyre, qui pansoient les blessures des héros Grecs, étoient eux-mêmes des héros et de puissans souverains. Pyrrhus, Vespasien, Agrippa, Adrien, entreprirent aussi la cure des malades. Pyrrhus les touchoit du bout du pied ; sa vertu étoit dans son orteil ; Agrippa se servoit d'un anneau ; Vespasien et Adrien n'avoient besoin que de quelques paroles.

Dans nos temps modernes, il n'est presque pas de monarque qui n'ait voulu être officier de santé. Les rois de Hongrie se vantoient de guérir la jaunisse ; ceux de Bourgogne la peste;

ceux d'Espagne de conjurer les démons et de délivrer les possédés.

Nos souverains ont de temps immémorial, revendiqué l'honneur de guérir les écrouelles. Saint Thomas d'Aquin, l'ange de l'école, fait remonter cette prérogative jusqu'à Clovis, et prétend qu'elle lui vint en honneur de l'Huile-Sainte qu'une belle colombe apporta du ciel pour son sacre. Le premier qui fut guéri fut un chevalier nommé Lancinet. Voici comme le fait est conté.

« Il étoit un cavalier nommé *Lancinet*, de « l'avis duquel le roi se servoit ordinairement « lorsqu'il étoit question de faire la guerre à « ses ennemis. Etant affligé de cette maladie « des écrouelles, et s'étant voulu servir de la « recette dont parle Cornélius Celsus, qui « dit que les écrouelles se guérissent si l'on « mange un serpent, l'ayant essayé par deux » fois, et ce remède ne lui ayant point réussi, « un jour comme le roi Clovis sommeilloit, « il lui fut avis qu'il touchoit doucement le « col à *Lancinet*, et qu'au même instant ledit « *Lancinet* se trouva guéri, sans que même il « parût aucune cicatrice. Le roi s'étant levé « plus joyeux qu'à l'ordinaire, tout aussi-tôt « qu'il fit jour, manda son *Lancinet*, et essaya « de le guérir en le touchant. Et étant arrivé « comme il desiroit, avec l'applaudissement

« de tout le monde, en ayant rendu grace à « Dieu, toujours depuis, cette vertu et fa« culté a été comme héréditaire aux rois de « France, et s'est infuse et transmise à leur « postérité (1) ».

Voilà, sans contredit un miracle très-éclatant, mais on représente à saint Thomas que l'histoire de *Lancinet* paroît un peu apocryphe; que personne ne se nommoit *Lancinet* du temps de Clovis; que jamais ce grand roi ne fut sacré; que ce fut pour son baptême, et non pour son sacre qu'une colombe apporta la sainte-ampoule. On lui remontre encore, que ni Clovis, ni Clotaire, ni le roi Dagobert si célèbre pour ses pieuses fondations, ni aucun des Mérovingiens ne se vantèrent de guérir les humeurs froides; que ce secret fut également inconnu aux Carlovingiens, et qu'il faut descendre aux Capétiens pour en trouver l'origine.

Guibert de Nogent, assure en effet qu'il a vu, de ses propres yeux vu, le roi Louis le gros, guérir sans difficulté, nombre de scrophuleux, mais ce prince n'avoit pas le mérite de l'invention; car suivant le même Guibert, Philippe premier guérissoit également bien les écrou-

(1) *De Lancre, traité de l'Attouchement, p.* 159. *Forcatur. de imper et Philosoph. Gall.*

elles, avant d'avoir été excommunié par le pape.

Guillaume de Nangis rend le même témoignage à la vertu de saint Louis, et nous apprend de plus que ce religieux monarque perfectionna le cérémonial, en y ajoutant le signe de la croix, pour montrer au peuple que c'étoit par le mérite de la croix, et non par le sien qu'il opéroit. A cette époque la vertu de nos rois étoit si accréditée, qu'on accouroit de toutes parts pour se faire toucher. C'étoit surtout les espagnols qui se distinguoient dans ces pieux pélérinages. Philippe de Valois guérit pour sa part quatorze cents malades.

Il ne paroît pas que l'exercice de ce privilége obligeât à résidence. Charles VIII en usa fort honorablement en Italie, et François premier, tout prisonnier qu'il étoit, fit à Madrid, les cures les plus éclatantes. Un auteur allemand, ennemi de notre gloire nationale (1) a prétendu que ce glorieux privilége s'étoit arrêté, aux descendans de Henri II, et que depuis ce prince aucun de nos rois n'avoit pu guérir les écrouelles; mais c'est une calomnie qui a été relevée comme il convenoit, par le conseiller *de Lancre*, dans ses récits sur les sortiléges, prestiges, miracles et enchantemens.

(1) *Jacques Boissard, dans son liv. de Divinatione.*

Il démontre savamment que Charles IX toucha et guérit à Bordeaux nombre de scrophuleux ; que son successeur, Henri III, l'un des plus pieux monarques de la France, (suivant *de Lancre*), obtint le même succès dans tous ses états, et qu'Henri IV étoit si jaloux de cette prérogative qu'il se fâchoit sérieusement quand on lui disoit que d'autres prétendoient en user comme lui.

D'autres ont soutenu que si nos Rois ont guéri les écrouelles, c'étoit de saint Marcoul qu'ils tenoient toute leur vertu. (1) Mais mon conseiller leur réplique que saint Marcoul réclame à tort un honneur qui ne lui appartient pas ; que tout saint qu'il étoit, il ne put jamais parvenir lui-même qu'à guérir une vieille femme et un pauvre homme nommé

(1) C'est encore saint Marcoul qu'on invoque aujourd'hui pour les écrouelles, les squirres et les humeurs froides. On sait que le peuple s'adresse, en général, pour sa guérison, au saint dont le nom est le plus analogue à sa maladie. C'est ainsi qu'il invoque pour la goutte, saint Genou, pour les boutons, saint Clou, pour les maux de sein, saint Mammard, pour la toux, la Toussaint, pour les maux d'yeux, sainte Claire, pour la surdité, saint Ouen, pour les maux de jambe, saint Loup. Un laboureur ne sèmeroit jamais son blé le jour de saint Léger, dans la crainte que les épis ne fussent trop peu garnis.

Robert; que si quelques uns de nos rois firent le pélerinage de saint Marcoul, c'étoit par pure dévotion et sans tirer à conséquence; et cela est si sûr que les princes qui ne visitèrent pas saint Marcoul n'en guérirent pas moins les scrophuleux.

Il étoit naturel, puisque nos rois avoient la vertu de toucher les humeurs froides, que ceux d'Angleterre, leur rivaux, prétendissent au même honneur. Aussi ont-ils revendiqué de tout temps le droit de toucher comme eux. Pierre de Blois, archidiacre de Bath, et le théologien Brandwardin, font un tableau pompeux des cures admirables du roi Edouard III. « Vous qui niez les miracles, dit Brandwar« din, venez, venez en Angleterre, amenez-y « les scrophuleux les plus désespérés, les ma« lades les plus incurables, montrez-nous les « tumeurs les plus immondes, les maux les « plus invétérés, et le roi, d'un signe de croix « et du simple attouchement de son doigt, les « guérira en un clin-d'œil. Ces miracles sont « un jeu pour lui; il les répète par-tout, en « Angleterre, en France, sur terre et sur « mer ».

Qui pourroit, après un pareil défi, douter de la vertu d'Edouard III ? Ses successeurs marchèrent glorieusement sur ses traces, et quand la réforme fut arrivée, tout excommu-

niés qu'ils étoient, ils n'en continuèrent pas moins de toucher les écrouelles. On dit même que la reine Elizabeth eut l'honneur de guérir un catholique. Jacques Ier. toucha le marquis de Traisnel, ambassadeur de France, et Jacques II son petit-fils, s'exerça encore avec beaucoup d'honneur à Saint-Germain.

Quant à Guillaume III, à Georges I et à Georges II, ils ne touchèrent point, mais la reine Anne toucha, et quand une reine vous touche, il faut être bien malade pour n'en pas revenir. Si l'on ne touche plus aujourd'hui, c'est, dit-on, que la foi s'éteint et que la piété dégénère.

Il est néanmoins permis de douter que jamais nos souverains ou ceux d'Angleterre aient possédé la vertu qu'on leur attribue. Un célèbre médecin du seizième siècle, que ses contemporains appellent *Petrus de Crescentiis*, affirme qu'il a vu toucher beaucoup de malades, et qu'il n'en a jamais vu guérir un seul. L'allemand Crusius soutient, à la vérité, que nos rois guérissoient réellement les écrouelles, mais il avoue qu'ils n'étoient pas toujours sûrs de leur fait ; que plusieurs de ces malades étoient obligés de se représenter plusieurs fois, et que quelques-uns même moururent dans une *inguérison* finale. Le chirurgien Bekett, membre de la société royale de Londres,

prétend que ni Edouard le Confesseur, ni Edouard III, ni aucun de leurs successeurs, n'ont jamais guéri personne. Dans le tems même de la plus haute ferveur pour la cure des écrouelles, on a vu des écrivains espagnols soutenir que si quelques-uns de leurs compatriotes étoient revenus guéris, c'étoit à leur séjour en France, à la salubrité de l'air, à l'influence du climat, aux soins des médecins qu'ils en étoient redevables, plutôt qu'à la vertu de nos monarques.

On sait d'ailleurs que la plupart de ceux qui venoient se faire toucher étoient des gens du peuple, des mendians auxquels on ne manquoit jamais de distribuer de l'argent, et qui avoient intérêt de vanter la vertu miraculeuse du prince, pour profiter de ses largesses.

Ce qui peut mettre encore en discrédit la prérogative de nos rois, c'est qu'ils n'étoient pas les seuls auxquels on attribuât le droit de guérir les humeurs froides et les squirres. On en gratifioit également toutes les jeunes filles, pourvu qu'elles fussent vierges, nues, et qu'elles prononçassent à jeun ces paroles: *Negat Apollo pestem posse recrudescere quem nuda virgo restringat.* On faisoit le même honneur au septième enfant mâle de chaque famille, né en légitime mariage et sans mélange de filles. Le savant curé Thiers rapporte qu'il en a connu

trois, dont deux n'avoient jamais rien guéri, et dont le troisième lui avoua qu'il s'étoit fait par adresse une certaine réputation, mais qu'il n'étoit pas plus habile que les autres.

Les fils aînés des comtes de Château-Roux réclamoient le même privilége, et la raison qu'ils en donnoient, c'est qu'ils possédoient dans leurs terres, une fontaine auprès de laquelle on avoit déposé pendant quelque temps les reliques des trois rois mages. La raison et les temps de lumière, en éclairant ces superstitions, les ont fait évanouir. Si nos rois eussent eu réellement la vertu de guérir les écrouelles, il n'est pas présumable qu'ils eussent renoncé à un aussi beau privilége. Une seule promenade dans leurs états, un seul voyage dans le Valais eût purgé l'Europe de tous les scrophuleux et de tous les cretins; et le fléau des humeurs froides se seroit éteint comme la lèpre et d'autres maladies qui ont disparu.

L'usage de toucher les écrouelles au sacre de nos rois, n'étoit qu'un vain cérémonial, auquel on n'attachoit plus aucune importance.

SAINTE-AMPOULE.

Est-elle descendue du Ciel ?

Je ne connois guères d'Histoire de France où l'on ne fasse mention de la Sainte-Ampoule. Avant la révolution, les religieux de Saint-Remi de Reims la gardoient fort soigneusement ; on la tiroit du trésor pour le sacre de nos Rois ; mais on exigeoit préalablement quatre ôtages choisis parmi les plus grands Seigneurs de la Cour.

Le peuple et les enfans étoient persuadés que l'huile de la Sainte-Ampoule montoit ou baissoit comme un thermomètre, suivant que nos Rois se portoient bien ou mal. Quand on remet entre les mains d'un enfant l'abrégé de l'Histoire de France par l'abbé le Ragois, il ne manque pas d'apprendre aussitôt que la Sainte-Ampoule est descendue du Ciel au baptême du roi Clovis ; qu'elle a été apportée par une colombe plus blanche que la neige, et remise à saint Remi pour servir dorénavant au sacre de nos Monarques (1).

(1) L'abbé le Ragois n'affirme pas le fait, il se sert de la formule générale *on dit.* L'abbé Vely, et les historiens de France les plus judicieux, regardent l'histoire de la

Le premier qui ait raconté ce miracle est Hincmar, archevêque de Reims. « Le clerc qui « portoit le saint chrême, dit-il, n'ayant pu « approcher à cause de la foule, le saint évê- « que Remi leva les yeux au ciel, et implora « la miséricorde divine : aussitôt parut une « colombe plus blanche que la neige, portant « à son bec la Sainte-Ampoule, pleine d'une « huile sainte, d'une odeur si exquise et si « suave, que toute l'assemblée en fut em- « baumée. »

Aimoin qui vivoit au neuvième siècle, raporte le même prodige, mais il ajoute que ce fut le Saint-Esprit en personne qui vint sous la forme d'une colombe, pour ne pas confier un message de cette importance à un pigeon du commun.

L'auteur de la vie de sainte Clotilde, postérieur à Aimoin, enchérit sur ses prédécesseurs; il assure que la colombe apporta deux fioles, l'une pour le roi et l'autre pour la reine.

Guillaume le Breton, moine de Saint-Denis, et précepteur d'un fils naturel de Philippe-Auguste, raconte le fait un peu différemment. Il soutient que ce ne fut point la foule qui

---

sainte Ampoule comme une pieuse fable, inventée pour inspirer au peuple plus de respect pour ses Rois.

empêcha d'approcher, le clerc chargé du saint chrême, mais le diable qui lui cassa malignement sa bouteille, dans l'intention de retarder la cérémonie du baptême, ou de damner le roi en le portant subitement à quelque acte d'impatience.

L'abbé de Vertot qui a publié une longue dissertation sur la Sainte-Ampoule, prétend qu'on ne sauroit nier ce miracle; et la raison qu'il en donne, c'est qu'il est appuyé sur une longue tradition qui seule vaut tous les témoignages historiques; c'est qu'il en est fait mention dans l'office du sacre de nos Rois; enfin c'est qu'un pareil prodige est fort honorable pour le trône de France, et que nous devons être très-flattés d'être gouvernés par des princes qui sont immédiatement les oints du Seigneur.

Mais on répond à l'abbé de Vertot, qu'il ne suffit pas qu'un miracle soit honorable; qu'il est encore à propos qu'il soit raisonnable; que celui de la Sainte-Ampoule blesse toutes les règles de la raison, puisque, pour l'admettre, il faudroit supposer dans le ciel des oliviers, des pigeons, une verrerie et une pharmacie, pour y préparer des parfums. On lui représente encore que les historiens contemporains ne parlent nullement de ce miracle. Que Grégoire de Tours, le plus grand conteur de prodiges, n'en dit pas un mot; que saint

Remi, et Avitus, évêques de Vienne, dans leurs lettres à Clovis sur son baptême, gardent le plus profond silence; que l'archevêque Hincmar qui le premier en à fait mention, vivoit 350 ans après Clovis; et qu'il n'est d'ailleurs qu'un romanesque compilateur d'historiettes, dignes de Cendrillon et du petit Poucet; qu'il rapporte sérieusement qu'une lumière éclatante descendit dans l'église de Reims la veille du baptême de Clovis, qu'elle se rassembla pendant la nuit sur la tête de saint Remi, en sorte qu'il ressembloit à un lampion ambulant, qui éclairoit l'église et le couvent mieux que s'ils eussent été illuminés par mille bougies. Il raconte également que Saint Remi donna au roi Clovis un flacon d'un vin pur et généreux qui ne tarissoit jamais, et qui montoit ou baissoit, suivant que le Roi devoit perdre ou gagner la bataille. Clovis qui le portoit par-tout, en régaloit toute sa cour et son armée, et le flacon étoit toujours plein; il ne manquoit au prince que les cinq pains et les deux petits poissons pour servir un repas complet.

Ces contes bleus diminuent beaucoup la foi due à Hincmar. Mais il est possible sans aucun miracle qu'une colombe ait apporté la Sainte-Ampoule. On sait que les anciens avoient dressé des pigeons à porter leurs lettres; or, il n'étoit pas plus difficile de leur faire porter une

petite fiole. Ces pieuses fraudes étoient assez communes autrefois, et comme elles servoient la religion on se faisoit rarement scrupule de les employer. Quand Numa voulut donner des lois aux Romains, il se les fit dicter par la nymphe Egérie ; les prêtres ses confidens, firent descendre un bouclier du ciel. Mahomet avoit aussi sa colombe qui lui parloit en confidence à l'oreille, Socrate son génie familier, et Saint Paul hermite, son corbeau qui lui apportoit tous les matins un petit pain pour son déjeûner. Le peuple et les ignorans ont toujours été pour les menus plaisirs des gens d'esprit.

MAGICIENS, SORCIERS, ENCHANTEURS, etc.

Est-il vrai qu'il existe des Enchanteurs, des Magiciens, des Sorciers qui disposent du soleil à leur gré, qui peuvent faire périr nos moutons, me donner la fièvre, m'empêcher de faire ma cour à ma maîtresse, me changer en lapin, en poulet noir, en loup-garou, me transporter à volonté au bout du monde, vider mes tonneaux, tarir mon puits, faire tourner mes fromages?

— Oui assurément, me répondit mon curé qui étoit présent à ma conversation avec un savant, et deux ou trois bourgeois d'une petite ville de la Brie. La preuve qu'il existe des sorciers, c'est que je les exorcise tous les dimanches, et que je fais trois fois l'année de l'eau bénite pour chasser les démons. Il est de foi qu'il y a des sorciers. L'ancien Testament nous parle des magiciens de la cour de Pharaon, qui, par la puissance de leurs charmes, contrefirent tous les miracles de Moïse et d'Aaron. Saint Pierre eut à lutter fort vivement contre Simon le magicien qui faisoit parler son chien bien plus nettement que *Fitz-James* ne fait jaser le sien, et la preuve que Simon fit des miracles, c'est

que les Romains lui élevèrent une statue avec cette inscription *Simoni Deo sancto* : A Simon Dieu saint (1).

Un sorcier peut à son gré vous changer en cheval, en mulet, et si monsieur le membre de l'institut ici présent, avoit affaire à un bon sorcier, je ne doute pas que toute sa docte compagnie ne subît incessamment la métamorphose d'Apulée, et là dessus, il nous cita Saint Augustin, qui a écrit formellement que, de son temps, il existoit en Italie des femmes qui convertissoient les hommes en chevaux, par le moyen d'un petit morceau de fromage de Parmesan, et leur faisoient porter leur bagage. Un pauvre prêtre nommé *Præstantius*, ayant eu le malheur de rencontrer une de ces femmes, elle le changea en mulet, et lui fit porter sa cassette, après quoi elle lui permit de reprendre sa soutane et son rabat (1).

On amena un jour à Saint Macaire, une

(1) Saint Clément d'Alexandrie raconte beaucoup d'autres prodiges de Simon le magicien. Il se changeoit en bête, voloit dans les airs, se rendoit invisible, reparoissoit ensuite ; envoyoit sa faucille moissonner dans les champs, et cette faucille faisoit seule plus de besogne que dix moissonneurs. Arnobe et saint Justin racontent les mêmes merveilles. *V. Arnob. liv.* 2. *Fleuri, Hist. eccles. tom.* 1. *Baron. annal. à l'an* 44.

(2) *De civitate Dei. Liv.* 18, *ch.* 18.

femme qui avoit été changée en jument par l'opération des magiciens; tous les prêtres qui l'avoient exorcisée y avoient perdu leur latin, Saint Macaire qui étoit plus puissant qu'eux, lui versa un peu d'eau bénite sur la tête, et aussitôt elle reprit sa forme naturelle et retourna prendre soin de son ménage; mais auparavant Saint Macaire eut soin de l'avertir d'aller à confesse, attendu que cela lui étoit arrivé pour avoir passé cinq semaines sans approcher du tribunal de la pénitence.

Vincent de Beauvais, dans son *miroir des choses naturelles*, fait également mention de deux femmes qui tenoient une petite auberge dans le voisinage de Rome, et qui changeoient leurs hôtes en moutons, en poulets, en cochons de lait, qu'elles alloient vendre au marché. Une d'elles changea un comédien en âne, et le mena aux foires des environs : comme le comédien avoit conservé toute sa bonne humeur sous sa nouvelle forme, il faisoit des tours très-agréables qui amusoient le public et firent gagner beaucoup d'argent à la vieille (1).

Saint Jérome qui n'étoit pas moins instruit que Saint Augustin et Vincent de Beauvais, affirme qu'un bourgeois de la ville de Gaza, nommé *Italicus*, nourrissoit des chevaux pour

(1) *Specul. natur. liv.* 3, *ch.* 109.

les courses du cirque ; mais il avoit pour antagoniste un magicien, qui dans toutes les courses, par l'effet de ses enchantemens, donnoit la crampe aux chevaux d'Italicus. Celui-ci humilié de ses défaites, s'adressa à Saint Hilarion, qui lui donna l'écuelle modeste et simple où il buvoit, et l'ayant remplie d'eau, lui conseilla d'en arroser ses chevaux; *Italicus* en arrosa non seulement les chevaux, mais son char et toute l'écurie, et le lendemain il remporta le prix de la course et se fit chrétien.

En 1628, selon le récit du R. P. Calmet, *Desbordes*, valet de chambre du duc de Lorraine Charles IV, fut accusé d'avoir avancé la mort de la princesse Christine, mère du duc, et d'avoir causé diverses maladies que les médecins attribuoient à des maléfices. Charles IV avoit conçu de violens soupçons contre *Desbordes*, depuis une partie de chasse dans laquelle ce valet de chambre avoit servi un grand dîner au duc et à sa compagnie, sans autres préparatifs que d'ouvrir une petite boëte à trois étages, dans laquelle se trouvoit un repas exquis à trois services. Ce *Desbordes*, dans une autre partie de chasse, avoit ressuscité trois pendus (car il faisoit toujours tout par trois), qui depuis trois jours étoient attachés au gibet, et leur avoit ordonné de venir rendre hommage au duc, après quoi il les avoit ren-

voyés à leur potence. On vérifia encore qu'il avoit ordonné aux personnages d'une tapisserie de s'en détacher, et de venir danser dans le sallon. Charles IV, effrayé de ces prestiges, voulut qu'on informât contre Desbordes. On lui fit son procès dans les formes ; il fut condamné au feu, et exécuté.

Le R. P. Delrio, de la compagnie de Jésus, et l'historien Paul-Jove, personnages également recommandables, ont constaté que le célèbre philosophe Agrippa, menoit avec lui un démon, sous la forme d'un chien noir, qui l'informoit de tout ce qui se passoit dans le monde. Près de mourir à Lyon, le malheureux, tremblant pour son avenir, maudit son indigne compagnon, et le congédia en lui disant : « fuis, malheureuse bête, qui m'as perdu « pour toute l'éternité » : *abi perdita bestia quæ me totum perdidisti*, et aussitôt la bête alla se précipiter dans la Saône et ne reparut plus.

L'enchanteur Merlin transporta d'une parole, un monceau de rochers, d'Angleterre en Irlande, et y bâtit un palais de fées en moins de temps que Satan ne construisit le *Pandemonium* dans les enfers. Baronius rapporte que le pont du Saint-Esprit fut bâti en un clin d'œil, par la vertu magique d'un petit berger âgé de douze ans, et nommé *Benezet*. Cet

écrivain cite à l'appui de son récit, les bulles d'Innocent IV, de Clément IV, de Clément V, de Boniface VIII et de Jean XXII.

Rien n'est plus avéré que les sorcelleries du curé Grandier, du curé Gaufridi, du curé de Coignies, et du docteur de Sorbone Guillaume Edelin, qui fut pendu et brûlé à petit feu en 1453, pour avoir assisté au sabbat et s'être changé en loup-garou.

La preuve incontestable qu'il existe des sorciers, c'est que tous les Parlemens les ont toujours poursuivis avec chaleur, et que dans l'espace de quelques mois, ils ont souvent eu le bonheur d'en faire brûler plusieurs centaines.

Les plus beaux génies ont constamment reconnu l'existence des sorciers : Homère, Horace et Virgile en parlent dans leurs livres ; le roi d'Angleterre, Jacques Ier. a composé de sa main royale un Traité pour prouver l'existence des sorciers. Le cardinal de Richelieu admet leur pouvoir dans ses écrits théologiques ; et de nos jours, M. l'abbé Fiard a démontré que notre France étoit infectée de suppôts du démon.

Le curé alloit continuer et nous conter encore beaucoup d'autres histoires. — Et moi, je vous dis, s'écria alors le savant, qu'il n'existe ni sorciers, ni enchanteurs, ni magiciens. Ce n'est ni avec des herbes, ni avec des paroles,

ni avec du sang de belette ou de crapaud qu'on renverse les lois de la nature; elles ne seroient pas dignes de Dieu si un berger de la Brie, avec quelques apozèmes, pouvoit créer des nuages, exciter des tempêtes, faire tomber la grêle sur la vigne de son voisin, infecter ses troupeaux, donner la fièvre à ses enfans, suspendre l'exerciee de ses fonctions naturelles; et le berger seroit un sot si, avec de si beaux secrets, il s'amusoit à garder les moutons, à vivre de pain bis, à coucher dans les plaines, à se battre contre les loups, pour gagner, par an, vingt malheureux écus. On connoît aujourd'hui toutes les plantes de la Brie, les apothicaires peuvent en faire toutes les mixtions possibles, et l'on n'en a encore découvert aucune qui ait les belles prérogatives que les sots leur supposent. Tous ces contes de magie n'ont jamais tenu contre l'examen des gens sensés; et toutes les fois que la justice s'est saisie des plus experts magiciens, il se sont trouvés dans le plus grand embarras. J'ai vu, il y a quelques années, un prétendu sorcier que les habitans d'un village avoient laissé pour mort sur la place; s'il avoit été aussi puissant qu'on le disoit, que lui en coutoit-il pour casser les bras ou donner la goutte à ceux qui vouloient l'assommer?

Quant à votre Desbordes, quelle idée vou-

lez vous, mon cher Pasteur, que j'aie de son savoir faire? Pourquoi cet homme qui savoit si bien ressusciter les pendus, se laissa-t-il brûler comme un sot?

Votre Agrippa dont le chien noir inspire tant de respect, ne mourut point à Lyon, mais à Grenoble. Il étoit si peu sorcier, que dans son livre de la Vanité des Sciences, il traite les magiciens de charlatans, de jongleurs; et ceux qui croient à leurs jongleries, de sots, d'ignorans, de petits esprits (1). Il jouissoit de l'estime des hommes les plus distingués de son temps. Il comptoit parmi ses protecteurs et ses amis des princes, des cardinaux, des évêques qui ne l'auroient pas accueilli, s'il n'eût été, comme vous le dites, qu'un réprouvé et un enfant du démon.

Votre enchanteur Merlin n'a plus de crédit que parmi les poëtes et les petits-enfans. Le beau miracle que celui de transporter des quartiers de rocher en Irlande, pour y construire un palais, comme si l'on manquoit en Irlande de moëllon et de pierres à bâtir. Si les magiciens sont aussi puissans que vous le prétendez, pourquoi n'essaient-ils pas de changer l'été en hiver, l'automne en printemps? J'avoue que si je les voyois bouleverser tout-à-coup

(1) *De vanitate Scienc. lib.* 13.

les saisons, faire geler les étangs dans les ardeurs de la canicule; s'ils avoient la courtoisie de me procurer des asperges et des melons, et sur tout de beaux soleils et des jours de douze à quinze heures au mois de janvier, je serois tenté de me ranger de leur parti.

Vous me parlez de la statue de Simon le Magicien, que les Romains lui érigèrent en faveur de ses prodiges. Mais ne savez-vous pas que cette statue n'exista jamais, et que ceux des SS. PP. qui en parlent, ont pris l'image du dieu que les Romains appeloient *Semo Sancus* pour celle de Simon le sorcier; tant on est toujours disposé à tout rapporter à l'idée dont on est prévenu.

J'estime assez la bonne-foi et la science de votre jésuite Delrio; mais il avoit tant de crédulité et si peu de jugement, qu'il cite comme un fait avéré la métamorphose d'Apulée en coursier d'Arcadie; qu'il débite sérieusement, qu'avec un peu de poudre et quelques paroles, les Tartares changent quand ils veulent le jour en nuit; que la concubine de Simon le Magicien, nommée *Selène*, étant enfermée dans une tour, et remarquant une grande foule accourue pour la voir, se montra au même instant à toutes les fenêtres de la tour, ce qui satisfit merveilleusement tous les spectateurs. Voulez-vous une historiette plus plaisante que

toutes les vôtres, et tirée du même Delrio; la voici.

« Deux troupes de magiciens s'étoient réu-
« nies en Allemagne, pour célébrer le ma-
« riage d'un grand prince. Les chefs de ces
« troupes étoient ennemis et rivaux, et ne
« vouloient point partager l'honneur d'amu-
« ser le prince. C'étoit ici le cas de combattre
« avec toutes les ressources de la sorcellerie?
« Que fit l'un des deux magiciens? Il avala son
« confrère comme une pillule, le garda quel-
« que temps dans son estomac, et le rendit
« ensuite par où vous savez. Cette espiéglerie
« lui assura la victoire. Son rival honteux et
« confus décampa avec sa troupe, et alla plus
« loin prendre un bain ».

Je sais que nos parlemens ont brûlé nombre de sorciers; mais nos parlemens étoient alors plus sots, plus ignorans, plus fanatiques que les sorciers même qu'ils brûloient. Quand Brioché alla en Suisse montrer ses marionnettes, ne le prit-on pas pour un grand magicien? et le magistrat du lieu ne l'auroit-il pas fait griller en cérémonie, s'il n'eût trouvé fort à propos un capitaine des gardes suisses qui plaida sa cause et celle de Polichinelle? Ne voulut-on pas aussi brûler, à Paris, Jean Fauste, quand il apporta pour la première fois des livres imprimés? Tout est miracle pour un

homme ignare. Le capitaine de vaisseau qui avala de l'eau-de-vie enflammée en présence d'un Hottentot, fut réputé le plus grand magicien de l'univers. Saint Thomas brisa d'un coup de pied une tête mécanique, chef-d'œuvre d'adresse et de combinaisons, qui avoit coûté trente ans de travail à son auteur. Comus, Olivier et Val auroient été, il y a deux siècles, brûlés à petit feu, comme d'infames suppôts du démon ; la fantasmagorie de Robertson auroit mis en rumeur toute une nation.

Vous me parlez de votre docteur de Sorbone qui s'avoua et se reconnut pour sorcier. Mais combien n'a-t-on pas vu de pauvres imbécilles, de cerveaux fêlés, qui ont cru de bonne foi avoir assisté au sabbat, s'être métamorphosés en chats, en lapins, en poules noires, avoir traversé les airs sur le dos d'un bouc ou le manche d'un balai? Ces folies sont-elles plus étranges que celles de quelques malheureux qu'on tient enfermés à Charenton, et qui se croient, l'un pape ou roi, l'autre le Père éternel ou le fils de Dieu? Voudriez-vous aussi qu'on prît acte de leur aveu, qu'on les traitât comme des impies, des blasphémateurs, et qu'on les fît brûler?

On trouve même quelquefois des gens qui se font un plaisir de se donner pour sorciers, afin d'acquérir de l'importance et du relief. Il

n'y a pas deux siècles qu'un charlatan parcourut l'Allemagne, en s'intitulant *Maître Georges Sabellicus, chef des nécromanciens, astrologue, magicien, chiromancien, agromancien, pyromancien, etc.* Maître Georges gagna beaucoup d'argent, et fut très-révéré des vieilles femmes et des petits-enfans.

Je veux croire que, du temps de Saint Macaire, il y avoit indubitablement des sorciers; et qu'une belle dame fut changée en jument pour avoir passé cinq semaines sans aller à confesse. Mais convenez, mon cher curé, que si ce miracle se renouveloit aujourd'hui, il y auroit bien des jumens dans votre paroisse.

Quant à votre curé Grandier, à votre curé Gaufridi, à votre curé de Coignies tout le monde sait qu'ils furent victimes de la haine, de la sottise et de la vengeance.

Vous m'opposez des saints, des personnes élevées en dignité, des beaux génies qui ont cru à la sorcellerie, je veux aussi vous en opposer d'autres qui ont eu le bon esprit de juger la sorcellerie comme elle le mérite. Sous le règne de Louis-le-Débonnaire, il y eut dans toute l'Europe une maladie épidémique, une mortalité générale qui s'étendit sur les troupeaux. Le bruit se répandit dans le peuple que Grimaldi, duc de Bénévent, ennemi de Charlemagne, avoit occasionné ce dégât, en

faisant répandre de tous côtés une poudre meurtrière par ses affidés. On arrêta un grand nombre de malheureux soupçonnés de ce crime; la crainte et la douleur de la torture leur firent confesser qu'ils avoient en effet répandu de cette poudre, et qu'elle engendroit immédiatement l'épidémie et la mort. Saint Agobard, archevêque de Lyon, prit courageusement leur défense, et démontra que nulle poudre n'avoit la vertu d'infecter l'air, et qu'en supposant même que tous les habitans de Bénévent, hommes, femmes, jeunes gens, vieillards et enfans, se fussent dispersés dans toute l'Europe, chacun suivi de trois charriots de cette poudre, ils n'auroient jamais pu causer le mal qu'on leur attribuoit. Les plus beaux génies de l'antiquité, Socrate, Cicéron, Marc-Aurèle n'ont jamais cru aux sorciers; et de nos jours, il n'est pas un homme raisonnable qui ne rougît d'y ajouter foi. Je conclus donc qu'il faut renoncer à toutes ces préventions de la multitude, et laisser tous ces contes de sorcellerie aux veillées de nos villages.

Je vois bien, messieurs, dis-je à mon tour, que vous n'êtes pas d'accord sur la magie. Il en est à-peu-près de même de toutes les connoissances. *Oui* et *non,* c'est à quoi se réduisent presque tous nos livres de sciences. Mais faites-moi le plaisir de me dire ce que vous pensez

des fantômes, des spectres, des revenans? Je vois que les plus grands hommes de l'antiquité y croyoient, Cicéron, Pline, Plutarque en citent de nombreux exemples.

Mon curé se disposoit à reprendre vivement la parole, lorsque son antagoniste le pria de remettre la discussion au lendemain.

SPECTRES, FANTOMES, REVENANS, etc.

Le lendemain, mon curé, le savant, et les deux bourgeois ne manquèrent pas au rendez-vous. Le curé prit le premier la parole. « L'existence des revenans, dit-il, est constatée; les apparitions sont une question de fait qu'il est impossible de révoquer en doute. Il apparut des spectres aux Egyptiens pendant les ténèbres dont Moïse frappa l'Egypte. Un mauvais Ange fut envoyé dans l'armée de Sennachérib, et l'extermina tout entière dans une seule nuit. Saül fit évoquer l'ombre de Samuel par la pythonisse d'Endor; Moïse et Elie apparurent sur le mont Thabor. Suivant Pic de la Mirandole, un pauvre homme parvint à faire de l'or, à l'aide d'un revenant qui lui en indiqua le secret pendant son sommeil. Ce pauvre homme, dit-il, se trouvant réduit à la dernière extrémité, manquant de pain pour lui et ses enfans, ne laissa pas que de s'endormir. Dans ce temps, une ame bienheureuse lui apparut en songe, et lui enseigna le moyen de faire de l'or; elle lui indiqua même la qualité de l'eau dont il devoit se servir pour cette composition. A son réveil, il suit la re-

cette que *l'esprit* lui a prescrite, et fait de l'or, en petite quantité, à la vérité, mais assez pour nourrir sa petite famille ; il en fit deux fois avec du fer, et trois fois avec un autre métal. Pic de la Mirandole affirme qu'il s'est convaincu, par sa propre expérience, que le secret de faire de l'or n'est point une chimère, mais un art véritable ».

« Saint Augustin rapporte, comme un fait avéré, que pendant son séjour à Milan, un jeune homme étant poursuivi en justice par un créancier, pour une dette que son père avoit acquittée, l'ame du père lui apparut, et lui enseigna le lieu où se trouvoit la quittance dont il avoit besoin. Saint Macaire ressuscita un mort pour rendre témoignage à un homme qu'on accusoit de l'avoir tué : le mort disculpa l'accusé, et retourna dans sa bière. Le même saint Macaire interrogea un crâne qui se trouvoit dans le désert, et lui fit dire, en présence de plusieurs personnes, ce qui se passoit en enfer ».

« Saint Spiridion, évêque de Trimitonte en Égypte, avoit une fille nommée Irène, qui demeura vierge jusqu'à sa mort ; après son décès, un particulier vint réclamer un dépôt dont elle s'étoit chargée à l'insu de son père. Saint Spiridion étoit fort embarrassé ; il chercha par-tout, et ne trouva rien. Enfin il va

au tombeau de sa fille, et l'appelant par son nom : « — Irène? — Plaît-il, mon père. — Qu'as-tu fait du dépôt d'un tel? — Vous le trouverez enterré à tel endroit». Le saint y alla, et trouva en effet le trésor ».

« Saint Martin de Tours, soupçonnant qu'on révéroit à tort un prétendu martyr de son voisinage, lui enjoignit de ressusciter. Le mort sortit de sa tombe, et avoua qu'il n'étoit qu'un brigand justement puni pour ses crimes, et damné dans l'autre monde ».

« Saint-Germain d'Auxerre étant en voyage, chassa d'une auberge une foule de revenans qui venoient tous les soirs se mettre à table et se faire servir à souper (1) ».

« Un prêtre ayant obtenu de son évêque la permission d'enlever une des onze mille vierges de Cologne, pour donner du lustre à son église, la vierge ressuscita en plein jour, et après avoir salué le maître-autel, retourna auprès de ses 10,999 sœurs (2) ».

« Benoît IX s'étant élevé à la papauté par des artifices magiques, fut condamné après sa mort à errer dans les bois sous la forme d'une bête sauvage, avec une tête d'âne, un corps d'ours, et une queue de chat. Martinus Polo-

(1) *Bollandist.* 15 *juillet p.* 287.

(2) *Bonfin. lib.* 16 *dec.* 1.

nus, Platine et Pierre Damien, racontent qu'il fut reconnu par un saint hermite, qui s'entretint long-temps avec lui ».

« Barthélemy Faye, président des enquêtes, atteste que de son temps une femme de Vervins, nommée Nicole Aubry, étant allée prier Dieu sur la tombe de son grand-père, le bonhomme sortit à l'instant de sa bière, enveloppé d'un grand linceul, et lui demanda des messes; Nicole fit dire les messes, et le bonhomme ne reparut plus ».

« Le fait des Vampires est attesté par toute l'Europe : c'étoient des morts qui sortoient la nuit de leur cimetière, pour aller sucer les vivans. Toute la Hongrie, la Pologne, l'Autriche, la Moravie, la Lorraine, furent ainsi sucées pendant près de dix ans. En 1726, on ouvrit la fosse d'un vieux Vampire nommé *Arnold Paule*, qui suçoit tout le voisinage : on le trouva dans sa bière, l'œil éveillé, le teint frais et vermeil, et l'air gaillard. Le bailli de l'endroit, homme expert en vampirisme, lui fit enfoncer un pieu dans le cœur; on lui coupa la tête, on brûla son corps, après quoi il ne suça plus personne. Ce fait a été reconnu et attesté par deux officiers du tribunal de Belgrade qui assistèrent à l'exécution, et par un officier des troupes de l'Empereur, témoin oculaire ».

« L'histoire sacrée et l'histoire profane sont également d'accord sur l'apparition des revenans. Plutarque rapporte que, peu de temps avant la bataille de Philippes, Brutus étant seul dans sa tente, occupé à méditer sur les affaires de la République, il vit tout-à-coup paroître un spectre hideux, d'une taille gigantesque et menaçante; il lui demanda ce qu'il vouloit : « Je suis ton mauvais génie, répondit « le fantôme, et je t'attends aux champs de « Philippes. — Eh bien! nous nous y verrons, « répliqua Brutus ».

« Il n'est personne qui n'ait lu, dans les lettres de Pline le jeune, l'aventure du philosophe Athénodore :

« Il y avoit à Athènes une maison fort « grande et fort logeable, mais décriée et « déserte. Dans le plus profond silence de la « nuit on entendoit un bruit de fer qui se « choquoit contre du fer, et si l'on prêtoit « l'oreille avec plus d'attention, un bruit de « chaînes qui paroissoit d'abord venir de loin, « et ensuite s'approcher. Bientôt on voyoit « un spectre fait comme un vieillard très- « maigre, très-abattu, qui avoit une longue « barbe, des cheveux hérissés, des fers aux « pieds et aux mains qu'il secouoit horrible- « ment; de là des nuits affreuses et sans som- « meil, pour ceux qui habitoient la mai-

« son; l'insomnie, à la longue, amenoit la « maladie, et la maladie en redoublant la « frayeur étoit suivie de la mort. A la fin la « maison fut abandonnée et laissée tout entière « au fantôme. Le philosophe Athénodore vint « à Athènes; il s'informe, on lui dit l'histoire, « il loue la maison et s'y loge le jour même; « sur le soir, il ordonne qu'on lui dresse son « lit dans l'appartement sur le devant, qu'on « lui apporte ses tablettes, sa plume et de la « lumière, et que ses gens se retirent au fond « de la maison. Lui de peur que son imagina-« tion libre n'allât au gré d'une crainte frivole « se figurer des fantômes, il applique son « esprit, ses yeux, sa main à l'écriture. Au « commencement de la nuit, un profond si-« lence règne dans cette maison, comme par-« tout ailleurs; ensuite il entend des fers « s'entrechoquer, des chaînes qui se heur-« tent; il ne lève pas les yeux, il ne quitte « point sa plume, se rassure et s'efforce d'im-« poser à ses oreilles. Le bruit s'augmente, « s'approche, il semble qu'il se fasse près de « la porte de la chambre et enfin dans la « chambre même: il regarde, il aperçoit le « spectre tel qu'on le lui avoit dépeint; ce « spectre étoit debout et l'appeloit du doigt, « Athénodore lui fait signe de la main, d'at-« tendre un peu, et continue à écrire comme

« si de rien n'étoit. Le spectre recommence son
« fracas avec ses chaînes qu'il fait sonner aux
« oreilles du philosophe ; celui-ci regarde en-
« core une fois, et voit que l'on continue de
« l'appeler du doigt ; alors, sans tarder davan-
« tage, il se lève, prend la lumière et suit ; le
« fantôme marche d'un pas lent, comme si le
« poids de ses chaînes l'eût accablé. Après qu'il
« fut arrivé dans la cour de la maison, il dis-
« paroît tout à coup et laisse là notre philo-
« sophe qui ramasse des herbes et des feuilles,
» et les plante à l'endroit où il avoit été quitté,
« pour pouvoir le reconnoître. Le lendemain,
« il va trouver les magistrats et les supplie d'or-
« donner que l'on fouille en cet endroit : on
« le fait ; on y trouve des os encore enlacés
« dans des chaînes, le temps avoit consumé
« les chairs. Après qu'on les eut soigneusement
« rassemblés, on les ensevelit publiquement ;
« et depuis que l'on eut rendu au mort les
« derniers devoirs, il ne troubla plus le repos
« de cette maison. » (1).

Après ce récit, le pasteur avoit besoin de reprendre haleine. Il se reposa, et se contenta d'ajouter : « Voilà j'espère, un fait, que l'on ne prendra pas pour un conte en l'air, une historiette faite à plaisir ; le divin Platon ne dit-

(1) *Pl. liv.* 7. *lettr.* 27.

il pas aussi qu'on voit souvent, autour des tombeaux, les ames des morts qui voltigent sous la forme d'ombres, et ne sont jamais entièrement débarrassés des enveloppes de la matière? Pausanias écrit que quatre cents ans après la bataille de Marathon, on y entendoit encore toutes les nuits, les hennissemens des chevaux, et les cris des soldats qui s'animoient au combat. » Enfin il n'y a pas cinq ans encore qu'à Paris, à la face de tous les savans philosophes et mécréans, une foule de lutins vint s'emparer de la cave de M. Swebach le peintre, et s'amusa à lui casser ses bouteilles, pour lui en jetter les éclats à la tête. Cinq cents personnes ont été témoins de ce prodige, et qui que ce soit n'a pu l'expliquer.

— Et moi je vous dis, mon cher pasteur, reprit le savant, que toutes ces apparitions sont des visions qui ne méritent aucune croyance, qu'il est plus facile à un brave, à un philosophe, à un saint même d'avoir peur de son ombre, qu'il n'est facile à un mort de ressusciter. Que la plupart des merveilles qui ont étonné les gens d'esprit, n'étoient que d'habiles jongleries dont on n'avoit point encore le secret. Si les morts revenoient, si les lutins s'emparoient des maisons, pourquoi ces morts et ces lutins ne s'adressent-ils jamais à des gens un peu résolus et éclairés? Tous ceux qui ont

voulu vérifier ces prétendus prodiges, ont toujours trouvé qu'ils se réduisoient à des visions chimériques, à des effets naturels, ou qu'ils étoient le produit de quelques farces combinées adroitement pour rire aux dépens des gens crédules et innocens ; les plus grands personnages ont aussi leurs foiblesses, et voilà pourquoi des hommes tels que saint Augustin, saint Jérôme, Pline, Cicéron, Plutarque et Tacite ont rapporté des faits surprenans dont la cause toute simple leur paroissoit surnaturelle. Les miracles du cimetière de saint Médard, l'histoire des merveilles opérées par la baguette divinatoire de Jacques Aimar, l'aventure du petit *Blétōn*, qui découvroit les sources au moyen des battemens de son pouls et de quelques accès de fièvre, et sur-tout les folies du magnétisme animal, attesteront longtemps la foiblesse de nos cerveaux et la fragilité de nos jugemens. Allez quand vos affaires vous en laisseront le temps, voir la fantasmagorie de le Breton à Paris, et les tours d'adresse d'Olivier; lisez la magie blanche de Pinetti, le testament de Jérôme Sharp, les récréations d'Ozanam, et vous saurez bientôt à quoi vous en tenir sur la plupart des merveilles qui vous étonnent. Rien n'est plus facile dans les temps d'ignorance que d'imposer au peuple ; tout ce qu'il ne comprend pas lui paroît merveil-

leux; il se livre de lui-même aux charlatans et aux mystificateurs. Combien de fois les moines n'ont-ils pas abusé de sa crédulité?

Ignorez-vous l'aventure des cordeliers d'Orléans, qui furent condamnés à l'amende honorable, et exposés sur la place publique pour avoir fait cacher un jeune novice dans les voûtes de leur église, et lui avoir fait jouer le rôle d'un revenant (1); ne savez-vous pas

(1) Le prévôt d'Orléans qui n'aimoit pas les moines, avoit perdu sa femme. Madame la prévôte qui n'aimoit pas les folles dépenses, avoit demandé que son enterrement fût extrêmement simple; point de cierges, point de flambeaux, point d'offrandes; six écus d'or pour toute largesse. Ses intentions furent ponctuellement exécutées. La femme d'un prévôt ne meurt pas tous les jours; réduire à six écus tous les frais d'un convoi, c'est faire un tort notable au couvent. Les cordeliers résolurent de se venger. Le gardien et le custod se chargèrent de l'affaire. On fit cacher dans les voutes un petit novice, avec ordre de faire un grand bruit à l'heure de matines. On lui recommanda sur-tout de ne pas parler, et de ne répondre qu'en frappant trois coups. Le petit moine s'acquitta de sa commission à merveille. A l'heure convenue, il fit un tapage horrible dans les voutes. Les moines consternés suspendirent l'office. L'exorciste prit le rituel et son étole et adjura l'esprit de dire qui il étoit? point de réponse. — S'il étoit muet? Il frappa trois coups. Trois jours de suite le prodige se renouvela. Les moines se répandirent chez leurs voisins, pour leur conter ce qui venoit d'arriver. Les voisins accoururent. A l'heure de l'office, le vacarme

qu'en 1506, quatre frères prêcheurs de Berne furent condamnés au feu pour avoir contrefait la sainte Vierge, Jésus-Christ, sainte Barbe et sainte Catherine, et s'être permis à cette occasion les plus horribles impiétés. Les frères mineurs de Bordeaux n'avoient-ils pas trouvé le secret de faire rire les ames du Purgatoire, quand on apportoit à l'église des offrandes pour les morts? Ces supercheries ont été

recommence, l'exorciste reprend son étole. — Fantôme ou esprit, es-tu l'ame d'un tel? Point de réponse. — D'un tel? point de réponse. On nomme de suite tous ceux qui sont enterrés dans l'église; mais au nom de *Marguerite*, femme du prévôt, l'esprit frappe trois grands coups. — Es-tu damnée? — Trois grands coups. — Es-tu damnée pour avoir partagé l'erreur de Luther? — Trois grands coups (les erreurs de Luther faisoient alors grand bruit). — Que demandes-tu? Point de réponse. — Veux-tu être exhumé, et que ton corps soit jeté hors de l'église?—Trois grands coups. Tous les témoins étoient glacés d'effroi. Il fut délibéré qu'on cesseroit l'office, et qu'on transferroit ailleurs les vases sacrés et le S. Sacrement. On signifia au prévôt qu'il eût à reprendre sa damnée de luthérienne.

Mais le prévôt n'étoit pas homme à se déconcerter. Il se rendit à Paris, et obtint du chancelier Duprat, une commission pour examiner l'affaire. On arrêta le petit moine, il avoua tout, et les deux pères cordeliers pris en flagrant délit furent condamnés à l'amende honorable et à l'exposition. *Lavater, de spectris, cap.* 8. *Taillepied, traité de l'apparit. des espr. ch.* 12. *Apolog. par Herod. tom.* 2.

de tous les temps et de tous les siècles : elles ont eu lieu chez les payens comme chez les chrétiens.

Vous me parlerez de saint Macaire, qui ressuscita une tête de mort et lui fit donner des nouvelles de l'autre monde (1). Moi, je vous parlerai d'*Erus*, qui, suivant Platon, apparut après sa mort et conta beaucoup de choses sur le sort des bons et des méchans ; je vous parlerai de Gabinius, dont la tête parla après sa mort, et annonça à Sextus Pompée que les dieux infernaux étoient contens de lui, et qu'il réussiroit dans son entreprise (2) ; je vous parlerai d'Enarque, qui revint au monde après avoir passé plusieurs jours en enfer, et raconta à Plutarque lui-même tout ce qui concernoit Pluton, Minos, Eaque, Rhadamante, les Parques et les Furies ; je vous citerai Phlégon, qui rapporte qu'un poëte, nommé Publius, ayant été dévoré par un loup qui ne lui laissa que la tête, cette tête, saisie d'un noble enthousiasme, articula vingt vers qui prédisoient la ruine de l'Empire romain ; je vous citerai

(1) La légende dorée gratifie saint Macaire d'un grand nombre de miracles qui ne sont pas bien avérés. Elle rapporte aussi qu'il fit pénitence au pain et à l'eau pendant cinq ans, pour avoir tué une puce avec trop de colère.

(2) Pline, *liv.* 7, *ch.* 52.

Aristote, qui atteste qu'un prêtre de Jupiter ayant été tué, sa tête, séparée de son corps, nomma son meurtrier, qui fut arrêté, jugé et condamné sur ce témoignage.

Votre Brutus n'avoit ni la tête saine, ni la visière nette, quand il crut apercevoir son fantôme. Il est évident, que fortement occupé du danger qui le menaçoit, son imagination vive, ardente et mélancolique lui figura des objets qui n'existoient que dans son cerveau. Quand il voulut raconter son histoire à Cassius, celui-ci se moqua de lui, et fit bien.

Pline le jeune étoit aussi crédule que son oncle : il n'ose cependant pas garantir le fait du revenant d'Athènes; mais il raconte sérieusement qu'il y avoit chez lui un lutin qui revenoit toutes les nuits, et faisoit la barbe à un de ses esclaves (1).

Les miracles de saint Macaire, de saint Spiridion, de saint Germain d'Auxerre, de la Vierge de Cologne ne sont garantis par aucune autorité respectable. Les historiens sacrés qui les rapportent ne les citent que comme des *ouï dire*.

Cette doctrine des revenans blesse également la raison, la saine physique et la religion. Comment voulez-vous qu'une ame, un

(1) Pline le jeune, *liv.* 7.

pur esprit, un être libre et dégagé de la matière se fasse voir, entendre, toucher? qu'il remue vos meubles, tire vos rideaux, s'enveloppe d'un grand linceul? Toute substance spirituelle n'est-elle pas inaccessible à nos sens? Votre oncle ou votre cousin est mort sans confession, et toutes les nuits, il vient vous demander des messes; mais n'est-il pas évident que votre cousin est, ou sauvé, ou damné, ou détenu dans le purgatoire. S'il est damné, il n'a plus besoin de messes: s'il est sauvé, croyez-vous qu'il quitte le paradis pour le plaisir de vous voir? et s'il est en purgatoire, dites-moi par quelle permission il en sort pour venir vous pincer par le bout du pied?

Il faut en général se défier beaucoup de ses yeux, de ses oreilles et sur-tout de son imagination. Un accès de fièvre, une attaque de nerfs, un léger transport au cerveau suffisent pour porter le trouble dans votre *sensorium*, et le désordre dans vos idées. Les médecins vous citeront mille exemples singuliers du pouvoir de l'imagination. On a vu des esprits foibles, mélancoliques, épuisés par le travail, la fièvre ou la diète, se forger mille peintures bizarres, voir autour d'eux, dans les nuages, des spectres, des animaux et tous les objets de leur haine et de leur amour. Nous sommes presque tous comme Don Quichotte, qui

transformoit des moulins à vent en géans, des moutons en héros, et sa dulcinée du Toboso en grande princesse.

Quand Agammenon eut adjugé les armes d'Achille à Ulysse, Ajax ne se jeta-t-il pas, l'épée à la main, sur un troupeau de pourceaux, persuadé que c'étoit l'armée des Grecs; ne pendit-il pas, ne fouetta-t-il pas à outrance deux de ces pauvres animaux, convaincu que c'étoit les rois d'Itaque et d'Argos? On a vu des gens se croire de verre ou de terre cuite, et marcher avec précaution dans la crainte de se casser. Le grand Pascal se crut long-temps plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture, et Mallebranche n'osoit se moucher persuadé qu'il lui pendoit un gigot de mouton au bout du nez.

Supposez quelque désordre dans nos sens, quelques effets singuliers d'optique, et vous expliquerez nombre de phénomènes étonnans. Un médecin cité par le P. Lebrun, rapporte l'exemple d'une femme attaquée d'une maladie de l'œil qui lui faisoit voir une foule d'images bisarres et effrayantes; elle se crut ensorcelée, mais un habile oculiste l'opéra, et guérit en même temps son œil et son imagination (1). Cardan rapporte qu'étant à Milan, le bruit se répandit qu'il y avoit un ange en

(1) Histoire des superstitions. *tom.* 4.

l'air, et qu'on le voyoit manifestement. Il accourut sur la place publique, et le vit lui-même en présence de plus de deux mille personnes. Tout le monde étoit frappé d'admiration, lorsqu'un savant jurisconsulte fit remarquer que le prétendu séraphin n'étoit que la figure d'un ange de pierre élevé sur le clocher de Saint-Gothard, et dont la figure imprimée sur un nuage épais, se réfléchissoit aux yeux des spectateurs. Le P. Dechalles, dans sa dioptrique, rapporte aussi, comme témoin oculaire, qu'on vit en plein jour, à Vezelay, une forme d'homme colossale, qui tenoit une épée et paroissoit menacer la ville. Quelques personnes ayant examiné ce prodige de sang-froid, reconnurent l'image de saint Michel placée sur la tour de l'église, et réfléchie dans un nuage.

Avant que l'art de varier les sons de la voix fût connu comme aujourd'hui, les ventriloques passoient généralement pour des possédés du démon; on les adjuroit, on les exorcisoit, on trembloit à leur présence. Quelques-uns profitoient de la crainte qu'ils inspiroient pour s'enrichir aux dépens des gens crédules et méticuleux. Adrien Turnèbe rapporte qu'on vit de son temps, à Paris, un de ces charlatans qui gagna beaucoup d'argent; il étoit né dans les Pays-Bas, et se faisoit nommer *Pierre le Brabançon;* il devint amoureux d'une jolie

Parisienne, héritière d'une riche succession. Le père de la jeune personne étoit mort, et la mère refusoit de consentir au mariage. Que fit le Brabançon? Il contrefit la voix du père; il lui fit pousser, du fond de sa tombe, de longs gémissemens, il se plaignit des maux qu'il enduroit en purgatoire, et reprocha à sa femme le refus qu'elle faisoit de donner sa fille à un si galant homme. La femme effrayée n'hésita plus; le Brabançon obtint la main de la demoiselle, mangea la dot, s'évada de Paris, et courut se réfugier à Lyon. Un gros financier venoit d'y mourir, et son fils se trouvoit possesseur d'une fortune opulente. Le Brabançon va le trouver, lie connoissance avec lui, et le mène dans un lieu couvert et silencieux; là il fait entendre la voix plaintive du père qui se reproche les malversations qu'il a commises dans ce monde, et conjure son fils de les expier par des prières et des aumônes; il l'exhorte, d'un ton pressant et pathétique, à faire dire tous les jours trois messes pour le repos de son ame, et à donner six mille francs au Brabançon pour racheter des captifs. Le fils hésite et remet l'affaire au lendemain. Mais le lendemain la même voix se fait entendre, et le père déclare nettement à son fils qu'il sera damné lui-même, s'il tarde davantage à donner les six mille francs à ce brave homme que

le ciel lui a envoyé. Le jeune traitant ne se le fit pas dire trois fois, et compta les six mille francs à l'homme de bien, qui alla rire et boire à ses dépens.

On citeroit mille exemples de ces sortes de supercheries. Du temps d'Erasme, un curé voyant la ferveur de ses paroissiens se refroidir, et sentant la nécessité de remonter le casuel, répandit pendant la nuit, dans son cimetière, une centaine d'écrevisses sur le dos desquelles il avoit attaché une petite bougie. A la vue de ces lumières errantes, tout le village fut effrayé et courut chez le pasteur. Le saint personnage leur fit entendre que c'étoient les ames du purgatoire qui demandoient des messes. La plupart des paysans payèrent, mais malheureusement, on trouva le lendemain une des écrevisses que le curé avoit oublié de ramasser.

Voilà, dit mon savant, des histoires qui valent bien celles de mon pasteur. Quant aux Vampires, on peut s'étonner que des hommes de bon sens, des officiers de l'empereur et le bailli d'une grande ville aient cru à leur existence. Mais le témoignage des plus beaux-esprits du monde ne sauroit autoriser un fait absurde : or il est naturellement impossible que des morts sortent de leurs fosses, entrent la nuit dans les maisons, sucent les orteils des

femmes et des petits-enfans, et rentrent ensuite dans leurs bières, sans être aperçus et sans déranger seulement la terre qui les couvre. Rien n'empêche qu'on n'ait trouvé des morts fraîs et vermeils dans leur cercueil. C'est un phénomène très-ordinaire, et qui dépend de quelques parties de sel et de nitre qui se trouvent dans la terre. Les cordeliers de Toulouse enterroient leurs morts dans un caveau où ils se conservoient sans altération. Pensez-vous que tous les cordeliers fussent des vampires?

J'ai vu les prétendus lutins de la cave de M. Swebach, et je puis vous assurer que toute leur science se réduisoit à quelques mauvaises plaisanteries qui cessèrent dès que la police eut pris le parti de s'en mêler.

SABBAT, POSSÉDÉS,

LOUPS-GAROUS, INCUBES ET SUCCUBES, LUTINS, FARFADETS; etc.

Les argumens du docteur étoient si vifs, si serrés, si pressans, que mon pasteur en fut tout-à-fait déconcerté. « Au moins, dit-il, vous me laisserez les possédés, le sabbat, les loups-garous, les incubes et succubes, et quelques folets, car il faut que tout le monde vive, et il n'est pas juste que vous me dépouillez de tout. »

« Les *Possédés* sont de toute antiquité. Les payens les exorcisoient comme les chrétiens, et le juif Eléazar les guérissoit sans difficulté avec la racine de Barath qu'il leur insinuoit dans les narines en guise de tabac. Saint Augustin, Saint Jérôme, Lactance et Tertulien, et tous les Pères de l'Eglise ne parlent que de possédés. Il n'est pas de petite ville et de village en Europe qui n'ait encore aujourd'hui ses démoniaques. On en voit même jusqu'à Paris, et vous savez qu'il s'en présente tous les ans une honnête quantité à la Sainte-Chapelle le jour de Vendredi Saint. Marthe Brossier, Marie Bucaille, les religieuses de Loudun, celles de Verviers, Marie Volet, et une infinité d'autres, étoient évidemment possédées du démon ».

« Les assemblées du *sabbat* sont aussi une chose incontestable. Mille sorcières, avant d'être brûlées, ont avoué dans leurs interrogatoires qu'elles y avoient été portées sur le dos d'un démon nommé *Verdelet* ou *Verdjoli* (1). Elles ont confessé qu'elles avoient joui des faveurs de *Verdelet*; qu'elles avoient dansé toutes nues dans les bois avec lui, et qu'elles avoient appris à battre les étangs pour faire tomber la grêle sur le champ de leurs voisins. Je puis vous en citer près de deux cents qui ont été justement brûlées sous les auspices du frère Jacques Sprenger, grand Inquisiteur de la Foi, et qui sont toutes convenues qu'elles assistoient régulièrement aux assemblées du sabbat. Vers la fin du XVIIe. siècle, la Cour ayant sursis à l'exécution de plusieurs sorcières convaincues de s'être laissé embrasser par *Verdelet*, le Parlement de Rouen adressa au Roi de très-humbles remontrances en faveur du sabbat, et le supplia de vouloir bien permettre qu'on brûlât incontinent lesdites sorcières (2).

---

(1) Henry Boguet, grand juge à Saint-Claude, et grand brûleur de sorciers, observe judicieusement que le démon pour mieux attirer les femmes dans ses piéges, s'attache à prendre des noms agréables et *plaisans*, comme *Moiset*, *Joli-bois*, *Martinet*, *maître Persil*, *Saute-Buisson*, etc.

(2) Delancre, arrêts notables contre les sorciers.

« *Les loups garous* sont attestés par Virgile, Solin, Strabon, Pomponius Mela, Dyonisius, Afer, M. Varron, Saint Augustin, Saint Jérome et Saint Thomas. Virgile dit en termes exprès :

Has herbas atque hæc Ponto mihi lecta venena
Ipse dedit Mœris; nascuntur plurima Ponto,
His ego sæpe lupum fieri et se condere sylvis
Mœrim. . . . .

. . . . Mœris m'a fait connoître
Les végétaux puissans que le Pont seul fait naître.
J'ai vu par leur secours Mœris, plus d'une fois,
Sous la forme d'un loup s'enfoncer dans les bois.

« En 1573, Gilles Garnier, sorcier de Lyon, fut condamné par arrêt du Parlement de Dôle, à être brûlé pour s'être changé en loup-garou le jour de Saint Michel, et avoir mangé les cuisses, les bras et le ventre d'une petite fille (1). Pierre Burgot et Michel Verdun, traduits au Parlement de Besançon en 1521, confessèrent qu'ils s'étoient métamorphosés diverses fois en loup garou, qu'ils avoient attaqué et dévoré maintes petites filles et maints petits garçons, et qu'ils avoient en outre pris leurs ébats avec plusieurs jeunes louves, dont ils avoient été singulièrement satisfaits (2). En

(1) *Demonomanie de Bodin*, *p.* 192. *liv.* 2.
(2) *Wier de præstigiis demonum*, *lib.* 3. *p.* 453.

1578, le Parlement de Paris condamna Jacques Rollet, convaincu d'avoir également mangé bonne partie d'un petit garçon qui lui tomba sous la dent (1). En 1542, au rapport de Job Fincel, dans son livre des Merveilles, il se trouva une si grande quantité de loups-garous à Constantinople, que l'Empereur, accompagné de la garde, sortit de la ville en armes, et leur donna un si bonne correction, que cent cinquante d'entre eux restèrent sur la place, et que les autres prirent le parti de déloger.

« L'Empereur Sigismond fit débattre devant lui par les plus doctes théologiens la question des *loups-garous*, et il fut unanimement résolu que la transformation des loups-garous étoit un fait positif et constant, et que l'opinion contraire étoit suspecte, mal sonnante et sentant l'hérésie.

« D'ailleurs, seroit-il plus difficile de changer un homme en loup qu'en anguille? Or, Polydore, Virgile et Guillaume de Malmesbury, rapportent qu'un doyen de l'église d'Elgin dans la province de Murray, n'ayant pas voulu céder son église aux moines, il fut changé en

(1) *Delancre, Arrêts notables rendus par le parlement de Paris, p.* 785.

anguille avec tous ses chanoines, et mis en matelotte par le cuisinier du couvent.

« Quant aux démons qui font leur cour aux filles et qu'on appelle *incubes*, rien n'est plus sûr. Suivant tous les auteurs anglais, l'enchanteur Merlin étoit né d'un incube et d'une religieuse de la ville de *Vaer-Merlin*. St. Bernard guérit avec son bâton une jeune femme qui depuis six ans étoit tourmentée d'un incube, lequel venoit toutes les nuits partager sa couche nuptiale. Philostrate parle d'un démon qui, sous la forme d'un bouc, étoit devenu très-amoureux d'une jolie personne nommée *Simonis*. Lactance affirme positivement que Béelzébuts et ses confrères peuvent embrasser les dames et leur faire de petits démons ; et Jacques Sprenger, grand inquisiteur de la foi, a reconnu que les semi-diables qui naissent de ces conjonctions infernales, sont maigres, chétifs et rabougris, et qu'ils teteroient dix nourrices sans en être plus gras. Le cardinal Bellarmin présume que l'Ante-Christ naîtra d'un incube et d'une sorcière. Je pourrois citer cent arrêts de nos parlemens qui ont bravement condamné à être brûlés à petit feu divers sorciers et sorcières convaincus d'avoir couché avec le diable. De ce nombre est un arrêt du parlement de Paris, rendu le 14 juil-

let 1606 (Présidens, MM. Seguier et Molé), contre *Françoise Bos,* de *Gueille* en Auvergne, accusée d'avoir reçu un démon dans sa chambre, et d'avoir couché avec lui pour une pomme (1). Enfin, le médecin Jacques Roux déclare qu'une servante de Constance, nommée *Madeleine Roquet* s'étant laissé faire un enfant par un jeune diable, elle accoucha quelque temps après d'une quantité considérable de tessons de bouteille, de morceaux de pots cassés, d'étoupes et de vieilles perruques.

« J'avoue que les *succubes* sont plus rares que les incubes, apparemment parce qu'il y a moins de diablesses que de diables, ou que les diablesses aiment mieux être embrassées par un diable que par un homme ; mais on en trouve de temps en temps. Pic de la Mirandole, qui n'étoit point un petit esprit, a connu deux vieux magiciens nommés François Berni et Jacques Pinet, qui, pendant plus de quarante ans, couchèrent familièrement avec deux jolies diablesses nommées Hernelinde et Florine. L'un deux fut, comme de raison, pendu et brûlé à 80 ans; Pic ne dit point ce qui arriva à l'autre. Hector Boëce, dans son histoire d'Ecosse, rapporte qu'un jeune homme d'une extrême beauté étoit tourmenté toutes

(1) Voyez *Arrêts notables de Delancre*, p. 793.

les nuits par une jeune *démone*, qui pénétroit à travers ses portes, et venoit, sous les traits d'une charmante personne, lui faire le sacrifice de ses charmes. Il s'en plaignit à son évêque, qui le fit jeûner, prier et confesser, et la beauté d'enfer cessa de lui rendre visite. saint Jérôme parle aussi d'une autre dulcinée du noir séjour qui tenta de mettre à mal un jeune solitaire de la Thébaïde : déjà elle avoit réveillé chez lui l'aiguillon de la chair, déjà il s'apprêtoit à jouir de sa bonne fortune, lorsque la déesse d'enfer s'évada comme une fumée en lui riant au nez.

« L'existence des *follets, lutins et farfadets* est reconnue tant par les anciens que par les modernes. Les Grecs et les Romains les adoroient sous le nom de pénates, génies, dieux lares et tutélaires. Les Rabbins assurent que les follets sont des esprits imparfaits que Dieu avoit commencés le vendredi et qu'il n'eut pas le temps d'achever le lendemain à cause du sabbat. Ils sont pour la plupart d'une humeur très-obligeante : ils pansent les chevaux, ils tirent les bottes et font le service de la cuisine. Le P. Calmet atteste qu'un seigneur de sa connoissance avoit un follet qui lui tenoit lieu de valet-de-chambre, l'habilloit, le peignoit et lui faisoit la barbe avec une rare dextérité. Quelquefois les lutins se déguisent : en 1603,

la nommée Marguerite Bouchey s'étant avisée de montrer une marionette, les gens experts découvrirent que c'étoit un lutin, et le juge ordinaire de Romorantin, homme avisé et pénétrant, procéda contre la marionette (1). En 1132, il y avoit à Hildersheim en Saxe un lutin fort officieux qu'on appelloit *bonnet pointu*; il s'amusoit à fendre le bois, allumer le feu, tourner la broche, mettre le couvert; mais un garçon de cuisine l'ayant un jour fort maltraité, il l'étrangla pendant la nuit, le coupa par morceaux et le mit en ragoût. On fut obligé de procéder contre lui par voie de censure, et de l'excommunier (2). En 1595, le parlement de Bordeaux après avoir entendu un conseil de théologiens, reconnut qu'une maison de la ville étoit infestée de mauvais esprits et démons, et prononça, en robes rouges, la résiliation du bail (3). Il n'est pas d'homme instruit qui ne sache que la maison des Chartreux, rue d'Enfer, étoit infestée de malins esprits, et qu'elle ne leur fut accordée par le Roi en 1262 qu'à condition qu'ils les en chasseroient, ce qu'ils firent par le jeune, la discipline et la prière ».

(1) *Delancre, arrêts notables, p.* 791.
(2) *Chron. d'Hirsaug. an.* 1132.
(3) *Delancre arrêts notables.*

Ici le pasteur s'arrêta d'un air satisfait, et convaincu qu'il avoit gagné la cause des possédés, des lutins et des loups-garous.

—Eh! ne voyez-vous pas, reprit aussitôt le savant, que tous ces contes bleus ont été inventés pour amuser les enfans et charmer l'ennui des veillées d'hiver; que les follets ne sont bons qu'à égayer les poètes et leur fournir des scènes de comédie. Tout ce qu'on dit de ces esprits familiers est ridicule et controuvé. Quel plaisir voulez-vous qu'un génie aérien, d'une nature supérieure à la vôtre, trouve à remuer votre vaisselle, à faire votre lit, à cirer vos bottes, à mettre votre pot au feu? Croyez-vous que Dieu ait peuplé les élémens de créatures spirituelles pour vous en faire des valets-de-chambre? Vous me citez des parlemens qui ont autrefois résilié des baux à cause des farfadets; mais à cette époque les parlemens n'étoient ni plus éclairés, ni plus raisonnables que la multitude. Tout est peuple dans les temps d'ignorance. Si les lutins étoient autrefois si communs, pourquoi ne reparoissent-ils plus aujourd'hui? Croyez-vous qu'il se trouvât un seul juge, un seul maire, un seul président de canton qui voulût instrumenter contre une marionette? J'ai connu un jeune homme qui croyoit sérieusement avoir un lutin à ses ordres; il trouvoit tous les matins,

sa chambre rangée, ses papiers mis en ordre, ses livres replacés dans leurs tablettes; il ne pouvoit s'expliquer cette merveille. On coucha dans la chambre, on l'épia et l'on découvrit que tout ce merveilleux tenoit au somnambulisme, et qu'il étoit lui-même le vrai lutin. Reportez cette histoire au 16e. siècle, il sera démontré qu'il étoit servi par un follet.

Les assemblées du sabbat sont plus ridicules encore que vos lutins. Il est vrai qu'on a vu de malheureuses imbécilles, de pauvres idiots avouer dans les tortures qu'ils s'étoient trouvés au sabbat, qu'ils étoient portés tantôt sur le dos de votre *Verdelet*, tantôt sur celui d'un bouc, et tantôt sur un manche à balai; qu'ils s'étoient échappés par la cheminée; qu'ils avoient dansé avec le diable, et l'avoient baisé là où l'on ne baise guère personne; qu'ils avoient obtenu ses faveurs, et reçu de lui un onguent pour se frotter; mais les juges, les inquisiteurs ignorans et barbares qui ont fait brûler ces misérables, ne devoient-ils pas voir qu'ils avoient à faire à des insensés, à des gens en démence, qui prenoient les rêves d'une imagination sombre et désordonnée pour des réalités. Le beau passe-temps pour le diable, que de venir en bouc, en mouton, en chat noir, briguer les faveurs d'une sorcière vieille, hideuse et dégoûtante! Autant vaudroit-il

rester en enfer ! Je demanderai toujours pourquoi les honnêtes gens, les hommes éclairés, les femmes bien élevées ne vont jamais au sabbat? Le P. Calmet, d'ailleurs si complaisant pour le diable, ne pousse pas l'ingénuité jusqu'à croire au sabbat ; il rapporte qu'une sorcière s'étant vantée de se transporter par-tout où elle vouloit à l'aide de *Verdelet*, ses juges l'enfermèrent à clef dans une chambre, et la chargèrent de commissions pour sa monture. La vieille s'endormit, resta sur son grabat étendue et sans mouvement. On s'approcha d'elle, on la remua, on lui brûla la plante du pied avec une chandelle allumée sans qu'elle s'éveillât. Enfin elle revint à elle peu à peu, se plaignit des fatigues du voyage, et donna des nouvelles de la commission dont elle étoit chargée. On lui demanda ce qu'elle avoit au pied, elle n'en savoit rien ; on se convainquit qu'elle avoit des attaques périodiques d'épilepsie ; on la convertit, et au lieu de la faire brûler, on la remit entre les mains des médecins. Pourquoi les inquisiteurs et tous les juges sanguinaires qui ont livré les sorciers aux bourreaux, n'ont-ils pas imité cette conduite?

La folie des *incubes* ressemble à celle du sabbat. Une jeune personne d'un esprit foible et d'une imagination ardente, voit en songe un homme agréable qu'elle croit embrasser;

ces songes deviennent fréquens, sa raison se trouble, elle finit par croire ce qu'elle desire; elle voit par-tout l'objet de ses amours, elle se persuade même que cet invisible amant la suit sans cesse pour l'embrasser. Donnez-lui un mari, et l'amant imaginaire disparoîtra.

Quelquefois ce n'est qu'un artifice de la part d'une dévote débauchée, qui veut concilier ses plaisirs avec le soin de son honneur, et qui fait passer son amant pour un génie familier qui veut lui rendre ses devoirs. C'est ainsi qu'Enée naquit de Venus, et Alexandre de Jupiter. N'a-t-on pas vu, beaucoup plus tard encore, des femmes, d'ailleurs honnêtes, se persuader que les Dieux vouloient coucher avec elles? Qui ne connoît l'aventure d'une dame romaine nommée Pauline? Un prêtre d'Anubis lui persuada que le Dieu vouloit jouir de ses faveurs, et profitant de sa crédulité, se chargea de remplir lui-même les fonctions du Dieu. Quand saint Bernard fit présent de son bâton à une jeune femme pour chasser *l'esprit* libertin qui venoit toutes les nuits lui dérober ses faveurs, il agit en homme expert : il ne faut souvent qu'un bâton pour expulser un diable, sur-tout si ce diable est un jeune séducteur qui, par l'entremise de la femme de chambre, vient partager le lit de la maîtresse.

Quelquefois aussi *l'incube* n'est qu'une maladie physique, une oppression de la poitrine, une suffocation produite par une mauvaise digestion, l'épaississement des liqueurs, l'engorgement des viscères. Avant qu'on eût étudié les causes du cauchemar, il n'étoit point étonnant que des femmes d'une imagination foible et timide, s'effrayassent à la vue d'un monstre qui vous presse, vous accable de son poids, et semble vouloir vous étouffer. Les anciens nommoient ce phénomène *incubus*, *ephialtes;* et quoiqu'il ait quelque chose de singulier, jamais les médecins n'y ont vu qu'un effet naturel. Il n'appartenoit qu'à l'ignorance et à la superstition d'y voir un démon ; mangez-peu, tenez le ventre libre, ne couchez point sur le dos, et votre incube vous quittera sans grimoire et sans eau bénite.

Les histoires que l'on a faites de quelques hommes extraordinaires, nés d'une femme et d'un démon, sont des contes puérils et absurdes, dont les auteurs ne peuvent être que des ignorans ou des sots. Dites-moi, en effet, par quels moyens physiques un diable se tireroit d'affaire dans un commerce de galanterie? Nos dames ne sont pas assez dupes pour préférer l'ombre à la vérité, et des plaisirs fictifs à des jouissances réelles.

Etes-vous bien sûr qu'il y ait des diablesses?

que l'enfer recèle de petites Proserpines toujours prêtes à quitter la couche de leur royal époux, pour venir recevoir les caresses d'un petit frère capucin, ou d'un berger de la Brie? Un diable qui pourroit se transformer en jolie femme, créer, comme Armide, des palais enchantés, séduire tous les cœurs par ses charmes et son esprit, ne borneroit pas sottement son ambition à régner sur des huttes, à partager le taudis d'un devin de village : il voudroit régner sur l'Univers.

Il est très-vrai que Pic de la Mirandole, que Lactance, saint Augustin, saint Jérôme, saint Thomas, ont cru aux incubes et aux succubes. Mais les grands hommes seroient trop au dessus de la nature humaine, s'ils ne s'en rapprochoient pas quelquefois par leurs erreurs. N'avons-nous pas vu des conseillers au parlement, des évêques, des chanoines, des curés, se passionner pour les miracles du diacre Pâris, et courir au cimetière Saint-Médard pour voir des éclopés danser la gavotte, et des dévotes marcher sur la tête? N'avons-nous pas vu des grands seigneurs, des prélats, des magistrats, des gens de lettres, des médecins, se passionner pour les jongleries de Cagliostro, et les baquets de Mesmer? Je pourrois vous citer même aujourd'hui des personnes très-connues, qui vont admirer tous les jours les

merveilles du somnambulisme chez un ancien officier général. Les deux prétendus magiciens dont parle Pic de la Mirandole, étoient deux vieux fous qui croyoient voir auprès d'eux leurs démons familiers, comme Oreste croyoit voir les furies. S'ils eussent vécu de nos jours, on les auroit saignés, purgés, mis au régime; mais on ne les auroit pas brûlés.

C'étoient d'autres fous que ces malheureux qui se croyoient transformés en loups; qui couroient les champs, heurloient, et se jetoient sur les troupeaux. On les a poursuivis, torturés, fait griller à petit feu; mais les a-t-on jamais vus sous la forme de loups? en est-il un seul qui ait entrepris de croquer le juge absurde qui le faisoit brûler? on prit vers le milieu du seizième siècle, aux environs de Padoue, un furieux qui se jetoit sur les passans, mordoit, étrangloit, et se disoit loup-garou; on lui objecta qu'il avoit la figure d'un homme, il répondit que sa peau de loup étoit retournée en dedans. Des paysans fanatiques lui coupèrent les mains, et l'écorchèrent pour s'assurer du fait; et l'ayant trouvé comme les autres hommes, ils le remirent entre les mains d'un chirurgien, mais le malheureux mourut de ses blessures (1). Qu'auroit dit votre empe-

(1) Wier, *de præstig. demon. p.* 453.

reur Sigismond, et vos conseillers du parlemens de Dôle, s'il eussent été témoins de cette épreuve? *La lycantropie* devient quelque fois une maladie épidémique. Paul Eginète l'un des plus habiles médecins du moyen âge, rapporte que ceux qui sont attaqués de cette funeste frénésie, sortent la nuit de leurs maisons, en heurlant comme des loups, cherchent les lieux solitaires, et restent volontiers jusqu'au matin auprès des sépulcres. On les traite avec les fondans, l'émétique, les délayans; on leur fait prendre l'air, on les dissipe, on les envoie à la campagne, et quand le mal ne se guérit pas, on finit par les enfermer.

Je ne prétends pas vous disputer tous les *possédés*, je consens à vous en laisser quelques uns, car je ne veux pas me brouiller pour une cause si légère. Mais il y a des maladies qui durent quelque temps et qui disparoissent ensuite comme la lèpre et la petite vérole; si l'on a vu des possédés autrefois, on n'en voit plus aujourd'hui. Ceux qui accourent tous les ans à la Sainte-Chapelle, sont des gens de la lie du peuple, des fripons, des mendians qui viennent faire des dupes et escroquer de l'argent; ceux qui se montrent de temps en temps dans les villages et les provinces sont des jongleurs ou des malades; un fou, un mélanco-

lique, une femme, une fille travaillées de *l'uterus*, s'imaginent être obsédés du démon, leur imagination s'échauffe, s'allume et les jette dans mille extravagances ; ils croient voir des esprits de ténèbres qui les poursuivent, qui les tourmentent (1), ils en paroissent si convaincus, que des gens raisonnables sont quelquefois tentés de les croire.

Dans un temps où les médecins étoient moins éclairés, et plus crédules qu'aujourd'hui, il n'est point étonnant qu'on ait pris pour des possédés du démon, les épileptiques, les maniaques, les cataleptiques, les hypocondriaques. Les esprits foibles et vulgaires voient

(1) Le P. Calmet fait une distinction judicieuse entre les *possédés* et les *obsédés*. Dans les *possessions*, dit-il, le diable loge en dedans, il parle, il pense, il agit pour le possédé. Dans les *obsessions*, il se tient au-dehors, il assiège, il tourmente, il harcèle la place sans relâche. Saül étoit *possédé*, parce que le diable le rendoit sombre, mélancolique et sérieux. Sara n'étoit qu'*obsédée*, parce que le diable Asmodé se contentoit de lui tuer ses maris. Les obsédés, ajoute-t-il, sont quelque fois extrêmement tourmentés. Le diable leur tire le nez, les oreilles, leur mord les doigts des pieds. Jacques Sprenger, intrépide inquisiteur, dit qu'il a connu des sorcières tellement fatiguées des importunités du démon, qu'elles aimoient mieux mourir que de vivre ; de sorte qu'il les condamnoit pour les obliger, et les fesoit brûler par charité.

Dissertation sur les apparitions, *p.* 157.

par-tout du merveilleux, et sont toujours tentés d'attribuer à des causes surnaturelles, ce qu'ils ne comprennent pas. Une femme en Angleterre, accouche d'un lapereau : son médecin assiste aux couches et recueille lui-même le nouveau né; le phénomène se renouvelle le lendemain, et dix autres petits lapins s'échappent de cette garenne : voilà un fait évidemment miraculeux, le docteur n'a pu ni tromper, ni être trompé, car il est homme d'honneur et il a vu ; donc cet accouchement est une opération du diable ; donc l'accouché est une possédée, une démoniaque, qu'on ne sauroit trop se hâter d'exorciser. Une autre femme met au monde à Toulouse, des tessons de bouteilles, des étoupes, des aiguilles, des cailloux de toutes les formes : c'est encore le diable qui a produit cette singulière lignée, il faut évidemment recourir au grimoire. En 1710 une Lyonnoise s'avise d'avoir des extases ; elle voit le ciel ouvert, les anges, Jésus-Christ, la Sainte-Vierge, elle écrit en dormant, elle compose en rêvant des discours ascétiques dignes d'un missionnaire, on lui enfonce des épingles dans les bras, dans les cuisses, elle ne s'en apperçoit pas, elle voit à travers les murailles, elle prophétise, elle devine la pensée, etc. Comment expliquer ces prodiges? N'est-il pas clair que c'est un ange ou le démon qui les produit?

Mais le lieutenant général de police, d'Argenson, fait enlever la demoiselle; on l'enferme dans un couvent, on la met au pain et à l'eau, on la séquestre de toute société, elle avoue que sa possession n'est qu'un artifice inventé pour se faire un nom et gagner quelque argent. Lisez la gazette de santé du docteur Marie Saint-Ursin, vous trouverez une pareille jonglerie jouée il y a quelques années dans la même ville.

J'ai vu en 1795 un prétendu possédé que cinq prêtres exorcisoient à Dolot, village situé auprès de Sens; il faisoit d'horribles contorsions, se moquoit de l'eau bénite, des prêtres et des sacremens, dansoit à en perdre haleine, puis prophétisoit le retour de la monarchie. Cinq cents personnes assistoient tous les jours aux exorcismes, et toutes gémissoient sur le sort du pauvre possédé; on l'enferma, on lui déclara qu'il ne sortiroit de prison que quand le diable le quitteroit; le diable le quitta le lendemain, et la peur des archers empêcha qu'il ne revînt.

J'ai toujours admiré la manière expéditive dont le curé de Saint Sulpice, Joseph Languet, procédoit envers les convulsionnaires de sa paroisse: une d'elles s'étant avisée de commencer ses tours de gobelet dans une chapelle de son église, il accourut auprès

d'elle, se fit apporter le bénitier, le lui renversa tout entier sur la tête, en lui disant : « je » t'adjure au nom de J. C. de te rendre tout à » l'heure à la Salpêtrière, sans quoi je t'y ferai » conduire à l'instant. » L'exorcisme opéra, le démon se sauva à toutes jambes et ne reparut plus.

Marie Bucaille étoit une Normande qui vivoit en commerce intime avec un moine. Pour couvrir sa mauvaise conduite, elle se servit du masque de la dévotion ; elle affecta une vie extraordinaire, elle mit en œuvre tout ce que la piété a de plus propre à gagner le respect et la vénération des gens honnêtes. Son directeur vanta ses grandes qualités ; elle avoit des extases, des visions ; les anges venoient lui rendre visite, et quelquefois aussi les démons venoient disputer le terrain. On ne parla bientôt plus à Valogne et dans tous les lieux voisins que de la sainteté de Marie Bucaille. Mais voilà que le curé, homme réservé et judicieux, entreprend de s'assurer de la réalité du fait. On interroge Marie Bucaille, on la tient au secret ; la peur saisit son directeur, il fuit. On acquiert les preuves les plus évidentes des fourberies de Marie Bucaille ; la justice s'en empare, elle est fouettée et marquée, et pas un ange, pas un démon ne vient à son secours.

Il en est de même de Marthe Brossier dont

l'imposture fut découverte à Orléans ; de Marie Volet qui fut également reconnue pour une coquine, et des Ursulines de Loudun qui méritoient bien plus d'être livrées à la vengeance des lois, que le curé Grandier qu'elles firent si indignement brûler (1). On finiroit bientôt d'entendre parler de femmes et de filles possédées, si dès qu'il en paroît une, on l'enfermoit dans une maison de reclusion, on la faisoit jeûner au pain et à l'eau, et fustiger libéralement. Deux ou trois maisons de correction, autant de maisons de santé, voilà tout ce qu'il faut pour nous délivrer du fléau des possessions.

(1) Le curé Grandier n'eut jamais d'autre tort que d'être un homme aimable et galant. Il déplut aux moines qui l'eurent souvent pour rival ; il déplut à quelques maris dont il eut le tort de séduire les femmes. Il déplut à quelques hommes puissans contre lesquels il soutint ses droits avec hauteur. Des moines fanatiques soulevèrent contre lui des religieuses qui se transformèrent en furies d'enfer pour le perdre. Il fut accusé auprès de l'implacable Richelieu d'avoir composé une satire contre lui, et Laubardemont se chargea de la plus atroce des vengeances. Les vrais démons de cette affaire furent des capucins, des récollets, l'évêque de Poitiers, les Ursulines, et le juge infame qui condamna Grandier. On élève des monumens pour perpétuer le souvenir des belles actions, pourquoi n'en élèveroit-on pas pour consacrer la mémoire des grands crimes ? pourquoi ne dresseroit-on pas, sur la place où périt Grandier, un gibet qui porteroit les noms de ses assassins ?

DAMES.

La santé des Dames est-elle, en certains cas, préjudiciable aux plantes, aux fruits, aux objets qui les environne?

Je n'approuve point l'incivilité d'Aristote et de plusieurs philosophes qui font aux dames l'affront d'enseigner, que leur présence peut, en certains jours, altérer la pureté de l'air, corrompre les liqueurs, faire aigrir le lait, tourner la crême, avorter les melons, ternir les miroirs, porter même la stérilité dans les campagnes, engendrer des serpens, rendre les animaux enragés.

Un de leurs plus redoutables adversaires, dans nos siècles modernes, est le célèbre Albert le Grand; il n'hésite pas à regarder les roses dont leurs charmes secrets se colorent, comme le plus redoutable des poisons. Il assure que si dans ce moment, on prend des cheveux d'une jolie femme, et qu'on les place sous du fumier, il en naîtra infailliblement des vipères et des couleuvres, dont on pourroit faire une chevelure à Méduse ou aux furies. D'autres naturalistes affirment qu'un enfant conçu dans les mêmes circonstances ne sauroit manquer de naître scrophuleux, ladre et lépreux. Quel outrage!

Ecoutez Gaspard Desrois, il vous citera Suétone et vous dira que Césonie, femme de Caligula, rendit son mari furieux en lui faisant prendre un philtre composé de ce poison; mais Gaspard se trompe, Suétone parle d'un philtre sans s'expliquer sur sa composition, et Juvénal nous assure positivement que ce fut de l'*Hippomanes.*

> *. . . . . . Ut avunculus ille Neronis*
> *Cui totam tremuli frontem Cœsonia pulli*
> *Infudit* (1).

Elien, qui a fidèlement recueilli tous les préjugés de son temps, nous indique un moyen sûr de purger nos légumes des chenilles qui les infectent, c'est de faire promener dans un potager une dame à l'époque où elle est en communication réglée avec l'astre des nuits.

Ces préventions se sont transmises jusqu'à nous, et règnent également à la ville et à la campagne. Quel jardinier laisseroit une dame approcher de ses melons? Quel vigneron lui permettroit de visiter ses cuves? Quel crêmier ne trembleroit à leur aspect pour ses jattes de crême?

La raison et l'expérience suffisent néanmoins pour rassurer les plus craintifs: qu'importe par quels vaisseaux s'échappe le sang qui circule

---

(1) Juvenal, satir. 6.

dans nos veines ? La masse n'en est-elle pas toujours la même ? S'il étoit corrompu à son issue, ne faudroit-il pas qu'il le fût à sa source et dans son cours ?

Quelques hommes n'ont-ils pas avec les dames des rapports de santé qui les assujétissent aux mêmes inconvéniens ? Or, a-t-on jamais pensé qu'aucun homme fît aigrir le lait ou tourner le vin. Pourquoi les dames seroient-elles traitées moins favorablement ? Si leur haleine pouvoit ternir les glaces, dans quel salon un petit-maître pourroit-il se mirer. Albert-le-Grand se moque de nous, quand il nous propose de convertir en serpens les jolies tresses d'une jeune dame.

Recommandez à votre compagne ces soins délicats, ces cosmétiques choisis qui ajoutent encore aux charmes du beau sexe, et soyez tranquille sur les serpens, les melons et les liqueurs.

CLOCHES.

Faut-il les sonner pendant les orages?

Je commence par reconnoître que l'usage de sonner les cloches pendant les orages, est au moins une précaution inutile; que le mouvement imprimé à l'air par l'impulsion de la cloche, ne sauroit atteindre le nuage, et qu'en supposant qu'il l'atteignît, il ne le dépouilleroit pas de son électricité, puisqu'il ne lui fourniroit aucun nouveau conducteur. Je reconnois encore que c'est une grande étourderie que de chercher dans une église un asile contre le tonnerre; car les clochers étant fort élevés, sont plus sujets à être frappés de la foudre que la simple cabane d'un pauvre laboureur, suivant ces vers d'Horace :

Sœpius ventis agitatur ingens
Pinus; excelsœ graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulgura montes.

Les pins les plus altiers sont ceux qu'Eole outrage;
Des superbes palais les dômes orgueilleux
Avec plus de fracas s'écroulent à nos yeux,
Et la foudre épuise sa rage
Sur les monts trop voisins des cieux. (*Daru*).

D'ailleurs la pointe des clochers étant ordinairement terminée par des croix de fer, des

coqs de métal, des globes de cuivre et des girouettes, il en résulte autant de faux paratonnerres qui rendent le séjour des églises très-périlleux.

Depuis trente ans diverses ordonnances de police défendent de sonner les cloches pendant les orages. Le Journal de Paris rapporte que au mois d'août 1807, un homme plus religieux qu'expérimenté, nommé *Jean Pugibet*, de la paroisse de *Trouille*, près de Toulouse, ayant entendu gronder le tonnerre, courut au clocher, et se mit à sonner de toutes ses forces pour détourner l'orage : que le maire de Trouille, moins pieux et meilleur physicien se hata de se rendre à l'église pour faire taire les cloches ; mais il arriva trop tard. Le malheureux *Pugibet* étoit déjà étendu par terre, frappé de la foudre qu'il avoit voulu conjurer. Le rédacteur du Journal de Paris ajoute aussitôt : « Voilà un nouvel exemple du dan-
« ger qu'on court à sonner les cloches pendant
« les orages. »

Je voudrois savoir si ce danger est bien réel, s'il est vrai que le mouvement des cloches attire le tonnerre, comme on le dit vulgairement ?

Le P. Paulian qui a examiné cette question dans son Dictionnaire de Physique, rapporte à ce sujet un fait consigné dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

« En 1718, le 15 août, un vaste orage « s'étendit sur la Basse-Bretagne ; il fit trois « coups de tonnerre qui tombèrent sur vingt-« quatre églises situées entre Landernau et « Saint-Pol-de-Léon. C'étoit précisément « celles où l'on sonnoit pour écarter la fou-« dre, celles où l'on ne sonna pas furent épar-« gnées. »

Le P. Paulian en conclut qu'il est des cas où il ne faut pas sonner les cloches. Mais en examinant ce fait avec attention, ne peut-on pas douter de son exactitude ? Trois coups de tonnerre qui tombent sur vingt-quatre églises! Cela est bien fort ; ce compte ne donne pas moins de huit églises à foudroyer pour chaque coup de tonnerre, et c'est beaucoup d'ouvrage. En supposant seulement un intervalle d'une lieue entre chaque église, on a de la peine à concevoir qu'un coup de tonnerre ait pu se diviser en huit parts égales pour tomber à la fois sur chaque clocher.

D'ailleurs, le P. Paulian paroît avoir des idées fort étranges sur la théorie de la foudre. Voici de quelle manière il s'explique : « Le « nuage est-il encore éloigné de l'église, le « son des cloches agitant l'air, l'empêchera « d'approcher de l'endroit où l'on sonne. Mais « se trouve-t-il, par malheur, ou sur le clo-« cher, ou près du clocher ? alors l'agita-

« tion de l'air ne servira qu'à disposer le
« nuage électrique à s'ouvrir ; et la foudre
« tombera sur la tête du sonneur peu physicien. »

On pourroit ici proposer beaucoup d'observations sur cette explication. Il paroît d'abord un peu difficile que le son d'une cloche puisse repousser un nuage. Car si ce nuage est chassé par un vent un peu violent, on peut présumer que la cloche aura beaucoup de peine à lutter contre lui, et à vaincre sa résistance. Je me suis autrefois donné le plaisir de sonner les cloches lorsque j'étois écolier, et j'ai bien observé que leur mouvement est un mouvement d'oscillation qui se porte alternativement vers deux points opposés, de sorte que son effet ne sauroit s'étendre à une grande distance. Ne sait-on pas que le mouvement d'une cloche n'est pas capable d'agiter seulement le feuillage d'un arbre voisin ? Comment donc le P. Paulian veut-il que cette cloche ait la vertu de repousser un nuage lorsqu'il est encore fort éloigné ?

Je crois que le P. Paulian n'est ici guères meilleur physicien que le sonneur. Ce n'est pas parce que le nuage s'ouvre que le tonnerre tombe, cette expression est ridicule. C'est parce que l'électricité de ce nuage se porte sur un corps moins chargé que lui. Le P. Paulian

adopte ici les idées vulgaires qui regardent les nuages comme de grands corps, de vastes réservoirs dont l'intérieur renferme des masses de feu qui n'ont besoin que d'une ouverture pour s'échapper. Des idées si imparfaites sont choquantes dans un cours de physique.

Il faut donc conclure de tout cela qu'il importe fort peu qu'on sonne les cloches ou qu'on ne les sonne pas, que leur mouvement ou leur repos est parfaitement indifférent, et que le tonnerre seroit tombé sur le clocher de *Trouillè*, quand même *Jean Pugibet* n'auroit pas sonné les cloches. Mais il est évident que s'il fût resté chez lui, il n'auroit pas trouvé la mort pour prix de son zele, et qu'ainsi il est bon d'ordonner à certaines gens de se tenir chez eux.

Post hoc ergò propter hoc. Un événement arrive après un autre; donc le second dérive du premier. C'est un raisonnement très-commun et fort mauvais. Les ordonnances de police défendent de sonner les cloches pendant les orages; donc on a reconnu que le son des cloches attire la foudre. Cela seroit vrai, si tous les Officiers de Police étoient tenus d'être d'excellens physiciens. Mais leurs études sont d'un genre tout différent. Ils sont réduits à s'en rapporter au témoignage des hommes plus instruits qu'eux, et si ces hommes

ressemblent au P. Paulian, il n'est pas étonnant qu'une ordonnance de police péche contre les régles de la saine physique.

Avant qu'on eût connoissance des phénomènes de l'électricité, et que le génie de Franklin eût dérobé la foudre à Jupiter, les foibles humains avoient fort peu de moyens de se mettre à l'abri de son courroux. On opposoit au tonnerre des prières, des conjurations, des exorcismes, ce qui ne l'empêchoit pas néanmoins de tomber sur tout ce qui se trouvoit dans sa sphère d'activité. Je ne sais si Porsenna étoit aussi savant que Francklin ; mais Pline assure que ce prince avoit trouvé le moyen de faire tomber la foudre du ciel, et qu'il s'en servit pour délivrer l'Etrurie d'un animal farouche qui désoloit ses campagnes (1). L. Pison assure dans ses annales que Numa possédoit le même secret et qu'il s'en servoit souvent ; mais Tullus Hostilius s'y étant pris maladroitement fut tué par le tonnerre comme Jean Pugibet (2).

(1) *Vetus fama Etruriæ est, agris depopulatis, subeunte monstro quod vocavêre* Voltam *evocatum fulmen à Porsennâ Rege. Et ante eum à Numâ sæpius hoc factitatum in primo annalium suorum tradit Lucius Piso, gravis autor quod, imitatum parùm ritè, Tullum Hostilium ictum fulmine.* Plin. liv. 2, ch. 53.

(2) Le savant curé Thiers, en faisant l'énumération des

Je me suis amusé à rechercher pourquoi les gens de la campagne attribuent aux cloches la vertu de chasser les orages, et j'ai trouvé que ce n'est nullement parce qu'ils pensent comme le P. Paulian, que le mouvement de la cloche contribue à éloigner le nuage, mais parce qu'ils sont fortement persuadés que les cloches ont la vertu miraculeuse de conjurer les tempêtes. C'est une croyance religieuse fondée sur les prières de l'église, et consacrée par les formules du rituel; si vous avez jamais eu l'honneur d'être parrain d'une cloche, et que vous ayez écouté avec le recueillement convenable les oraisons qui se récitent dans cette cérémonie, vous avez sans doute observé que ces oraisons attribuent formellement aux cloches la vertu de chasser les orages. Voici une de ces prières extraites des traités de liturgie du P. Martène.

« *Præsta, quæsumus Domine, ut per illius*
« *campanæ tactum et sonitum fideles invitentur*
« *ad sanctam matrem ecclesiam et ad præ-*

diverses pratiques superstitieuses employées de son temps, met au nombre de ces pratiques l'usage d'élever une épée sur le mât d'un vaisseau pour détourner la tempête. Thiers mourut en 1703 : on étoit loin de connoître alors la vertu des paratonnerres. Etoit-ce un reste d'anciennes traditions, ou de connoissances positives dont l'origine s'étoit perdue? *Voy. Traité des Superst. tom.* 1, *p.* 34.

« *mium supernum. Procul pellantur omnes*
« *insidiæ inimici, fragor grandinum, impetus*
« *tempestatum ; temperentur infesta tonitrua ;*
« *prosternat aërias tempestates dextera tuæ*
« *virtutis, ut hoc audientes tintinnabulum,*
« *tremiscant et fugiant ante crucis vexillum in*
« *eâ depictum*, etc. (1) »

C'est-à-dire : « faites Seigneur, que le son « de cette cloche serve à appeler les fidèles « au giron de notre mère sainte église, à re- « pousser au loin les embûches de notre en- « nemi, les ravages de la grêle, et l'impétuosité « des tempêtes ; que votre main puissante « impose silence aux ouragans ; qu'ils trem- « blent au son de cette cloche et qu'ils fuient « à la vue de cette croix gravée sur ses con- « tours. »

Ces formules ne sont point encore abrogées; elles se retrouvent dans nos missels modernes. Combien d'autres pratiques usitées dans des âges moins éclairés sont autorisées par les prières de l'église! Parcourez les campagnes et même les petites villes, vous trouverez dans la classe du peuple une foule de personnes qui pour se garantir de tout mal, n'emploient d'autre remède qu'un verre d'eau bénite pris le matin à jeûn. Toute espèce d'eau produiroit le même

(2) *Martène de antiquis ecclesiæ ritibus*. Tom. 3, p. 372.

effet ; mais il faut absolument au peuple de l'eau bénite. C'est encore au missel qu'il faut recourir pour expliquer cet usage. La consécration de l'eau bénite porte expressément que cette eau est propre à guérir toute espèce de maladie. « *Ut quicumque vel modice gus-* « *taverit, vel tantillùm aspertus fuerit ab illâ,* « *mentis et corporis plenam integramque per-* « *cipiat sanitatem.*

« Faites mon Dieu, que quiconque boira « de cette eau, ou s'en aspergera légèrement, « reçoive la santé parfaite de l'esprit et du « corps. » (1).

Je pourrois citer beaucoup d'autres formules du même genre, que l'oubli, l'indifférence, et le défaut de lumières ont laissé subsister dans nos rituels ; il est à présumer que si jamais le clergé y porte la réforme, il en retranchera tout ce qui n'est propre qu'à entretenir l'ignorance, et nourrir la superstition.

(1) *Martène, p.* 525.

TONNERRE.

Fait-il tourner le lait; périr les vers à soie, etc.

Il ne faut pas confondre les erreurs populaires avec les croyances et les observations populaires. Celles-ci méritent quelquefois toute notre attention. C'est une observation populaire qui nous a valu le bienfait de la vaccine. Parmi les effets du tonnerre, il en est plusieurs qu'on néglige ordinairement, et dont l'examen pourroit peut-être nous conduire à des découvertes utiles.

J'avois toujours entendu dire qu'un orage accompagné de tonnerre et d'éclairs détruisoit une partie des vers à soie. Bien long-temps avant que les physiciens eussent des idées justes sur l'électricité, les propriétaires de vers à soie entouroient leurs tablettes de petites branches de fer pour les garantir des effets du tonnerre. On met dans les laiteries un petit clou sous les terrines pour les préserver du tonnerre. Demandez à cette bonne paysanne qui veille sur les couvées de sa basse-cour, pourquoi elle dépose un petit morceau de fer dans le panier de sa couveuse? Elle répondra : pour garantir les œufs du tonnerre. J'ignore si la foudre vient frapper les petits

poulets dans leur coque, ce seroit occuper Jupiter à bien peu de chose. Mais qui a donné ces idées à des gens dénués d'instruction, et d'où viennent ces pratiques populaires qui s'accordent si bien avec la théorie de l'électricité?

J'avois toujours regardé l'opinion vulgaire sur les vers à soie comme une de ces rêveries du peuple qui ne méritent aucune attention. Eh bien, je puis assurer que j'ai eu, pendant plusieurs années, l'occasion d'observer les vers à soie, et j'ai toujours remarqué qu'après les tems d'orage, il en mouroit un grand nombre. Quelle est la constitution physique du vers à soie, quels sont ses rapports avec les phénomènes électriques? C'est une recherche que l'on n'a point encore faite. Ne conviendroit-il pas de recueillir des faits, de répéter des expériences, de soumettre ces précieux insectes aux effets de l'électricité? Ne pourroit-on pas prendre les mêmes soins pour les couvées de nos fermes?

Mais voici des observations sûres. Le tonnerre agit, d'une manière frappante, sur certaines substances animales : tout le monde sait avec quelle rapidité la viande se décompose pendant un orage; mais ce que peu de physiciens ont remarqué, c'est que, dans les imprimeries, les outres qui servent à étendre l'encre sur les planches, se décomposent aussi rapi-

dement que la viande; qu'elles tombent en lambeaux et exhalent une odeur fétide et cadavéreuse. Ces outres sont faites de peau de mouton préparée, et garnies de laine dans leur intérieur. C'est un fait que j'ai vérifié, et sur lequel les imprimeurs n'ont jamais eu de doute.

On a aussi remarqué que des feuilles de papier mouillées et entassées les unes sur les autres, se couvrent, après un orage, de taches nombreuses de diverses couleurs, mais la plupart jaunes et roussâtres. Ces tâches ne pourroient-elles pas servir à expliquer les neiges rouges, les pluies de sang des anciens?

On peut observer encore qu'au milieu des plus brûlantes chaleurs de l'été, les couleurs à l'huile sèchent très-difficilement quand le ciel est orageux. Les peintres ont occasion d'en faire de fréquentes expériences. Je voudrois que des hommes instruits s'occupassent de ces phénomènes, qu'on les examinât, et qu'on en cherchât la cause. Dans l'état où sont nos sciences chimiques et physiques, ces observations seroient fort faciles à faire, et peut-être leurs résultats pourroient-ils accroître la somme de nos connoissances, ou rectifier quelques-unes de nos erreurs.

Quand on a dérobé la foudre au ciel, que peut-il en coûter pour la promener sur des œufs, du papier, et des vers à soie?

CHAMPENOIS.

Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font-ils cent bêtes ?

Je suis Champenois, me disoit un de mes amis; mes aïeux ont possédé de temps immémorial les offices d'élus et de présidens au grenier à sel, à Sezanne, à Vitri, à la Ferté-Champenoise; ma mère et mon aïeule étoient nés à Sainte-Menehoult, de sorte que, du côté paternel et maternel, j'appartiens évidemment à ces braves familles que de mauvais plaisans ont affecté de confondre avec les moutons. En dépit des épigrammes, je me suis toujours senti un amour poignant pour la gloire, et je ne sais quelle disposition à la fierté. J'aime les lettres, je cultive les arts, et j'ai l'honneur d'être membre de l'académie de Châlons et de la société littéraire de Provins; j'ai concouru deux fois pour le prix des jeux floraux, et j'ai obtenu une mention honorable à l'athénée de Chateau-Thierry. Quoique ces titres ne m'aient pas tourné la tête, je ne saurois dire combien je suis humilié toutes les fois que j'entends répéter à mes oreilles ce mauvais propos : *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes.* Quel

homme malhonnête a pu inventer cette sottise? Tout considéré, un Champenois ne vaut-il pas bien un Limousin, un Picard ou un Normand? Un dicton populaire est-il suffisant pour fixer l'opinion des gens sensés, et perdre de réputation une province tout entière? Et parce que quelques esprits de travers ont calomnié un pays, faut-il le condamner sans appel?

Je sais que la Champagne a trouvé des traîtres jusques dans son propre sein. Quel traître est plus coupable que l'avocat Grosley qui s'est complu toute sa vie à se moquer de sa patrie? Ces maudits mémoires de l'académie de Troyes nous ont porté une atteinte funeste: cependant le coup n'est pas mortel. Car, en voulant nous traiter comme des moutons, Grosley a prouvé lui-même que ces moutons produisoient quelquefois des individus fort ingénieux. Liroit-on les écrits de notre détracteur avec tant de plaisir, s'il n'étoit pas lui-même un mouton très-spirituel. Un autre traître plus ancien que Grosley, est un *trouvère* nommé Guillaume de Machault, qui fit graver cette épitaphe sur sa tombe:

Guillaume de Machault, ainsi avoit le nom,
Né en Champagne fut, et si eut grand renom.

Mais, quel que soit le nombre des malins, en portant sur ma patrie un coup-d'œil atten-

tif et officieux, je la vois triompher par-tout du sarcasme et de l'épigramme. Je voudrois que l'on me dît quels titres il faut produire pour absoudre une province du reproche de sottise? Exige-t-on des ouvrages de génie, des chefs-d'œuvres de l'art? Veut-on des guerriers renommés, des savans, des érudits, des peintres, des poëtes, des papes, des théologiens, des prédicateurs? La Champagne possède tout cela. Je ne parle pas des saints; car il n'est pas absolument nécessaire d'être un grand clerc pour être admis en paradis. Mais croyez-vous que ce fut un niais, un vrai mouton, que ce saint Remi de Reims, qui convertit Clovis, enrichit sa métropole, et fit descendre du ciel la sainte-ampoule dont on sacra nos rois? Etoit-ce un sot que ce Jean Lafontaine qui naquit à Château-Thierry, et fit parler les bêtes avec tant d'esprit? Etoit-ce un sot que ce pape Urbain IV, qui, de la sellette d'un cordonnier de Troyes, passa sur le trône pontifical? Etoit-ce un sot, ce Thibault, comte de Champagne, qui ranima en France le goût de la poésie, et fit le premier de si jolies chansons? Je vois qu'il existe à Paris une société célèbre qui doit sa réputation à ses joyeux couplets et à l'art avec lequel elle parle des mets qu'on lui a servis. Mais s'il faut du génie pour parler de la cuisine, n'en faut-il pas da-

vantage pour la faire ? Chaque art n'a-t-il pas ses profondeurs et ses combinaisons ? Où trouverez-vous, je vous le demande, des hures plus succulentes, des langues de mouton plus savamment apprêtées qu'à Troyes ? Quels pieds sont préférables aux pieds de Sainte-Menehould ? Quel pain d'épice plus fin, plus délicat, plus savoureusement assaisonné que celui de Reims ? Et si, pour bien dîner, il faut encore un bon coûteau, quelle fabrique vous en offrira de meilleurs que ceux de Langres ? Vantez, si vous voulez, le mérite de ces petits rognons dont les dames sont si friandes, seroient-ils dignes d'autant d'éloges, s'ils n'étoient relevés par notre vin de Champagne ?

Quant aux héros, la Champagne n'en manque point. Je vois à Sens ce Brennus qui franchit les Alpes, conquit l'Italie et fit trembler le Capitole ; à Sedan, je vois l'ombre immortelle de Turenne ; à Provins, ce Geoffroi de Villehardouin, aussi grand capitaine qu'habile écrivain. Vous faut-il des poëtes ? Troyes vous offre son Passerat ; Bar-sur-Aube, son Bourbon ; Château-Thierry, son Lafontaine ; Reims, son Lattaignant. Des théologiens ? voici Gerson, Claude Despences et ce Robert Sorbone, qui fonda l'école célèbre qu'on a nommée le Concile permanent des Gaules. Des peintres, des sculpteurs, des graveurs ? n'avez-

vous pas Jean Cousin, Mignard et Girardon. Des orateurs, des jurisconsultes? Sainte-Menehould vous recommande son Massillon; Reims, son Linguet; Sens, son Loiseau. Des savans? voici les frères Pithou, les Lecomte, les Mabillon, les Ruinart, les Pluche, les Blondel. Des philosophes? Langres vous présentera son Diderot. Des traducteurs, des littérateurs? voilà les Perrot d'Ablancourt, les Barbier-d'Aucourt et une foule d'autres, dont je pourrois facilement grossir mes pages.

Ne sait-on pas d'ailleurs que dans le temps où nos rois entrenoient des fous à leur cour, la ville de Troyes avoit le privilége de leur en fournir? Or, est-on fou sans esprit? Et pour amuser un roi ne faut-il pas quelque chose de plus piquant que le génie d'un mouton?

Jugez maintenant s'il convient de répandre sur une province la diffamation, et de la livrer au ridicule sur je ne sais quel propos populaire, dont on ignore l'origine.

Un docteur l'a néanmoins cherchée, et voici ce qu'il a découvert: « Lorsque César faisoit « la conquête des Gaules, le principal revenu « de la Champagne (qu'on appeloit alors *Civitas Tricassinorum*), consistoit alors en trou- « peaux de moutons qui payoient au fisc un « impôt en nature. Le vainqueur, voulant « favoriser le commerce de cette province,

« exempta de la taxe tous les troupeaux au-
« dessous de cent bêtes. Que firent les Cham-
« penois ? ils réduisirent tous leurs troupeaux
« à quatre-vingt-dix-neuf moutons. Cela n'é-
« toit pas si bête ; mais César n'étoit pas bête
« non plus. Il ordonna que le berger de chaque
« troupeau comptât pour un mouton, et payât
« comme tel. Et de là le proverbe des quatre-
« vingt dix-neuf moutons ».

J'avoue que je n'ai point lu cette anecdote dans les commentaires de César, et je ne sais où mon savant l'a puisée. Mais qu'importe? puisqu'il y a des hommes de génie par-tout, comme il y a des honnêtes gens jusqu'en Normandie ; puisqu'il n'est terre si ingrate qui ne puisse produire des merveilles, ne semble-t-il pas que Juvenal ait eu en vue la Champagne quand il a dit :

Summos posse viros et magna exempla daturos
Vervecum in patriâ, crassoque sub aëre nasci,
Quis neget?

VERRE.

Le secret de peindre sur verre est-il perdu?

Il y a quelques années que les gazettes d'Allemagne annoncèrent qu'un fondeur du duché de Wurtemberg, venoit de faire revivre l'art de peindre sur le verre, et les gazetiers ajoutoient à cette occasion :

« Le public verra sans doute avec plaisir « qu'un homme qui a rendu à notre siècle une « découverte, qui s'étoit perdue dans la nuit « des temps, a été comblé de bienfaits, de « manière que sa fortune et celle de sa famille « se trouve déjà assurée. »

Les journaux françois répétèrent cette nouvelle, et l'on auroit peut-être voté une statue au fondeur de Wurtemberg, si un homme, distingué par les excellens ouvrages qu'il fait exécuter dans ses ateliers, n'eût annoncé qu'il possédoit lui-même un magnifique tableau sur glace exécuté tout nouvellement.

Mais comme les vérités s'établissent plus difficilement que les erreurs, on ne fit point attention à sa réclamation, et depuis ce temps nombre de personnes n'en ont pas été moins persuadées, que le secret de la peinture sur verre étoit perdu : cependant, comme il n'est

pas d'opinion qui n'ait ses dissidens, on trouve aussi quelques gens instruits auxquels il seroit difficile de persuader que dans l'état où se trouve la chimie, il nous est impossible d'exécuter ce que nos pères faisoient si facilement il y a plusieurs siècles.

Il faut remonter assez loin pour trouver l'origine des vîtraux. On sait que les anciens qui connoissoient le verre, n'avoient point songé à l'employer pour les fenêtres de leurs maisons. C'est peut-être à l'établissement de la religion chrétienne dans les climats septentrionaux qu'il faut attribuer cette invention. Comme on étoit obligé de se réunir dans de vastes églises, et d'y rester long-temps, que la multiplicité des offices dans les saisons les plus rigoureuses de l'année, exigeoient souvent plusieurs heures; dans la crainte que la ferveur se refroidît, on imagina probablement de fermer de vîtres les ouvertures des temples; mais alors on ne fabriquoit pas de verre en grand; on ne couloit que de petits morceaux qu'on réunissoit par des coulisses de plomb comme une marqueterie. Nos vieux châteaux et les églises gothiques offrent encore beaucoup de ces vîtraux. Peu-à-peu le goût du luxe fit faire de nouveaux efforts, et pour donner aux temples un caractère plus religieux et plus auguste, on substitua aux verres blancs

des verres colorés. Alors on ne peignit le verre qu'en masse et dans l'opération même de la fusion.

Ce ne fut que vers le onzième siècle que l'on trouva le secret de peindre sur verre avec des couleurs qui s'incorporoient dans la surface du verre par l'action du feu. Dans le siècle suivant, l'abbé Suger fit venir des pays étrangers les artistes les plus habiles pour peindre les vîtreaux de Saint-Denis. C'étoit en ce genre le plus ancien monument qu'on possédât en France. Deux siècles après, on abandonna les petits dessins pour des sujets de grandeur colossale; mais on étoit obligé de peindre chaque partie séparément et de les réunir ensemble par ces rubans de plomb, dont je viens de parler. Cet inconvénient produisoit des effets fort bizarres, et l'œil étoit choqué de voir la barbe, le col, les sandales ou le capuchon d'un saint ridiculement coupé par ces coutures. L'état des arts ne permettoit pas alors de faire mieux.

Charles V qui, au milieu des orages de son siècle, encouragea tous les genres de talent, seconda de toute sa protection l'art de peindre sur verre : un vitrier étoit alors un personnage considérable; il eût été de l'Académie de peinture, ou de l'Institut, si ces établissemens eussent existé. Charles V les exempta de

tailles, aides, subsides et autres charges : c'étoient de vrais gentilshommes verriers.

Ces encouragemens excitèrent une ardente émulation, dont les effets s'étendirent partout. Jean de Bruges inventa les couleurs métalliques vitrifiables, et dans le quinzième siècle le célèbre Albert Durer déploya, pour la première fois, sur le verre, toutes les beautés de l'art; correction dans le dessin, régularité dans les formes, vérité de l'expression.

Le seizième siècle compta parmi ses plus habiles artistes, Jean Cousin, né au village de Souci, près de Sens. Il s'acquit la plus haute réputation par ses beaux tableaux peints sur verre, dans le chœur des Minimes de Vincennes, dans la nef des Cordeliers de Sens, et dans beaucoup d'autres églises (1). Cette époque est la plus florissante de l'art; c'étoit celle où François Ier protégeoit les sciences de toute l'influence de son pouvoir et de son goût. Au dix-septième siècle, on revint aux petits sujets; on préféra des compositions agréables, dans un cadre resserré, à de grands dessins dans un vaste champ, mais coupé par des coutures de plomb. Du dix-septième siècle à nos jours,

(1) La chapelle du château de Fleurigny, près de Sens, possède un excellent morceau de ce grand peintre : il est peu connu des Artistes.

l'intervalle est peu considérable, et s'il étoit vrai que l'art de peindre sur verre fût perdu, ce seroit depuis très-peu de temps; mais il faut encore rapprocher de nous l'époque où l'on cessa de s'occuper de ce genre d'ouvrage, puisque les vitraux des Carmes ne furent achevés qu'en 1738 : on en possède même au Musée des monumens nationaux, dont l'exécution ne remonte pas au-delà de 1786; et depuis ce temps M. Brogniard, directeur de la manufacture de Sèvres, en a produit de très-beaux, qu'on a pu voir chez M. Lignereux, rue Vivienne.

D'ailleurs, il suffit d'ouvrir l'Encyclopédie et les ouvrages de Félibien pour se faire, à ce sujet, des idées exactes. On trouve dans l'Encyclopédie les détails relatifs à l'art de peindre le verre : ces détails sont empruntés d'un ouvrage de Pierre de Vieil, dont la famille subsiste encore et connoît parfaitement les procédés décrits par ce peintre. Un de ses parens n'a-t-il pas exposé tout récemment parmi les objets de l'industrie nationale de 1806, les portraits de l'Empereur et du Pape, peints sur verre avec un talent distingué. On peut citer aussi M. Avelin, vitrier, rue de Traci, qui réussit très-bien dans cet art.

Le secret de la peinture sur verre n'est donc pas perdu, puisqu'il se trouve décrit avec la

plus minutieuse exactitude, dans des livres qui sont entre les mains de tout le monde. Il faudra donc consoler les sacristains de nos paroisses, lorsqu'en décrivant les beautés de leurs églises, ils gémiront sur la perte d'un art si cher aux ames religieuses.

Que seroit-ce si l'on disoit que jamais cet art n'a été porté au degré de perfection où il est aujourd'hui? Nous vivons au milieu des monumens les plus remarquables, souvent sans le savoir, sans nous en occuper, et plus d'une fois les étrangers ont pu nous donner des leçons à cet égard.

On a vu plus haut qu'à l'époque où les journaux de Paris annoncèrent que l'on venoit de retrouver en Allemagne le secret de peindre sur verre, un particulier, qui s'est rendu célèbre par les beaux ouvrages qui sortent de ses magasins de porcelaine, annonça qu'il possédoit chez lui un tableau nouvellement peint sur verre, et plus beau que tout ce qu'on avoit vu jusqu'à ce jour. Le fait est vrai, et depuis ce temps ses richesses se sont singulièrement accrues. Ce ne sont point des morceaux de verre rapportés, ce sont des glaces de cinq pieds de hauteur et de quatre de largeur, sur lesquelles on a peint des paysages et divers sujets qui égalent ou surpassent tout ce que nous avons

de plus remarquable en peinture sur toile : il faut les voir pour s'en faire une idée juste. Ces tableaux, peints par MM. Demarne et le Gay, ont été exécutés sous la direction de M. Dilh, avec des couleurs composées et préparées par lui. Par quels moyens nouveaux est-il parvenu à ce degré de perfection ? c'est son secret ; mais ce qui ne doit pas en être un, c'est que l'art de la peinture sur verre n'a rien produit de comparable à ces ouvrages. Par un procédé particulier, les couleurs qu'emploie M. Dilh sont inaltérables au feu : elles pénètrent la glace, s'amalgament et s'incorporent avec elle sans rien perdre de leur ton. Le tableau reste pendant et après la cuisson tel qu'il étoit avant d'entrer au four ; et ces glaces y sont souvent remises jusqu'à onze fois. Dès lors la peinture devient inattaquable à l'action de l'air, l'œil et la main ne trouvent qu'une surface polie, et l'on n'aperçoit plus à l'extérieur aucune trace du pinceau. L'effet de ces sortes de peintures est d'une grande beauté ; comme la lumière les pénètre dans tous les sens, les objets se détachent du fond, se moulent, s'animent dans leurs formes naturelles et produisent une illusion frappante.

Les amateurs peuvent les voir dans la galerie que M. Dilh a fait construire à cet effet dans sa

manufacture de porcelaine, rue du Temple. On peut aussi consulter sur l'art de peindre le verre, les articles intéressans que M. Lenoir a fait insérer dans le Moniteur pendant le cours de l'année 1809.

SUCRE, OEUFS FRAIS.

Le Sucre et les OEufs frais échauffent-ils ?

Il n'est rien de si parfait au monde, qui n'ait ses détracteurs, ses adversaires, ses ennemis; point de réputation qui soit à l'abri de la médisance, point de vertu qui puisse se flatter d'échapper aux traits de la critique et de l'envie. Quelle renommée est plus pure, quelle vertu plus prônée que celle du sucre? Depuis trois siècles, l'Europe entière admire ses heureuses qualités; et c'est un axiome consacré par le suffrage même des médecins, que *le sucre ne fait mal qu'à la bourse.*

Cependant ce précieux cristal trouve encore aujourd'hui de nombreux adversaires. Innocence, candeur, rien ne sauroit désarmer leur injuste prévention; ils prétendent le traiter en ennemi, le proscrire comme une substance perfide et meurtrière, d'autant plus dangereuse qu'elle cache sous une feinte bonté ses qualités pernicieuses.

Willés l'accuse de produire le scorbut, et Théophile de Garancières ne lui impute pas moins que cette triste et noire mélancolie, ce spleen, cette sombre consomption qui dévore le peuple anglois; mais son plus redoutable antagoniste est M. le docteur Gay, qui prétend le

bannir à jamais de nos tables, et nous réduire au miel et au sirop de raisin. Ce docteur établit que le sucre, de sa nature, est une substance acre et corrosive qui agit lentement sur la masse du sang et finit par le dissoudre. Il cite des exemples et des autorités. Le grand Hippocrate a proscrit le sucre; car il a proscrit les substances salées, et le sucre étant un sel, se trouve nécessairement enveloppé dans le même anathème. Plusieurs personnes sont mortes pour avoir fait un usage excessif du sucre, et le perroquet Vertvert a exhalé son dernier soupir sur un morceau de bonbons.

Les bonnes d'enfant pensent comme M. le docteur Gay, et interdisent le sucre à leurs élèves, dans la crainte qu'il ne leur fasse tomber les dents. Les jolies femmes redoutent le sucre et les œufs frais parce qu'ils échauffent, et les petits maîtres imitent les jolies femmes.

Cependant il est permis de dire à M. Gay, que si le sucre est un poison, c'est au moins un poison lent, comme le pain et le café, avec lesquels on pousse sa carrière jusqu'à cent ans. On peut lui citer l'exemple d'un M. Malory, qui vécut un siècle et plus quoiqu'il fît apprêter tous ses alimens avec du sucre. On peut le prier de considérer que tous les ouvriers employés dans les rafineries, sont

frais et vermeils, bien qu'ils mangent beaucoup de sucre; que toutes les nones vivent de bonbons et de sucreries pour adoucir les rigueurs du cloître, et n'en vivent pas moins jusqu'à un âge avancé; que si l'aimable Vertvert périt sur des monceaux de sucre, ce fut l'effet nécessaire d'une indigestion, tout autre aliment l'auroit occasionné de même.

Enfin la chimie est tout à fait favorable au sucre. Nos plus habiles pharmaciens ont reconnu que les principes du sucre soumis à l'analyse ne diffèrent des gommes et des substances farineuses que par une plus grande quantité d'oxigène; qu'il paroît composé des mêmes élémens que le chyle, cette substance si nutritive, si précieuse, qui forme notre sang et entretient la vie et la santé. Le sucre passe donc tout entier en nutrition; point de secrétion, nul résidu grossier, rien pour le dieu *Stercutius.* On peut en dire autant des œufs frais, que l'on calomnie aussi injustement que le sucre.

Les gens peu instruits ont dit: l'usage du sucre ne produit point de secrétion; donc il produit l'échauffement et la constipation. Il falloit dire, l'usage du sucre ne produit point de secrétion, donc il s'unit, s'amalgame et s'assimile tout entier à ma substance; donc il est aussi sain qu'agréable.

CAMPAGNE.

Les Gens de la Campagne valent-ils mieux que ceux de la Ville?

QUAND on n'a vu la campagne que dans les idylles, les pastorales et les romans, on est enchanté de la vie rurale, des plaisirs des bergers, de leur aimable simplicité, de leurs douces vertus. On se flatte de retrouver au sein des champs le bonheur de l'âge d'or et le règne d'Astrée. Et comment les bonnes mœurs n'habiteroient-elles pas sous un toit de chaume? Comment les hommes qui ne vivent que de lait, de légumes et de miel, connoîtroient-ils les orages des passions, seroient-ils ambitieux, jaloux, intrigans? C'est dans les villes, au sein des cours, au milieu du choc des intérêts, que doivent se trouver tous les vices, toute la corruption de la vie civile.

Voilà ce que nous disent les poëtes, les romanciers, et quelquefois les philosophes. Mais pour l'homme qui connoît les hameaux, qui a vu de près leurs agrestes et sauvages habitans, que ces idées sont loin de la vérité! Les passions sont par-tout avec l'homme; c'est un ennemi qui s'attache à lui, et ne le quitte jamais. L'homme des champs n'a-t-il pas un

cœur comme un autre? N'a-t-il pas aussi son ambition et ses intérêts? Vous convoitez une place de ministre, l'habitant du village convoite une place d'adjoint, de syndic, de marguiller de sa paroisse. Vous plaidez contre votre voisin pour mille arpens de bois; le paysan plaide avec le sien pour une perche, une raie de terrain. Cette jeune personne vous séduit par l'éclat de ses charmes; vous aspirez à sa main, parce qu'elle tient à une famille distinguée, parce qu'elle peut compter sur une fortune considérable. L'habitant de la campagne recherche cette jeune et robuste fermière, parce que ses parens occupent quelque emploi dans le canton; parce que sa dot doit se composer de cinq ou six arpens de terre. Tout est relatif et proportionné. Ces bergers de la Sicile, de l'Arcadie, de Mantoue et du Lignon, croyez-vous qu'ils aient jamais existé tels que Théocrite, Virgile et Urfé les ont représentés? Voyez les nôtres, voyez aux moins ceux de nos régions les plus favorisées du ciel, et jugez. Voulez-vous savoir si les mœurs de la campagne sont plus douces, plus généreuses que celles de la ville; consultez les gens de loi, et demandez leur quelle est dans la société la classe la plus disposée aux querelles, à la mauvaise foi, à la cupidité? Dix villages valent mieux pour enrichir un avocat, que toute

la clientelle d'une grande ville. Quand le peuple françois est devenu souverain, son sceptre fut-il plus redoutable dans les villes que dans les campagnes? Où trouverez-vous des incendies plus fréquens, des dévastations de propriétés plus nombreuses qu'à la campagne? J'ai fait sur les registres d'un tribunal de province le relevé des procès jugés pendant dix ans, et je puis assurer que j'ai constamment trouvé que l'humeur querelleuse des campagnards étoit à celles des habitans de la ville comme un est à vingt-cinq, toutes choses égales. Les hommes sont donc à peu-près les mêmes partout. Mais si la misère, l'ignorance et le manque d'éducation se mêlent à nos vices naturels, quelles mœurs voulez-vous espérer?

AUTRUCHE.

Digère-t-elle le fer?

Un célèbre gourmand nommé Philoxène, envioit, dit-on, aux grues et aux cigognes la longueur de leur cou pour goûter à plus longs traits les plaisirs de la table. Un cou de grue et un estomac d'Autruche, quels dons précieux pour un enfant d'Epicure !

L'Autruche digère-t-elle réellement le fer? Cœlius de Rhodes, Jean Langius et Elien me l'assurent; mais Aristote et Oppien n'en disent mot, et Albert-le-Grand, Aldrovande et Riolan le nient positivement, tant il est vrai qu'il est fort difficile de s'entendre dans ce monde. Que les Autruches avalent des pierres, du fer, du cuivre, du verre, etc., c'est un fait reconnu et que tout le monde a pu vérifier au Muséum d'Histoire naturelle. Que les métaux et les pierres subissent une diminution notable dans l'estomac des Autruches, c'est encore un fait incontestable. M. Perrault ayant ouvert plusieurs Autruches, trouva dans l'une d'elles soixante-dix doubles, la plupart usés et réduits au tiers de leur poids. Mais il jugea que cette altération provenoit plutôt du frottement de ces pièces entre elles, que de l'ac-

tion des sucs gastriques. Car quelques-unes de ces pièces étant bombées dans une de leurs surfaces, se trouvèrent usées du côté convexe et nullement du côté concave. Il en conclut que l'estomac des Autruches étoit doué d'une force musculaire prodigieuse.

Il remarqua aussi que toutes les matières contenues dans l'estomac étoient teintes en vert, ce qui lui fit penser que le cuivre seroit pour l'Autruche une fort mauvaise nourriture, et que celles qui en mangeroient trop mourroient infailliblement.

Mais à qui s'en rapporter en médecine ? Dès qu'Hippocrate dit oui, aussitôtGallien dit non. Vallisnieri n'est pas de l'avis de Perrault ; il prétend au contraire que l'Autruche dissout, digère les corps durs par la puissance et l'énergie de ses sucs gastriques ; il soutient même qu'une partie de ces métaux se mêle, s'assimile aux autres alimens et facilite leur digestion, comme le sel, le poivre et les autres assaisonnemens qu'on sert sur nos tables, et voici les preuves dont il s'appuie.

Si les morceaux de fer, de verre, de cuivre qu'avalent les Autruches, n'étoient usés que par le frottement, leur surface devroit être lisse et polie. Or les fragmens des métaux qu'il a trouvés dans leur estomac, étoient raboteux, inégaux, criblés dans presque toutes les parties,

ce qui prouve qu'ils avoient été soumis à l'action d'un dissolvant actif et pénétrant.

En disséquant une Autruche, il a trouvé dans son estomac un grand clou qui séparoit les deux parties opposées, et les empêchoit de se joindre: et néanmoins les alimens étoient aussi complètement digérés que dans tout autre estomac bien constitué. Donc l'œuvre de la digestion ne s'opère point dans l'Autruche par simple voie de trituration.

Il a vu une pièce de monnoie rongée si profondément, que son poids étoit réduit à trois grains. La seule trituration auroit-elle été capable de produire cet effet ;

Un chapon ayant avalé un dé à coudre, on l'ouvrit quelque temps après ; et l'on trouva le dé attaqué seulement dans la partie qui touchoit au gésier ; c'étoit celle qui se trouvoit le moins exposée à l'action musculaire de l'estomac. Or, si le chapon dissout les métaux par la force de ses sucs gastriques, ne doit-on pas en conclure, par analogie, que l'autruche les dissout de même? Enfin, s'il faut des autorités, Vallisnieri cite les observations de Santonini et les expériences de l'académie *del Cimento*, qui confirment et justifient son opinion.

De tout cela, que faut-il conclure? Que les pierres, le verre, le cuivre et le fer, sont un

fort mauvais aliment pour l'autruche ; que ces matières peuvent séjourner dans son estomac, s'y altérer, diminuer de poids et s'assimiler en partie à sa substance; mais qu'elles ne sauroient seules servir à sa nutrition. Que si les autruches les dévorent, c'est peut-être qu'elles sont privées de l'organe du goût, ou qu'elles en ont besoin pour lester leur vaste abdomen et faciliter le travail de la digestion. Il est de fait que leur véritable nourriture consiste dans les végétaux; et que toutes celles du Jardin des Plantes auxquelles le peuple a fait avaler des pièces de cuivre, sont mortes misérablement.

Quelques docteurs émerveillés des qualités digestives de l'autruche, ont imaginé que son estomac devoit conserver cette faculté, même après sa mort, et l'ont ordonné à leurs malades, comme une puissance stomachique; d'autres ont cherché dans ses entrailles une petite pierre blanche, et l'ont portée à leur cou comme un merveilleux talisman pour se procurer de bonnes digestions. L'expérience et le bon sens ont fait raison de ces pratiques ridicules.

RATE.

Doit-on dérater un coureur, pour le rendre plus agile ?

IGNOTA *nobis sunt per quæ vivimus*, disoit Pline ; *nous connoissons à peine les organes qui nous font vivre.* Il est constant que nous connoissons très-peu de choses, et qu'il faut à chaque instant revenir au mot de Montaigne : *que sais-je ?* Qui me dira, par exemple, par quel secret mécanisme mes pieds, mes mains et mes bras se meuvent au moindre signe de ma volonté ; par quelle opération mystérieuse les idées, les jugemens, la pensée, se forment dans mon cerveau ; comment les alimens qui descendent de mon estomac produisent tout à la fois du chyle, du sang, de la chair, des os, des ongles et des cheveux ? Qui me révèlera les combinaisons mystérieuses de la reproduction ?

Vous avez, monsieur le docteur, siégé pendant dix ans sur les bancs de l'école ; vos argumens et votre profond savoir vous ont élevé à la dignité de professeur ; et quand vous donnez vos leçons, vous ne manquez point de vous décorer d'une longue robe, d'un bonnet et d'une fourrure ; le portier de l'école et sa femme admirent votre bonne mine, votre large per-

ruque et votre maintien grave et solennel. Quant à moi, je me permets quelquefois de rire de votre air fier et imposant. Mais dites-moi d'où provient le principe du rire? Vous me répondez qu'il procède de la rate; que Pline, Aristote, Gallien, ont regardé ce viscère comme le siège de la bonne humeur, le sanctuaire de l'hilarité, la source des bons mots et de la franche gaîté : qu'on dit en proverbe, *s'épanouir la rate*, *se désopiler la rate*, pour *s'égayer*, *se divertir*; qu'enfin, ceux qui sont affectés de la rate sont tristes, moroses, sourcilleux, mélancoliques. Vous me citez l'autorité d'un savant naturaliste qui assure positivement que les coureurs à qui on ôtoit la rate perdoient pour toujours la faculté de rire.

Mais je prendrai la liberté de vous faire observer que ni les Grecs, ni les Romains, ni les anciens ni les modernes, ne sont d'accord entre eux sur les fonctions de la rate. Aristote m'assure que ce viscère est une succursale du foie, une sorte d'annexe où le chyle vient s'élaborer et se convertir en sang (1). Gallien n'est pas de l'avis d'Aristote; il soutient que la rate ne reçoit point de chyle, que c'est un filtre

(1) Cette opinion est celle de quelques médecins modernes, et le docteur Lieutaud disoit agréablement, que la rate étoit au foie ce que le vicaire est au curé.

épuratoire où le sang va déposer les humeurs noires, grossières et mélancoliques, dont il s'étoit chargé en passant par le foie. Avicenne et Riolan se moquent de Gallien, et prétendent que la rate n'a d'autre fonction que de recueillir et secréter une liqueur acide qu'elle verse dans mon estomac pour aider le travail de ma digestion. Mais Riolan veut que cette humeur soit propre à opérer la fermentation, et Avicenne soutient qu'elle n'est propre qu'à exciter l'appétit. Enfin Silvius condamne également Aristote, Gallien, Avicenne et Riolan, et déclare nettement que les propriétés de la rate se réduisent à diviser, atténuer, subtiliser la masse du sang, et imprimer plus d'activité à ses principes spiritueux. Ainsi, *tot capita, tot sensus:*

Vingt têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût.

Dites-moi donc, mon cher docteur, à qui je dois m'en rapporter? On a cru autrefois que non-seulement on pouvoit vivre sans rate, mais qu'il n'y avoit pas d'expédient plus efficace pour rendre un homme leste, agile et dispos, que de lui arracher la rate. Pline assure qu'on la brûloit aux coureurs de son temps; mais il ne nous dit pas de quelle manière on procédoit à cette opération. Les jeunes gens qui veulent briller à la course se serrent

la rate avec une ceinture, pour l'empêcher, en se dilatant, de nuire au jeu de la respiration. Le peuple dit proverbialement, *courir comme un dératé*.

Il est constant qu'on peut vivre et rire sans avoir de rate. Plusieurs animaux n'en ont point, et ne sont pas, pour cela, de plus mauvaise humeur. *Dulaurent* dit qu'on disséqua de son temps un jeune homme dans lequel on ne trouva point de rate. *Kirkring* assure aussi avoir disséqué deux enfans qui n'étoient pas mieux pourvus de rate que le jeune homme de Dulaurent; le célèbre opérateur Fioraventi se vante d'avoir coupé réellement la rate à une femme grecque qui en guérit au bout de vingt-quatre jours.

Il y avoit à la fin du dix-septième siècle des médecins qui prétendoient guérir les vapeurs noires et les affections mélancoliques, en extirpant la rate. Ils appuyoient la lame d'un coûteau de bois sur le côté gauche du malade, donnoient un coup de marteau sur le dos de l'instrument, et soutenoient que la rate s'étoit détachée par le contre-coup; ils administroient ensuite des remèdes à leurs malades, pour atténuer et diviser le volume de la rate, et la faire sortir par les intestins. Mais les gens d'esprit n'étoient pas dupes de ce charlatanisme qui n'en imposoit qu'aux gens crédules et igno-

rans. Il étoit évident que cette opération n'auroit pu se faire sans occasionner un épanchement considérable de sang dans le bas-ventre, et qu'il auroit fallu changer toute l'anatomie pour chasser les débris de la rate dans les intestins, et les faire sortir par les voies inférieures.

Plusieurs médecins ont essayé de dérater des chiens, et quelques-unes de ces tristes victimes ont survécu à l'opération; pour la faire avec succès, il faut pratiquer une ouverture de quatre doigts au côté gauche, au-dessous des côtes, et prendre garde d'endommager les intestins. Il faut ensuite chercher la rate, la tirer doucement hors du corps, lier séparément tous les vaisseaux qui s'attachent aux parties voisines, et couper ces vaisseaux entre la rate et les ligatures; par ce moyen on viendra à bout de la séparer sans répandre une seule goutte de sang; enfin il faut repousser en dedans les intestins, et tout ce qui pourroit s'être échappé par la plaie; recoudre la peau et le péritoine avec soin, sans piquer l'épiploon, l'estomac ou les intestins; mais quelle dextérité n'exigent pas tant de précautions? Sur dix malheureux animaux soumis à cette cruelle expérience, il en survit à peine deux. Les physiologistes qui les ont observés après cette opération, ont reconnu que leur bile acquéroit

plus de fluidité, qu'elle devenoit jaunâtre et amère, et qu'ainsi elle se dépouilloit d'une partie de ses propriétés. Il est également remarqué que les animaux dératés engraissoient beaucoup, qu'ils étoient gais, dispos et allégres. Ils en ont conclu que la rate n'étoit pas le siége de la gaîté comme le pensoient les anciens, qu'elle ne rendoit pas les dératés plus légers, comme le dit Pline; et que loin d'être inutile comme le soutiennent quelques naturalistes, elle sert au contraire à donner au sang une préparation particulière qui le rend plus propre à fournir les matériaux de la bile.

Quant aux prétendus coureurs qu'on dératoit, les esprits les plus judicieux ont toujours regardé cette opinion comme une erreur qui ne mérite même pas les honneurs d'une réfutation.

ÉTERNUMENT.

Est-il d'un mauvais augure ?

Il y a quelque temps, qu'ayant parcouru un petit traité sur la civilité puérile et honnête, dans lequel l'auteur n'a rien négligé de ce qui concerne la manière de faire la révérence, d'ôter son chapeau, de mettre sa serviette et de tenir sa cuiller à table, je fus fort édifié de voir qu'il recommandoit sur-tout de faire le signe de la croix, et de dire *Dieu vous bénisse*, toutes les fois que quelqu'un éternuoit. Cet usage est une des plus anciennes politesses qui existent dans le monde; les Rois, les Empereurs eux-mêmes, ne s'en sont jamais dispensés. Tibère ne manquoit point de s'incliner devant les gens qui éternuoient, et quand il éternuoit lui-même, il exigeoit qu'on lui rendît cette marque de déférence. Cyrus ayant éternué avant de se décider sur un mouvement militaire, tous ses soldats s'empressèrent d'ôter leur chapeau. Une épigramme de l'antologie m'apprend que les Grecs n'étoient pas moins polis que les Romains et les Persans; il s'agit d'un Proclus, dont le nez étoit si long, que ses mains ne pouvoient en atteindre l'extrémité, et dont les oreilles étoient si éloignées de ses

narines, que quand il éternuoit, il ne pouvoit dire *Dieu m'assiste*, attendu que le bruit qu'il faisoit, ne pouvoit arriver à cette distance. Pline propose comme un problême à résoudre la question : *cur sternutantes salutantur ?* pourquoi l'on fait la révérence à ceux qui éternuent ? Le grivois Pétrone et le grivois Apulée, m'affirment que de leur temps on n'avoit pas moins d'égards et de politesse pour l'éternument; enfin pour ne rien négliger dans une matière si grave, il faut dire que même en Afrique, chez les nations que nous traitons de barbares, on est fidèle au précepte posé par mon auteur, et que toutes les fois qu'un personnage de quelque importance éternue, on ne manque pas de saluer. Un savant moderne qui a écrit sur l'histoire des Abyssins, nous apprend que l'Empereur du Monomotapa ayant éternué, ses sujets en furent aussitôt avertis par un signal convenu, et qu'il se fit des acclamations générales dans tous ses états. Quand les Espagnols eurent fait la conquête de la Floride, ils trouvèrent le même usage établi en Amérique. Le Cacique de *Guachoia* ayant éternué en présence du général Soto, tous les indiens de sa suite, chambellans, préfets et ministres, s'inclinèrent aussitôt, et prièrent le soleil d'être toujours propice à leur monarque et de l'éclairer de ses plus brillans rayons.

Voilà donc le code de civilité relatif à l'éternument, bien établi chez les blancs et chez les noirs, chez les anciens et chez les modernes, en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique. Mais d'où vient cet accord d'urbanité? voilà le point à discuter.

Le jésuite Famien Strada, prétend qu'il faut remonter jusqu'à Prométhée; que cet illustre créateur du genre humain ayant dérobé un rayon solaire dans une petite boîte, pour animer sa statue, il le lui infusa dans les narines comme une prise de tabac, ce qui la fit éternuer aussitôt. Mais les rabbins qui en savent bien plus que Famien Strada, rejettent la fable de Prométhée, et prétendent que c'est à Adam qu'il faut faire honneur du premier éternument. Dans l'origine des temps, c'étoit un fort mauvais signe, un fâcheux pronostic, le présage d'une mort certaine. Cet état continua jusqu'au patriarche Jacob, qui ne voulant pas mourir pour une cause aussi légère, pria Dieu de changer cet ordre de choses; et c'est de là qu'est venu, suivant ces docteurs, l'usage de faire des souhaits heureux, quand le nez éprouve un léger mouvement convulsif. Mais si Dieu a réellement aboli le fâcheux pronostic attaché à l'éternument, si tout le monde peut maintenant éternuer en sûreté, il n'y a plus de motif pour être si poli : il faut donc chercher

une autre cause. Or le docte Sigonius et le savant Polydore-Virgile, certifient que sous le pontificat de Grégoire-le-grand, il y eut en Italie une sorte de peste qui se manifestoit par des mouvemens dans le nez, de sorte qu'au lieu de bubons, c'étoit l'éternument qui indiquoit les pestiférés; il étoit donc tout naturel qu'en pareil cas on se recommandât à Dieu, et c'est de là qu'est venue l'opinion populaire : que la coutume de se saluer tire son origine d'une maladie épidémique qui emportoit tous ceux dont la membrane pituitaire étoit stimulée trop vivement.

Cette opinion est évidemment fausse, puisque l'usage du salut remonte jusqu'à Cyrus et même jusqu'à Job qui en fait mention dans ses discours, *in sternutationibus ejus splendor.* Ainsi la raison veut qu'on lui trouve une autre origine : Aristote, dans ses problèmes, dit que l'éternument est un présent des dieux, qu'on doit l'honorer comme une chose sainte, comme un signe de santé précieux; et pour prouver sa thèse, il invoque l'autorité des médecins qui font prendre la bétoine et autres sternutatoires à leurs malades, pour stimuler, éclaircir, égayer les humeurs cérébrales. Hippocrate est à-peu-près de l'avis d'Aristote, il assure que l'éternument purge le hocquet, qu'il est avantageux aux femmes en couche, qu'il guérit

la léthargie, l'apoplexie, la catalepsie et autres maladies en *ie*, qui désespèrent souvent le médecin. Les poëtes grecs étoient si loin de regarder l'éternument comme un mauvais présage, qu'ils disoient proverbialement d'une jolie personne, que les graces et les amours avoient éternué à sa naissance.

Mais Homère et Théocrite n'en parlent pas aussi avantageusement; ils le regardent comme une signe fâcheux, quand il vient de la narine gauche, la droite est bien plus favorable. Plutarque, nourri de la lecture des anciens, rapporte qu'avant la bataille de Salamine, Themistocle ayant offert un sacrifice sur son vaisseau, et un des assistans s'étant mis à éternuer à gauche, le grand-prêtre en fut enchanté, et présagea aussitôt le gain de la bataille. Saint Augustin dont le beau génie n'est étranger à aucun genre de connoissances, nous apprend que les anciens se remettoient au lit quand ils éternuoient en chaussant leurs sandales.

En général l'éternument étoit pris tantôt en bonne, tantôt en mauvaise part, suivant les temps, les lieux, les circonstances; un bon éternument étoit celui qui arrivoit depuis midi jusqu'à-minuit, et quand la lune étoit dans les signes du Taureau, du Lion, de la Balance, du Capricorne et des Poissons; mais s'il venoit de minuit à midi, si la lune étoit

dans le signe de la Vierge, du Verseau, de l'Ecrevisse, du Scorpion; si vous sortiez du lit ou de la table, c'étoit alors le cas de vous recommander à Dieu, et de suivre exactement les préceptes de mon auteur de la civilité.

Aujourd'hui les gens honnêtes évitent d'éternuer, et quand ils éternuent, il est rare qu'on y prenne garde; nous sommes devenus plus braves que les anciens, un éternument ne fait peur à personne; nous nous sommes aguéris en prenant du tabac (1).

(1) Les Quakers, qui sont un peu avares de politesse, ont supprimé entre eux l'usage de saluer ceux qui éternuent. Saint Clément d'Alexandrie ne vouloit pas non plus qu'on leur ôtât son chapeau, et loin de révérer l'éternument, il le regardoit comme une marque d'intempérance, comme une sorte de pêché, qui pourroit avoir des suites sérieuses, si l'on n'y prenoit garde. C'est, je crois, damner les hommes à trop bon marché.

OEUFS.

Faut-il en briser la coque quand on les a mangés?

Le même auteur qui veut qu'on salue ceux qui éternuent, veut aussi qu'on brise la coque des œufs frais quand on les a mangés; mais il ne donne ce précepte que comme un acte de civilité, un usage établi parmi les gens bien élevés : il ne pénètre pas dans le mystère profond que recèle cet usage. Ce n'est pas de nos jours que cette loi de la politesse gourmande a été établie; elle remonte à la plus haute antiquité : Pline en parle comme d'une coutume généralement répandue : on la trouve indiquée dans plusieurs écrivains anciens et modernes, et notamment dans le naturaliste Dalechamp. On voit par le passage de Pline, que les Romains y attachoient une idée plus importante. L'œuf étoit regardé comme un emblême de la nature, comme une substance mystérieuse et sacrée. On étoit persuadé que les magiciens s'en servoient dans leurs conjurations, qu'ils les vidoient et traçoient dans son intérieur des caractères magiques, dont la puissance pouvoit opérer beaucoup de mal. On en brisoit donc la coque après les avoir mangés pour détruire le

charme, et ne pas offrir à ses ennemis un moyen de maléfice. « *Eò pertinet*, dit Pline, *ovorum* « *ut exsorbuerit quisque calices, cochlearum-* « *que protinus frangi.* C'est à cette croyance « qu'il faut attribuer l'usage de briser la coque « des œufs et des coquillages dès qu'on les a « avalés ». Quelquefois on se contentoit de les percer avec un couteau, quelquefois de frapper trois coups dessus. Nos petits maîtres, qui brisent aujourd'hui la coque de leurs œufs pour se donner des graces à table, sont bien loin de penser que c'est une vieille superstition qu'ils revèrent.

Les œufs servoient aussi d'augure. Julie, fille d'Auguste, étant grosse de Tibère, desiroit ardemment un fils. Pour savoir si ses vœux seroient accomplis, elle prit un œuf ; le mit dans son sein et l'échauffa soigneusement : lorsqu'elle étoit obligée de le quitter, elle le donnoit à une nourrice pour lui conserver précieusement sa chaleur. L'augure fut heureux, dit Pline, et ne trompa point l'attente de la princesse. Elle eut un coq de son œuf, et un enfant mâle de son mari.

OURS.

Vient-il au monde informe ?

Qu'un homme se présente dans une société avec des manières grossières, qu'il soit habituellement d'une humeur quinteuse et difficile, qu'il affecte dans ses discours et ses actions l'ignorance ou le mépris des usages reçus dans le monde, on s'écrie aussitôt : *C'est un ours mal léché*. On a été long-temps persuadé que l'ours naissoit informe, et que son organisation ne s'achevoit qu'à mesure que sa mère s'amusoit à le lécher. Pline, Solin, Jonston, Elien n'ont pas manqué de raconter cette particularité : l'ingénieux Ovide l'a consacrée dans des vers très-élégans ; mais il faut rendre justice à tout le monde, même aux ours. Il est aujourd'hui reconnu que les petits ours viennent au monde tout aussi bien formés que les petits lions et les petites panthères ; leur taille n'est pas aussi déliée que celle du faon et du chevreuil ; leur figure est moins jolie que celle d'un poulain andaloux ; mais l'ourson est tout aussi beau qu'on peut l'être dans son espèce ; il ne lui manque rien pour que son organisation soit complète. Il n'est pas vrai, comme le dit Jonston, que sa taille soit au-dessous de

celle d'un chat, et un peu au-dessus de celle d'un rat. N'est-il pas ridicule de croire que la nature produise des ouvrages aussi bizarres, et qu'elle refuse de faire pour les ours, ce qu'elle fait pour les rhinocéros et les loups ? Ce qui a fait croire à quelques personnes que l'ours venoit au monde imparfait et sans forme déterminée, c'est qu'il naît enveloppé dans la membrane (1), que les anatomistes appellent *chorion*; la mère la déchire avec les dents; et quand elle léche sa chère progéniture, c'est pour lui témoigner sa tendresse maternelle, comme font toutes les mères des autres quadrupèdes.

Les ours ne sont pas tous aussi mal léchés qu'on pense : on en a vus de très-bien élevés. Un duc de Lithuanie en avoit apprivoisé un qu'il nourrissoit de sa main, qui alloit dans les bois, en revenoit et couchoit dans la chambre du prince. En Pologne, il n'y a guères de grand seigneur qui n'ait des ours dans son palais; ils gardent la maison, ouvrent et ferment la porte et servent à table. Et puis, qu'on méconnoisse maintenant les avantages de l'éducation !

(1) Cette particularité est commune à presque tous les quadrupèdes.

TARENTULE.

Danse-t-elle, et fait-elle danser ?

Il y a très-peu de maîtres à danser qui aient autant de réputation que la tarentule. On prétend que ses leçons ont tant d'efficacité, qu'un chien, un chat et nos plus lourds paysans peuvent en très-peu de temps devenir les rivaux des Vestris et des Duport : on a même vu, dit-on, un coq et une guêpe danser au son du violon, et battre très-exactement la mesure. Si l'on en croit de doctes naturalistes, non-seulement la tarentule fait danser, mais elle danse elle-même assez élégamment. Senners, Jonston, Mandeville, le P. Kirker ont écrit des choses merveilleuses à ce sujet. Kirker a même pris la peine de faire noter l'air qui a, dit-on, la vertu de faire danser la tarentule, et ceux qu'elle a mordus. Le médecin Saint-André (1) nous certifie qu'il a traité lui-même un soldat napolitain, lequel dansoit, tous les ans, quatre ou cinq jours de suite en mémoire d'une tarentule qui l'avoit piqué quelques années auparavant ; et le savant *Sanguerdius* prétend que ce phénomène peut se renouveler pendant quarante ou cinquante ans de suite.

(1) *Lettres sur la Magie, les Malefices et les Sorciers.*

Nous avons, dans les OEuvres du célèbre Baglivi, une dissertation en forme sur la nature, le caractère et la morsure de la Tarentule. Cette redoutable fille d'Arachné habite les parties les plus brûlantes de la Pouille, et tire son nom de la ville de Tarente, capitale de cette province : elle a huit pattes et autant d'yeux, son corps est de la grosseur d'une noisette ; sa tête est armée de deux crochets qui recèlent une liqueur venimeuse fort active ; elle est en outre pourvue de deux antennes qu'elle agite très-vivement à l'aspect de sa proie. Toute sa personne est velue ; la couleur de sa peau est bleuâtre, grise ou diaprée de taches livides. Pendant l'hiver elle se tient cachée dans l'intérieur de la terre, sans mouvement et sans appétit : au printemps elle sort de sa retraite et se met en embuscade pour attaquer les passans ; aussi les paysans ont-ils soin de se munir de petites bottines pour mettre leurs jambes à l'abri de ses attaques. Elle se reproduit, comme les autres araignées, par des œufs, et se livre à l'amour au mois de juin : c'est alors que son venin s'exalte au plus haut degré. Malheur à ceux qui tombent sous sa dent ; ils sont exposés aux plus tristes effets. La partie blessée se gonfle, s'enflamme et s'entoure d'une auréole livide, jaunâtre ou noire. Le malade éprouve un mal-aise général, des anxiétés, des an-

goisses, une tristesse profonde; la respiration devient pénible et entrecoupée, ses yeux se troublent, sa voix s'éteint, et lorsque vous lui demandez ce qu'il sent, il porte la main à son cœur pour indiquer le siége du mal.

Baglivi assure que ces effets sont constans dans les plaines de la Pouille et pendant les chaleurs de l'été; mais ils varient suivant les temps, les lieux et les personnes. En hiver, la morsure de la Tarentule est nulle; exilée de sa patrie, elle perd tout son venin; transportée sur les montagnes, elle cesse d'être dangereuse. Les symptomes changent aussi suivant les diverses espèces de Tarentules. La plus redoutable est celle dont la peau est bleuâtre. Elle infuse avec son venin les idées noires, funestes, désespérées. Ceux qu'elle a blessés tombent dans une mélancolie profonde, cherchent les déserts, les tombeaux, se plaisent au milieu des cercueils, et quelquefois terminent leur vie d'une manière lamentable.

D'autres se livrent à tous les désordres d'une imagination égarée, courent comme des insensés; se font cruellement fustiger, s'enfoncent dans la fange, les eaux croupies, et s'y roulent avec délices; les femmes perdent toute retenue, poussent des cris, et s'agitent comme des bacchantes, se découvrent sans pudeur,

et s'abandonnent aux desirs les plus effrontés. D'autres enfin tombent dans un état de stupeur et d'affaissement complet ; restent étendus sur la terre sans connoissance, sans mouvement, et meurent s'ils ne sont promptement secourus. L'art d'Esculape est ici impuissant ; c'est à celui de Linus et d'Orphée qu'il faut recourir. Un concert est plus efficace que toutes les préparations pharmaceutiques. Hâtez-vous donc d'accorder vos instrumens ; car aussi-tôt que le malade entendra un air assorti à sa situation, vous le verrez peu à peu sortir de sa léthargie, s'animer doucement, agiter les pieds, les mains, s'associer à toutes les modulations qui frappent son oreille, se lever enfin et se livrer aux mouvemens d'une danse vive, légère, animée. Mais gardez-vous de rendre aucun son faux ; au premier signe de discordance, le malade se trouble, frissonne et retombe dans ses premières crises.

Le bal commence ordinairement au lever du soleil ; et dure une couple d'heures ; le malade en sueur se jette dans son lit pour favoriser la transpiration et prendre quelque repos ; il recommence ensuite, se couche de nouveau, et prolonge ainsi cet exercice jusqu'à la fin du jour. Ce qui mérite sur-tout d'être remarqué, c'est la vigueur, l'agilité, la précision des danseurs. Le rustre le plus lourd, dit

Baglivi, la paysanne la plus grossière, font des prodiges de souplesse et de légèreté, et rivalisent de talent avec les virtuoses les plus célèbres : une seule Tarentule vaut tous les Coulon et les Guyardel. Quatre à cinq jours suffisent ordinairement pour opérer la cure du malade; mais le virus n'est pas éteint pour cela. Ne vous y trompez pas : une fois infusé dans la masse du sang, il y reste pour toujours, et n'attend qu'une occasion favorable pour se développer de nouveau.

Baglivi est ici parfaitement d'accord avec le docte Sanguerdius. Il assure que chaque année, au même jour, à la même heure, le malade éprouve les mêmes symptomes, et s'il n'a recours aux Orphées de son quartier, s'il ne reprend les exercices illustrés par les Dupré, les Vestris et les Duport, c'en est fait; il risque de devenir fou ou de mourir en peu de jours. Ecoutez à ce sujet le médecin Saint-André :

« Il y avoit, au régiment de la Marre infanterie, un soldat napolitain qui avoit été autrefois mordu de la Tarentule; quoiqu'il eût » été alors guéri, ses accès le reprenoient » néanmoins tous les ans à une époque fixe. » On voyoit ce soldat tomber dans une mélancolie profonde; son teint devenoit plombé, » sa vue égarée, sa respiration difficile, entrecoupée de hoquets et de soupirs; on le voyoit

» tomber à terre sans mouvement, sans aucun » sentiment, sans connoissance et presque sans » pouls et sans respiration, rendant le sang » par le nez et par la bouche; et on l'auroit vu » mourir peu après, s'il n'eût été secouru sur- » le-champ. Pour le tirer de cet état, on étoit » obligé de faire venir promptement des vio- » lons qui approchoient leurs instrumens de » ses oreilles et les touchoient à grands coups » d'archet. Les esprits agités par le son de ces » instrumens commençoient à se ranimer aux » mains qu'il remuoit d'abord, pour marquer » la cadence, puis aux pieds qui faisoient le » même mouvement; il se levoit ensuite, pre- » noit un de ses camarades par la main, et » dansoit avec une agilité et une justesse égale » à celle des meilleurs danseurs. Cette danse » duroit deux fois vingt-quatre heures, pres- » que sans interruption. Lorsqu'il étoit fati- » gué, on lui faisoit prendre un peu de vin et » quelquefois un œuf frais en lait. Quand on » s'appercevoit qu'il retomboit, on faisoit re- » commencer les violons, et il reprenoit la danse » comme auparavant. J'ai vu ce soldat danser, » le sabre nu à la main, et retomber dans son » premier état, quand les violons cessoient, » ou que quelque corde se rompoit; je l'ai vu » se prosterner devant un miroir, croyant y » voir l'araignée qui l'avoit piqué. Ce malheu-

» reux mourut dans un accès, n'ayant pu être
» secouru à temps (1) ».

Baglivi cite plusieurs autres faits du même genre, et paroît n'avoir aucun doute sur leur authenticité. Or, l'autorité d'un si grand médecin n'est-elle pas décisive? Est-il à présumer qu'un homme d'un mérite aussi rare, d'un jugement aussi sain, d'un esprit aussi juste, ait rapporté tant de phénomènes singuliers, sans les avoir examinés? Et parce qu'une chose est incroyable, est-ce une raison suffisante pour se dispenser d'y croire? Ne doit-on pas quelquefois se rappeler ce vers de Boileau:

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Que dis-je? Baglivi n'hésite pas à croire que la Tarentule ne soit quelquefois tentée de danser; il observe que son humeur est vive, active, inégale; que sa marche est irrégulière, incertaine et sautillante, ce qui peut lui donner quelques dispositions particulières pour la périgourdine ou la gavote.

Mais un autre illustre médecin qui a commenté les œuvres de Baglivi (le docteur Pinel), est loin de partager son opinion (2). Il fait re-

---

(1) *Lettres sur la Magie, les Maléfices, etc.* p. 26 et suiv.

(2) On peut juger par un passage tiré des œuvres de Baglivi, que ce savant n'étoit pas entièrement exempt de

marquer d'abord que ni Strabon, ni Pomponius Mela, ni Tite-Live, ni Florus, ni Trogue-Pompée, ni Tacite, ni Pline, gens pour la plupart assez exacts, et même un peu crédules, ne parlent ni de la Tarentule, ni de ses morsures, ni de ses dispositions pour la danse; il rapporte l'autorité d'Epiphane-Ferdinandi, savant d'un mérite reconnu, qui traite de chimérique tout ce qu'on dit de la Tarentule ; il oppose aux faits cités par Baglivi, d'autres faits : des Paysans qui se sont endormis au milieu de Tarentules sans avoir été mordus, des curieux qui se sont fait mordre sans avoir été incommodés. Il raconte le défi célèbre porté au docteur Sanginetti, par le docteur Clariti : celui-ci offrit publiquement à son antagoniste de se faire mordre par une Tarentule, au milieu des ardeurs les plus brûlantes de l'été; l'expérience eut lieu en présence

---

superstition. Il observe que la Pouille est de toutes les provinces d'Italie, celle où l'on trouve le plus de chiens atteints de la rage. « Mais, dit-il, par une rare et pré- « cieuse faveur de la providence, ceux qui sont mordus, « sont facilement guéris. Il suffit qu'ils se rendent avant « l'expiration des quarante jours, à l'église de Saint-Vitus, « et qu'ils y fassent humblement leur prière à Dieu, en le « priant de les guérir par l'intercession du Saint. Ce mi- « racle est reconnu dans toute la Pouille ».

d'un concours nombreux de spectateurs, et le docteur en sortit triomphant. Les mêmes épreuves ont été répétées par M. Serrati, premier médecin de Naples, et le résultat a été absolument le même; on les trouve consignées dans un mémoire écrit en Italien, et rédigé avec une clarté, une précision et une élégance parfaite; l'auteur y décrit avec beaucoup de soin ces prétendues affections vaporeuses, mélancoliques, convulsives, qu'on attribue à ceux qui ont été mordus de la Tarentule, et il prouve sans réplique que ces symptomes sont l'ouvrage de l'imposture et du charlatanisme.

Enfin, on peut opposer Baglivi à lui-même, car il avoue que parmi ceux qui se disent *tarantisés*, il en est un grand nombre qui trompent le public; il accuse sur-tout de cette supercherie, les jeunes femmes que leurs parens tiennent enfermées, et qui ne trouvant pas d'autre occasion de danser, se disent piquées de la tarentule, pour se donner quelque récréation; aussi cette jonglerie est-elle appelée dans quelques villes *le petit carnaval des dames*. On peut encore remarquer qu'il n'est pas nécessaire d'être mordu de la tarentule, pour éprouver des affections spasmodiques, des attaques de nerfs, des vertiges, et le desir

de danser; n'a-t-on pas vu, en France, il y a quelques siècles, une maladie épidémique dont l'effet étoit de faire danser ceux qui en étoient atteints? Elle a été décrite par plusieurs médecins, et désignée par un nom de saint que nous n'osons pas répéter par égard pour les dames.

Tels sont les argumens à opposer à Baglivi; mais la vérité oblige de convenir qu'ils ne sont pas tout-à-fait sans réplique. Il y a des araignées venimeuses, dont la morsure produit la douleur, le gonflement, l'inflammation de la partie lésée; j'ai été témoin d'un phénomène de ce genre en 1793, dans le temps où une partie des François tenoit l'autre enfermée. Une araignée ayant mordu subitement un de mes compagnons de proscription, il sentit une douleur vive, cuisante et subite; la main se gonfla, les doigts s'engourdirent et l'inflammation s'étendit jusqu'au poignet. Quelques jours de repos, et l'alcali volatil suffirent pour faire disparoître ces accidens. Baglivi a fait lui-même une expérience qui mérite l'attention des savans; il se procura une Tarentule, l'irrita et lui fit mordre un lapin à la lèvre supérieure: la partie blessée se tuméfia fortement deux heures après, et devint successivement sanguinolente et noire; l'animal éprouva une suf-

focation violente et une horripilation générale, il tomba sans mouvement, dans un état soporeux et léthargique, resta quatre jours entiers sans manger ni boire et périt le cinquième. Cet exemple doit au moins servir à rendre plus discrets ceux qui seroient tentés de croire à l'innocence parfaite des araignées.

SALAMANDRES.

Vivent-elles dans le feu ?

Il n'est pas d'animal qui ait reçu dans le monde plus d'honneurs et plus d'outrages que la Salamandre. Quelques Naturalistes la font descendre du ciel même, et lui donnent pour père le plus pur des élémens. Les Egyptiens en avoient fait un de leurs symboles, et François Ier l'avoit prise pour sa devise. Quel est le poëte qui n'ait fait de la Salamandre l'objet de ses plus brillantes comparaisons? Quel est le chevalier courtois, l'amant passionné qui n'ait juré vingt fois à sa maîtresse que, semblable à la Salamandre, il brûloit sans se consumer ?

Ecoutez Aristote, Pline, Elien, Nicandre : la Salamandre naît et vit en effet au milieu des flammes, brave leur activité, et fait taire leur redoutable puissance. Elien assure que la seule présence d'une Salamandre eût suffi pour éteindre les forges de Lemnos. Des magiciens ont prétendu préserver les maisons des dangers de l'incendie, en y conservant des Salamandres. Ambroise Paré et son collégue Grevin ne doutent point que la Salamandre ne soit incombustible.

D'autres choqués de l'aspect triste, paresseux et immonde de la Salamandre ont ravalé son origine jusqu'à la fange, et soutenu qu'elle se formoit d'un limon impur et grossier; ils l'ont accusée d'empoisonner de sa bave et de son haleine tous les lieux où elle se porte; tous les objets sur lesquels elle se repose. Ils en ont fait un ennemi implacable de l'homme, qu'elle poursuit avec acharnement, qu'elle mord avec fureur, et qu'elle tue en quelques instans. Ambroise Paré est persuadé qu'elle peut de son souffle faire mourir des nations tout entières.

Pourquoi les plus beaux génies sont-ils si souvent plus pressés d'écrire (1) que de raisonner. La moindre réflexion eût suffi pour éclairer Aristote, Pline, Elien et Nicandre. Quand tous les êtres animés périssent au milieu des flammes, quand les corps les plus durs, sont forcés de céder à leur insurmontable activité, par quel privilége particulier un foible et chétif lézard pourroit-il braver impunément cette puissance? La Nature auroit-elle interrompu ses lois en faveur de la Salamandre? On a vu

(1) Les anciens ont mis quelquefois si peu d'attention et de soin dans leurs descriptions, que Philé, poète grec, dont on a publié une édition en 1730, à Utrecht, met la Salamandre au rang des oiseaux.

des Salamandres éteindre quelques charbons ardens, en répandant sur eux une humeur humide et visqueuse. L'anatomiste Stenon, en cite des exemples. Mais un limaçon, une huitre, une grenouille, et tous les mollusques, opéreroient le même prodige. Gallien et Dioscoride avoient déjà démontré par des expériences décisives que la Salamandre étoit combustible comme tous les êtres organisés; celles qu'a faites, après eux, M. de Maupertuis, ne laissent plus aucun doute.

La Salamandre ressemble, pour la forme au lézard, pour l'organisation à la grenouille. Sa longueur est communément de cinq à six pouces. On en distingue deux espèces : l'*aquatique* et la *terrestre*. Celle-ci est couverte d'une peau assez lisse et sans écailles, noire sur le dos, jaunâtre et tachetée sous le ventre; On remarque sur les flancs deux bandes latérales et jaunes, qui s'étendent parallèlement de sa tête à l'origine de sa queue; son épine est chargée de deux rangs de mamelons dans toute sa longueur. La Salamandre recèle sous sa peau une liqueur laiteuse qui s'échappe par une infinité de pores faciles à reconnoître, et qui jaillit assez loin quand on presse l'animal. Cette liqueur est stiptique et corrosive, comme celle de quelques plantes laiteuses;

ce qui a fait dire à M. Maupertuis que la Salamandre étoit le tithymale des animaux.

La Salamandre est paresseuse et triste ; elle vit sous terre, dans des lieux obscurs et humides, et ne sort guères de son trou que lorsqu'il pleut, apparemment pour saisir plus facilement les insectes dont la pluie retarde les mouvemens. Elle est susceptible d'une grande abstinence ; elle peut, comme le caméléon, le crapaud et la vipère, vivre long-temps sans manger ; elle peut même vivre sans tête. M. Duméril en a conservé une pendant plusieurs mois, dont les mouvemens étoient très-actifs, quoiqu'on lui eût coupé la tête, que la plaie fût cicatrisée, et que l'œsophage et la trachée-artère fussent recouverts et fermés par les tégumens.

Lorsqu'on met la Salamandre sur le feu, tout son corps se couvre aussitôt d'une rosée abondante de cette humeur laiteuse, dont on a parlé plus haut. Cette liqueur sort particulièrement de la tête et de cette foule de mamelons qui couvrent la colonne vertébrale ; elle se forme en gouttelettes, qui se durcissent bientôt, et présentent quelquefois comme autant de perles.

Il est de fait que la Salamandre ne sauroit soutenir long-temps l'action du feu. Toutes

celles que M. de Maupertuis y a retenues, y sont mortes assez promptement, les plus robustes en sont sorties à demi brûlées, et n'ont pu soutenir une seconde épreuve.

La Salamandre aquatique ne résiste pas mieux à l'ardeur des flammes. Mais elle s'accommode très-bien de l'épreuve de l'eau. M. Dufay en a fait geler qui se sont conservées dans la glace jusqu'au dégel. Les Salamandres aquatiques sont ovipares; le sel les tue en trois ou quatre minutes. Les Salamandres terrestres sont vivipares. M. de Maupertuis en a ouvert plusieurs, dans lesquelles il a trouvé jusqu'à quarante et cinquante petits bien vivans et enfermés dans de longues gaines. Les Salamandres se nourrissent de mouche à demi-mortes, et de frai de grenouilles. Celles qui vivent dans l'eau, s'accommodent aussi de la lentille des marais.

Loin d'être venimeuse et méchante, comme le dit Nicandre, la Salamandre est au contraire d'un naturel doux et innocent; il est très-difficile de lui inspirer de la colère; on l'irrite en vain, jamais elle ne mord. M. de Maupertuis ayant voulu s'assurer si ses gencives receloient quelque venin, a été obligé de lui faire ouvrir la gueule. Il l'a trouvée garnie de dents très-foibles et incapables de faire aucune blessure

dangereuse. A force de persévérance et de soins, il est parvenu à faire mordre un chien à la lèvre, et un dindon à la langue. Les deux animaux ne s'en sont pas portés plus mal. On a fait avaler au dindon une petite Salamandre tout entière, et le bon *jésuite* (1) l'a digérée à merveille. M. de Maupertuis a recueilli la liqueur qui suinte des pores de la Salamandre, et l'a inoculée à plusieurs animaux ; aucun d'eux n'en a souffert.

Et puis fiez-vous maintenant aux réputations !

(1) Comme on attribue aux Jésuites l'introduction des dindes en Europe, dans beaucoup de provinces on appelle encore ces oiseaux des *jésuites*, de même que dans quelques autres on appelle un âne *un bernardin*.

BASILIC.

Tue-t-il ceux qui le regardent en face ?

Il faut rendre à César ce qui est à César et au Basilic ce qui est au Basilic. Aristote, Pline, Gallien, l'allemand Alhazen, l'italien Vitello et beaucoup d'autres accusent le Basilic d'être d'un caractère féroce et insociable : ils prétendent qu'il ne souffre point qu'on le regarde en face, et qu'il tue d'un coup d'œil ceux qui prennent avec lui cette liberté. Je ne sais quel historien rapporte qu'Alexandre - le - Grand, ayant mis le siége devant une ville d'Asie, un Basilic prit le parti des assiégés, et s'étant cantonné dans un trou près des remparts de la ville, il lui tua jusqu'à deux cents soldats par jour. Une batterie d'artillerie bien servie n'auroit pas mieux fait.

Il est fâcheux que nos conquérans modernes n'aient pas eu avis de cette anecdote. Quelle économie de boulets et de poudre à canon ! Cinq à six Basilics, postés à propros, auroient suffi pour détruire les plus nombreuses armées.

Il est vrai que si ce redoutable reptile peut, en un clin d'œil, nous mettre à mort, nous pouvons lui rendre aisément la pareille ; car si vous lui présentez la surface polie d'un mi-

roir, les vapeurs empoisonnées qu'il lancera contre la glace seront répercutées, et comme en vertu des lois de la physique, l'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence, le venin s'ajustera directement vers les yeux de l'homicide animal qui recevra la mort en voulant la donner. C'est encore le savant précepteur d'Alexandre qui nous apprend cette particularité.

Le docteur Thomas Brown, qui a composé un ouvrage estimable sur les préjugés et les erreurs populaires, a complètement adopté l'opinion d'Aristote.

« S'il est vrai, dit-il, que des atomes pestilentiels aient été fort souvent transportés dans les airs à de longues distances; si l'on a vu des hommes et des peuplades entières en être infestées de loin; si l'ombre de certains arbres est funeste; si les torpilles ont la faculté de nous frapper d'engourdissement par l'effet d'un contact insensible, pourrions-nous douter qu'outre les poisons grossiers et matériels, qui n'agissent que par attouchement, il n'y en ait de plus déliés et de plus subtils, dont les rapides émanations ne reconnoissent pas cette loi? Il n'est donc pas impossible que le poison parti des yeux du basilic, ne tue son homme à une certaine distance, quoique tous les auteurs ne con-

« viennent pas de ce fait, et que quelques-
« uns l'attribuent à son haleine, les autres à
« sa morsure. Je croirois volontiers que les
« rayons visuels de ses yeux, se chargent de la
« portion la plus subtile du poison ; qu'ils
« atteignent les yeux du spectateur, attaquent
« d'abord le cerveau et ensuite le cœur, ce
« qui opère nécessairement la mort ».

Je suis fâché pour Thomas Brown qu'il ait si mal raisonné. Quand on se charge d'éclairer les autres, et de faire la guerre aux préjugés, il faut se mettre en garde soi-même contre la prévention et l'erreur. Il est évident que la prétendue propriété du basilic, de tuer ceux qui osent le regarder, est une vieille erreur accréditée par l'ignorance et la peur, démentie par le bon sens et les premières notions de la saine physique. Il faut une juste proportion entre la cause et l'effet. N'est-il pas absurde d'imaginer qu'il jaillisse des yeux d'un reptile des émanations venimeuses, assez actives pour faire périr ceux qu'elles atteignent ; et que ces émanations soient portées sur un rayon solaire, comme le Micromégas de Voltaire (1)?

(1) Le Basilic n'est pas le seul auquel on impute la faculté de faire mourir d'un clin d'œil tous ceux qui le regardent.

Borel, dans ses centuries, raconte qu'il a connu un

D'où proviendroit ce poison? La tête du Basilic en tiendroit-elle en réserve une certaine provision toujours prête à s'échapper par les rayons visuels? mais si ce magasin existe, pourquoi ne l'a-t-on pas découvert? La morsure de la vipère donne la mort; mais le fait s'explique naturellement? On sait que sa mâchoire est armée de chaque côté d'un crochet à venin, creux dans son intérieur et percé à son extrémité : ce crochet communique à une vésicule remplie d'une liqueur jaunâtre et venimeuse, dont l'action fait périr les animaux. Ce fait a été vérifié par tous les naturalistes; mais la plupart de ceux qui ont parlé du Basilic, ne l'ont pas vu, et le confondent avec les serpens tandis qu'il est de la classe des lézards.

Que des gens pusillanimes s'effrayent à la vue d'un reptile, c'est un effet très-naturel. Ses gros yeux ronds et immobiles, sa peau grasse et livide inspirent une très-juste aversion. Nous sommes accoutumés à voir le globle de l'œil

---

homme dont les regards étoient si pernicieux et si meurtriers, que les plantes, les fruits et les mamelles des nourrices se desséchoient à sa présence. La malignité du virus alloit quelque fois même jusqu'à faire mourir des enfans. Les glaces, le verre, ne tenoient point devant lui, ses yeux les corrodoient, les creusoient, les perçoient même. Si cet homme eût eu besoin de lunettes, il auroit épuisé toutes les boutiques des opticiens.

rouler facilement dans son orbite, suivre les objets sur lesquels il se porte, prendre à chaque instant une direction et des mouvemens différens. Les reptiles ont l'œil fixe, et cette disposition imprime à leur regard un caractère étrange ; si d'ailleurs l'effroi se joint au sentiment d'horreur qu'on éprouve communément à leur aspect, il n'est point étonnant que des personnes timides ressentent des inquiétudes, des mouvemens nerveux et convulsifs, et qu'elles poussent la foiblesse jusqu'à se trouver mal. Le peuple est persuadé que le crapaud a la faculté de faire évanouir ceux qu'il regarde fixement ; mais il n'est pas nécessaire de ressembler au crapaud pour produire cet effet. Les deux plus jolies femmes de Paris, qui se regarderoient long-temps sans détourner la vue, éprouveroient bientôt un sentiment d'anxiété et de mal-aise qui finiroit peut-être par une attaque de nerfs. Accusera-t-on le cerveau de ces jolies femmes de renfermer un poison subtil, qui s'échappe par les rayons visuels et vient porter le trouble dans nos sens ? Les poëtes et les amans pourront le dire ; ils prétendront même que les yeux de leur belle donnent la mort ; mais c'est une mort douce, et qui n'a rien de commun avec le poison des Basilics. Un effort long-temps prolongé, une forte tension dans le nerf optique suffit pour produire

un effet pénible et douloureux : nos organes sont comme notre esprit, ils ont besoin de repos et de variété. On a vu des Basilics depuis qu'Aristote en a parlé (1) ; il s'est même trouvé des hommes assez fiers pour le regarder en face, et malgré toutes les théories d'Aristote, de Gallien, de Thomas Brown et d'Alhazen, ils sont sortis très-bien portans de cette épreuve. Il est donc juste de faire réparation au Basilic, et de le réconcilier avec le genre humain.

---

(1) Il n'est pas sûr que le reptile, auquel les naturalistes modernes ont donné le nom de Basilic, soit le Basilic des anciens. Mais il n'est pas certain non plus que le Basilic des anciens ait existé, sur-tout s'il ne doit naître que dans un œuf de coq, comme on l'a prétendu. C'est en effet une opinion généralement reçue dans les campagnes, que les vieux coqs pondent, et qu'il sort de leurs œufs un serpent. Le savant naturaliste Redi, n'admet pas le serpent, mais il admet l'œuf, et atteste qu'il en a lui-même recueilli trois, dont l'un avoit la forme d'une besace. J'ai eu aussi l'avantage de voir un de ces prétendus œufs de coq. Il étoit gros comme un œuf de pigeon, et enveloppé d'une peau mince et transparente; je l'ai ouvert et n'y ai pas trouvé de serpent; mais j'ai remarqué un filet sanguin roulé sur lui-même, et long de dix à douze lignes. Redi, tout exact qu'il étoit, s'est trompé, puisqu'il faudroit changer l'anatomie du coq pour lui faire pondre un œuf.

DU LÉZARD DES JARDINS ET DU MONITEUR.

Rien de plus capricieux que la faveur des hommes, et de plus incertain que les réputations. On calomnie le basilic; on l'accuse de tuer d'un coup d'œil quiconque ose lever sur lui les yeux; et l'on fait au Lézard l'honneur de le regarder comme l'ami du roi de la nature.

Ecoutez Cardan et votre jardinier; ils vous diront que nous n'avons pas de protecteur plus vigilant que le Lézard de nos murailles. Vous êtes surpris par le sommeil, et vous dormez sur un lit de gazon; un gros serpent vous aperçoit et s'apprête à vous mordre, le Lézard en sentinelle, le voit, accourt aussitôt, vous mord légèrement l'oreille et vous sauve la vie. Ce n'est pas tout, la queue d'un Lézard, mise dans votre soulier, vous procure de l'argent et du bonheur. Combien de fois moi-même, sot et malin écolier, n'ai-je pas coupé des queues de Lézard, pour me mettre en garde contre les coups de la fortune ou la férule de mon régent! Mais ces services ne sont rien en comparaison de ceux que nous rend un gros Lézard de Cayenne et de Surinam, qu'on

appelle pour cela *Sauve-garde* ou *Moniteur*. Presque tous les voyageurs nous affirment que s'il aperçoit un serpent à sonnettes prêt à nous mordre, il se met aussitôt à siffler de toutes ses forces pour nous avertir du danger ; il pousse même la bienveillance beaucoup plus loin, car souvent il attaque lui-même le serpent, et combat corps à corps pour notre salut. Rien n'est assurément plus généreux. Malheureusement quelques naturalistes, gens d'un esprit froid et observateur, sont venus renverser tout l'édifice de cette bonne réputation. Ils affirment à leur tour que le *Moniteur*, loin d'être un fidèle et preux défenseur du roi de l'univers, n'est au contraire qu'un poltron ; qu'il ne siffle que par peur, comme les gens qui traversent une forêt pendant la nuit. Qu'à l'aspect du serpent à sonnettes ou du crocodile, il est saisi d'une telle frayeur, qu'il jette un cri aigu et fuit à toutes jambes. Mais sa peur n'en est pas moins utile pour l'homme ; c'est un avertissement, un signal d'alarme pour ceux qui se trouvent à portée du crocodile ou du serpent. Une foule de baigneurs ont échappé à la dent redoutable du caïman, parce que le Moniteur a sifflé à propos.

Quant au Lézard de nos jardins, l'habitude de vivre au milieu de nous le rend assez fami-

lier. Il fuit aussi à l'aspect des serpens, et comme la peur le trouble, il est possible qu'en fuyant, il ait quelque fois passé sur le visage d'un homme endormi et l'ait éveillé. On a pris pour un acte de bienveillance ce qui n'étoit qu'un effet du hazard (1).

---

(1) On a aussi prétendu que le Lézard pris intérieurement étoit un excellent spécifique contre les maladies de la peau, qu'il guérissoit le cancer et l'épilepsie. Quelle vertu n'a-t-on pas attribué au *Scinque*? Ne s'est-on pas flatté de rajeunir les vieillards, de rallumer les feux de l'amour dans les cœurs les plus froids, en avalant seulement quelques prises de sa chair mise en poudre? En Orient on en fait un commerce considérable. En Europe même, on en débitoit autrefois dans toutes les pharmacies. Aujourd'hui, à peine son nom est-il connu des apothicaires.

VAUTOURS.

Devinent-ils la mort d'un homme vivant?

L'HOMME, ce roi des animaux, ce monarque au front élevé, à l'œil fier, au bras redoutable, est sous bien des rapports fort inférieur à ses sujets. Le plus beau nez du monde ne vaut pas celui d'un épagneul, ou d'un levrier; un nez aquilin n'a jamais égalé celui d'un Vautour: suivant Élien et Jonston, le Vautour devine sa proie à des distances immenses; un commentateur d'Aristote cité par Ange-Politien, assure que les Grecs ayant livré une bataille, une troupe de Vautours affamés, arriva le lendemain de cent soixante-six lieues, pour faire la curée. D'autres écrivains, et Pline sur-tout, ont été plus hardis encore, ils assurent que les Vautours ont l'odorat si fin qu'ils devinent trois jours d'avance, la mort d'un homme vivant, et que pour ne pas manquer leur proie, ils ont soin d'arriver la veille de sa mort.

Elien se contente de dire qu'ils suivent les armées, parce que l'expérience leur a appris que des armées ne se rencontrent guères sans se battre, et qu'il y a toujours un profit sûr pour eux.

Quelques physiciens du 16e. siècle, pleins d'admiration pour la sagacité du Vautour, ont

voulu absolument expliquer le fait cité par le commentateur d'Aristote ; d'autres auroient peut-être examiné s'il étoit bien vrai que des Vautours fussent venus en vingt-quatre heures de cent soixante-six lieues, pour manger des soldats qui devoient être tués dans la bataille. Ils auroient voulu qu'on leur représentât la feuille de route, qu'on fixât au moins par un acte de notoriété, l'heure et le point du départ. Ils auroient pu même calculer la marche et les progrès de la fermentation des humeurs dans le corps d'un soldat tué, la dissipation des miasmes dans l'atmosphère ; ils auroient exigé qu'on leur indiquât le cours des vents, ils en auroient apprécié la vitesse ; ces recherches leur eussent fourni les moyens de juger le récit du commentateur d'Aristote ; mais les physiciens du 16e. siècle se décidoient plus promptement. Ils déclarèrent donc sans tergiverser, que les Vautours ayant le cerveau très-sec, les odeurs y arrivent plus facilement, qu'elles ne se perdent point, ne s'éteignent point, comme chez les autres animaux, dans les vapeurs humides qui enveloppent le cerveau, et qu'ainsi ils peuvent arriver facilement de 166 lieues, pour manger les héros moissonnés la veille dans les champs de l'honneur.

Voilà, comme on voit, une question bien traitée et bien résolue !

CRAPAUD.

Pluies de crapauds.

Le Crapaud n'est point l'enfant gâté de la nature : on prétend qu'elle chérit également toutes ses productions, et que toutes les formes sont égales à ses yeux; néanmoins il est bien difficile de se persuader qu'un serin ne soit pas plus aimable qu'un Crapaud : ennemi de la lumière qu'il fuit, il semble avoir honte lui-même de sa difformité; il se cache dans les lieux les plus obscurs, se tapit sous des pierres, s'enfonce dans des trous, se nourrit de vers et de limaçons; toute sa personne porte le caractère de la réprobation. Il semble né pour la fange, au-dessus de laquelle il s'élève à peine; son gros œil fixe, stupide et rond, sa peau sale et obscure, son ventre épais, sa marche lourde et paresseuse, sa gueule hideuse, son haleine infecte, en font un juste sujet d'horreur et de dégoût; quelle jolie femme pourroit soutenir la vue d'un Crapaud, sans être tentée de se trouver mal?

Cependant il est moins coupable que malheureux, plus digne de pitié que de haine. Son grand crime est sa laideur, d'ailleurs son naturel est timide et craintif; il fuit à l'aspect

de l'homme, il n'attaque jamais, il ne s'irrite que quand on l'offense; alors il se gonfle et lance une liqueur âcre, qui cause l'inflammation de la peau; c'est l'unique vengeance qu'il exerce.

Un abbé Rousseau qui a publié dans le cours du dernier siècle quelques observations d'histoire naturelle, prétend que la vue seule du Crapaud provoque les spasmes, les convulsions, la mort même. Il rapporte qu'un gros Crapaud qu'il tenoit renfermé sous un bocal, l'ayant regardé fixement, il se sentit aussitôt saisi de palpitations, d'angoisses, de mouvemens convulsifs, et qu'il seroit mort infailliblement, si l'on n'étoit venu promptement à son secours.

« Cet animal, dit-il, après avoir inutilement « tenté de sortir, se tourna vers moi en s'enflant « extraordinairement, et s'élevant sur ses « quatre pieds, il souffloit impétueusement « sans remuer de place. Il me regarda ainsi « sans varier les yeux que je voyois sensible« ment rougir et s'enflammer; il me prit « à l'instant une foiblesse universelle, qui « alla tout d'un coup à l'évanouissement, ac« compagné d'une sueur froide et d'un relâ« chement par les selles et les urines, de sorte « qu'on me crut mort. »

Il est évident que l'abbé Rousseau ne faillit

mourir que de peur; car quel mal son captif pouvoit-il lui faire dans sa prison de verre? Il est d'ailleurs fort difficile de concilier l'abbé Rousseau avec lui-même; car il assure ailleurs qu'il est parvenu à faire mourir des Crapauds, en les regardant seulement avec attention et persévérance, voilà donc l'abbé Rousseau devenu venimeux comme un Crapaud. Elien, Dioscoride, Nicandre, Aetius, Gesner ont écrit que l'haleine du Crapaud étoit mortelle et qu'elle infectoit les lieux où il respiroit; on a cité l'exemple de deux amans qui ayant pris de la sauge sur laquelle un Crapaud s'étoit promené, moururent aussitôt; c'est un conte démenti par toutes les expériences qu'on a faites depuis; il est possible que le crapaud souille de ses secrétions quelques plantes, et alors il est prudent de les laver; mais son haleine n'a jamais rien empoisonné: loin de nuire à nos jardins, il en est le protecteur, et le gardien, il dévore une infinité d'insectes qui dévastent nos fleurs, nos légumes et nos arbres. Je ne propose pas néanmoins de lui élever des statues, je demande seulement un peu de pitié pour lui. »

Qui croiroit que sa chair nous fournit un aliment, qui arrive souvent sur nos tables, sans que nous le sachions? M. Duméril s'est assuré que cette multitude de grenouilles que l'on vend

dans nos marchés, ne sont autre chose que le Crapaud brun et le Crapaud pluvial; il est vrai que ces deux espèces se rapprochent de la grenouille par leur forme extérieure et la souplesse de leurs mouvemens, qui sont plus vifs que ceux des Crapauds ordinaires; mais l'examen anatomique démontre qu'ils n'en diffèrent qu'en apparence. Voilà donc cinquante mille Crapauds, peut-être, qui figurent annuellement dans nos banquets.

Le Crapaud est le plus sobre et le plus patient des animaux : il peut vivre plusieurs siècles sans changer de place et sans manger. M. de Maupertuis a trouvé un Crapaud vivant enfermé dans l'intérieur d'un arbre, sans aucune communication avec l'air extérieur. Ambroise Paré en avoit, long-temps avant, trouvé un dans une grosse souche de vigne, dont les fibres s'étoient entrelacées, serrées et réunies, de manière à ne lui laisser aucune issue. On a découvert des Crapauds vivans dans des blocs de marbre. Hérissant en a enfermé dans des boîtes parfaitement scellées, et les y a gardés bien portans pendant plus de dix-huit mois. D'autres naturalistes ont coulé du plâtre liquide autour d'un Crapaud, et il s'est très-bien conservé sous cette enveloppe.

Le Crapaud est le plus passionné des amans, et le plus tendre des époux : c'est lui qui ac-

couche sa femelle. Sans le secours qu'il lui prête, jamais elle ne parviendroit à défiler ce long chapelet d'œufs qui doivent enrichir la nature des nouvelles générations de Crapauds. Les docteurs Baudelocque et Sacombe ne sont pas plus experts que lui.

Le Crapaud n'est pas un Orphée ; ses talens en musique sont très-bornés, son chant est réduit à une seule note ; mais il possède une faculté que beaucoup de musiciens pourroient lui envier. Emule des Fitz-James et des Thiémet, il peut varier les sons de sa voix à son gré, c'est-à-dire qu'il sait les rapprocher et les éloigner, de manière à faire croire, tantôt, qu'il est à une grande distance, tantôt, qu'il est très-près de celui qui l'entend. Beaucoup de personnes croient que le Crapaud est le mâle de la grenouille ; c'est une erreur, la grenouille a son mâle, comme le Crapaud a sa femelle.

Il arrive quelquefois qu'après une pluie d'orage, la terre se couvre d'une multitude considérable de petits Crapauds (1). Ce phénomène, qui n'est pas rare en France, est

(1) Quelques naturalistes ont confondu ces petits Crapauds avec des grenouilles. Il suffisoit pour éviter cette erreur de se rappeller que les grenouilles commencent par être des têtards.

très-commun à Carthagène et à Porto-Bello. On diroit que chaque goutte de pluie s'est transformée en crapauds. Le peuple croit qu'ils tombent des nues en forme de pluie. Il faut être étrangement brouillé avec les premières notions de la physique, pour admettre une pareille rosée. Par quel secret prodige les œufs de crapauds s'éleveroient-ils dans les nues? N'est-il pas évident que le moindre œuf de crapaud est plus pesant que le volume d'air auquel il correspond, et qu'ainsi il ne peut s'élever dans l'atmosphère avec les vapeurs. Par quel autre miracle les petits crapauds grossiroient-ils tout-à-coup dans les nuages, et retomberoient-ils tout grands sur la terre. Rœsel a démontré que ces innombrables légions de crapauds se trouvoient sous des monceaux de pierres, d'herbages, et dans des trous, d'où elles sortent pour saisir les insectes que la pluie fait sortir. Il peut arriver quelquefois qu'un vent impétueux enlève des Crapauds, comme il enlève du sable, des chenilles et des plantes, mais alors ce phénomène n'a plus rien d'étonnant. Jonston a écrit que, dans l'isthme du Darien, la sueur des esclaves engendre des crapauds : *in Dariene, ex guttis mancipiorum dextrâ cadentibus, dum irrigant pavimenta illicò buto gignitur.* C'est pousser un peu loin les idées *d'aristocratie.*

COIFFE.

Est-ce un présage heureux que de naître coiffé?

Après un travail difficile, votre épouse délicate et bien aimée met au monde une jolie fille qui rapporte sur sa tête une portion des membranes dont la nature l'avoit enveloppée dans le sein de sa mère. *Dieu soit loué*, s'écrie aussitôt la nourrice, *voici un enfant né coiffé*. On a toujours pensé que les gens coiffés étoient plus heureux que les autres. Les anciens fesoient grand cas de la coiffe qu'on apportoit en naissant. Car, disoient-ils, puisque la nature s'occupe de cet enfant, et qu'elle prend soin de lui tenir la tête chaude, c'est qu'elle a surement des vues favorables sur lui, et qu'elle lui réserve un avenir heureux. Chez les Romains, on achetoit chèrement cette coiffe, pour participer au bonheur dont elle étoit l'emblême. Ælius Lampridius et Spartien nous assurent que les avocats la recherchoient pour réussir dans leurs plaidoyers et gagner leurs causes (1). Mais supposez que ces avocats

(1) Cette superstition se perpétua chez les chrétiens. Saint Chrysostôme fut obligé de prêcher contre les gens coiffés, et le canoniste Balsamon nous apprend que de son temps on mit en pénitence un pauvre homme, parce qu'on lui trouva dans sa poche un petit morceau d'*amnios*.

eussent été des ignorans et des sots, pensez-vous que cette petite pellicule leur eût donné de l'esprit et des connoissances?

Vous sortez de chez vous sans consulter votre baromètre, un ouragan survient, les cheminées s'ébranlent, une brique vient en ligne perpendiculaire tomber sur votre tête, croyez-vous que votre occiput eût été plus en sûreté, si vous eussiez porté dans votre poche un peu de peau humaine sèche et ridée? auroit-elle eu la vertu de calmer la tempête, et de suspendre la brique dans les airs? Avant que l'empereur Macrin montât sur le trône, sa femme *Cesonia Celsa*, lui donna un fils qui vint au monde coiffé. On en conclut aussitôt qu'il s'élèveroit un jour au rang suprême, et pour préluder à ses nobles destinées, on le nomma *Diadematus*. Mais quand Macrin fut tué, qu'arriva-t-il à *Diadematus*; il fut proscrit et tué comme son père.

J'applaudis à la sagesse de nos avocats, ils n'achètent pas, comme ceux de Rome, de petites coiffes, pour se rendre éloquens. Ils lisent Cicéron, ils étudient Démosthènes; si toute fois il existe encore parmi nous beaucoup d'avocats en état d'entendre Démosthènes.

CORDE DE PENDU.

Porte-t-elle bonheur ?

Il en est de la corde de pendu comme de la coiffe des nouveaux nés. Quelle vertu peut avoir la ficelle qui a serré le col d'un voleur condamné au gibet ? Si la corde de pendu pouvoit préserver de tous les maux, pourquoi les pendus n'auroient-ils pas la précaution d'en emprunter à leurs confrères ? Mais l'ignorance et la superstition ne raisonnent pas. Les gens crédules n'en étoient pas moins persuadés autrefois qu'avec de la corde de pendu on échappoit à tous les dangers. *Avoir de la corde de pendu*, est encore une expression proverbiale pour indiquer un bonheur constant et inaltérable. On se serroit les tempes avec une corde de pendu pour se guérir de la migraine. On portoit de la corde de pendu dans sa poche, pour se garantir du mal de dents. N'est-il pas fâcheux que nos législateurs modernes aient méconnu de si beaux priviléges ; et qu'ils aient supprimé un supplice qui rendoit tant de services au genre humain ?

JUIF ERRANT.

Court-il toujours le monde ?

JE ne connois point de finances plus faciles à administrer que celles du juif errant. Il ne possède que cinq sols ; mais il les possede toujours. Il n'a que la peine de les tirer de sa bourse, et les cinq sols ne manquent jamais de s'y trouver. Des hommes, nés pour le calcul et l'arithmétique, ont supputé que les revenus annuels du juif errant ne doivent pas s'élever à moins de deux cent mille francs ; car, disent-ils, en supposant qu'il ne mette la main à la poche que quatre fois par minute, il en tirera évidemment soixante francs par heure ; et s'il consacre seulement dix heures par jour à cet utile exercice, il se fera un produit journalier de six cents francs, ce qui, suivant toutes les règles de Barême, constitue un revenu annuel de deux cent dix-neuf mille francs (1).

Un des plus doctes auteurs qui aient écrit l'histoire du juif errant, est le bénédictin an-

---

(1) La nation juive n'est pas la seule qui ait l'honneur de posséder un capitaliste si étonnant. Suidas parle d'un grec nommé *Pasès*, lequel possédoit une pièce de monnoie qui revenoit dans sa poche toutes les fois qu'il l'avoit dépensée. *Suid. voc.* Πασὴς.

glois Mathieu Paris, écrivain du treizième siècle. Il assure que cette histoire lui fut contée par un évêque arménien, qui fit, de son temps, le voyage d'Angleterre. Cet évêque avoit eu l'honneur de voir le juif errant, et de converser avec lui. L'honnête israëlite se nommoit *Cartophilax* ou *Cartaphilus.* Il avoit été concierge du prétoire où Jésus-Christ fut amené; et comme les concierges se piquent rarement de politesse, il avoit poussé Jésus-Christ avec beaucoup de rudesse pour le faire sortir. Il étoit alors âgé de trente ans. L'évêque d'Arménie assuroit que son *Cartophilax* avoit connu les Apôtres, la Sainte-Vierge, les saintes Femmes, Caïphe, Pilate et Malchus. Il s'étoit même fait baptiser par le disciple Ananias, et avoit pris à son baptême le nom de Joseph; mais sa conversion ne put le mettre à l'abri de la juste vindicte du ciel. En expiation de son impolitesse, il fut condamné à voyager toute sa vie, et pour prolonger son châtiment, Dieu le rendit immortel. Depuis ce temps, il est errant dans le monde, tantôt sous un nom, tantôt sous un autre. Pour lui plus de patrie, plus de toît paternel, plus de dieux lares, plus de pénates. Il court et courra éternellement; mais comme il est difficile de voyager sans argent, la bonté du ciel, en le punissant, a bien voulu lui accorder cinq sols pour faire sa

route, et ces cinq sols se reproduisent sans cesse au premier indice de sa volonté ; de sorte qu'il est en même-temps un très-riche et un très-pauvre particulier. Depuis Mathieu Paris, le juif errant ne s'est point montré parmi nous ; il est à présumer qu'il est occupé de quelque grand voyage, et qu'il reparoîtra un jour. Les gens pieux croient à son retour, comme ils croient au retour d'Enoch et d'Elie, et à l'apparition de l'Ante-Christ. Il seroit à desirer que le seigneur Cartophilax voulût nous rendre bientôt sa visite. Combien de choses n'auroit-il pas à nous raconter, et que de matériaux il auroit à fournir à M. Malte-Brun pour la composition de ses Annales des Voyages !

HUITRES.

Le lait dissout-il les Huîtres ?

Je certifie que toutes les fois que j'ai mangé des Huîtres, il s'est trouvé quelqu'un qui m'a vanté la vertu du lait pour dissoudre les Huîtres ; je certifie que j'ai vu plusieurs doctes personnes tant au rocher de Cancale, que chez Very, Naudet et Crignon, se faire servir une soupe au lait pour faciliter la digestion des Huîtres; je certifie que je n'ai jamais partagé ce préjugé populaire, que j'ai fait maintes fois tremper des Huîtres dans du lait froid et chaud, et qu'elles ont toujours eu la malice de rester fermes, solides et intactes.

Et comment une liqueur douce et sucrée, comme le lait, pourroit-elle dissoudre une substance compácte, charnue et mucilagineuse comme l'Huître ? Une substance n'est soluble dans une autre, que quand elles ont une affinité réciproque. Si le lait agissoit sur les Huîtres, il agiroit de même sur l'escargot, les moules et tous les mollusques.

Un homme, après avoir déjeûné avec des Huîtres, aura pris une tasse de lait ; son estomac étant bien disposé, et ses fonctions s'étant

faites aisément, il en aura conclu que le lait avoit accéléré sa digestion ; il aura fait part de cette découverte à ses amis ; ses amis l'auront publiée sans prendre la peine de l'examiner ; et voilà comme les erreurs et les préjugés s'établissent.

Pline assure que le volume des Huitres croit ou décroit suivant les phases de la lune. Sur quoi il fait cette belle réflexion philosophique : « humiliante condition de l'homme ! les animaux connoissent exactement les mouvemens du ciel, et souvent nous nous égarons dans nos calculs ! ».

J'en demande pardon à Pline, mais j'atteste que j'ai mangé de fort bonnes Huitres dans tous les temps de la lune, comme j'ai mangé de fort bonnes écrevisses dans son déclin, malgré l'autorité des cuisiniers, qui prétendent qu'alors elles ont les pattes creuses et la queue vide.

HIBOU.

Son apparition est-elle d'un mauvais augure ?

C'est une chose fort fâcheuse que d'être laid, d'avoir les yeux louches et la voix fausse. La triste figure du Hibou, son aversion pour le jour, son goût pour les donjons, les ruines et les cimetières ont toujours donné de lui une assez mauvaise opinion. L'apparition d'un Hibou étoit pour les Romains un grand sujet d'horreur. Ces rois du monde trembloient à la vue d'un oiseau de nuit. On couroit dans les temples, on offroit des sacrifices ; les augures se hâtoient de purifier la ville. *Julius Obsequens*, dans son livre des prodiges, cite vingt exemples de ce genre. Pline assure que la présence du Hibou présage infailliblement la stérilité ; mais il assure aussi qu'un œuf de Hibou, mangé en omelette, est un spécifique merveilleux pour guérir un ivrogne de la passion du vin. Ah ! Pline, pourquoi êtes-vous à la fois si crédule et si éloquent !

Le peuple de nos petites villes et de nos campagnes n'a pas moins d'horreur pour le Hibou, que les Romains. Le voit-il perché sur le sommet d'une maison, d'une église ? fait-il retentir sa voix rauque au milieu des

nuits ? c'est une victime que l'oiseau funèbre appelle au cimetière , l'alarme est dans le hameau.

Cependant qu'un Hibou vienne se réfugier dans un colombier, ce même peuple accepte l'augure avec plaisir, et regarde sa présence comme un signe de bonheur et de prospérité. Nos anciens Francs condamnoient à une forte amende quiconque tuoit ou voloit le Hibou qui s'étoit réfugié dans le colombier de son voisin. Tant il est vrai que l'esprit humain est pétri d'erreurs et de contradictions.

Que le Hibou soit triste, misanthrope et laid ; qu'importe ? Combien de fois la beauté du corps ne cache-t-elle pas les difformités de l'ame ! Qu'il chante mal ; qu'importe encore? il n'est pas donné à tous les oiseaux de posséder la voix du rossignol. Le paon chante fort mal, et n'en est pas moins l'honneur de nos basses-cours. Que le Hibou fuie la lumière ; c'est le tort de la nature qui lui a donné des yeux foibles et timides, incapables de supporter l'éclat du jour.

Mais ce qui doit le réconcilier avec les hommes , c'est qu'il leur rend des services essentiels. Il se gîte dans nos greniers , il parcourt nos jardins pour y dévorer les souris et les mulots ; c'est une sentinelle qui veille, tandis que nous dormons. Si le Hibou s'amusoit,

pendant le jour, à parcourir les airs comme les autres oiseaux, il ne pourroit pas nous servir pendant la nuit. Minerve étoit plus juste que nous ; elle avoit choisi le Hibou pour son oiseau chéri. Son goût pour le silence et la retraite, lui sembloit une marque de sagesse et de prévoyance.

Mais aujourd'hui, qu'un pauvre Hibou tombe entre les mains des enfans, ils l'insultent, ils le tourmentent, ils lui font subir mille affronts et finissent par le mettre à mort. Triste condition du cœur humain! Il opprime ceux qui le servent, il caresse ceux qui l'oppriment! (1).

(1) Le Hibou, dont il est question dans cet article, est l'Effraie, *Strix flammea* des naturalistes.

CHARTREUX.

Les punaises respectent-elles les cellules des Chartreux ?

Il n'en étoit pas autrefois des Chartreux comme des Capucins. Ceux-ci n'étoient pas en très-bonne odeur auprès des dames et des gens du monde. On se plaignoit de leur indifférence pour ces cosmétiques, ces procédés de toilette dont les personnes délicates et bien élevées ne manquent guères de faire usage. On leur reprochoit une excessive familiarité avec ces petits hôtes obscurs et rampans, qu'on ne doit point trouver sur des têtes bien peignées. De mauvais plaisans leur avoient composé une formule de *Benedicite*, dont les paroles étoient, *Benedicite, Domine, animalia pusilla cum magnis.*

Les Chartreux au contraire passoient pour les plus soigneux des moines. On citoit leurs cellules comme des modeles de propreté, et l'on ajoutoit même que par un privilége particulier elles étoient exemptes de punaises.

Jacques Dubreul, dans ses Antiquités de Paris, affirme que c'étoit une faveur particulière du ciel, une marque de distinction qui leur avoit été accordée en considération de

leur vie sainte et religieuse ; comme si Dieu n'eût pas voulu abandonner à un vil insecte un sang aussi pur, une substance aussi précieuse que celle d'un Chartreux. Il observe même que les frères lais, portiers et jardiniers ne partageoient pas le privilége des bons pères, afin d'observer une juste distinction dans les rangs.

Le subtile Cardan si célèbre par ses recherches singulières et bizarres, n'est pas de l'avis de Dubreul, et prétend que ce privilége provenoit uniquement de l'abstinence de viande à laquelle les Chartreux s'étoient assujétis. Mais Scaliger se moque à son tour de Cardan, et lui fait observer que les Pythagoriciens ne mangeoient pas de viande, que la plupart de nos paysans n'en mangent guères plus que les Pythagoriciens, et qu'on n'a jamais prétendu que les punaises aient respecté les Pythagoriciens et nos paysans. Il faut donc ou nier le fait, ou recourir à un miracle ; mais un miracle pour exterminer des punaises, c'est la massue d'Hercule pour tuer une puce.

Il est certain que les cellules des Chartreux n'étoient pas plus exemptes de punaises que celles des Capucins, des Récollets et des Picpus. Il est certain aussi que les Chartreux tenoient leurs cellules si propres, qu'il étoit impossible que les punaises s'y logeassent. Si

les frères lais et les valets ne jouissoient pas du même avantage, c'étoit la peine de leur malpropreté. Il ne faut point de miracle pour écarter les punaises. Il ne faut qu'un balai, une recherche exacte, et quelques sachets d'herbes aromatiques. On peut s'en rapporter à cet égard aux découvertes de M. Cadet de Vaux, et aux annonces consignées dans les petites affiches (1).

(1) Les anciens avoient aussi leurs remèdes contre les Punaises. Pline prescrit les feuilles de fougère, et les sangsues. Il prétend que la seule présence des sangsues met les Punaises en fuite; apparemment parce que ce sont des rivaux qui se disputent notre substance.

DU VENDREDI, DU NOMBRE XIII, ET DE QUELQUES AUTRES BAGATELLES.

Je ne sais quel philosophe a représenté la superstition sous l'emblême d'un hibou, d'un lièvre et d'une vieille femme. Est-ce parce que la superstition redoute la lumière comme le hibou? Est-ce parce qu'elle est toujours craintive et tremblante comme un lièvre, crédule et pusillanime comme une vieille femme?

Comment se fait-il qu'une si triste déité se soit emparée de tous les momens de notre vie? Il n'est presque pas une de nos actions qui ne soit marquée par un trait superstitieux. Vous voulez acheter une maison, épouser une femme, vous mettre en voyage? Gardez-vous bien de rien entreprendre de tout cela le vendredi; c'est un jour funeste et malencontreux. Qui sait si votre maison ne vous tomberoit pas sur les épaules; si votre chaste moitié ne vous en feroit pas porter; si votre chaise de poste ne se briseroit pas en route?

Vous avez invité vos amis à dîner. Ils devoient être quinze, deux manquent au rendez-vous. Vous comptez, et vous êtes effrayé de vous trouver treize à table. Hâtez-vous de chercher un quatorzième convive, ou de chas-

ser le treizième ; car de ces treize, il en mourroit nécessairement un dans l'année.

L'Amphytrion vous a servi une tranche de bœuf tendre, grasse, appétissante. Vous voulez en aiguiser les sucs par un peu de sel ; vous saisissez la salière, elle tourne dans votre main, le sel se renverse sur la nappe, et voilà tout le banquet dans la désolation. Recueillez vîte quelques grains de ce sel, et jetez-le par-dessus votre épaule pour écarter les maux qui vous menacent.

Votre fils jeune et sans expérience, qui ne sait pas ce que peut enfanter de malheurs la position d'une fourchette et d'une cuiller, les a mises en croix sur son assiette ; détruisez sans délai ce signe fatal, car peut-être les mets que vous lui serviriez porteroient dans son sein le poison et la mort (1),

Quatre flambeaux éclairoient votre cheminée ; votre domestique imprudent en a retiré un ; vous êtes resté six minutes avec trois lumières ; je ne sais ce qui vous arrivera ; mais les gens expérimentés tremblent pour ceux qui éprouvent ce terrible accident.

Votre jolie compagne recherche les œufs

(1) Le célèbre roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, n'étoit pas exempt de cette superstition. Il déplaçoit lui-même les fourchettes ou les couteaux qu'on avoit mis en croix.

frais, et se sert de leur petit lait pour entretenir la finesse et la blancheur de sa peau; recommandez-lui soigneusement d'en briser la coque; car sait-on combien de calamités peut renfermer la coque d'un œuf?

Qui croiroit que ces superstitions se sont introduites jusques dans le sein des meilleures compagnies, que des hommes éclairés, des femmes raisonnables et spirituelles, ont peur du Vendredi, et tremblent de se trouver treize à table. Je connois, pour ma part, un esprit fort qui rit de nos sacremens, de nos processions, de toutes nos cérémonies, et qui n'oseroit monter en diligence, se risquer dans un bateau, signer un contrat, le Vendredi. En vain lui ferez-vous observer que tous les jours sont frères, et vivent dans la meilleure intelligence; que le soleil se lève le Vendredi comme le samedi; que les gelées, les tempêtes, les inondations, les morts subites, ne sont pas plus communes le Vendredi que les autres jours de la semaine; qu'enfin les anciens, loin de redouter le Vendredi, l'avoient consacré à la déesse du plaisir et de la joie, il vous répondra: « J'ai pour moi l'expérience; j'ai re-» marqué que le Vendredi est un jour fâcheux; » je n'entreprendrai rien le Vendredi ».

Cette prévention si défavorable au Vendredi tient à des idées religieuses. On a dit: les juifs

ont crucifié le Messie un Vendredi ; le soleil s'est obscurci le même jour ; donc le Vendredi est un mauvais jour, donc il faut bien prendre garde à ce qu'on fait le Vendredi. Les anciens avoient aussi leurs jours heureux et malheureux, leurs *fasti* et *nefasti*. Les mariages du mois de mai passoient pour malheureux. Le 24 février des années bissextiles étoit réputé un mauvais jour. Hésiode parle expressément des jours heureux et malheureux. Hélas ! nos misères sont si nombreuses, la cause en est si obscure, qu'il n'est pas étonnant que l'esprit humain s'égare en la cherchant.

J'ai voulu néanmoins vérifier si le Vendredi étoit plus fâcheux qu'un autre jour, j'ai parcouru les tableaux chronologiques les plus exacts, j'ai consulté jusqu'au registre des proscriptions révolutionnaires, et je puis affirmer que je n'ai pas trouvé un seul jour qui valût mieux que les autres, et qu'on peut en toute sûreté, répéter avec saint Mathieu, que chaque jour suffit à sa peine ; *Sufficit diei malitia sua.*

La superstition du nombre treize a la même origine que celle du Vendredi. Les apôtres étoient treize quand ils firent la pâque, un d'entre eux trahit son maître et se pendit, donc le nombre treize est un mauvais nombre, donc dans treize personnes il doit y avoir infailliblement un traitre et un pendu. Mais on

n'est pas toujours sûr d'être pendu; il a donc fallu donner des facilités, et pour accommoder tout le monde, on est convenu qu'il suffiroit qu'un des treize mourût, sans tenir rigoureusement au genre de mort.

Il faut remarquer que le nombre treize n'est dangereux qu'à table; car ce fut à table que la trahison de Judas fut découverte : par-tout ailleurs on peut-être treize sans la moindre inquiétude. J'avoue pour moi que je n'aime point le nombre treize à table, mais ce n'est pas à cause de Judas, c'est parce que je suis de l'avis des anciens qui vouloient que le nombre des convives n'excédât pas celui des Muses, et ne fût pas au-dessous de celui des Graces. Il y a plus de danger à être quatorze à table que treize, et plus encore à être quinze que quatorze, et seize que quinze puisqu'il y a plus de chances pour la mort. On a supputé qu'il meurt annuellement un individu sur trente-trois, c'est bien loin de treize; le péril croît donc à mesure qu'on approche de ce nombre. Je connois des personnes qui ont poussé l'irreligion jusqu'à rester à table quand elles étoient treize; elles prétendent qu'il ne leur en est rien arrivé; mais il ne faut pas qu'elles s'y fient; *rarò antecedentem scelestum*, a dit Horace, *deseruit pede pœna claudo*. Le châtiment ne manque jamais son homme, je leur

prédis donc qu'elles mourront tôt ou tard.

Je n'ai point répété l'expérience des trois bougies; il m'arrive le plus souvent de n'en avoir que deux; mais je ne doute pas que trois bougies ne soient une chose fort redoutable. Il y avoit aux enfers trois parques, trois juges, trois furies, et cerbère avoit trois têtes. Trois bougies sont évidemment la représentation de ces funestes trios. On risque quand on a trois bougies, d'être mis à mort par les trois parques, condamné par les trois juges, aboyé par les trois gueules de cerbère, fustigé par les trois furies; jugez si l'on a raison de surveiller ses domestiques.

Une cuiller et une fourchette en croix sont encore d'un très-mauvais augure, c'est l'image d'une croix de Saint-André, instrument qui inspiroit aux anciens une grande horreur, et ne présage rien de bon.

Quant à la salière et à l'œuf, c'est encore à l'antiquité qu'il faut remonter pour expliquer ce qui les concerne. Le sel étoit le symbole de l'amitié; on s'en présentoit mutuellement au commencement du repas, comme on offre aujourd'hui du tabac; mais il ne falloit pas renverser la salière, c'étoit signe de brouillerie. Quant à l'usage de briser l'œuf, nous en avons parlé dans son lieu.

MACREUSES.

Naissent-elles d'une coquille ou d'une feuille d'arbre?

COMMENT se fait-il qu'au 19e. siècle, on renouvelle encore les contes ridicules qu'on a faits autrefois au sujet des Macreuses? Comment se fait-il que notre siècle de lumière soit encore obscurci de tant de ténèbres? Il n'y a pas trois ans qu'un journal de Normandie nous racontoit sérieusement qu'on venoit de pêcher sur les côtes de Granville, un mât de vaisseau qui dormoit depuis plus de vingt ans sous les eaux; que l'on fut fort étonné de le trouver enveloppé d'une espèce de poisson fort singulière que les normands nomment *bernacle* ou *bernache*. Or ce *bernache* ou *bernacle* est un long boyau rempli d'eau jaunâtre, au bout duquel se trouve une coquille qui renferme un oiseau, lequel produit une Macreuse.

Comme les journaux de Paris sont fort avides de nouvelles, et qu'on les imprime avec plus de précipitation que de saine critique, on répéta par-tout le fait des *bernaches*, et les Parisiens furent fort étonnés d'apprendre qu'il y avoit des oies qui naissoient au bout d'un boyau dans une petite coquille.

Tout le monde sait que les Macreuses sont de la famille des oies, qu'elles sont très-communes sur les côtes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Il n'y a pas d'oiseau sur lequel on ait fait des contes plus divers et plus ridicules. Une foule d'auteurs en *us*, qui passoient pour fort savans dans leur temps, ont écrit que ces sortes d'oiseaux étoient produits sans concours du mâle et de la femelle, et sans œufs. Le docteur Hecquet qui a fait un livre fort érudit sur les mets que les personnes pieuses peuvent se permettre en carême, rapporte au sujet des Macreuses, un grand nombre d'autorités. Suivant Maierus, les côtes d'Hibernie sont peuplées d'arbres fort-singuliers, dont les feuilles en tombant, se métamorphosent en oiseaux et en poissons. Celles qui tombent par terre deviennent des Macreuses, mais celles qui tombent dans la mer, deviennent des poissons à boyau, comme celui qu'a vu le docte naturaliste de Granville. Mais d'autres érudits ne sont pas de l'avis de Maïerus. Ils ne veulent pas que ce soient les feuilles de cet arbre, mais ses fruits qui produisent des Macreuses. De sorte que quand ces fruits sont arrivés à maturité, et qu'on les cueille, au lieu de trouver dans l'intérieur une pulpe charnue ou une amende, on trouve une oie ou un

canard, ce qui est fort agréable quand on préfère au dessert, le roti et les entrées.

Comme on ne sauroit trop enrichir son pays des productions exotiques les plus précieuses, je me disposois à écrire à quelque pépiniériste d'Irlande, pour le prier de m'envoyer des greffes de l'arbre aux Macreuses, afin de cultiver des oies en quenouille ou en espalier, lorsque j'ai appris, dans le livre du naturaliste Jonston, que Maïerus et les autres s'étoient trompés, que les Macreuses ne venoient point dans une coque de noix, mais qu'elles naissoient au fond de la mer dans des morceaux de bois pourri; qu'elles se montroient d'abord sous la forme de petits vers rouges, qu'elles s'introduisoient ensuite dans des coquillages, et qu'elles en sortoient glorieusement transformées en oiseaux, comme le papillon sort de son cocon, pour aller butiner le suc des fleurs. Cette opinion me frappoit d'autant plus, que j'avois lu autrefois dans es Transactions philosophiques un rapport du chevalier Robert Murray, qui prétend avoir vu les vers rouges, les coquilles et l'oiseau (1). Cette observation se rapporte singulièrement aux idées du naturaliste de Granville, et ce qui leur donne encore plus de poids, c'est

(1) *Transact. philosoph. ann.* 1677.

qu'en Angleterre ce merveilleux oiseau se nomme *bernicle* ou *berniche*, conformité singulière avec *bernacle* ou *bernache*. On trouvera ces diverses opinions savamment discutées dans Hector Boëthius, Maïolus, Olaus-Magnus, Orthelius, Turnerus, Odoricus, Gesnerus, Aldrovandus, et autres qui ont examiné le fait avec une telle attention, que Fulgosus en a conclu que les Macreuses étoient des poissons, et qu'on pouvoit fort bien manger ces oies sauvages, en carême, sans chatouiller le moins du monde sa conscience.

Mais c'est Jonston qui a traité la matière avec le plus de profondeur et de gravité. Il rapporte dans sa Thaumatographie naturelle tous les témoignages qui prouvent que la Macreuse se forme dans le bois pourri, que le bois pourri se change en ver et le ver en oiseau. Boëthius est celui dont l'autorité lui paroît la plus imposante. Or, ce savant rapporte qu'en 1490, on pêcha sur les côtes d'Ecosse une pièce de bois pourri, qu'on l'ouvrit en présence du seigneur du lieu, et qu'on y trouva une quantité énorme de vers; mais ce qui surprit singulièrement l'honorable baronet et les spectateurs, c'est que plusieurs de ces vers commençoient à prendre la forme d'oiseau, que les uns avoient des plumes, et les autres étoient encore tout rouges.

Ce phénomène parut si étonnant que l'on déposa la pièce de bois dans l'église voisine où elle fut conservée comme une relique. Boëthius ajoute qu'il fut lui-même témoin d'un prodige semblable ; que le ministre d'une paroisse voisine des bords de la mer, ayant pêché une grande quantité d'algues et de roseaux, il apperçut, à l'extrémité de leurs racines, des coquillages singuliers, qu'il les ouvrit et y trouva au lieu de poisson un oiseau. L'auteur assure que le pasteur lui fit part de cette merveille, et qu'il fut lui-même témoin de la verité de ce fait.

Or, le moyen de douter maintenant que les *Bërnaches* de Granville ne produisoient pas des oies ? Malheureusement il y a par-tout des troubles-fêtes et des esprits incrédules et récalcitrans. Malgré Boëthius, Maïolus, Jonstonius et le chevalier Robert Murray, il a fallu renoncer à la naissance miraculeuse des Macreuses. Des gens qui aiment mieux recueillir des faits que de compiler des autorités, s'en rapporter à leurs yeux que d'en croire ce qu'on trouve dans des livres, ont épié les Macreuses, et ils sont parvenus à les surprendre assises sur leurs œufs et les couvant avec autant de tendresse et de soin que les oies de nos basses-cours. D'autres ont reconnu les mères Macreuses conduisant leurs poussins, et tout aussi

vigilantes, tout aussi occupées de leur conservation que tous les oiseaux que nous connoissons. Albert-le-Grand, qui passa pour le plus grand magicien de son temps avoit déjà fait cette découverte ; il avoit traité de contes absurdes toutes les fables répandues à ce sujet ; il avoit affirmé qu'il s'étoit assuré du fait par ses propres yeux : *et hoc omnino absurdum est quia ego et multi mecum de sociis vidimus ea, et coïre et ovare et pullos nutrire*. Enfin, un voyageur d'Ecosse, en visitant les côtes, prit si bien son temps, qu'il trouva les Macreuses occupées à couver leurs œufs ; ces Macreuses s'étant envolées, il profita de l'occasion, emporta les œufs, et les mit en omelette qu'il trouva fort bonne.

Je crois qu'il seroit inutile de pousser plus loin mes recherches sur ces contes d'oie.

VIPERE,

LANGUES DE VIPÈRE.

Sont-elles plus méchantes que les autres ?

DANS un très-beau morceau de poésie, imité de Virgile par Malfilâtre, j'ai remarqué ce passage :

Un bruit s'entend, l'air sifle, l'autel tremble,
Du fond des bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpens soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux,
L'un près de l'autre; ils glissent et sur l'herbe
Laissent loin d'eux de tortueux sillons,
Les yeux en feu, levant, d'un air superbe,
Leurs cols mouvans gonflés de noirs poisons ;
Et vers le Ciel deux menaçantes crêtes
Rouges de sang, s'élèvent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfans fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et de terre élancés,
Forme cent nœuds au tour d'elle enlacés,
La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps ;
Perce des traits d'une langue assassine
Son col nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine
Mord et déchire, et s'enivre de sang.

Si le poëte Malfilâtre eût été meilleur naturaliste, il auroit parlé avec plus d'égard de la langue des serpens, il auroit su qu'elle ne perce rien, et qu'elle est beaucoup moins assassine que celle des hommes, qui empoisonne et tue par la médisance et la calomnie. Virgile, qu'il a pris pour modèle, ne dit point que les serpens de Laocoon l'aient tué avec leur langue, il dit seulement qu'ils la dardoient en sifflant. Mais siffler n'est pas tuer; nos jeunes gens sifflent tous les jours des auteurs et des pièces qui ne meurent pas pour cela.

Job et David avoient la même opinion que Malfilâtre; ils s'imaginoient que la langue des Vipères étoit très-venimeuse; *ils ont aiguisé contre moi*, dit David, *leur langue de serpent*, *acuerunt linguas suas sicut serpentes. Leur langue de Vipère lui a donné la mort*, dit Job. Le peuple traite de langues de serpens, de langues de Vipères les indiscrets, les médisans, les calomniateurs, et il ne fait pas attention qu'en parlant ainsi il fait lui-même un fort mauvais usage de sa langue.

Il appartenoit à nos naturalistes modernes de rendre justice aux langues de Vipères. Rédi s'est convaincu que le venin de la Vipère n'est point dans sa langue, et encore moins dans sa queue, comme quelques personnes l'ont ridiculement imaginé; mais dans une petite

vésicule remplie d'une liqueur jaunâtre et corrosive. La Vipère a, de chaque côté de la mâchoire, un crochet recourbé en arrière, et qui peut à volonté se cacher ou se redresser. Ces crochets sont creux et percés à leur extrémité supérieure pour transmettre le venin ; ce venin est contenu à la base de ces crochets, dans de petits réservoirs susceptibles de contraction ou de dilatation. Introduit dans les chairs, mêlé à la masse du sang, il détermine des accidens plus ou moins graves, il tue une poule en 45 secondes, un chien en 15, 20 ou 30 minutes, suivant la grosseur. Il est insuffisant pour tuer un homme, encore moins un animal plus gros que l'homme. Il produit chez nous des accidens graves, des symptomes fâcheux, mais il ne donne point la mort, à moins qu'il ne soit question d'un individu d'une complexion débile, foible et languissante.

Il faut que le venin des serpens se mêle à la masse du sang pour être dangereux. On a fait manger à des chiens des tronçons de serpens, des têtes de Vipères, sans qu'ils en aient été incommodés. Il en est de même de presque tous les virus. On peut donc avaler le poison de la Vipère sans inconvénient ; mais je crois qu'il vaut encore mieux avaler des sorbets et des crêmes au chocolat ou à la vanille.

On se persuade communément que tous les

serpens sont venimeux. La couleuvre est d'un naturel très-innocent et très-doux. Le *Boa* lui-même, ce reptile redoutable, qui croque les moutons, les bœufs et le berger, n'est pas plus venimeux que le tigre et le lion. Il brise, il étouffe, il dévore, mais il n'empoisonne pas.

Je ne sais pourquoi l'on a fait au serpent l'honneur de le croire le plus subtil des animaux. Est-ce parce qu'il s'avance en rampant? la plupart des courtisans ne sont-ils pas aussi habiles que lui? Est-ce parce qu'il sait se cacher pour mieux saisir sa proie? le loup, le renard et le chat n'en font-ils pas autant? Le serpent a des qualités plus réelles, dont on ne parle point. Il est le plus sobre et le plus tempérant des animaux. Il n'est pas d'anachorète qui puisse supporter un aussi long jeune que lui. M. Chaussier a gardé pendant plusieurs mois, sans nourriture, des Vipères renfermées dans un bocal. L'une d'elles y est accouchée heureusement de plusieurs petits vipéraux, qui ont profité et grandi à vue d'œil, sans prendre aucun aliment. De quoi donc vivoient-ils? On suppose qu'ils décomposoient l'air, et l'assimiloient à leur substance. Que de peines, de soins et de tourmens on épargneroit à la pauvre humanité si l'on pouvoit nous réduire à nous contenter de ce régime!

GÉANS.

La terre étoit-elle autrefois peuplée de Géans?

Je suis convaincu que la nature n'a jamais observé les règles de l'égalité. Je suis convaincu qu'il y a eu de tout temps des hommes d'une taille forte et robuste, et des hommes d'une complexion foible et délicate; comme il y a des hommes de génie et des sots, des savans et des ignorans, des gens de bien et des méchans. Je suis convaincu que certains climats sont plus favorables que d'autres au développement de nos forces physiques; que la France, l'Espagne et l'Italie, valent mieux que le Kamschatka et le Groënland; que l'exercice du corps, la tempérance, la sobriété, contribuent à fortifier, à agrandir notre constitution.

Je n'ai jamais mesuré le lit d'Og, roi de Bazan, mais je suis bien sûr que l'os de sa cuisse n'avoit pas dix à douze lieues de long, comme le prétendent les Rabbins (1). J'aime mieux

(1) Ils assurent qu'un cerf, pressé par des chasseurs, fut la moitié d'un jour à la parcourir. Ce prince étoit d'une si belle taille, que les eaux du déluge ne lui vinrent qu'aux genoux. Dans la guerre contre les Israélites, il prit une

m'en rapporter à l'Ecriture, qui lui donne 13 à 14 pieds de haut, ce qui est encore une taille fort honnête. Adam dut être grand et bien fait; un ouvrage qui sortoit des mains du créateur, ne pouvoit manquer d'aucune perfection; mais je ne voudrois pas affirmer que sa tête dépassât la hauteur de l'atmosphère; que d'une main il touchât au pôle arctique, et de l'autre au pôle antarctique, comme le disent les mêmes Rabbins. Il auroit fallu un trop grand jardin pour le promener, et comme notre terre n'a que neuf mille lieues de circonférence, il en auroit fait le tour en deux pas.

Les hommes difficiles et quinteux qui prétendent que le monde va toujours en empirant, m'assurent que notre espèce est bien dégénérée, et que Gargantua, si vanté par Rabelais, n'eût été dans le bon temps qu'un marmot. Ils me citent les Titans qui jouoient avec des collines, comme nos écoliers jouent avec des

---

montagne large de six mille pas, pour la lancer sur l'armée ennemie; mais tandis qu'il la tenoit sur sa tête, Dieu permit que les fourmis la creusassent et fissent un trou au beau milieu; elle tomba sur le col du géant en forme de collier. Moïse qui étoit haut de six aunes, profita de l'occasion, prit une hache de même grandeur, fit un saut de six aunes, et ne parvint encore qu'à frapper le géant à la cheville du pied. Le roi tomba néanmoins sous le coup et fut tué avant d'avoir pu se débarrasser de sa montagne.

ballons; ils me citent les Cyclopes, qui coupoient les chênes et les pins pour s'en faire des badines. Ils me citent Plutarque, qui rapporte que, du temps de Sertorius, on découvrit à Tanger le squelette du géant Anthée, lequel n'avoit pas moins de 105 pieds de haut; ils me citent Orion dont le corps, trouvé dans l'île de Crète (au rapport de Pline), portoit 46 coudées de hauteur, ce qui fait précisément soixante neuf pieds, à raison de 18 pouces par coudée. Ils me citent Polyphême, dont la taille étoit de 300 pieds, suivant le témoignage de Thomas Fasellus et de Boccace. Ses nobles restes furent découverts en Sicile, auprès du mont Trapano; le géant étoit assis, la main gauche appuyée sur un mât de navire terminé en massue, et portant 1500 livres de plomb. Au premier attouchement, il tomba en poussière, à l'exception d'une partie du crâne, qui pouvoit contenir plusieurs boisseaux de blèd, de trois dents, dont la plus petite pesoit cent onces, et d'un os de la cuisse d'environ 120 pieds.

On m'oppose encore le témoignage de saint Augustin, qui assure avoir vu une dent molaire, dont on auroit aisément fait cent dents comme les nôtres (1).

---

(1) *S. Aug. de Civit. Dei. lib.* 15.

On m'oppose les dépouilles mortelles de Pallas, fils d'Evandre, dont les dimensions étoient telles que, debout, il eût pu voir pardessus les murailles de Rome. On les trouva dans un sépulcre de pierre, sous l'empereur Henri II; il étoit encore frais et bien conservé, et portoit à la poitrine une plaie de 4 pieds et demi, que lui avoit faite le grand sabre de Turnus. On lisoit sur son tombeau cette épitaphe:

Filius Evandri Pallas quem lancea Turni
Militis occidit; morte suâ jacet hic.

On m'oppose Pomponius Mela, qui rapporte que certains habitans de l'Inde étoient d'une taille si avantageuse, qu'ils montoient les éléphans comme nous montons les chevaux et les mulets.

On m'oppose Goliath, qui combattit contre Israël, et lui seul valoit une puissante armée: on m'oppose le redoutable *OEnothère*, géant de l'armée de Charlemagne, qui d'un revers de son épée fauchoit les bataillons ennemis comme on fauche un pré (1).

On m'oppose le géant Teutobochus, roi des Cimbres et des Teutons, haut de vingt-cinq pieds, exhumé en 1613 à Langon, en Dau-

(1) *Aventin, Annal. Boior.*

phiné, et savamment décrit par le chirurgien *Habicot.*

On m'oppose un père capucin nommé le P. Jérôme de Rhetel, missionnaire au Levant, qui a vu et tenu à Thessalonique, les os d'un géant de 96 pieds, dont le crâne tenoit deux septiers de blé, mesure de Paris.

Enfin on m'oppose les Patagons de la terre de feu, dont la bouche est si vaste et l'appétit si actif que, suivant les voyageurs, ils ne font qu'une bouchée de deux livres de viande, et boivent huit bouteilles de vin d'un seul coup.

Les partisans des Patagons, de Polyphème et de Gargantua, concluent de tout cela que notre globe s'amaigrit et se dégrade tous les jours, que nos forces et notre esprit vont toujours en baissant, et que dans quelques siècles nous serons bien heureux de trouver des souris ou des hannetons pour nous servir de montures.

Ces idées ont été convenablement développées par le docte Henrion, dans les mémoires de l'Académie des Belles-lettres. Il a démontré qu'en remontant du point où nous sommes, par une échelle proportionnelle, jusqu'au jour de la création, la taille de l'homme a dû être à cette époque, vingt fois et demie plus grande qu'aujourd'hui, et qu'ainsi Adam ne pouvoit manquer d'avoir 123 pieds 9 pouces, et sa

chère compagne Eve, 118 pieds 9 pouces 9 lignes, attendu qu'une femme doit être à son mari, comme 24 est à 25; Noé eut 20 pieds de moins qu'Adam; mais après le déluge, les choses allèrent tellement en déclinant, qu'Abraham n'avoit déjà plus que 27 pieds; Moïse étoit un nain de 13 pieds.

Je réponds à ces admirateurs des temps passés, que les Titans, Polyphème et les Cyclopes, n'ont existé que dans le cerveau des poëtes, comme les Ogres et Gargantua n'ont existé que dans l'imagination des Rabelais et des Perrault; qu'il faut de la proportion en tout; qu'un petit globe comme le nôtre ne comporte que des habitans d'une taille médiocre; qu'il ne seroit pas dans l'ordre que les hommes et les montagnes fussent de la même élévation; que si nos illustres aïeux avoient eu autrefois deux ou trois cents pieds de haut, il auroit fallu que toutes les dimensions de la nature changeassent, que les moutons fussent gros comme des éléphans, et les éléphans gros comme les cordilières du Pérou; les poules de de nos basses cours auroient ressemblé à des autruches, les autruches à des chameaux, les colibris à des dindons, les carpes et les brochets à des baleines, et les grains de moutarde à des citrouilles. Il eût fallu à ces Géans des maisons plus élevées que les pyramides d'Egypte,

et des forêts hautes comme le pic de Ténériffe. Un peuple de Titans et de Cyclopes eût dévoré en quelques mois toutes les productions de la terre, et s'il eût multiplié aussi rapidement que les hommes de nos jours, le globe n'eût pas été assez grand pour les contenir.

Hérodote me vante le soulier de Persée, qui avoit deux coudées de longueur; mais il ne faut pas trop s'en rapporter à ces sortes de monumens. N'a-t-on pas vu un temps, en France, où les gens de qualité portoient des souliers de 18 pouces? Rien n'est plus capricieux que la mode. Transportez-vous au boulevart de Coblentz, et voyez la culotte de ce petit maître élevée à cinq pouces de distance du col, et prolongée jusqu'au dessous du mollet; examinez cette cravatte de sept pouces de hauteur, annonçant un col de semblable proportion. Je suppose que dans quelques siècles, lorsque la mode voudra que les hommes portent des habits assortis à leur taille, un antiquaire s'enfonçant dans la nuit des temps, retrouve une de ces culottes, ne sera-t-il pas autorisé à dire, la culotte d'un homme de bien n'est aujourd'hui que de 28 pouces, celle de nos pères étoit de 42, donc les hommes d'aujourd'hui sont à nos pères, comme 28 est à 42, donc nos pères avoient près de huit pieds,

donc la terre amaigrie ne produit plus que des races chétives et dégradées :

Terra malos homines nunc educat atque pusillos.

Je suppose qu'un autre antiquaire découvre dans le même temps un de ces petits gilets de nos merveilleux, qui n'ont que huit pouces de hauteur, il dira, les gilets de nos jours sont de 18 à 20 pouces, ceux d'autrefois n'étoient que de 8, donc nos pères étoient de trois cinquièmes plus petits que nous, donc ils n'avoient guères que deux pieds et quelques pouces. Les deux antiquaires se disputeront, les savans prendront partie, et la dimension de nos culottes deviendra un des problêmes historiques les plus difficiles à résoudre.

Ces grands ossemens trouvés dans la terre, ces crânes qui contenoient plusieurs boisseaux de blé, n'ont jamais appartenu à des hommes; c'étoit évidemment des dépouilles d'animaux. On a pris pour des ossemens humains des os d'éléphans, de mammouths, de baleines, peut-être; car pourquoi ne trouveroit-on pas dans la terre des dépouilles de baleines, comme on y trouve des oursins, des huîtres, et une foule de détrimens d'animaux marins? Il est aujourd'hui démontré que la terre a possédé des espèces beaucoup plus grandes que l'éléphant. Dans un temps où les connaissances anato-

miques étoient très-imparfaites, on a pu facilement confondre leurs dépouilles avec des ossemens humains. Le témoignage de saint Augustin est d'une grande autorité; il a vu une dent dont on auroit pu faire cent dents pareilles aux siennes; mais à qui auroit pu appartenir cette dent? il faudroit donc supposer un géant cent fois plus grand que nous; un homme de cinq à six cents pieds! saint Augustin n'y pensoit pas.

J'ai toujours eu beaucoup de vénération pour les capucins, et le témoignage du P. Jérôme de Rhetel m'inspire un grand respect; mais un homme de 96 pieds de haut, c'est une taille bien étonnante, et puisque Dieu n'a voulu donner que 5 pieds et quelques pouces aux capucins, comment me persuader qu'il ait porté la distraction, jusqu'à donner 96 pieds à un homme qui n'étoit pas capucin?

Cette prétendue découverte du tombeau de Pallas, fils d'Evandre, est un conte bleu inventé par le moine Hélinand, très-intrépide conteur d'historiettes; les deux vers qui servent d'épitaphe au jeune prince, ont été évidemment composés dans les temps barbares du moyen âge. C'est le style des moines, et non celui des anciens poëtes latins.

Plutarque, écrivain sage, honnête, véridique, étoit quelquefois trop crédule. Son

histoire du géant Anthée est copiée de Gabinius, l'un des plus outrés menteurs de l'antiquité.

Pomponius Mela n'avoit pas le compas dans l'œil quand il donnoit quarante ou cinquante pieds aux habitans de l'Inde, et qu'il les faisoit monter sur des éléphans, en guise de chevaux. On a visité toutes les contrées de l'Inde, et les hommes s'y sont trouvés de la même taille que tous les autres.

Ces Patagons dont on a fait tant de bruit, ces Cyclopes modernes que le commodore Byron avoit vus galopper sur de petits chevaux, ont été mesurés par les capitaines Wallis et Carteret, et par M. de Bougainville, et l'on a reconnu qu'ils n'étaient pas plus grands que la plupart des Européens, et que leur taille n'excédoit pas six à sept pieds. Comment vouloit-on qu'une colonie de Géans existât dans les régions malheureuses de la Terre de feu? « Les « animaux, dit le judicieux Robertson, ne « parviennent à la perfection dont leur espèce « est susceptible, que dans les climats doux, « où ils trouvent en abondance les alimens les « plus nourrissans. Ce n'est donc pas dans les « déserts incultes des terres Magellaniques, « que nous devrions nous attendre à trouver « l'homme avec les plus glorieux attributs de « la nature, et distingué par une supériorité

« de grandeur et de force, fort au dessus de « tout ce qu'il a acquis dans les autres régions « de la terre. » Un peuple de Géans détruiroit bientôt toutes les autres races, et deviendroit le seul maître de la terre.

Si les Cimbres et les Teutons avoient eu 25 pieds de haut comme leur roi Teutobochus, Marius n'en eût pas fait si facilement une horrible capilotade sur les bords du Rhône; ils auroient converti les troncs d'arbres en massues, et auroient écrasé les bataillons romains. Des hommes de 25 pieds passeroient les fleuves à pied, forceroient les remparts, détruiroient les villes avec une facilité qui déconcerteroit toutes les règles de la tactique. Riolan eut raison quand il démontra au chirurgien Habicot, que son Géant n'avoit jamais existé, et qu'on s'étoit moqué de lui. Ce n'étoit en effet qu'une mistification.

On a vu des hommes d'une grandeur démesurée, comme on a vu des nains d'une petitesse excessive. Goliath avoit neuf pieds 4 pouces, suivant le calcul le plus juste. L'empereur Maximin avoit plus de huit pieds. On a conservé long-temps en Ecosse le fémur de *Little-John*, dont les proportions supposoient une taille de plus de 13 pieds. L'électeur de Brandebourg, Joachim II, avoit à sa cour un paysan d'environ huit pieds, qu'on appeloit par antiphrase

le *petit Michel*. François I[er]. fit entrer dans sa garde un Bordelais, dont la stature étoit à peu près la même. Bécan cite dans ses Annales d'Anvers, un jeune homme de neuf pieds, et un autre de dix. On conserve à Leyde un os frontal, dont la hauteur est de neuf pouces, et la courbure transversale de douze pouces (1). On a vu à Paris des Géans de neuf pieds. J'en ai vu un de sept pieds huit pouces, comme j'ai vu un nain de dix-huit à vingt pouces.

Ces phénomènes sont des jeux de la nature, des exceptions qui ne prouvent rien. Tout le monde admiroit, il y a deux ou trois ans, un énorme cochon qui pesoit neuf cents livres; faut-il en conclure que la race des autres cochons est dégénérée, et que les saucisses d'autrefois étoient dix fois plus grosses que les saucisses d'aujourd'hui?

(1) *Transact. philosoph. tom.* 15, *ann.* 1685.

PYGMÉES.

Ont-ils jamais existé ?

Après le célèbre capitaine Gulliver qui découvrit dans une île de la mer du Sud une petite république, dont les hommes avoient à peine dix-huit pouces de haut, il n'est pas d'écrivains qui aient parlé plus pertinemment des Pygmées qu'Aristote et Pline. Ils assurent que l'existence des Pygmées n'est pas une fable, qu'ils existoient bien sûrement vers les sources du Nil. Dans ce pays tout étoit proportionné à leur petite taille, arbres, chevaux, bœufs, moutons, etc. Ils se mettoient en campagne tous les ans, montés sur des coursiers grands comme des chevreaux ; ils alloient faire la guerre aux grues, dont ils dévastoient les couvées ; ils étoient fort adroits à tirer de l'arc et d'une agilité prodigieuse. Leurs maisons étoient faites de coques d'œuf, et leurs flèches étoient aussi fines que des aiguilles d'Angleterre. On n'est pas bien d'accord sur leur taille. Quelques auteurs leur donnent vingt-sept à vingt-huit pouces. Juvenal les réduit à un pied.

Quorum tota cohors pede non est altior uno.

Philostrate les représente armés de haches

pour abbattre les bleds qui pour eux étoient comme des bois de haute futaie. Baslin ajoute qu'ils avoient des chars et des carrosses traînés par des perdrix. Tout exigus que la Nature les eût faits, ils n'en étoient ni moins braves ni moins entreprenans. Hercule s'étant endormi dans leur pays, le roi des Pygmées rassembla ses troupes, et fit faire en forme le siége du héros. L'aile gauche de son armée attaqua le bras droit, l'aile droite le bras gauche, le prince, avec sa garde, se chargea de la tête, le corps de bataille entreprit les pieds. Mais le héros s'étant éveillé, les écarta comme des moucherons, et ayant déployé son manteau, les enferma tous dedans, et les porta à son frère Eurysthée.

Ctésias, Pomponius Méla, Athénée, Onésicrite, Aristée, Saint Jérôme, Saint Augustin, Aulugelle, enfin tous les savans de l'antiquité, ont reconnu l'existence des Pygmées. Strabon est le seul qui les ait relégués dans les régions des chimères, avec les hommes à un œil et les hommes sans tête. Un passage de l'Ecriture-Sainte semble favoriser Saint Jérôme et les autres Pères. Le Prophète Ezéchiel, en faisant l'énumération des avantages de la ville de Tyr, de la force et de la puissance de ses armées, la félicite de posséder un régiment de Pygmées pour garder ses tours :

Sed et Pigmœi qui erant in turribus tuis compleverunt pulchritudinem tuam : « Ce qui met « le comble à votre gloire c'est ce régiment de « Pygmées qui brille au sommet de vos tours ».

Ctesias assure de son côté que le roi de Mogol jouissoit du même avantage, qu'il avoit une garde de Pygmées, et qu'il en entretenoit constamment trois mille à sa solde. Pomponius Mela prétend que si les Pygmées n'existent plus, c'est que les grues les ont avalés tous jusqu'au dernier.

Mais on répond à ces savans que les Pygmées de l'Ecriture n'ont jamais existé, que des traducteurs iguorans ont pris le nom d'un peuple brave et puissant pour celui d'une Nation de Pygmées ; que le Prophète Ezéchiel étoit trop sensé pour faire aux Tyriens compliment d'avoir des Pygmées à leur solde, et que les Tyriens entendoient trop bien leurs intérêts pour confier la garde de leurs tours à des Lilliputiens. Quelle figure auroient faite des nains d'un pied ou dix-huit pouces, au sommet d'une citadelle? On présume même qu'il faut lire ici des *Géans* au lieu des *Pygmées*, attendu qu'il s'agit d'hommes que la Vulgate appelle *cubitales*, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'avoient qu'une coudée de hauteur, mais qu'on les mesuroit par coudées, à cause de leur excessive grandeur.

N'est-ce pas se moquer du roi de Mogol que de lui composer, comme Ctésias, une garde de trois mille Pygmées ? Voilà une belle défense, et un roi bien en sûreté ! Une Nation de Pygmées n'eût pas existé long-temps. Non-seulement les grues, mais les renards, les loups, les bêtes féroces, et sur-tout les hommes, auroient bientôt anéanti cette espèce impuissante et dégénérée. Il existe à la vérité aux extrémités de notre globe des Lapons, des Eskimaux, des Groenlandois, qui sont des espèces de Nains, mais qui voudroit faire la conquête de leurs contrées désertes et glacées ? Supposez-les dans un climat aussi beau que la France ou l'Italie, pensez-vous qu'ils y subsistassent long-temps.

Les auteurs anciens ne sont point d'accord sur les contrées qu'habitoient les Pygmées. Homère, le premier qui les ait cités, les place sur les bords de l'océan, ce qui est un peu vague. Aristote les établit aux sources du Nil; Philostrate sur les rives du Gange; Pline, tantôt vers les extrémités septentrionales de l'Europe, tantôt vers le lac Strymon ou les bords de l'Ebre.

Nos Voyageurs modernes ont parcouru toutes ces régions, et n'ont rencontré de Pygmées nulle part. Ce n'est pas sous le beau ciel d'Egypte, dans les riches contrées de l'Inde,

dans les lieux sur lesquels la Nature a répandu tous ses bienfaits, qu'on peut supposer qu'elle ait oublié ses lois pour ne produire que des êtres infirmes et dégradés. Il en est des nains comme des géans. On voit de temps en temps quelques individus qui sortent des proportions ordinaires. Il n'est pas d'année qu'on ne montre quelques nains dans les grandes villes; mais ces individus ne forment point une race à part, ne composent pas un corps de Nation. Une princesse d'Allemagne entreprit de rassembler un grand nombre de nains des deux sexes; elle les réunit en petits ménages; elle essaya d'en multiplier l'espèce, mais ses vues furent trompées, ils ne produisirent rien. Si les anciens ont soutenu l'existence des Pygmées, si l'irréfragable Aristote lui-même est tombé, à cet égard, dans l'erreur, c'est qu'on a pris pour des hommes quelques peuplades d'ourangs-outangs. *Nomosus* dit que les Pygmées étoient noirs et velus; les historiens les plus exacts, les placent dans l'Inde ou dans l'Afrique; c'est la patrie des singes. Il y a tant d'hommes qu'on peut prendre pour des singes, qu'il n'est pas étonnant qu'on ait pris des singes pour des hommes.

ALBINOS.

Forment-ils une race particulière ?

Il est certain que tous les hommes ne sont pas également grands, beaux, intelligens ; qu'il y a des êtres dégradés qui font fort peu d'honneur à la nature humaine. Tout le monde a vu à Paris deux Albinos qu'on montroit, il y a un an, pour une très-modique rétribution. Ils étoient petits, laids et stupides ; leur peau étoit d'un blanc de lait ou de linge ; leurs cheveux et leurs sourcils fins et soyeux ; leurs yeux rouges, louches et clignotans ne pouvoient supporter la lumière ; en général ils représentoient fort mal le souverain des animaux.

Il est toujours bon d'observer un Albinos ; car depuis le temps qu'on parle de cette race d'hommes, il est assez singulier qu'on ne sache pas à quoi s'en tenir sur leur compte. Les plus habiles naturalistes avouent qu'il reste encore plusieurs points à éclaircir. Les uns veulent que ce soit des nègres blanchis par l'effet d'une révolution subite dans leur organisation ; les autres en forment des nations tout entières, qui, comme les hiboux, ne sortent que la nuit et se tiennent dans leurs trous pendant le jour; d'autres affirment que plusieurs grands

monarques d'Asie et d'Afrique, en ont un grand nombre à leur cour, qu'ils les entretiennent avec beaucoup de luxe, et qu'ils en font une sorte de décoration pour leurs palais. Il ne faut pas disputer des goûts, mais je doute que les monarques d'Europe aient jamais la fantaisie d'imiter les souverains d'Asie et d'Afrique, et qu'ils envoient chercher des Crétins dans le Valais, pour augmenter la pompe de leur trône.

Dès le temps de Pline, les Albinos étoient connus. Cet écrivain en parle dans le septième livre de son histoire naturelle. « On assure, « dit-il, qu'il existe en Albanie des individus « qui naissent avec des cheveux blancs, des « yeux de perdrix, et ne voient clair que « pendant la nuit. » Pline ne dit point que ce soit une nation, mais quelques sujets affectés d'une maladie particulière, et c'est, ce me semble, à cette idée qu'il faut s'arrêter.

Il est évident qu'une nation d'Albinos ne pourroit pas plus subsister qu'une nation de malades; par quels moyens pourvoiroit-elle à sa subsistance? Qui la défendroit contre les attaques de ses voisins; tous les historiens, tous les naturalistes, sont d'accord sur l'imbécillité des Albinos; ces malheureux ne sont pas au-dessus des Crétins pour l'intelligence; on convient également qu'ils sont d'une com-

plexion foible et délicate, incapables de travaux pénibles. Qui donc leur bâtiroit des maisons, cultiveroit leurs champs, leur fourniroit des armes pour attaquer les animaux, ou se défendre contre eux? Si leurs yeux de perdrix ne leur permettent pas de supporter la lumière, les voilà donc réduits à se tenir pendant le jour cachés dans leurs huttes! mais que deviendroit un peuple qui ne pourroit sortir que pendant la nuit, quels alimens se procureroit-il? seroit-il réduit à faire la chasse aux hiboux et aux chauves-souris? quelle ressource, et quel triste régal!

La taille des Albinos ne s'élève pas au-dessus de celle des Crétins. Or supposez que quelque peuplade voisine, forte, bien constituée, bien nourrie, bien armée, vienne tomber tout à coup sur les Albinos, pour s'emparer de leur pays, quel sera le sort de mes pauvres hommes blancs? on les trouvera endormis pendant le jour; si la peur les éveille, ils ne pourront supporter l'éclat de la lumière, et leurs voisins à l'œil brun, aux crins noirs, aux bras vigoureux, les anéantiront d'un seul coup. Que deviendroit l'orgueilleuse Angleterre si tous ses habitans étoient subitement transformés en Albinos? tous les naturalistes assurent que les Albinos sont loin d'être des Hercules; que les cinquante filles de Thestius, dont Hercule

fit cinquante dames en une seule nuit, auroient pu rester fort tranquilles en tête à tête avec cinquante Albinos. Si comme on l'annonce, ces tristes créatures sont frappées d'une disgrace complète à la cour de Vénus, jugez de quelle manière ils pourroient se conserver et constituer une nation nombreuse et puissante, à l'isthme de Darien, ainsi que l'assurent quelques voyageurs. Un fait incontestable, c'est qu'on trouve des Albinos dans toutes les contrées de l'Europe. Ce sont des malades au physique comme au moral, de véritables pauvres d'esprits, dont l'organisation est affoiblie et viciée; incapables de se reproduire, ils doivent le jour à des parens qui ne sont ni blafards ni stupides. Chez beaucoup de nations, ils sont un objet de religion et de pitié : ainsi que les Crétins du Valais, les Albinos sont souvent sourds, quelquefois muets, et presque insensibles aux coups; ils ne sont jamais emportés, ni malfaisans; la nature en affoiblissant leur constitution, leur a ôté toute énergie; ils n'éprouvent d'autre sentiment que celui des besoins physiques. Nés imbécilles, ils restent imbécilles toute leur vie, et meurent comme ils ont vécu. L'art ne sauroit apporter de remède à leur état physique et moral; tous les secours de la médecine ont été jusqu'à ce jour impuissans. Leur taille

excède rarement quatre pieds et quelques pouces. Ces infortunés terminent ordinairement leur carrière à l'âge de trente ans. Les Albinos sont très-rares en France ; on prétend que ceux qu'on faisoit voir à Paris, étoient nés en Normandie ; j'en ai vu un en Bourgogne. Il est possible qu'une communication plus habituelle avec les contrées où règne cette maladie, parvienne à la répandre parmi nous, comme la lèpre et tant d'autres calamités exotiques.

Plusieurs animaux ont aussi leurs Albinos ; les naturalistes ont observé des corbeaux blancs, des merles blancs, des taupes blanches ; leurs yeux sont rouges, leur peau est plus pâle, leur organisation plus foible ; c'est une espèce d'étiolement. On peut rapporter aux Albinos les Crétins du Valais, les Cagots des Pyrénées : ce sont des créatures infirmes et malheureuses dont le triste état doit servir à modérer notre orgueil. Que serions nous, si la nature venoit à suspendre son travail, et qu'elle nous laissât dans l'état des Crétins ou des Albinos ?

PHTHISIE, PULMONIE.

Peut-elle se transmettre d'un individu à un autre, par la co-habitation, l'ouverture des cadavres, l'usage des hardes et autres effets qui ont servi à une personne Pulmonique?

Il ne faut pas toujours s'en rapporter à l'avis des docteurs, ils ont leurs préjugés comme les autres. *Hippocrate dit oui, et Gallien dit non;* c'est un adage ancien et juste. Ecoutez quelques-uns de leurs disciples, ils vous diront que la Pulmonie porte avec elle un virus spécifique, que ce virus expulsé de la poitrine par l'expiration et répandu dans l'air, peut se mêler à celui que nous respirons, et porter dans nos poumons des principes délétères et morbifiques. Ils vous citeront Baillou, Fernel, et le célèbre Frédéric Hoffman.

Mais d'autres docteurs surviendront aussitôt et distinguant les Pulmonies, en scrophuleuses, tuberculeuses, scorbutiques, catharrales, psoriques, dartreuses, syphilitiques, vous assureront que les trois dernières sont véritablement contagieuses, mais que les autres sont bénignes, pacifiques et tout-à-fait innocentes : le point important est donc de savoir à quel genre de Pulmonie on a affaire, et

pourvu que votre médecin ne se trompe pas, vous saurez toujours à quoi vous en tenir.

Wanswieten, vous dira-t-on, à vu la sœur et la domestique d'un Pulmonique, mourir victimes de leurs assiduités auprès du malade.

Lurde a connu une famille composée de trois garçons et de deux filles; l'un atteint de Pulmonie ne tarda pas à communiquer la contagion à sa famille qui mourut peu à près. Il cite une femme morte de Phthisie pour avoir soigné son mari; la garde-malade, le domestique qui la servoit, éprouvèrent le même sort; et leurs enfans les suivirent bientôt pour avoir porté les habits du Pulmonique. Baume, à vu périr plusieurs membres d'une famille qui avoit acheté le mobilier d'une maison, dont le dernier individu étoit mort de Phthisique.

Luzuriaga rapporte qu'une religieuse étant morte des suites de la Phthisie dans un couvent de Bilbao, on brûla tous les meubles de sa chambre, on blanchit les murs, le plafond, la porte, on lava le plancher. Après ces précautions, une religieuse qui avoit toujours joui d'une excellente constitution, habite cet appartement, et meurt Phthisique; une troisième, une quatrième, meurent également. On cherche la cause de cette contagion, on s'aperçoit qu'on n'a pas nettoyé le cordon

qui servoit à ouvrir la porte pendant que la première religieuse étoit au lit : on ôte ce cordon, on réitère les autres précautions d'usage, l'appartement est habité de nouveau par une religieuse qui n'éprouve aucun accident.

Mais voici un troisième médecin formé à une nouvelle école, plus jeune, plus décidé que les autres, qui, riant de la doctrine et de la gravité de ses confrères, vous dira qu'il ne faut s'en rapporter ni à Fernel, ni à Baillou, ni à Frédéric Hoffman, mais à l'expérience; que ce n'est point par l'autorité, mais par les faits que les questions de physiologie doivent se décider. Or il est incontestable que les personnes chargées dans les hôpitaux du soin des Phthisiques, de quelque genre de Phthisie qu'ils soient attaqués, ne contractent point cette maladie : c'est une observation facile à vérifier. Transportez-vous à l'hôpital fondé par Cochin, vous y trouverez des salles consacrées uniquement au traitement de la Phthisie, sans acception de scrophuleuse, psorique, tuberculeuse, etc.; vous y verrez des femmes chargées du soin des malades, respirant le même air, maniant le même linge, et qui néanmoins n'ont jamais été atteintes de Pulmonie; vous vous convaincrez qu'elles sont parvenues à un âge très-avancé, en dépit du prétendu virus qui, suivant quelques docteurs,

s'exhale des poumons des malades. Portal, Lieutaud, Castellani, Fasano, Carolis, etc, rejettent ces idées. Lieutaud dit expressément qu'on n'est pas assuré que cette contagion ait lieu entre le mari et la femme. Portal dit n'en avoir pas vu un seul exemple dans sa pratique. D'autres médecins ont cherché à reconnoître par eux-mêmes ce prétendu virus, et n'ont pu y parvenir : « Joignez à cela, dit un médecin « italien, que si la chose étoit, les malades « qui dans les hôpitaux viennent coucher dans « les lits des nombreux Phthisiques, gagne- « roient au moins quelquefois cette maladie, « ce qui n'arrive pas. » On peut observer encore que dans les hôpitaux on ne change ni les rideaux des lits, ni les couvertures, ni les cordons. Laissons donc les préjugés gothiques, ne répétons pas sans réflexion ce qu'on nous a dit, et sachons que le commencement de la sagesse est le doute.

PRESSENTIMENS.

Ont-ils quelque chose de surnaturel?

Je ne connois point, dans nos tragédies modernes, de scène plus touchante, que celle où prêt tomber sous le couteau d'un assassin, le meilleur de nos rois se livre à de tristes Pressentimens, et semble prévoir le sort qui le menace.

. . . . Il est des jours de sinistre présage
Où l'homme, dans son cœur, cherche en vain son courage,
Où d'affreux mouvemens la triste et sombre horreur
Jette dans nos esprits le trouble et la terreur,
Cet état est le mien. . . . . .

Cette belle scène sur laquelle M. Legouvé a su répandre un intérêt si puissant, cette scène qui fait verser des larmes à tous ceux qui l'entendent, n'est point une fiction poëtique. « Il « n'est que trop constant, dit Sully dans ses « mémoires, que le Roi eut le Pressentiment « de sa cruelle destinée. Plus il voyoit ap« procher le moment du sacre, plus il sentoit « la frayeur et l'horreur redoubler dans son « cœur; il venoit l'ouvrir tout entier à moi « dans cet état d'amertume et d'accablement « dont je le reprenois comme d'une foiblesse « impardonnable; ses propres paroles feront

« une toute autre impression que tout ce que « je pourrois dire. *Ah mon ami*, me dit-il, « *que ce sacre me déplaît! je ne sais ce que « c'est, mais le cœur me dit qu'il m'arrivera « quelque malheur*. Il s'asseyoit en disant ces « paroles, et livré à toute la noirceur de « ses idées, il frappoit des doigts sur l'étui de « ses lunettes, en rêvant profondément. »

Les mémoires de Létoile, ceux de Bassompière, tous les écrivains du temps, rapportent les mêmes particularités.

Quelle est donc cette voix secrète et intérieure, ce cri mystérieux et importun du cœur, qui semble nous avertir de nos dangers? Est-ce une inspiration céleste? est-ce la présence d'un génie invisible qui veille sur nos destinées? Les anciens avoient fait du Pressentiment une sorte de religion : que le rival d'Achille, le tendre et courageux Hector s'arrache des bras d'Andromaque pour aller combattre son ennemi, Homère le représente troublé par une terreur subite et inconnue, le Pressentiment de sa mort l'assiége, l'accable, porte l'alarme et le désordre dans son cœur; Turnus prêt à tomber sous le bras d'Enée sent défaillir son courage; ce n'est plus ce héros fier, intrépide, audacieux; le livre du destin est ouvert sous ses yeux, il y voit son arrêt de mort.

Dans toutes les situations difficiles de la

vie, il n'est personne qui n'ait éprouvé ces anxiétés du cœur, ces angoisses de l'ame, ces impressions subites, inopinées, qui semblent nous dévoiler l'avenir; c'est l'effet d'une forte préoccupation. Sommes-nous dans un danger pressant? notre imagination s'exalte; et comme en pareille circonstance il n'existe que deux chances possibles, le bien ou le mal, il n'est pas bien difficile de prévoir l'une ou l'autre. On peut donc dire que le Pressentiment n'est qu'un jugement probable sur la situation où nous nous trouvons. Nous rêvons le bonheur quand la fortune nous rit; nous rêvons la peine et la douleur, quand le sort nous accable.

Mais il arrive quelquefois que l'ame semble entraînée malgré elle, et que sans motif déterminé, sans autre cause qu'une force étrangère et invincible, elle se livre à des impressions de tristesse et de joie, elle se figure des plaisirs ou des maux prochains; si ces maux ou ces plaisirs se réalisent, le Pressentiment prend alors à nos yeux un caractère prophétique et surnaturel. Cette liaison mystérieuse du présent, de l'avenir, cet avertissement secret et vague qui semble nous préparer aux passages subits de la bonne et de la mauvaise fortune, a d'abord quelque chose d'étonnant et de mystérieux : cependant, en examinant ces effets de près,

il est facile de se convaincre qu'ils ne sont presque toujours que le résultat d'une disposition physique du corps. Vous avez passé une soirée avec vos amis, vous avez peut-être excédé les bornes de la tempérance ; votre sommeil a été pénible et laborieux ; votre estomac, fatigué du travail d'une mauvaise digestion, a envoyé à votre cerveau des vapeurs noires et fuligineuses ; le lendemain, vous vous levez avec une disposition à la tristesse, il vous semble que le jour que vous allez passer enfantera quelque chose de sinistre, et par une combinaison fortuite, très-indépendante de vos affections, vous éprouvez un malheur : vous voilà convaincu de la force des Pressentimens, vous voilà persuadé qu'une voix secrète vous avoit averti de votre sort.

Cependant, supposez qu'au lieu de passer la soirée dans les fêtes, vous ayez pris chez vous un repas simple et frugal, il est vraisemblable que vous vous seriez levé, l'esprit libre et dégagé de soucis ; votre génie tutélaire eût alors manqué à ses devoirs, vous n'eussiez pas eu de Pressentiment, et le malheur que vous avez éprouvé n'en seroit pas moins arrivé. Remarquez qu'il en est des Pressentimens comme des songes ; on ne tient compte que de ceux qui se réalisent, on oublie tous les autres. Si les Pressentimens avoient quelque

vertu positive, ils s'accompliroient tous également, car si la nature vouloit nous donner des avis secrets, pourquoi nous parleroit-elle un langage énigmatique? Son caractère est la droiture et la franchise : dès qu'on cite un seul Pressentiment erroné, tout le reste devient suspect, idéal et chimérique.

AUGURES ET PRÉSAGES.

Les Anciens étoient beaucoup plus riches que nous en Présages. Nous n'avons conservé de leur succession que quelques petits pronostics puérils et minutieux. Chez eux le ciel, la terre, les mers, tous les météores étoient comme autant de précepteurs destinés à leur instruction. Le tonnerre se faisoit-il entendre? on observoit si le coup venoit de la droite ou de la gauche. De la droite? le signe étoit mauvais; de la gauche? l'Augure étoit excellent. Ainsi, la connoissance des éclairs et du tonnerre constituoit une science importante et profonde. Une Prophétesse de Toscane, nommée *Bigois* ou *Bigotis*, nom qui convenoit assez bien à ses fonctions, avoit rédigé sur cette matière un savant traité que l'on conservoit religieusement dans les archives publiques. Quelles alarmes n'inspiroit pas la vue d'une comète, l'apparition d'une aurore boréale? C'étoient des signes manifestes de la volonté des cieux, des avant-coureurs envoyés exprès pour nous préparer à de grands événemens.

La superstition étoit si répandue que la vue d'un rat, le passage d'un blaireau, pouvoient changer les destins de la république. L'appa-

rition subite d'une souris obligea Fabius Maximus d'abdiquer la dictature, et le consul Flaminius de renoncer au commandement de la cavalerie. On gouvernoit l'Etat d'après l'avis d'un poulet ; on portoit les lois, on décidoit de la paix ou de la guerre d'après le bêlement d'un mouton ou les entrailles d'un chevreau ; de sorte que la puissance législative résidoit évidemment dans les basses-cours et les bergeries. Ces mœurs étoient générales dans tout le monde civilisé. Annibal ayant voulu décider le roi Prusias à livrer bataille aux Romains, le monarque s'en excusa, en disant que les victimes s'y opposoient, « c'est-à-« dire, reprit Annibal, que vous préférez l'a-« vis d'un foie de mouton à celui d'un vieux « général ». Ce qui mérite d'être remarqué, c'est que malgré la sotte puérilité de ces observations l'Etat fut souvent aussi bien gouverné par ses poulets que par son sénat. Tite-Live étoit fort religieux observateur des Augures. Il ne manque jamais de rapporter tous les Présages qui ont précédé les grands événemens ; il se plaint même du peu de foi de ses contemporains. *Parva sunt hæc, sed parva ista non contemnendo, majores nostri maximam hanc Rempublicam fecerunt.* « Ce « sont des minuties, mais c'est en ne mépri-« sant point ces minuties, que nos ancêtres

« ont élevé cette république à la puissance « et à la gloire ». Il y avoit en effet beaucoup de mécréans qui se moquoient des Augures. Cicéron avoit composé exprès un traité pour en démontrer la futilité. Caton disoit qu'il ne savoit comment deux Augures pouvoient se regarder sans rire. On connoît la réponse qu'il fit à un Romain qui étoit venu fort effrayé, lui raconter que, la nuit précédente, les souris avoient rongé ses souliers :

Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits ;
Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable,
Mais si votre soulier eût rongé les souris,
C'auroit été sans doute un prodige effroyable.

Claudius Pulcher prêt à livrer bataille aux Carthaginois fit consulter les poulets. On vint lui dire qu'ils refusoient de manger. « Eh bien, « répondit-il, jetez-les à la mer ; puisqu'ils « ne veulent pas manger, il faut les faire « boire ». Le mot étoit plaisant, mais il falloit gagner la bataille : Claudius la perdit, et les Augures n'en furent que plus en vogue.

Il est triste que ce respect pour les Augures ait rendu souvent les Romains féroces et sanguinaires. Un pauvre oiseau de nuit entroit-il dans un temple? il étoit impitoyablement mis à mort. On précipitoit dans le Tibre les enfans qui naissoient avec quelques difformités, ceux qui avoient deux têtes, quatre jambes, ou

six doigts. Julius Obsequens qui a recueilli tous les prodiges arrivés à Rome, en cite une foule d'exemples. Le sang des victimes humaines n'étoit même pas épargné en certaines circonstances. Pline rapporte que de son temps on enterra tout vifs un Grec et une Grecque, pour satisfaire à quelques Augures. Dion accuse César d'avoir fait immoler deux hommes au champ de Mars.

N'est-il pas étonnant que les plus beaux génies n'aient pas su s'affranchir de ces tristes et ridicules superstitions? Virgile, Horace, Tacite, Pline le jeune, témoignent en mainte occasion leur respect pour les Augures. Auguste avoit l'esprit rempli de visions et de chimères; il s'imagina qu'une sédition élevée parmi les soldats de sa garde, provenoit de ce qu'il avoit mis ce jour-là son soulier droit au pied gauche. Le célèbre Tycho-Brahé, trembloit à la vue d'un lièvre, et revenoit sur ses pas s'il en appercevoit un sur son chemin.

Nous sommes aujourd'hui fort déchus de la foi de nos pères. Un tison qui roule, une araignée qui file, une oreille qui tinte, voilà à peu-près à quoi se reduisent tous nos Augures; encore nombre d'esprits forts, ont-ils la malhonnêteté d'en faire fort peu de cas; un tison qui roule annonce une visite; une oreille qui tinte, indique qu'on parle de

nous, qu'on en parle en bien, si c'est l'oreille gauche, et en mal si c'est l'oreille droite; une araignée qui court ou qui file, promet de l'argent. Nos mères observoient ces présages très-religieusement; on s'en moque aujourd'hui parce que le monde est couvert d'une génération raisonneuse et philosophe, qui prétend pénétrer le secret des choses et fixer des proportions entre la cause et l'effet. On se demande quel rapport il peut y avoir entre un tison et une visite? un mouvement convulsif qui fait tinter l'oreille, et la conversation de quelques personnes? entre un trésor et une araignée? On remarque que la présence des araignées s'allie rarement avec l'éclat de la fortune; que c'est sous le chaume et non dans les palais qu'on les rencontre. Si les araignées étoient le signe de la richesse, personne ne seroit plus riche que les pauvres; il faut ici en revenir à la fable de la Fontaine; quand Jupiter pour tourmenter le genre humain, eut créé la goutte et l'araignée, il logea la goutte chez les grands, et l'araignée chez les malheureux. C'étoit agir en Dieu et mettre chaque chose à sa place.

Avant que M. de Lalande nous eût appris à manger des araignées, le vulgaire les regardoit même comme un poison dangereux. On conte à ce sujet une anecdote qui mérite d'être con-

nue; un religieux de la ville du Mans, apperçut en disant la messe, une grosse araignée tombée dans son calice : le cas étoit embarrassant, mais avec de la foi on se tire toujours d'affaire. Le religieux avala l'insecte sans balancer; tous les fidèles s'attendoient à le voir périr! quelle fut leur admiration et leur surprise, quand ils apperçurent le pieux cénobite retrousser son froc, et leur montrer l'araignée qui lui sortoit par la cuisse? Ce miracle fut consacré par l'institution d'une confrairie, à laquelle le pape Paul V accorda des indulgences, qu'on appela *les indulgences de l'araignée* (1).

Il arrive quelquefois que l'on entend, au printemps, sur les boiseries et les tentures de papier, un petit bruit semblable au battement d'une montre : on l'attribue communément à une araignée; c'est une erreur. Ces pulsations régulières sont produites par de petits insectes du genre des scarabées, qui se servent de ce signal pour indiquer leur présence, et s'inviter à l'amour. Ceux qui voudront prendre la peine de les observer, les verront d'abord frapper, puis s'arrêter jusqu'à ce qu'on leur réponde; dès qu'ils se sont entendus, ils continuent leurs battemens, marchent dans la direction de la ligne sonore, et ne cessent de

---

(1) *Thiers, Traité des Superst. tom.* I.

frapper que quand ils se sont rencontrés. Un savant d'Angleterre, Guill. Derrham, en a gardé deux dans une petite boîte, environ trois semaines, et s'amusoit souvent à leur faire répéter leurs battemens, en les imitant lui-même (1).

Il ne faut point finir cet article sans dire un mot des présages qu'on tire de quelque événement particulier. Quand Scipion tomba, en débarquant en Afrique, il eut peur que son armée n'interprêtât cet accident d'une manière défavorable ; il écarta cette prévention en homme habile : *Dieu soit loué, s'écria-t-il, je prends possession de l'Afrique*. Qu'un enfant soit malheureux en naissant, qu'un Roi arrive au trône sous de fâcheux auspices, on se figure des calamités prochaines, c'est un des préjugés les plus communs ; mais c'est aussi un des plus futiles. Il est évident qu'une chute, un accident, un malheur isolé, ne produisent pas d'autres chutes, d'autres accidens ; on peut très-bien tomber aujourd'hui et se relever demain.

(1) Quelquefois ce bruit est produit par un autre insecte, qu'on nomme *pou-pulsateur*, à cause de sa ressemblance avec le pou.

TRITONS, NÉRÉIDES, ET SYRENES (1).

Ces êtres singuliers ont-ils jamais existé, ou ne sont-ils que des productions chimériques du cerveau des poëtes? Il est certain que toute l'antiquité a cru à leur existence, et les faits que l'on rapporte à ce sujet paroissent d'abord assez étonnans. Il n'y a pas encore un an que les Journaux anglois nous assuroient qu'on venoit de voir à Sandside, dans le comté de Kaithness, en Ecosse, une fort jolie Syrene, dont la poitrine douce et blanche étoit ornée de deux globes arrondis et délicats; dont les

(1) Je prends ici le mot de Syrènes dans l'acception que lui ont donné les modernes. Chez les anciens, les Syrènes n'étoient pas des femmes-poissons, mais des femmes-oiseaux. On les représentoit tantôt avec un corps de femme et une queue d'oiseau, tantôt avec un corps d'oiseau et une tête de femme. Elles étoient fort célèbres par leur chant. Nos Syrènes modernes ne sont point musiciennes. Presque toutes celles qu'on a prises étoient muettes. Le jésuite Schott, dans sa physique curieuse, observe qu'il faut bien distinguer les Syrènes des Néréides. Les Syrènes doivent avoir une queue, les Néréides ont des pieds; mais des pieds palmés comme ceux des canards ou de la reine Pédauque. Tout cela est fort important à savoir.

mains élégantes prenoient soin d'arranger les tresses d'une longue chevelure verdâtre (couleur qui ne se trouve guères que parmi les Syrènes); enfin dont le buste se terminoit par une belle queue de poisson. Cette aimable habitante des eaux, d'un caractère affable et poli, soutint long-temps les regards d'une nombreuse assemblée, sans en être effarouchée; sa pudeur ne parut point en souffrir; elle ne voyoit sans doute dans cette foule curieuse et empressée, que des admirateurs de sa jeunesse et de ses appas. Après une apparition d'une heure et demie, elle rentra, sans rougeur et sans trouble, dans les palais d'Amphitrite.

Les Journaux françois répétèrent ce qu'ils avoient lu dans les Journaux anglois, et les doctes s'évertuèrent à prouver l'existence des Syrènes et des Tritons. Ce n'est pas en effet la première fois que l'on a cherché à justifier les récits de la fable : Pline le naturaliste nous assure que, sous le règne de Claude, la ville de Lisbonne eut le plaisir de voir sur ses côtes un jeune Triton, qui sonnoit de sa trompette marine en artiste très-distingué. La ville de Saintes, dans les Gaules, avoit été témoin d'une semblable merveille sous l'empire d'Auguste, et pour ne manquer à aucun de ses de-

voirs, avoit expédié une ambassade à l'Empereur, pour lui faire part de cet événement.

Appien, François Massarin et Blaise de Vigenère, nous certifient qu'on a vu des Tritons et des Syrènes en Asie, en Afrique, et dans toutes les contrées du monde connu. Un gouverneur d'Egypte, en se promenant le matin, sur les bords du Nil, apperçut un homme-marin qui se promenoit, comme lui, sur les eaux du fleuve; mais sa figure étoit moins douce que celle de la Syrène de Sandside; ses yeux étoient un peu sauvages, son front grave et sourcilleux, ses traits hagards; d'ailleurs il étoit grand et bien fait, de beaux bras, une poitrine pleine et arrondie, une taille noble et élégante, mais toujours la queue de poisson. Le gouverneur revint quelques jours après, dans l'espérance de le revoir; ses vœux ne furent point trompés; ce ne fut pas, il est vrai, le Triton qui reparut, mais sa fille, sa nièce ou son épouse, femme aimable, d'une physionomie douce et expressive, dont la longue chevelure, la gorge naissante, eussent fait envie aux plus belles dames du lieu. Elle resta si long-temps sur l'eau, que tous les habitans circonvoisins eurent le loisir de la considérer.

Consultez le savant Pausanias, il vous dira qu'il a vu, de ses propres yeux vu un Triton,

et comme Pausanias étoit un homme droit, d'un esprit sain et éclairé, n'est-il pas convenable de s'en rapporter à son témoignage? Elien prétend, d'après l'autorité de Démostrate, qu'on fit voir dans la ville de Tanagra, en Livadie, un Triton desséché. Il étoit absolument conforme à ceux que les poëtes ont décrits. La tête étoit un peu endommagée, mais tout le reste étoit d'une conservation achevée; sa peau étoit couverte de nombreuses écailles. Elien ajoute, qu'un magistrat d'une ville de la Grèce ayant voulu, par une imprudente curiosité, détacher quelques-unes de ces écailles, et les faire brûler, il en sortit une exhalaison si infecte, qu'il fut près d'en être suffoqué, et que peu de jours après il mourut, comme si le Ciel eût voulu le punir de quelque grand sacrilége. «D'où provenoit ce Triton, ajoute « Elien, de quel palais souterrain étoit-il sorti? « c'est à Démostrate à l'expliquer. Quant à moi, « je m'en tiens à l'autorité des Dieux, puis« qu'Apollon, dans un de ses oracles, a reconnu « l'existence des Tritons (1). »

J. B. Fulgose, dans son Traité de *Miraculis rerum*, assure que sous le pontificat d'Eugène IV, on vit un Triton qui sortit de la mer, débarqua sur la côte, et enleva un petit enfant

(1) Elien. liv. 13, ch. 21.

qui jouoit sur le rivage. Le monstre marin fut poursuivi, atteint et mis à mort. On le trouva, dit Fulgose, absolument semblable aux autres hommes, si ce n'est qu'il avoit deux petites cornes au front, deux petites ailes aux épaules, et des nageoires aux pieds ; sa peau huileuse et brune ressembloit parfaitement à celle d'une anguille. En 1547, un père jésuite, nommé Henriquez, eut l'avantage de contempler, de ses pudiques regards, neuf jolies femmes de Tritons, prises aux Indes occidentales, d'un seul coup de filet. Un procès-verbal, rédigé à la Martinique en 1672, constate que quatre nègres et un François, ont vu un vieux Triton en cheveux gris, nageant avec gravité à la pointe d'un rocher nommé le Diamant. Conrad Gesner affirme également avoir vu, un homme marin sorti de la mer le 3 novembre 1523.

Théodore Gaza a été bien plus heureux que Conrad Gesner ; ce savant eut le bonheur de rendre la vie à une Syrène, que la mer avoit laissée à sec sur les côtes de la Grèce. La pauvre nymphe, étendue sur le sable, témoignoit, par sa contenance, ses gestes et ses soupirs, qu'elle éprouvoit une vive douleur ; le docte Gaza fût si touché de sa peine, qu'il prit la jeune demoiselle entre ses bras, l'enleva doucement, et la reporta à la mer, où elle se mit

à nager aussitôt, et à jouer de la queue avec une extrême vivacité, comme pour témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur. Que dirai-je de Georges Trapezuntius, l'une des plus grandes lumières de nos siècles modernes? Eh bien! cet illustre docteur certifie qu'il a vu, sur les bords de la mer, la plus jolie Syrène qu'on puisse imaginer, et qu'elle auroit rivalisé de graces et d'appas avec nos femmes les plus aimables, si ce n'est qu'elle avoit une queue de morue, qui la déparoit un peu.

Après Georges Trapezuntius, Petrus Gilius est encore un personnage qu'on peut citer avec honneur. Or, Petrus Gilius rapporte que, dans cette partie de l'ancienne Grèce qu'on appeloit autrefois l'Epire, et qu'on nomme aujourd'hui la Romanie, il y avoit une fontaine à laquelle toutes les jeunes filles du voisinage se rendoient pour puiser de l'eau; tout près de cette fontaine, étoit une grotte humide et profonde, dans laquelle s'embusquoit un Triton. Il avoit remarqué une de ces jeunes filles, et en étoit devenu amoureux. Un beau jour il sortit de sa caverne, s'élança sur la petite, et l'emporta dans la mer; il la rapporta ensuite, et continua ce jeu pendant quelques jours. Les habitans, qui ne vouloient pas marier leurs filles à des Tritons, ni avoir des poissons dans leur famille, prirent si bien leur temps, qu'ils se

saisirent du Triton, et le conduisirent devant le bailli du lieu. On examina le délinquant, et comme on le trouva tout-à-fait conforme aux autres hommes, on le tint dans une étroite prison, avec ordre de ne pas le laisser manquer de pain et d'eau. « Mais la pauvre bête, ajoute « Petrus Gilius, ne fit que se plaindre et se la-« menter; oncques ne voulut accepter aucuns « mêts, et mourut de déplaisir de se voir sé-« parer de sa nouvelle épouse, et de son élé-« ment naturel. »

Si vous voulez prendre la peine de lire les histoires prodigieuses recueillies et mises en lumière en 1574, par P. Boistuau, Claude Tesserant et François Belleforest, vous saurez que l'Archiduc d'Autriche, fils de l'Empereur Ferdinand, fit rapporter de Gênes en 1548, une Syrène morte dont on lui avoit fait présent, et qui parut si digne de considération aux gens experts et lettrés, que l'on vint de toutes les parties de l'Italie visiter cette moderne Aréthuse. A Sestri, près de Gênes, on prit, en 1682, un Triton dont l'extrémité du corps paraissoit terminée en queue de poisson, mais qui étoit en effet conformé comme les autres hommes. On le garda quelques jours; il refusa constamment tous les alimens qu'on lui offrit, et mourut de chagrin. On trouve un fait semblable dans l'histoire des Pays-Bas: en 1430,

après une grande inondation, les jeunes filles de la ville d'Edam, en Zélande, étant sorties pour aller rassembler leurs troupeaux, elles trouvèrent une Néréïde enfoncée dans la vase; elles parvinrent à la retirer, l'essuyèrent avec beaucoup de soin, lui donnèrent des habits et l'amenèrent à Edam. On ajoute qu'on parvint à lui apprendre à s'habiller elle-même, à faire le signe de la croix et à filer, occupations assez singulières pour une Néréïde; mais il fut impossible de lui faire prononcer un seul mot. Elle étoit absolument semblable aux autres filles; mais elle avoit une inclination particulière pour l'eau, il falloit la garder à vue pour l'empêcher de rentrer dans son élément natal. On fut plus heureux en Danemarck: suivant le témoignage de Bartholin, une jeune Syrène qu'on y prit de son temps, apprit non seulement à filer et à faire le signe de la croix, mais à dire son *Benedicite*, et à prédire l'avenir.

Le célèbre P. Kircher, qui a décrit les Syrènes avec beaucoup de soin, assure que les Tritons et leurs compagnes ont autant d'adresse que les singes sur terre; qu'ils se construisent en rocailles, des grottes inaccessibles aux hommes; qu'ils y rassemblent des couches de sable doux et fin pour en former des sophas et des lits, et y goûter les plaisirs de l'amour

et les douceurs du repos. Qu'ils viennent de temps en temps sur la terre pour y jouir des rayons du soleil, et y cueillir quelques fruits qu'ils aiment passionnément. Mais si les grottes des Syrènes et des Tritons sont inaccessibles aux hommes, quel est le Triton ou la Syrène qui ont révélé toutes ces merveilles au P. Kircher?

On a vu des Syrènes avec une double queue: Bartholin l'assure positivement. On en a vu avec une tête de moine, et une figure de diable. Gesner et le P. Kircher en citent des exemples. Mais ce qui est plus beau, plus rare, plus digne de l'attention des amateurs, c'est un évêque marin. Rondelet garantit le fait dans son histoire naturelle des poissons, et certifie qu'en 1531, on vit dans les mers du Nord un prélat aquatique, qui se promenoit sur les eaux avec sa mître, son rochet, et donnoit, sans doute, des bénédictions.

Les Tritons sont très-amoureux de nos jolies femmes. Nicolas Rimber prétend que la famille des Manini en Espagne descend d'un Triton et d'une jeune Espagnole. Un procès-verbal rapporté dans les Mémoires Littéraires de la Société des Jésuites, constate que l'équipage d'un bâtiment du Hâvre, vit en pleine mer un Triton de huit pieds de haut, qui s'efforça, à diverses reprises, d'embrasser la proue du

vaisseau qui représentoit une belle femme.

Voilà à-peu-près ce qu'on trouve de plus rare sur les Syrènes, les Tritons et les Néréïdes. Mais que faut-il penser de tous ces récits? Est-il permis de recuser des témoignages tels que ceux de Bartholin qui déclare avoir lui-même disséqué une Syrène; du P. Kircher qui a vu son diable marin; du jésuite Henriquez qui a considéré à l'aise et sans voile, neuf jeunes Syrènes d'une rare beauté; faut-il s'inscrire en faux contre des actes publics, des procès-verbaux, qui constatent l'apparition des Syrènes et des Tritons? Peut-on supposer qu'au 19e. siècle les Ecossois aient pu se méprendre sur la Syrène qu'ils ont vue à Sandside? Tous ces argumens paroissent d'abord assez spécieux; mais, en examinant les faits avec quelque attention, il sera facile de se convaincre qu'on peut les expliquer très-naturellement.

Le Triton de Pline qui sonnoit de la trompette est suffisamment ridicule pour qu'on soit dispensé de discuter le fait. Si l'anecdote avoit quelque apparence de réalité, il faudroit supposer que ce fut un jeune homme qui s'amusa à prendre ce déguisement pour s'égayer aux dépens de ses chers concitoyens. En rapportant ce fait, Pline en cite d'autres qui prouvent son excessive crédulité: tel est un Triton vu par un chevalier Romain près des

côtes de Cadix ; il ne se montroit que la nuit, et quand il grimpoit sur les navires, le poids de son corps suffisoit pour faire plonger dans la mer la partie sur laquelle il étoit assis. Le Triton cité par Fulgose étoit évidemment un homme, puisqu'il en avoit toutes les formes; les ailes qu'on lui prête, et les nageoires qui terminoient ses pieds, étoient vraisemblablement un appareil qu'il s'étoit adapté aux épaules et aux pieds pour se soutenir plus facilement sur la surface de l'eau. Sa peau d'anguille étoit peut-être une cotte de maille très-serrée. Quant aux deux petites cornes de son front, il n'est pas nécessaire d'être Triton pour être paré de ce noble ornement. Au reste, d'après le récit de Fulgose, ce Triton sortit de l'eau pour courir sur la terre, ce qui détruit totalement les idées communes sur la forme de ces singuliers poissons. Théodore Gaza assure à la vérité qu'il a vu une Syrène, qu'il a eu l'avantage de la tenir dans ses bras et de la remettre à l'eau ; mais comme il ne cite aucun témoin du fait, on peut raisonnablement imaginer qu'il a voulu s'amuser de la crédulité de ses lecteurs.

S'il existoit des Syrènes et des Tritons, pourquoi ceux qui prétendent en avoir vu, seroient-ils si peu d'accord entre eux ? Les uns assurent que ces créatures marines ont des écailles et

un air hagard ; les autres qu'ils ont la peau lisse et fraîche, l'air doux, gracieux et rempli d'urbanité. Ceux-ci les ont vus avec une queue de poisson ; ceux là avec deux queues ou des pieds humains terminés par des nageoires. La Syrène de Sandside avoit des cheveux verts ; la Syrène de Danemarck, vue en 1669, avoit des cheveux rouges ; le Triton de la Martinique avoit des cheveux gris. On en a vu avec des cheveux jaunes, noirs, bleus, violets, etc.

Mais ce qui achève de décréditer ces histoires, c'est le fait du prétendu Triton qui s'élançoit d'une grotte sur les jeunes filles du voisinage, et les emportoit dans son humide retraite. On convient qu'il étoit conformé comme tous les autres hommes. N'est-il pas évident que ce Triton étoit quelque jeune nageur des environs, qui venoit à la curée des jolies filles? La Néréïde de Hollande qui apprit à filer étoit du même genre, et ressembloit à toutes les autres femmes. Si l'on ne put lui apprendre ni à parler ni à entendre, c'est que probablement elle étoit sourde et muette.

Un des plus grands partisans des Tritons et des Néréïdes, le consul Maillet, avoue qu'on poursuivit un homme marin dans la persuasion que c'étoit un Triton ; et tous ceux qui le voyoient nager, attestoient qu'il avoit une queue de poisson. Cependant, quand il fut

pris, on reconnut que l'homme marin avoit les jambes faites comme les nôtres. Maillet attribue la méprise à la position des jambes qui étoient serrées l'une contre l'autre. Notre imagination se joue si souvent de nous, qu'elle nous précipite quelquefois dans les erreurs les plus ridicules. Pour détruire toutes les historiettes relatives aux Syrènes, il ne faut que lire le récit d'une chasse faite aux Tritons par un vaisseau anglais dans les mers du Groënland. Le bâtiment se trouvant à cent cinquante lieues de terre, fut tout-à-coup entouré d'une foule de petites barques dont chacune portoit un homme; les chaloupes du vaisseau s'efforcèrent d'en joindre quelques-unes; mais ceux qui les montoient plongèrent subitement dans la mer et ne reparurent plus. Une seule revint sur l'eau au même instant, et après avoir paru et disparu plusieurs fois de suite, fut enfin prise. On l'amena auprès du bâtiment avec son conducteur, qui vécut une vingtaine de jours dans une profonde tristesse. Il étoit conformé comme nous, dit la relation; mais de la ceinture aux pieds, son corps étoit couvert d'écailles. Quant à sa barque elle étoit faite de peau de chien de mer, soutenue par des arrêtes de poisson; elle étoit fermée dans sa partie supérieure, de manière à ne laisser passer que le corps d'un homme, et s'ajustoit si

exactement avec lui que l'eau ne pouvoit pénétrer dans l'intérieur. C'étoit une espèce de scaphandre comme celui de l'Abbé de la Chapelle. À l'époque où cette relation fut rédigée, on ne douta point que ces hommes extraordinaires ne fussent une variété de Tritons qui vivoient au fond de la mer, et venoient quelquefois à sa surface. Tout le monde comprend aujourd'hui que c'étoit des pêcheurs Groënlandois.

Voilà à-peu-près à quoi se réduisent tous les phénomènes de ce genre. C'est l'imagination qui les a créés ; jamais ils n'ont pu survivre à un examen sérieux. Il faut donc croire que la Syrène d'Ecosse n'est pas plus extraordinaire que les Tritons de l'Epire et du Groënland. Les bons habitans du comté de Kaithness auront pris une jeune baigneuse pour une Syrène.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.

On sait aujourd'hui que les Cigales ne chantent point, on sait du moins que les sons qu'elles rendent ne sont pas de la musique vocale, mais de la musique instrumentale. Ce n'est ni dans la poitrine, ni dans la gorge, ni dans les organes destinés habituellement au chant, que la nature a placé leur faculté musicale; mais dans le ventre; car les Cigales sont de véritables ventriloques; c'est là qu'elle a construit des timbales retentissantes, formées d'une membrane ferme, sèche et roide comme le parchemin, et dont la convexité est chargée de plis en forme de tuyaux; l'air resserré et dilaté successivement par ces timbales, est répercuté, en sortant de la cellule qui les contient, par un volet écailleux, qui le rejète dans une grande cavité; il s'y modifie et devient plus sonore; cette cavité est elle-même divisée en deux parties au fond desquelles est une membrane mince, élastique, et transparente, qu'on appelle le miroir; c'est de cet instrument que sortent les sons aigres et dis-

cordans qui offensent nos oreilles, mais qui charment sans doute celles des Cigales.

Le mâle a seul le privilége de chanter : sa discrète compagne se tient dans un silence modeste, et se livre tout entière aux soins domestiques. L'extrémité de son corps est armée d'une tarière dont elle se sert pour percer des branches d'arbres spongieuses et y déposer ses œufs. C'est dans cet asile, à l'abri de la bise, que croît l'insecte qui doit produire de nouvelles générations. La Cigale n'habite point nos climats, il lui faut un ciel plus pur, une température moins nébuleuse et moins froide. Il n'est point vrai qu'elle soit frivole, paresseuse, imprévoyante, et toute occupée de ses plaisirs comme le dit le bon Lafontaine ; elle sait pourvoir à tout et n'a nullement besoin du secours de ses voisins.

On fait trop d'honneur aux Fourmis quand on les propose comme le modèle de la prévoyance et de l'industrie, quand on vante leurs magasins, et ces riches provisions qu'elles amassent en été pour les besoins de l'hiver. Personne n'ignore qu'elles n'ont besoin de rien en hiver, et qu'elles dorment d'un sommeil profond pendant six mois de l'année; genre de vie fort heureux, puisqu'on s'épargne par ce moyen tous les désagrémens des gelées, des frimats, des brouillards, et que l'on ne

connoît que le charme des belles saisons. On a supposé autre fois que les abeilles vivoient en monarchie, et les Fourmis en république; on a parlé de leur constitution, de leur police, des lois civiles, religieuses et militaires qui les gouvernoient. Il faut diminuer beaucoup de la pompe de ces idées, il n'y a chez elles ni république ni monarchie : elles vivent en société comme les pigeons et les castors, se bâtissent des maisons et s'abandonnent à la bonne nature. Il ne faut de lois que quand l'instinct est dominé par une force plus puissante; les hommes qui vivent dans l'état sauvage, qui pensent peu, et ne raisonnent presque jamais, n'ont guères plus de lois que les abeilles et les Fourmis; ce n'est qu'à l'époque où la civilisation s'avance, où les passions, les intérêts se croisent, se heurtent, qu'il faut des lois; et plus la civilisation est avancée, plus les lois sont difficiles à faire, parce qu'il y a tant d'intérêts divers à régler, tant de subdivisions dans les rangs, les conditions, les états, qu'il est fort difficile à l'esprit humain de rassembler ces innombrables ramifications, et de les réunir à un centre commun.

Les abeilles et les Fourmis ont beaucoup de rapport entre elles : elles ont les unes et les autres des espèces de reines, qui ne sont que des pondeuses; des mâles dispensés de travail, et unique-

ment occupés des plaisirs de la reine, et une population nombreuse composée d'individus sans sexe, chargés de pourvoir à tous les besoins de la société. Les Fourmis femelles pondent de petits œufs, qui donnent naissance à un ver, ce ver forme un cocon blanc, ou jaune, que l'on appelle improprement *œuf*, et qu'on enlève aux fourmillières pour nourrir les petits paons, les perdreaux, ou composer même des remèdes pharmaceutiques; c'est de ce cocon que sort la Fourmi. On ne sait pourquoi M. Delille, dans son poëme des trois règnes, a traité si mal cet insecte intelligent; après un grand éloge des abeilles, il ajoute :

> Je compare, j'oppose à l'essaim monarchique
> Ces Fourmis, qui sans art, sans palais élégans
> Habitent dans un antre et vivent en brigands.

Les Fourmis ne sont point sans arts, elles en annoncent au contraire beaucoup dans la construction de leurs souterrains, qu'on pourroit citer comme des modèles d'architecture et comme des témoignages d'une rare industrie. Ces souterrains tout obscurs qu'ils sont, valent beaucoup mieux que les palais des abeilles, dont la prétendue science géométrique est le résultat nécessaire de leurs formes individuelles, et de leur travail en commun. Les Fourmis ne sont pas plus des brigands que les

moineaux et les pigeons qui vivent aux dépens de nos moissons, et mangent des grains auxquels, peut-être, ils ont autant de droits que nous. La Fourmi cherche sa subsistance où elle la trouve; il est vrai qu'elle s'insinue souvent jusque dans nos sucriers, et dévaste nos pots de confitures, ce qui est sans doute un crime irrémissible; mais à cela près la Fourmi ne nous cause aucun dommage, et nous donne de fort bons exemples. Les jardiniers l'accusent à tort de gâter leurs pêchers; que de recettes n'a-t-on pas publiées, pour garantir les arbres de l'incursion des fourmis! de combien d'actes barbares ne se rend-on pas coupable envers elles! Eh bien examinez vos arbres et vous verrez que les fourmis ne rechercheront que ceux qui sont chargés de pucerons; ces pucerons si nuisibles à la végétation, produisent eux-mêmes une liqueur sucrée dont les fourmis sont très-friandes; elles viennent donc s'abreuver de ce sirop, comme nous allons prendre des sorbets et des glaces chez Very ou au café de Foy. C'est aux pucerons qu'il faut faire la guerre, à ces pucerons qui épuisent la séve de nos arbres, enlèvent aux fruits leurs sucs nourriciers, et se multiplient d'une manière si prodigieuse.

N'est-il pas fâcheux que les livres dont on

amuse notre enfance, soient chargés de tant d'erreurs, et qu'on ait besoin de composer d'autres livres pour nous désapprendre ce que les premiers nous ont enseigné. Il n'est presque pas un ouvrage élémentaire qui ne mette dans l'esprit des enfans des notions fausses, et presque pas un maître qui se donne la peine de les reconnoître et de les réfuter.

On a publié tout récemment des éditions classiques; on a chargé des hommes de lettres d'y joindre des notes. Mais sur quoi portent ces notes? Sur le verbe et l'adverbe, la particule et la conjonction. De tous ces livres imprimés pour l'instruction de la jeunesse, il n'en est pas un seul où l'on relève un préjugé, un conte historique, une erreur d'astronomie, de physique, d'histoire naturelle. L'erreur nous vient de ceux même qui devroient nous éclairer.

ABEILLES.

Ont-elles un Roi?

Mais quel bourdonnement a frappé mes oreilles?
Ah! je les reconnois ces aimables Abeilles.
Mais comment sans transport voir ces filles des cieux?
Cent fois on a chanté ce peuple industrieux.
Quel art bâtit leurs murs, quel travail peut suffire
A ces trésors de miel, à ces amas de cire?
Je ne vous dirai point leurs combats éclatans;
Si la mort est donnée à l'un des combattans,
Si ce peuple est régi par une seule reine,
S'il peut d'un ver commun créer sa Souveraine;
Si leur cité contient trois peuples à la fois,
Epoux, reine, ouvrière, hôtes des mêmes toits.
D'autres décideront. (1).

La question est en effet décidée. Il est constant que chaque ruche contient au printemps trois espèces d'Abeilles: une femelle unique, grosse et longue, armée d'un aiguillon, chargée de propager l'espèce; quelques centaines de mâles, gros et courts, sans aiguillon, destinés à féconder la femelle; une grande quantité d'Abeilles, plus petites, sans sexe, armées d'un aiguillon, et chargées de tous les soins de la république.

(1) *Les trois règnes de la Nature, chant 7e.*

Il est fâcheux que nous ayons perdu deux ouvrages célèbres des anciens sur la police des Abeilles, l'un du philosophe Aristomachus, qui, au rapport de Cicéron, avoit passé 58 années à les étudier, ce qui suppose qu'il avoit commencé ses études de bonne heure; l'autre, du philosophe Hyliscus, qui fut épris d'une si forte passion pour les Abeilles, qu'il se retira dans le désert, et se condamna à la vie hermitique, pour les observer plus à son aise. Aristote, Pline, Elien, se sont fort mépris sur le gouvernement des Abeilles, le rang, les fonctions, et les pouvoirs de chaque ordre. En considérant les lois admirables qui régloient leur société; en observant parmi elles un individu différent des autres, mieux soigné, mieux nourri, objet de respect et de culte; ils ont supposé que cet individu étoit un Roi, que les mâles étoient ses courtisans et ses gardes, et que les ouvriers étoient ses sujets. On lui a composé une cour, on lui a donné des échansons, des maîtres d'hôtel, des écuyers, des chambellans. On a cité le gouvernement des Abeilles comme le modèle d'une monarchie parfaite.

Xénophon veut-il relever le mérite d'une princesse qui sait se renfermer dans l'intérieur de son palais? il la compare à la reine des Abeilles, qui seule gouverne toute la ruche, et

en a l'intendance; qui distribue les emplois, qui anime les travaux, qui préside à la construction des cellules, qui veille à la nourriture et à la subsistance de sa nombreuse famille, qui fait les parts de miel, qui, en temps marqué, envoie en colonies les nouveaux essaims pour décharger la ruche. Xénophon fait un très-beau roman, pour mieux donner des leçons à sa princesse.

Elien ajoute que le roi des Abeilles prend soin des vieillards, des infirmes, leur accorde des brevets de retraite, leur assigne des logemens plus commodes; peu s'en faut qu'il ne leur donne des médecins et des apothicaires. Ce roi règle les heures des repas, le lever et le coucher; vole à la tête des colonnes mobiles, quand elles se mettent en campagne, combat avec elles, commande la charge, ou sonne la retraite; mais il ne combat point en personne, attendu qu'il n'a pas d'aiguillon; il se contente d'ordonner les opérations. Tout le monde connoît les beaux vers de Virgile sur les Abeilles, et son célèbre épisode d'Aristée. Pline a répété tout ce qu'Aristote avoit écrit sur les Abeilles, et son chapitre est embelli de toutes les fables débitées avant lui.

Les naturalistes modernes ont long-temps suivi les idées des anciens, parce qu'il est plus facile d'adopter un système tout fait, que d'en

créer un soi-même; parce qu'il est plus commode de croire que de raisonner. Enfin, des esprits libres et défians ont voulu savoir à quoi s'en rapporter : on a construit des ruches de verre, et tous les secrets de la monarchie des Abeilles ont été dévoilés.

On a donc su que le roi étoit une reine, que cette reine n'étoit qu'une pondeuse chargée de multiplier l'espèce, et de repeupler ses Etats. Cette reine est très-féconde, elle peut mettre au monde soixante mille héritiers par an ; mais tous ses héritiers ne sont point destinés à monter sur le trône; la plus grande partie rentre dans la classe des plébéïens; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces plébéïens sont des êtres neutres, dénués de sexe, et exclus pour toujours des doux plaisirs de l'amour. C'est sur eux que retombent toutes les charges de l'état, tous les travaux de la ruche ; c'est à eux de pourvoir aux provisions, d'entretenir l'ordre, la police et l'abondance dans les états de leur souveraine. Les mâles, plus gros, mieux nourris, n'ont d'autre destination que de servir aux plaisirs de la reine. Dans quelques états d'Asie, les monarques ont des sérails de femmes ; ici c'est un sérail de maris, mais leur règne est de peu de durée.

Dès que la princesse est suffisamment fécondée, les plébéïens accourent, et percent de

leurs dards ces favoris inutiles. L'expédition est prompte, car toute cette noblesse est sans aiguillon.

Comme les souveraines sont très-jalouses de leur pouvoir et des hommages des mâles, il n'en existe jamais qu'une dans chaque ruche: une seconde reine qui tenteroit de s'introduire dans les états de la première, seroit, à l'instant même, immolée à sa vengeance.

On a dit que la reine des Abeilles n'avoit point d'aiguillon, c'est une erreur. Il ne conviendroit pas que le chef d'un état, la mère de la patrie, fût sans défense. On a écrit aussi que l'Abeille, en piquant, laissoit son dard dans la plaie, et mouroit à la suite de cet accident: c'est encore une erreur. M. de Réaumur a démontré que le venin de l'Abeille réside dans une liqueur qu'elle insinue dans les chairs, en les ouvrant avec son dard. Il a fait piquer plusieurs fois des animaux par la même Abeille, et s'est convaincu que quand cette liqueur est épuisée, la piqûre est sans danger; mais ces erreurs ont fourni aux poëtes des comparaisons et des madrigaux, et c'est toujours quelque chose (1).

(1) Lorsque le pape Urbain VIII fut élevé au trône pontifical, comme il portoit des Abeilles dans ses armes, un poète latin en prit occasion de composer le dialogue

La mère Abeille est douée d'une intelligence dont nos dames voudroient bien sans doute posséder le secret : lorsqu'elle est près d'accoucher, elle sait à merveille si elle mettra au monde des mâles, des femelles ou des neutres. Elle visite donc toutes les loges ; elle mesure leur capacité, et pond suivant la nature et l'étendue des lieux : elle met une femelle dans les cellules les plus larges ; les mâles dans celles d'une dimension moins grande, et réserve les plus étroites pour le petit peuple. Ces femelles sont destinées à la royauté, et nourries avec beaucoup de soin ; mais elles ne doivent point régner dans la ruche même, elles sont appelées à gouverner les essaims qui doivent sortir bientôt. Pour éviter toute espèce de rivalité et de trouble dans l'état, on les tient enfermées dans leurs cellules jusqu'au départ de la colonie : on les nourrit par une ouverture très-étroite ; on les oblige à une clôture très-

---

suivant, entre un françois, un espagnol et un italien.

Le françois disoit :

Gallis mella dabunt, Hispanis spicula figent

L'espagnol :

Spicula si figent emorientur apes.

L'italien reprenoit plus galamment :

Mella dabunt cunctis. Nulli sua spicula figent.
Spicula nunc princeps figere nescit apum.

exacte. Lorsque les essaims sont partis, si le nombre des reines excède celui des colonies émigrées, les ouvrières les percent de leur aiguillon à travers la cloison qui les renferme, et les mettent à mort sans rémission.

Rien n'égale la considération, l'amour et le dévouement des Abeilles ouvrières pour leur reine : au premier danger, elles se rassemblent autour d'elle pour la défendre, la cachent sous leurs ailes quand on fouille la ruche, la placent au centre du bataillon quand elles essaiment, et périssent toutes plutôt que de l'abandonner. L'Abeille mère a des dames d'atour qui prennent soin de sa toilette, l'essuyent, la brossent, lui rendent tous les services qu'une souveraine chérie peut attendre des femmes de sa suite.

M. de Réaumur a été témoin de cette rare affection des Abeilles pour leur princesse. Une mère Abeille s'étoit noyée dans un ruisseau, avec quelques plébéïennes d'une ruche voisine; une main charitable la retira de l'eau avec ses compagnes de malheur, et l'étendit devant le feu. La princesse étoit estropiée, et très-maltraitée de son accident, mais elle respiroit encore, les autres Abeilles pouvoient, comme elle, revenir à la vie; la chaleur les ranima tout doucement; déjà la plupart des ouvrières étoient tout-à-fait ressuscitées, lorsque la mère

Abeille donna quelque signe d'existence; elles vinrent aussitôt se ranger autour d'elle, et lui rendre tous les secours dont elles étoient capables; elles ne cessoient de la lécher avec leur trompe, et de lui faire des frictions sur la tête et le corselet; la mère Abeille reprit ses forces peu à peu, et fut un quart-d'heure après en état de marcher. Sa convalescence fut célébrée par un bourdonnement général, que M. de Réaumur et ses amis appelèrent chant de réjouissance; c'étoit une sorte de *Te Deum*.

Les Abeilles sont naturellement serviables et obligeantes; elles s'entr'aident mutuellement; elles se secourent dans les dangers; elles partagent fraternellement leurs provisions; elles se soulagent et se consolent dans l'infortune; mais elles sont d'un naturel susceptible, irritable, et fort sensibles au point d'honneur. Le duel n'est point inconnu chez elles, elles s'envoient des cartels, et se battent à outrance.

On a voulu savoir jusqu'à quel âge vivent les Abeilles; mais toutes les recherches ont été inutiles; elles ont tant d'ennemis à combattre, elles sont sujettes à tant d'accidens, qu'il est rare qu'elles parviennent à la vieillesse. Les jours de la mère Abeille sont plus longs et plus sereins, parce que, ne sortant que rarement, ménageant sa santé, et se nourrissant de mêts choisis, elle est exposée à moins d'inconvéniens

et de dangers. On a étendu la durée de son existence à dix ans, mais ce calcul n'est pas encore bien avéré.

On a de la peine à comprendre que la nature ait créé un peuple sans sexe; qu'elle ait interdit les plaisirs de l'amour à tant d'êtres sortis de ses mains libérales : mais il est facile de la justifier. Ces mulets, ces neutres qui forment la grande population des ruches, ne sont que des mulets artificiels. On étouffe leur sexe, pour les empêcher de produire, comme les Chinois serrent les pieds de leurs femmes, pour les empêcher de marcher. On a reconnu que les Abeilles ouvrières sont, dans l'origine, des femelles, qu'une loi politique prive de leur sexe. On les enferme pour cela dans des loges étroites, on leur épargne la nourriture, on les soumet à une diète rigoureuse, de manière qu'on parvient à empêcher le développement complet de leurs organes, et que de femelles qu'elles devoient être, elles restent neutres et incapables de se reproduire. Cette étrange loi de l'état est tellement constante, que M. Hubert de Genève a fait à son gré des neutres ou des femelles, en changeant de loges les mêmes individus. On a reproché aux Abeilles de nuire à la fructification des plantes, en enlevant les poussières fécondantes : on a vú même des cultivateurs, entourer de miel empoisonné

leurs champs de sarrasin, pour en écarter les Abeilles.

Ces accusations sont injustes et offensantes; loin de nuire à la fructification, les Abeilles la favorisent, en répandant sur le pistil de la fleur, les poussières destinées à la rendre féconde. On a prétendu que les Abeilles distinguoient les dames raisonnables de celles qui ne l'étoient pas, et qu'elles piquoient sans rémission celles qui n'étoient pas sages : c'est une autre erreur qu'il faut réfuter, pour épargner une alarme générale au beau sexe.

Les Abeilles sont susceptibles d'amitié et d'éducation. Elles entendent la voix de l'homme; elles s'attachent à lui; elles lui obéissent. On a vu à Paris des hommes se faire suivre par les Abeilles, les appeller, les prendre dans leurs mains, les placer sur leurs lèvres, sans avoir jamais rien à craindre de leur aiguillon. Ces miracles sont faciles à opérer. On se fait suivre des Abeilles, comme on se fait aimer des enfans, en leur offrant des bonbons.

PAPESSE JEANNE.

A-t-elle jamais existé ?

Quelque considération que l'on puisse avoir pour le beau sexe, il faut convenir néanmoins que ce seroit un scandale affligeant de voir le siége pontifical occupé par une dame. S'il est un Empire qui ne doive point tomber en quenouille, c'est celui de saint Pierre. Sa puissance est une puissance sainte, son sceptre et son diadême des ornemens sacrés qui ne peuvent être portés que par des élus du Ciel, et dont la majesté ne sauroit convenir à ce sexe aimable, dont la destinée est de régner sur les cœurs, et de troubler les consciences au lieu de les gouverner.

On a bien vu de jeunes filles entrer dans des couvens de religieux, devenir prieurs, abbés et gardiens; mais tout cela se passoit à huis clos, et le scandale ne sortoit pas de l'enceinte du couvent (1).

(1) Eugénie, fille de Philippe, gouverneur d'Alexandrie, sous l'empereur Gallien, prit des habits d'homme pour entrer dans un monastère de religieux. Elle fut élevée au rang d'abbé, et forcée d'avouer son sexe pour se justifier du reproche d'entretenir au dehors des liaisons coupables avec une jeune femme.

Théodorine, jeune égyptienne, ayant eu le malheur de

Quand l'église protestante se mit en guerre contre l'église catholique, les réformés se prévalurent beaucoup de l'histoire de la Papesse Jeanne. Ils disoient aux catholiques : « Vous » vous vantez de l'assistance du Saint-Esprit, » vous prétendez qu'il vous éclaire de ses lu- » mières, qu'il dirige tous vos choix; mais s'il » vous rendoit réellement ce service, auriez- » vous élu une femme pour Pape? Le Saint- » Esprit n'auroit-il pas reconnu son sexe? Et » puisqu'il vous a laissé faire, il faut bien, » bongré malgré, reconnoître qu'il vous aban- » donne souvent à votre propre sens. » L'argument étoit pressant, et pour y répondre il falloit examiner l'affaire à fond. Voici comment on racontoit l'aventure :

Dans le temps où la redoutable épée de Charlemagne faisoit baisser le front des Saxons devant l'image de la croix, plusieurs prêtres passèrent d'Angleterre en Allemagne pour coopérer à cette glorieuse conversion : un de ces

---

perdre son innocence virginale, se réfugia dans un monastère d'hommes, y vécut sous le nom de frère Théodore, et fut, comme Eugénie, réduite à se justifier d'une accusation du même genre.

Au douzième siècle, Hildegonde, née en Allemagne, prit un habit d'homme, se fit appeler frère *Joseph*, passa ses jours parmi les moines de Citeaux, et mourut en odeur de sainteté.

*

fervens missionnaires vint à Mayence avec sa femme (1). Elle étoit grosse, elle accoucha et mit au monde une fille qu'on appela *Agnès*, *Jeanne* ou *Gilberte;* car on n'est pas bien d'accord sur son prénom.

La petite Jeanne annonça de très-bonne heure les plus heureuses dispositions. Elle avoit l'esprit vif et le cœur tendre. A douze ans, elle se passionna pour un jeune moine de l'abbaye de Fulde, se déroba à la surveillance de ses parens, entra au couvent sous des habits d'homme; voyagea ensuite avec son amant, et se livra, comme lui, à l'étude de la scholastique et des arts libéraux. Quelques auteurs assurent même qu'elle eut l'honneur de recevoir le bonnet de maître-ès-arts à Paris; mais c'est un point qui n'est pas suffisamment avéré, attendu qu'il n'existoit pas alors d'Université, et qu'ainsi il étoit difficile d'y prendre ses degrés.

Il n'en étoit pas de même d'Athènes: cette ville, quoique fort déchue de son ancienne splendeur, conservoit encore une école célèbre. Le couple amoureux s'y rendit, et Jeanne s'y distingua par la supériorité de son

(1) Le célibat n'étoit pas alors aussi rigoureusement observé qu'aujourd'hui; on trouve, jusqu'au 13e. siècle, des prêtres qui avoient des femmes.

esprit, sa pénétration, son éloquence et sa grace. L'amour et la science partageoient tous ses momens ; mais l'amour fut moins heureux que la science. Le jeune compagnon de Jeanne mourut, et la belle affligée résolut d'aller le pleurer éternellement en Italie. C'étoit une seconde Andromaque dont le cœur repoussoit toute nouvelle flamme.

Elle ne fut pas long-temps sans se faire remarquer des Savans. Elle ouvrit une école à Rome et tout le monde y accourut. Elle joignoit à beaucoup de science une vie sage et modeste, et toutes les apparences de la religion et de la piété. Il n'étoit bruit dans toute l'Italie que des vertus et des lumières du docteur Jean. Sur ces entrefaites le pape Léon IV mourut, et les cardinaux ne purent s'accorder sur le choix de son successeur. Frère Jean n'étoit pas cardinal, il n'étoit pas même prêtre ; mais son mérite étoit si éclatant, que le Sacré Collége passa par-dessus toutes ces irrégularités et lui conféra le diadême sacré. Voilà donc dame Jeanne transformée en Saint-Père. Si l'on en croit les plus doctes historiens, elle soutint très-bien l'honneur de la thiare. « Elle
» conféra, dit du Haillan, les saints ordres,
» ordonna évêques et abbés, chanta messes,
» consacra temples et autels, administra les
» sacremens, et fut si habile et diligente

» femme, qu'elle rendit sujette à elle Adolphe, » premier Roi chrétien d'Angleterre, et son » fils Alfrid, qui, de son temps, vinrent à » Rome se soumettre à l'obéissance du Pape » et de l'église Saint Pierre. »

Ce fut aussi sous son pontificat, que Lothaire abdiqua la couronne impériale en faveur de son fils Louis, qui, l'année suivante, vint recevoir la couronne et le sceptre des mains de la Sainte-Amazone. Hélas! que n'eut-elle la sagesse de garder cette continence précieuse à laquelle elle s'étoit vouée depuis la mort de son amant; mais l'esprit est foible et la chair est prompte. La sensualité, le luxe réveillèrent dans son cœur le goût des plaisirs. Un officier de bonne mine lui fit oublier son Hector: elle céda à la tentation, et par un phénomène inoui, le Pape devint gros.

C'étoit l'usage de célébrer tous les ans une procession solennelle au jour des Rogations. Le chef de l'église y paroissoit en pompeux équipage, revêtu de ses ornemens pontificaux, monté sur une cavale, suivi de tout son clergé et d'une foule innombrable de fidèles. La docte Jeanne manqua-t-elle de prévoyance? le mouvement irrégulier de sa haquenée accéléra-t-il un moment qu'elle devoit redouter? On l'ignore (1). Mais ce qu'on n'ignore pas, et ce

(1) Quelques auteurs assurent néanmoins que peu de

qu'on voudroit néanmoins ensevelir dans un éternel oubli, c'est que Jeanne se trouva tout-à-coup atteinte des douleurs de l'enfantement; qu'elle fut forcée de descendre, et qu'à la face de tout Israël, elle accoucha d'une petite Papesse qui mourut aussitôt. Qu'on se figure la surprise des fidèles quand ce cri se fit entendre de toutes parts: *Le Pape accouche! le Pape accouche!* Le désordre fut extrême; Jeanne, sans secours, accablée de douleur, de honte, de désespoir, expira sur la place même; de sorte que le trône pontifical se trouva au même instant privé de son Souverain et du petit héritier que le Saint-Père venoit de lui donner.

Cette anecdote est rapportée par une foule d'historiens, confirmée par des monumens publics, consacrée par une croyance de plusieurs siècles. Comment se fait-il qu'elle soit aujourd'hui regardée comme un conte populaire inventé par le désœuvrement, accrédité

---

jours avant sa triste aventure, un ange lui apparut pour lui offrir l'alternative ou d'être éternellement damnée, ou d'être livrée publiquement à la confusion et à l'opprobre. Jeanne n'hésita pas, et préféra la confusion, dans l'espoir d'obtenir, par ce moyen, la rémission de ses péchés. Cette grace lui fut accordée, et l'opprobre lui arriva comme elle le demandoit.

par l'ignorance et la mauvaise foi? Examinons le fait. Voici ce que l'on dit pour le soutenir :

L'histoire de la Papesse Jeanne n'est pas un conte inventé de nos jours ; elle est rapportée soixante ans après sa mort par un moine du diocèse de Beauvais, nommé Radulphe.

On la trouve dans la chronique de *Marianus*, surnommé *Scotus*, parce qu'il étoit Ecossois ; elle porte en termes formels :

Leoni IV successit Johanna mulier, annis duobus, mensibus quinque, diebus quatuor : « A Léon IV succéda Jeanne femme, qui oc« cupa le siége deux ans, cinq mois et quatre « jours ». Marianus vivoit au milieu du onzième siècle ; c'étoit un religieux de l'abbaye de Fulde, grand Théologien, et fort attaché au Saint-Siége. On ne sauroit supposer que ce passage eût été ajouté après coup ; car il s'accorde si bien avec ce qui précède et ce qui suit, qu'on ne sauroit le supprimer sans brouiller tout le système chronologique de Marianus.

Sigebert de Gemblours, moine du douzième siècle, raconte l'aventure avec plus de détail. Il parle des amours, de la grossesse et de l'accouchement de la Papesse, et ajoute que pour ensevelir la mémoire de cette scandaleuse aventure, il fut convenu qu'on supprimeroit le nom de Jeanne dans la liste des Papes. Deux évêques contemporains de Sige-

bert, Othon de Freisingen et Arturus de Saint-Asaph, rapportent les mêmes circonstances. Elles sont encore attestées par Geoffroi de Viterbe dans son Panthéon. Voilà donc les écrivains les plus célèbres des dixième, onzième et douzième siècles qui s'accordent sur l'existence, les désordres et la mort de la Papesse.

Mais un auteur, dont l'autorité est du plus grand poids, c'est *Martin de Pologne*, qui florissoit au treizième siècle. Il avoit vécu à Rome, il avoit été pénitencier des Papes Jean XXI et Nicolas III. Ce dernier l'avoit nommé à l'archevêché de Gnesne en Pologne. On vantoit ses lumières, sa piété, sa fidélité à l'église de Rome. Il étoit impossible qu'il se permît de raconter l'histoire de Jeanne, si elle n'étoit pas incontestable, et néanmoins non-seulement il raconte tous les détails de la grossesse et de l'accouchement, mais il ajoute qu'en détestation de cette fâcheuse aventure, la procession des Rogations cessa de passer dans la rue où Jeanne avoit mis au monde sa petite Papesse.

Trois chroniques du treizième siècle, s'expliquent avec la même franchise. Mais les autorités se multiplient au quatorzième, et ce qu'on ne sauroit trop remarquer, c'est le témoignage de Bernard Guy, inquisiteur de la foi contre les Albigeois. Ce moine redoutable qui a composé une chronique estimée, dé-

clare, dans sa préface, qu'il n'a rien négligé pour donner à son ouvrage toute la perfection dont il étoit susceptible ; qu'il a consulté les meilleures autorités, les monumens les plus authentiques, et cependant loin de rejetter l'histoire de la Papesse Jeanne, il fait ponctuellement le récit de Martin de Pologne, et présente cette histoire comme un fait avéré. Dira-t-on qu'un inquisiteur de la foi, un ami, un envoyé du Saint Siége, s'est amusé à conter cette historiette pour s'égayer aux dépens de la Cour de Rome?

Mais veut-on quelque chose de plus fort encore ? Consultez les actes du concile de Constance. Vous y verrez les représentans de l'église, les évêques, les docteurs examiner soigneusement les écrits de Jean Hus, relever scrupuleusement toutes ses erreurs et se taire sur le fait de la Papesse Jeanne, rapporté par cet hérésiarque. Voilà donc l'église entière, réunie en concile général, réduite à reconnoître que le siége pontifical a été occupé par une femme. Que dire encore de Jean Gerson, l'honneur de la Sorbone, du cardinal Piccolomini, l'honneur de l'église (1), du cardinal Turrecremata, la terreur des hérétiques, de Fulgose de Platine, et d'une foule d'autres

(1) Depuis pape, sous le nom de Pie II.

écrivains d'Italie qui s'accordent tous sur le fait de la Papesse Jeanne? Blondel en cite 70, mais le savant Spanheim en a réuni 150.

Il est certain que cette anecdote étoit répandue dans toute l'Europe avant qu'il s'élevât aucune discussion entre les protestans et les catholiques. Estiene Pasquier dit formellement : « Il eût été à souhaiter qu'on eût « laissé l'affaire au moustier. Car auparavant « chacun tenoit cette histoire pour vraie, sans « penser faire tort au Saint Siége non plus « qu'à l'honneur des Assyriens par leur Sémi- « ramis qui, sous l'habit d'homme, gouverna « long-temps l'Etat, et enfin comme femme « tomba au même désarroi que Jeanne ».

Que sera-ce si l'on ajoute que ces témoignages sont confirmés par des monumens publics? Peu de tems après la mort de Jeanne, on éleva à Rome une statue destinée à retracer ce triste événement, elle représentoit Jeanne et sa fille, elle étoit placée dans la rue même où le Saint Père avoit eu le malheur d'accoucher. Théodoric de Niem qui avoit été secrétaire de plusieurs papes, en parle comme témoin oculaire. Saint Antonin et Nauclerc racontent le même fait, et tout le monde sait que le Pape Sixte V fit jeter ce monument dans le Tibre.

Vers le milieu du quinzième siècle la basi-

lique de Sienne ayant été décorée de lambris et de plafonds, on y fit placer, par ordre de succession, les bustes de tous les papes depuis Saint Pierre jusqu'à Pie II, on n'oublia point celui de la Papesse : il fut mis entre Léon IV et Benoît III, avec cette inscription : JOANNES VIII, FEMINA. Cette statue est citée par Mabillon et par Lannoy, qui ajoute qu'il falloit se crever les yeux pour ne la point voir. Elle fut conservée jusqu'au pontificat de Clément VIII, qui la fit enlever, pour céder aux instances de Baronius.

Enfin, pour éviter désormais toute méprise, Benoît III fit construire en marbre et en porphyre deux chaises de garde-robe que l'on plaça dans la chapelle de Saint Silvestre, et l'on statua que dorénavant le pape s'y asseoiroit avant d'être installé, qu'un diacre expert procéderoit à un examen convenable, et qu'il en proclameroit le résultat en ces termes : *Habemus virum pontificem*, sur quoi le peuple répondroit *Deo gratias*. Ces deux chaises ont été vues et examinées par le président Fauchet et le P. Mabillon, et par vingt autres connoisseurs qui en ont décrit la forme, la dimension et l'usage. Il paroît hors de doute qu'on s'en est servi depuis le dixième siècle jusqu'à l'époque de la réformation. Voilà ce que l'on peut dire pour soutenir l'existence de

la Papesse Jeanne. Voyons ce qu'on peut opposer à ces argumens.

Il est constant d'abord qu'aucun historien contemporain n'a parlé de la fâcheuse aventure de Jeanne. Anastase le bibliothécaire, qui vivoit à cette époque, qui ne pouvoit ignorer aucune des anecdotes publiques et secrètes de la Cour de Rome, n'en dit pas un mot. Adon, archevêque de Vienne, Jean Diacre, Loup Servat, Hincmar, archevêque de Reims, gardent le même silence. Les Annales de Saint Bertin, les Chroniques de Reginon, abbé de Prum, de Flodoard, abbé de Saint Remi de Reims, d'Abbon, abbé de Saint Benoît-sur-Loire, ne sont pas moins discrètes.

L'autorité de Radulphe, moine du diocèse de Beauvais, n'est d'aucune considération, puisque, loin d'être contemporain de Jeanne, il paroît constant qu'il vivoit au 13e. siècle. Marianus l'Ecossois, qui parle le premier du pontificat de Jeanne, ne le rapporte que comme un bruit populaire. *A Léon IV, succéda Jean VIII, qu'on dit avoir été femme.* D'ailleurs pas un mot de la procession, de l'accouchement et de la mort de la Papesse. Sigebert de Gemblours ne compte point Jeanne au nombre des successeurs de saint Pierre, et place Benoît III immédiatement après Léon IV; ce qu'il dit de la Papesse, ne tient point à son

texte, et n'y forme qu'une parenthèse qu'on en peut aisément détacher, et qui n'a aucun rapport avec l'ordre chronologique que l'auteur a suivi. Blondel, tout protestant qu'il est, ne dissimule point que ce passage paroît avoir été ajouté à dessein et qu'il est d'une main ennemie; ce qui confirme ce soupçon, c'est que cette parenthèse n'existe pas dans un grand nombre de manuscrits authentiques, et notamment dans un exemplaire en parchemin de l'abbaye de Corbie, dont la date remonte jusqu'à 1154. Si le nom de Jeanne se trouve dans la chronique d'Otton, de Frisingen, il n'y est qu'en marge, et ne fait point corps avec l'ordre successif des autres papes. Geoffroi d'Arturus, Godefroi de Viterbe, sont les seuls qui en parlent affirmativement, mais leurs ouvrages annoncent si peu de discernement et tant de crédulité, que leur autorité ne sauroit être d'aucun prix aux yeux de tout homme éclairé.

Quant à Martin de Pologne, le plus important de tous ces écrivains, il vivoit au treizième siècle, c'est-à dire deux cents ans après la Papesse, ce qui diminue beaucoup la considération due à son témoignage. D'ailleurs un grand nombre d'exemplaires de sa chronique ne font aucune mention de Jeanne, et si l'on compare ensemble tous les manuscrits que l'on possède, on trouvera une balance

exacte entre ceux qui citent le fait, et ceux qui n'en parlent pas; de sorte que le seul résultat qu'on puisse tirer de cet examen, c'est le doute. Il ne faut point s'effrayer de la liste de cent cinquante historiens rapportés par M. Spanheim, puisque tous ces historiens se copient, et se traînent servilement sur les pas de Martin, et qu'ainsi tous leurs témoignages peuvent se réduire à un seul. On peut d'ailleurs leur en opposer cinq cents qui établissent des faits différens, et fixent l'ordre chronologique d'une manière si invariable, qu'il est impossible d'y trouver une place pour la Papesse Jeanne.

Un des faits les plus précis qu'on puisse opposer à cette historiette, c'est celui qui résulte d'une lettre d'Hincmar, archevêque de Reims. *L'empereur Lothaire ayant envoyé des députés à Rome pour obtenir un privilége, ils apprirent en route la mort de Léon IV, et trouvèrent à leur arrivée le Pape Benoît III, déjà sur le siége pontifical.* Un autre argument qu'il est également difficile de réfuter, c'est la concession d'un privilége accordé à l'abbaye de Corbie, par le pape Benoît III, en 855, trois mois après la mort de Léon IV. Or le moyen de trouver maintenant les deux ans, cinq mois et quatre jours de pontificat qu'on accorde à la Papesse!

Si les cent cinquante historiens dont on a parlé plus haut, se copient servilement quand il s'agit du fait principal, ils se livrent volontiers à la fécondité de leur imagination quand il s'agit des détails. Chacun d'eux compose son roman à son gré; ils ne s'entendent ni sur le nom, ni sur la patrie de Jeanne, ni sur l'époque et la durée de son pontificat, ni sur la manière dont elle termina ses aventures. Les uns la font naître en Angleterre, les autres à Mayence ou à Ingelheim. Ceux-ci la nomment *Agnès*, ceux-là *Jeanne*, *Gilberte*, *Jutte* ou *Dorothée*.

On la fait voyager à Athènes pour perfectionner ses études, dans un temps où il n'y avoit point d'études à Athènes.

On fait mourir son amant tantôt à Londres, tantôt dans la Grèce, tantôt en Italie. Ici, on élève Jeanne sur le trône pontifical en 855, après l'épiscopat de Léon IV; là en 858, après Benoît III; plus loin en 883, sous l'empire de Charles III; et même en 896 sous celui d'Arnoul; de manière qu'on peut choisir dans un intervalle de près de cent ans. Martin de Pologne veut qu'elle ait siégé pendant deux ans, cinq mois et quatre jours; Volaterran fait son pontificat de douze ans et huit mois; et une chronique de Rome imprimée en 1476, en prolonge le terme jusqu'à 19 ans et deux mois:

On ne s'entend pas davantage sur la qualité de son dernier amant. Voulez-vous qu'il soit cardinal, conseiller, valet de chambre, ou valet de pied? Vous n'avez qu'à choisir, car les historiens lui donnent tous ces titres. Quel genre de mort demandez-vous pour la Papesse? préférez-vous qu'elle rende l'ame dans son lit, à la messe, ou à la procession; nos écrivains sont accommodans, ils feront tout ce que vous desirez. Aimez-vous mieux qu'elle ne meure pas? vous en trouverez qui vous la mettront en prison; d'autres qui la chasseront ignominieusement; quelques-uns qui l'enverront au couvent expier ses péchés sous la haire et le cilice.

Mais, direz-vous, ces monumens publics, cette statue, ce buste, ce fauteuil ouvert dans son milieu, cette interdiction jetée sur la rue où l'aventure s'étoit passé, tout cela ne forme-t-il pas un faisceau de preuves irrécusables? Examinons chaque chose séparément.

D'abord il est bien démontré que la prétendue statue qui représentoit Jeanne et sa fille, n'étoit qu'un monument païen dégradé par le temps et presque méconnoissable. Il représentoit une prêtresse qui se disposoit à un sacrifice, l'enfant qui étoit à côté d'elle n'avoit aucun rapport avec un nouveau né, sa taille et ses proportions annonçoient un ado-

lescent. Le pape Sixte V, le fit jeter dans le Tibre, parce que le peuple toujours crédule et facile à tromper, étoit disposé à le rapporter à la Papesse Jeanne. Théodoric de Niem qui parle de cette statue, en parle comme le peuple, parce qu'il est des époques où les savans eux-mêmes ressemblent parfaitement à la multitude.

Les Fauteuils de garde-robe ont existé, il est vrai qu'on y a fait asseoir les Papes, mais jamais on n'y a procédé à la burlesque cérémonie dont on a parlé. Cette institution n'avoit pour but que de rappeler les Papes à des sentimens de modestie, et de leur faire entendre que pour être Papes, ils n'en étoient pas moins hommes; et c'est pour cela qu'au moment où ils se levoient de ce siége, le clergé chantoit les versets *de stercore erigens pauperem*;

Le buste de Jeanne, placé dans l'église de Sienne, prouve bien qu'à cette époque les Siennois croyoient la Fable de la Papesse Jeanne; mais une croyance populaire n'est jamais une autorité. On voyoit autrefois sur les portails de plusieurs cathédrales, la statue de la reine Clotilde, ou de la reine de Saba avec un pied d'oie; s'en suivoit-il pour cela, que ces deux princesses eussent des jambes de canard ou d'oison?

L'histoire de la Papesse Jeanne a été ré-

pandue autrefois dans toute l'Europe comme les contes de Raoul barbe-bleue, de Cendrillon, et du Chat-botté. Mais jamais elle n'a été admise par des hommes éclairés ; jamais Photius, l'ennemi le plus redoutable des papes, l'homme le plus intéressé à décrier l'église romaine, n'a songé à en faire aucun reproche au Saint-Siége : les protestans eux-mêmes ont réfuté cette fable ; Blondel, Bayle, le jésuite Richeome sous le nom de Florimond, de Raymond, Baronius, le P. Mabillon, le P. Labbe, et l'abbé de Launoy, en ont démontré la fausseté jusqu'à l'évidence.

Mais par quelle étrange singularité, cette anecdote s'est-elle donc répandue et accréditée? C'est un problème historique dont la solution est encore attendue.

SYMPATHIE, ANTIPATHIE.

Quelle en est la cause et l'origine?

Balthasar Gracian définit la sympathie *une parenté de cœur et d'esprit.* Les anciens avoient singulièrement étendu le cercle de cette parenté; ils faisoient l'éléphant parent du bélier, attendu qu'à la vue d'une brebis, sa colère s'appaise tout-à-coup. Agrippa établit des rapports d'Amitié et de Sympathie entre la vigne et l'olivier, le figuier et le myrthe, comme d'autres établissent une grande Antipathie entre la vigne et le chou; le lion et le coq, le corbeau et le hibou.

Cardan assure que le lézard a de la Sympathie pour l'homme, et Rondelet nous apprend qu'il existe dans la mer un petit poisson d'un naturel si obligeant, et doué d'une si grande Sympathie avec je ne sais quel gros poisson dont la vue est très-courte, qu'il lui sert de guide et marche devant lui, à-peu-près comme le petit garçon qui conduisoit Bélisaire; bien que Bélisaire n'ait jamais été réduit à se faire conduire par un petit garçon.

Les médecins, les naturalistes et les philosophes reconnoissent deux espèces de Sympa-

thie ; l'une procède des sens, et son action est purement mécanique. C'est par une Sympathie de ce genre dont la source est placée dans l'odorat que les chiens s'attachent à l'homme ; c'est aussi l'odorat qui les met sur la voie d'un lièvre, d'un cerf, d'un renard ; c'est par l'effet d'une Sympathie purement physique qu'un enfant s'attache au sein de sa nourrice, que les animaux discernent les alimens qui leur conviennent ; qu'ils tremblent à l'approche de leurs ennemis ; que le poil d'un cheval se hérisse, que ses muscles frémissent, que ses jambes s'arrêtent à l'aspect d'un lion.

La Sympathie morale tient davantage à nos affections, à la nature de notre caractère, de nos mœurs, de nos habitudes. Vous voyez une personne pour la première fois : un doux penchant vous attire vers elle ; examinez la nature de cette Sympathie, vous y trouverez un jugement inapperçu, une analogie entre l'idée que vous prenez de ses qualités, et vos inclinations, vos goûts particuliers. Une autre vous inspire de l'éloignement, sans que vous puissiez en deviner la cause.

Non amo te Sabidi, nec possum dicere quare ;
Hoc tantùm possum dicere, non amo te

Prenez la peine d'analyser cette aversion et vous en trouverez la cause dans un jugement si rapide que son action vous échappe. Peut-être existe-t-il aussi un troisième genre de Sympathie, qui se compose de la Sympathie morale et de la Sympathie physique. C'est faute d'avoir fait ces distinctions, qu'on a cherché à expliquer toutes les Sympathies par un flux et reflux d'émanations entre les individus qui ont une analogie mutuelle. L'auteur *du Traité de l'Opinion* nomme ces rapports *Magnétisme animal*, ce qui prouve que Mesmer n'est pas l'inventeur de cette doctrine.

On a cité, pour appuyer ce système, des expériences physiques. Vanhelmont rapporte qu'un particulier de Bruxelles, ayant perdu le nez dans un combat, acheta celui d'un pauvre homme qui, pour quelque argent, eut le courage de se faire mutiler. Le nez reprit à merveille, grace à la dextérité d'un chirurgien (1); mais le pauvre homme qui l'avoit

(1) Un chirurgien du seizième siècle, nommé *Tagliacoti*, avoit inventé une manière de greffer le corps humain. Aviez-vous perdu le nez, une oreille? il rafraîchissoit soigneusement les lèvres de la plaie, coupoit sur votre bras ou celui d'un autre, un morceau de chair qu'il ne détachoit pas entièrement, vous l'appliquoit sur le nez

vendu, étant venu à mourir, les glaces du trépas s'étendirent jusqu'au nez du Bruxellois; il se refroidit, cessa de végéter, et tomba peu de temps après en putréfaction. Vanhelmont assure que beaucoup de personnes furent témoins, à Bruxelles, de ce fâcheux accident.

Etienne Pasquier parle de deux jumeaux qui avoient une telle analogie entre eux, que tout leurs sentimens, tous leurs plaisirs et tout leurs chagrins, leur étoient communs. Le Gendre cite deux autres jumeaux, dont l'un ressentit, à une distance considérable, la blessure que l'autre venoit de recevoir à l'armée.

Les exemples d'Antipathie ne sont pas moins singuliers; le maréchal d'Albret s'évanouissoit à la vue d'une tête de marcassin. Mille personnes sont saisies d'horreur à l'aspect d'une souris, d'un rat, ou d'une araignée. On cite une dame qui avoit une telle Antipathie pour les chats, qu'elle se trouva mal en passant, sans le savoir, sous l'enseigne d'un marchand, laquelle représentoit un chat.

---

ou sur l'oreille, le tailloit convenablement, et quand cette greffe avoit bien pris, il la séparoit du membre où il l'avoit prise, ce qui vous faisoit une oreille ou un nez tout neuf.

On a cru, débité, enseigné autrefois, que le sang d'un homme tué s'agitoit à la présence du meurtrier. Côme de Médicis, grand duc de Toscane, fit mourir son fils Garcias, parce que le cardinal de Médicis, son autre fils, ayant été assassiné, le sang de son cadavre parut s'agiter à la vue de Garcias.

Les charlatans n'ont pas manqué de s'emparer de ces préjugés, et d'en tirer parti. Quelques-uns ont prétendu guérir les malades, agir sur les gens bien portans, à une grande distance, pourvu qu'on pût se procurer un peu de leur sang, de leur chair, ou même de leurs secrétions. Rien n'est plus célèbre dans ce genre que la poudre sympathique du chevalier Digby; il en fit l'expérience en présence des personnes les plus distinguées d'Angleterre, et parvint si bien à les persuader, que les effets de sa poudre furent réputés incontestables. On prit un petit linge trempé dans la plaie d'un malade, on l'aspersa de la poudre du chevalier, et on le plaça dans une glacière: à l'instant le blessé, qui étoit à une grande distance, ressentit un froid mortel. On reprit le petit linge, on le présenta au feu; le malade éprouva une chaleur brûlante. Cette poudre étoit composée de vitriol, de gomme adragant, et autres ingrédiens, que le chevalier

cachoit très-mystérieusement. Cette découverte fit grand bruit; jugez comme la médecine devenoit facile et miraculeuse. Vous tombiez malade à cent lieues de votre patrie ; vous envoyiez aussitôt à votre médecin une compresse imbibée de votre sang, de votre sueur, ou de quelque autre partie de vous-même ; il répandoit sur cette compresse le remède dont vous aviez besoin, et à l'instant vous étiez guéri. Qui croiroit que ces folies ont eu la plus grande vogue dans le monde ? Aujourd'hui encore, vous trouverez mille personnes qui trembleront de jeter au feu la bandelette qui a servi à panser un blessé, dans la crainte que sa plaie ne s'enflamme, et que son mal ne s'envenime ?

Que dis-je, un célèbre magnétiseur (M. de Puységur) n'a-t-il pas écrit tout récemment qu'on pouvoit magnétiser à Paris l'empereur de la Chine? Et il se trouve des savans, des docteurs de Sorbone, et autres, qui vont admirer sa doctrine. Combien d'effets naturels ne rapporte-t-on pas à la Sympathie? N'est-ce pas à elle que l'on attribue la fermentation du vin, quand la vigne est en fleur ? la fermentation des framboises et des groseilles confites, à l'époque où leurs analogues commencent à mûrir? Il suffit néanmoins d'un peu de ré-

flexion, pour comprendre que ce phénomène provient de la disposition momentanée de l'atmosphère, qui porte les corps à la fermentation?

Le temps, l'observation, le sang-froid ont fait depuis long temps justice de la poudre de Sympathie; comme ils ont fait justice du magnétisme animal, et de toutes les jongleries dont on occupe de temps en temps la foiblesse et la crédulité du pauvre genre humain.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

FIN DE LA TABLE.